

SUITE
DE
L'HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES,

OU DE

LA NOUVELLE COLLECTION DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES PAR MER ET PAR TERRE,

Qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes Langues de toutes les Nations connues, &c.

TOME LXVIII.

Contenant les Restitutions & les Additions de l'Edition de Hollande,

POUR SERVIR DE SUPPLEMENT A L'EDITION DE PARIS.



A PARIS,
Chez ROZET, Libraire, rue S. Severin; au coin de la rue Zacharie, à la Rose d'or.

M. DCC. LXVI.
Avec Approbation & Privilége du Roi.



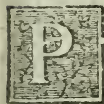
SUPPLEMENT A L'HISTOIRE *GENERALE* DES VOYAGES.

SUPPLEMENT

Pour le Tome XLI, tiré du Tome XV de l'Edition Hollandoise.

VOYAGE DU CAPITAINE COWLEY, AUTOUR DU MONDE.

Pour la Page 132 du Tome XLI.



LUSIEURS PIRATES, connus dans la suite sous les noms de *Boucaniers* & de *Flibustiers*, commencerent, vers l'an 1626, à jetter la terreur dans le monde commerçant. Les Mers du Nord furent le

INTRODUCTION.

Histoire de quelques fameux Pirates.

COWLEY. premier théâtre de leurs expéditions; & ils ne quitterent ces parages, qu'après s'être mis en état de parcourir les autres Mers, & de faire respecter leur Pavillon. Pierre *le Grand*, ayant croisé quelque tems sur les Côtes de l'Isle de *Tortue*, se rendit fameux par la défaite de la Flotte Espagnole à l'Ouest de Carthagene. Cette action, où le Vice-Amiral fut pris, le rendit d'autant plus célebre, qu'il n'avoit qu'une petite Barque montée de vingt-huit hommes d'Equipage. Les Traitans de l'Ile de Tortue, informés du riche butin que Pierre le Grand avoit fait sur les Espagnols, suivirent son exemple; ils armerent, & furent croiser aux environs du Cap de *Alvares*. Le succès répondit à leurs espérances, & leur nombre augmenta considérablement.

Pierre le Grand.

Basile *Ringrose*, qui fut engagé à leur service, & qui a donné une histoire particuliere de leur origine, de leur aggrandissement & de leurs expéditions, place immédiatement après Pierre le Grand, un François nommé *les Sables d'Olone*, qui avoit été transporté, à l'âge de seize ou dix-sept ans, dans les Iles Caribes, en qualité de

Les Sables d'Olone.

Domestique ou d'Esclave. Son tems fini, il fut à Carthagene, & se joignit à une Troupe d'Avanturiers, qui s'y étoit formée vers l'an 1644. Ayant ravagé une partie de cette Ile & de ses environs, il fit voile vers l'Ile de Tortue, où il reçut un renfort considérable, & fit un riche butin. Enflé de ses succés, il retourna ravager les Côtes de l'Amérique Méridionale, & prit *Maracaybo* (1), Ville Capitale de la Province de *Venezuela*. Ces expéditions faites, il se joignit à un autre Pirate, qui s'appelloit Michel *de Basca*, Major de l'Isle de Tortue. Après avoir partagé, entre eux les richesses qu'ils avoient enlevées aux Espagnols, ils mirent à la voile, avec leur petite Flotte, composée de huit vaisseaux & de six cens soixante hommes d'Equipage. Dans cette campagne, ils prirent Gibraltar, & un grand nombre de Vaisseaux Espagnols richement chargés (2).

COWLEY.

Michel de Basca.

Le Chevalier Henri *Morgan*, né dans la Principauté de Galles, fut un

Le Chevalier Morgan.

(1) Cette Ville est située vers le dixieme degré de Latitude Méridionale.

(2) Les Sables s'étant présenté devant *Leon de Nicaragua*, fut pris par les Indiens, son corps mis en pieces, brûlé, & ses cendres jettées au vent.

COWLEY. des plus fameux Flibuftiers Anglois. S'étant embarqué à bord d'un Vaiffeau qui partoit pour les Ifles Barbades, il fut vendu pour fervir en qualité d'Efclave pendant quelque tems. A peine eut-il recouvré fa liberté, qu'il fut à la Jamaïque, & s'affocia avec une troupe de Pirates qu'il y trouva. Il fit trois ou quatre Voyages avec eux ; mais, ennuyé de fervir comme fubalterne, il convint avec quelques-uns de fes Camarades, d'acheter un Vaiffeau, & de courir les Mers à leur profit. Morgan en fut le Capitaine, & rangea les Côtes de Campêche, qu'il pilla. Il fit des prifes confidérables, & retourna triomphant à la Jamaïque, où il trouva un vieux Pirate qui s'appelloit *Manfvelt*, homme fort expérimenté dans le métier de Piraterie, & dans la Navigation. Ces deux Avanturiers formerent une Flotte de quinze Vaiffeaux, montée de cinq cens hommes, dont Morgan fut fait Vice-Amiral. Cette Flotte fit voile vers l'Ile *Sainte Catherine*, que Manfvelt prit, mais qu'il ne put garder, parceque le Gouverneur de la Jamaïque ne voulut point lui donner du fecours, dans la crainte de déplaire.

au Roi de la Grande Bretagne. L'Amiral se voyant ainsi abandonné, prit le parti de se retirer à Tortue, où il mourut. Morgan qui devoit naturellement lui succéder dans le poste d'Amiral, fit équiper une nouvelle Flotte, beaucoup supérieure à celle de Mansvelt, & mit en Mer. Le Port de *Cuba* fut le lieu du rendez-vous. Toute la Flotte y étant arrivée, on mit à la voile pour *Puerto del Principe* & *Puerto Vejo*, qui furent pris tous deux. Mais comme le butin qu'on y fit, ne suffisoit pas pour acquitter les dettes que les Flibustiers Anglois avoient contractées dans la Jamaïque, les François se séparerent de Morgan. Celui-ci ne se déconcerta point : il équippa à peu de frais une petite Flotte, & prit *Porto Bello*, où il fit un butin considérable. Comme il prévoyoit qu'il étoit de son intérêt de s'attacher son Equipage, il fut à Cuba, où il partagea, avec ses gens, les dépouilles des Espagnols. L'argent se montoit à deux cens cinquante mille pieces de huit, sans compter une grande quantité de riches marchandises. Déterminé à faire de plus grandes entreprises, il retourna à la Jamaïque, où il comptoit trouver

COWLEY.

COWLEY.

un grand nombre d'Avanturiers. Il ne ſe trompoit pas : pluſieurs ſe joignirent à lui. Le Gouverneur ordonna même à un Vaiſſeau de trente-ſix canons, qui étoit arrivé depuis peu, de la Nouvelle Angleterre, de renforcer ſon Eſcadre, forte de quinze Vaiſſeaux, & qui avoit neuf cens hommes d'Equipage. Ayant mis à la voile, ils prirent une ſeconde fois Maracaybo & Gibraltar, & défirent une Flotte Eſpagnole. Après cette expédition, Morgan partit pour *Panama*, avec une autre Flotte de trente-ſept voiles & deux mille Combattans. Il perdit quatre de ſes Vaiſſeaux à la priſe de l'Ile Sainte-Catherine. Cette perte fut ſuivie de pluſieurs malheurs : la maladie ſe mit dans l'Equipage, & la Flotte fut battue de la tempête pendant pluſieurs jours.

Tous ces contre-tems fâcheux n'empêcherent point Morgan de continuer ſa route. Après une navigation des plus pénibles, il entra dans la Mer du Sud, & fut mettre le Siege devant Panama, dont il ſe rendit maître quatre jours après. La diſcorde s'étant miſe entre l'Amiral & les Officiers, au ſujet du partage des richeſſes qu'on

avoit trouvées dans la Ville, Morgan prit la fuite avec quatre Vaisseaux, & se retira dans la Jamaïque. COWLEY.

Nouvelle Troupe d'Avanturiers.

Ce fameux Pirate ayant renoncé à cet infâme métier, une nouvelle troupe d'Avanturiers infesta les Mers, avec une Flotte de neuf Vaisseaux (3). Ils firent voile vers *Darien*, le 23 Mars 1679, & s'emparerent, le 5 Avril, de la Ville *Sainte-Marie*. Comme ils n'y trouverent pas un aussi riche butin qu'ils l'espéroient, ils rangerent la Côte jusqu'à Panama, où ils coulerent à fond quelques Vaisseaux Espagnols, & firent des prises considérables sur eux, pendant les dix jours qu'ils bloquerent la Ville. Le Capitaine *Coxon* les ayant quittés, *Sawkins* fut choisi pour commander en chef. Cet Amiral ayant été tué, le Capitaine *Sharp* lui succeda, & se distingua par plusieurs exploits remarquables. S'étant avancé jusqu'à l'Ile de *Gorgone*, il y radouba ses Vaisseaux, & fit voile ensuite pour *Arica*, où il arriva après une longue & pénible navigation. Il avoit dessein de surprendre la Ville & d'y entrer pendant

(3) Les Capitaines *Coxon*, *Harris*, *Bournano*, *Sawkins*, *Sharp*, *Cook*, *Alleston*, *Rowe* & *Macket*, étoient les principaux Chefs de cette Troupe.

COWLAY. la nuit, mais ce projet ne réussit point; ce qui l'engagea à se retirer au Village de *Hilo*, dont il se rendit maître, & où il prit de nouvelles provisions. Ces Avanturiers pillerent & ravagerent tout ce qui se trouva sur leur route, jusqu'à l'Ile de *Juan Fernandez*, aux environs de laquelle ils arriverent vers la fin de 1679. Le Capitaine Sharp ayant été déposé, au commencement de l'année suivante, le Capitaine *Watlin* fut élu Amiral de cette petite Flotte. Persuadé qu'on feroit un riche butin dans Arica, il fut résolu de l'attaquer une seconde fois. L'assaut fut vif, mais ayant été repoussés avec perte, ils renoncerent à leur projet, regagnerent Panama, & rangerent la Côte jusqu'à *Paita*, qu'ils ne purent surprendre. Déchus en partie de leurs espérances, ils continuerent leur route pour tâcher de découvrir les Détroits de Magellan. Ils trouverent, sur leur route, une Ile, qui leur étoit inconnue, & à laquelle ils donnerent le nom d'*Ile du Duc d'Yorck*. Ayant passé plus d'un mois à chercher les Détroits de Magellan, sans pouvoir les trouver, ils retournerent chez eux par une route nouvelle. Les Iles Caribes furent les seules qu'ils

virent depuis le 6 Novembre jusqu'au 20 Décembre. Arrivés dans ces Iles, ils se séparerent, & chacun se retira dans son Pays.

COWLEY.

Le succès des plus grandes entreprises dépend souvent du secret : tel échoue dans ses projets, qui auroit certainement réussi, s'il avoit su les exécuter avant que de les divulguer. Les Boucaniers & les Flibustiers étoient si persuadés de cette vérité, que personne n'entroit dans leurs secrets. Les Officiers, les Pilotes & les Matelots, qu'ils prenoient à leur service, n'étoient initiés dans leurs mysteres, qu'à une certaine hauteur de la Mer. C'est ce qui arriva au Capitaine *Cowley* (4), homme connu, parmi ces Avanturiers, pour un des plus habiles Marins de son tems. Engagé, forcé, pour ainsi dire, de commander un Armateur d'un Port François, appellé *le Petit Guaves*, dans l'Ile de Saint-Domingue, rendez-vous ordinaire d'une Troupe de Flibustiers, il partit de Virginie, le 23 d'Août 1683. Comme il alloit entrer dans le Petit Guaves, le Capitaine *Cook*, un des

1648.

Cowley entre au service des Flibustiers.

(4) Le Journal du Capitaine Cowley se trouve dans un Ouvrage Anglois qui a pour titre : *A New Universal Collection, of Voyages and Travels.*

Cowley 1683.

principaux Chefs de Troupe, lui communiqua le projet qu'il avoit formé, & lui dit qu'il falloit faire voile vers les Côtes de Guinée. De tels ordres surprirent Cowley, mais il fallut obéir; il changea, en conséquence, sa route, qu'il dirigea vers les Iles du Cap Verd. Il arriva, au mois de Septembre, dans l'Ile de *Sal*, où il ne trouva que du poisson, & des bêtes fauves (5). Après avoir parcouru une partie des Iles du Cap-Verd, ces Avanturiers débarquerent à *Saint Jago*. Ils enleverent tout ce qui se trouva sous leurs mains; mais leur meilleure capture, fut un Vaisseau de quarante canons, chargé de toute sorte de provisions, qu'ils prirent dans le Port de *Sierra-Leona*. Cette prise faite, ils gouvernerent vers l'Ile Juan Fernandez, & rangerent la Côte du Bresil. Arrivés au quarantiéme degré de Latitude Méridionale, la Mer leur parut rouge comme du sang; ce qui étoit occasionné par une quantité prodigieuse de Chevrettes. Les Veaux ma-

(5) Le Gouvernement de cette Ile, située vers le seizieme degré de Latitude, étoit singulier. Le nombre de ses Habitans ne se montoit qu'à cinq, dont quatre avoient des titres. Un étoit Gouverneur, trois avoient le rang de Capitaines, & le cinquieme étoit Sujet, pag. 129.

rins & les Baleines sont si communs dans cet endroit, qu'on y en trouve cent fois plus, qu'au même degré de Latitude Septentionnale. Nos Avanturiers découvrirent, au quarante-septiéme degré de Latitude, une Ile inconnue, que le Capitaine Cowley nomma *Pepys*. Le Havre de cette Ile est très-avantageux : mille Vaisseaux peuvent y être à la Rade. Ils y firent de l'eau, & y prirent des provisions en abondance.

COWLEY. 1683.

Découverte de l'Ile Pepys.

Après avoir radoubé leurs Vaisseaux, ils remirent à la voile, au commencement de Janvier, & dirigerent leur route vers les Détroits de Magellan. Dès le 28 du même mois, ils aborderent aux Iles de *Sebald*; & gouvernant Sud-Ouest par l'Ouest, ils apperçurent vers le cinquante-troisiéme degré, la Terre de feu; mais n'osant passer le Détroit de le Maire, ils se déterminerent à en faire le tour. Le 14 Février, il s'éleva une furieuse tempête, qui les jetta jusqu'au soixantiéme degré & demi; hauteur où aucun Vaisseau n'avoit point encore été. Le froid y étoit excessif, ce qui leur fit prendre le parti de revirer vers le Nord-Est. Ayant trouvé, au quarante-septiéme degré de Latitude, un Vaisseau Anglois, nommé le *Nicolas*,

1684.

COWLEY. 1684.

commandé par Jean *Eaton*, ils engagerent le Commandant à se joindre à eux. Eaton les accompagna jusqu'à l'Ile de Juan Fernandez, ils entrerent dans une Baie, où ils trouverent vingt-cinq brasses d'eau (6).

Les Avanturiers n'ayant aucun but fixe, & voulant parcourir toutes les Mers, gouvernerent Nord-Nord-Est jusqu'à ce qu'ils fussent sortis de la Baie d'Arica. Ils se déterminerent alors à faire voile vers le Cap *Blanc*, & continuerent leur route jusqu'au septiéme degré, où ils trouverent l'Ile de *Lobos*. Après avoir carené leurs Vaif-

(6) Le Capitaine Sharp avoit jetté l'ancre, dans la même Baie, en 1680. Comme il avoit trouvé cet endroit désert & inhabité, il le nomma l'*Ile Sainte Catherine*, où il laissa un Indien, qui lui appartenoit. Ce pauvre Indien, qui n'avoit qu'un fusil, un petit baril de poudre, quelques bales & un couteau, étoit dans une crainte continuelle de tomber entre les mains des Espagnols. Il établit sa demeure dans un vallon fort agréable, peu éloigné des Côtes de la Mer. Il se bâtit une petite cabane, qu'il couvrit avec des peaux de veaux marins, & se fit un lit, élevé de deux pieds, avec des peaux semblables. Comme il n'avoit point d'instrumens propres pour la pêche, il se procura, par son industrie, une espece de harpon, avec lequel il prit assez de poisson pour sa subsistance jusqu'à l'arrivée de Cowley. Sa joie fut extrême, lorsqu'il apperçut les Anglois, & sur-tout le Capitaine Cook, qu'il connoissoit particulierement. Nous sommes en partie redevables, à cet Indien, de ce que nous connoissons de l'Ile Sainte Catherine, pag. 121.

ſeaux, & pris des rafraîcheſſemens, ils ſortirent de cette Baie, & gouvernerent vers les Iles *Gallapagos*, ſituées ſous la Ligne. Cowley appella celle qui eſt ſous le premier degré, du côté du Sud, l'Ile du Roi *Charles*. Ils jetterent l'ancre dans une grande Baie qui eſt au Nord, & y trouverent une quantité prodigieuſe de Tortues de Mer & de Terre, qui peſoient juſqu'à deux cens livres, & d'Oiſeaux de différentes eſpéces. L'Ile du Duc d'Yorck ne leur offrit que du bois & de l'eau; avantage qu'ils ne trouverent pas dans les autres Iles.

COWLEY. 1684.

Informés, par un de leurs Priſonniers, qu'ils pourroient facilement s'emparer de *Realego*, ils ſe déterminerent à retourner en Amérique pour ranger la Côte Septentrionale. Ils arriverent heureuſement au Cap *Treſpontas*, où ils trouverent de bonne eau. Après y avoir laiſſé leurs Priſonniers, ils prirent la route de Realego: leur arrivée jetta l'allarme dans la Ville; mais les Indiens, revenus de leur premiere ſurpriſe, ſe préparerent à faire une belle défenſe; ce qui étonna les Flibuſtiers, & leur fit prendre le parti de ſe retirer. Ayant remis à la voile, ils gouvernerent vers le Golfe *Saint Michel*, à l'embouchure

Les Flibuſtiers échouent devant Realego.

COWLEY. 1684. Ils se séparent.

duquel ils trouverent dans les deux Iles *Mangera* & *Amapalla*, dont ils se rendirent maîtres. Une dispute s'étant élevée entre les Capitaines Eaton & *Davis*, qui avoit remplacé le Capitaine Cock mort depuis peu, ils résolurent de se séparer, après avoir carené leurs Vaisseaux.

Le Capitaine Eaton suivit Cowley. Ces deux Avanturiers sortirent de la Baie de Saint-Michel, le 15 d'Août, & dirigerent leur route vers le *Cap François*, pour se rendre à *Paita*, où ils prirent deux Vaisseaux qui y étoient à l'ancre. Instruits qu'ils trouveroient dans l'Ile *Gorgone* (7), de bonne eau & de bon bois, ils relâcherent au Port, qui est un des plus beaux & des meilleurs Havres de ces Parages. Gardant toujours Ouest-Nord-Ouest, ils continuerent leur Voyage jusqu'aux Indes Orientales. Ayant découvert, à la hauteur de treize degrés deux minutes de Latitude, l'Ile de *Guan*, ils en firent le tour pour chercher une Baie qui est à l'Ouest.

(7) Les Flibustiers appelloient cette Ile, située dans la Mer du Sud, à cinq lieues du Continent, l'Ile de *Sharp*, parce qu'il l'avoient découverte quelques années auparavant, pag. 132.

COWLEY. 1684.

Cowley entre dans la Baie de Guan.

Le Gouverneur Eſpagnol, informé de leur arrivée, leur envoya trois copies de la même Lettre, écrites en eſpagnol, en françois & en hollandois. Il leur marqua qu'étant au ſervice du Roi d'Eſpagne, il vouloit ſavoir qui ils étoient, d'où ils venoient & à qui ils appartenoient. Le Capitaine Eaton fit réponſe au Gouverneur, qu'ils étoient envoyés par la Cour de France, pour faire des découvertes, & qu'ils étoient venus à Guan pour y prendre des proviſions. A peine le Gouverneur eut-il reçu cette réponſe, qu'il envoya une Députation au Capitaine Eaton, pour l'aſſurer de ſon amitié & l'engager à deſcendre chez lui, avec promeſſe de lui fournir toutes les proviſions dont il auroit beſoin. Les Flibuſtiers, flattés d'une ſi gracieuſe invitation, envoyerent des préſens au Gouverneur, qui leur en fit auſſi de conſidérables. Le Capitaine Cowley profita des bonnes diſpoſitions des Eſpagnols pour radouber ſon Vaiſſeau. Les Indiens ſuivirent, extérieurement, l'exemple des Eſpagnols; mais Cowley, qui connoiſſoit leur perfidie, ſe tint ſur ſes gardes (8).

Son Voyage à la Chine.

Les Avanturiers remirent à la voile,

(8) Pag. 135.

COWLEY. 1684.

le 4 Avril, & découvrirent, vers le vingtiéme degré trente minutes de Latitude Septentrionale, une chaîne d'Iles, au Nord de Luçon, la plus grande des Iles Philippines. Ils côtoyerent ces Iles, & ayant le vent en poupe, ils arriverent, en peu de jours, à Canton, une des plus riches Provinces de la Chine, où ils firent un butin considérable. Les richesses immenses, qu'ils enleverent, auroient rassasié des gens moins ambitieux : mais rien ne pouvoit les satisfaire. Le Capitaine Eaton en donna une preuve bien convaincante. Informé qu'un Vaisseau Tartare, dont la principale cargaison étoit des lingots d'or & d'argent, faisoit voile vers les Iles Marianes, il le suivit depuis Canton jusqu'à Manille. L'ayant perdu de vûe, il jetta l'ancre aux environs de Luçon, & attendit un vent favorable pour aller à Bantam. Il découvrit plusieurs petites Iles, où il prit des provisions. Dans sa route vers Borneo, il fit une descente dans une Ile qui est au Nord. Son Vaisseau étant à la Rade, il fit dresser une tente & une batterie de dix piéces de canon, pour se défendre au cas que les Naturels du Pays vinssent les attaquer. Ces préparatifs furent inutiles. Les In-

diens, qui n'avoient jamais vû d'Européens, furent si frappés, à leur premier aspect, qu'ils les éviterent le plus qu'ils purent. Plusieurs se jetterent à la nage, de peur de tomber entre leurs mains. Les Flibustiers en prirent cependant quelques-uns, qu'ils garderent près de deux mois, & qu'ils traiterent fort amicalement.

COWLEY. 1684.

Il renonce au métier de pyraterie.

Le Capitaine Cowley, déterminé à renoncer à cet infâme métier pensa à retourner en son Pays. Quelques-uns de ses Camarades, qui avoient formé le même projet, quitterent le Capitaine Eaton, sous prétexte de poursuivre un Vaisseau, qu'ils apperçurent à une certaine hauteur. Mais leur véritable dessein étoit d'aller à Batavia. Parvenus à une certaine hauteur, ils furent jettés, par les vents contraires, à *Cheribon*, sur la Côte de Java. Là ils apprirent que Charles II, Roi d'Angleterre, étoit mort, & que les Hollandois s'étoient emparés du Comptoir de Bantam, un des plus considérables que les Anglois eussent, dans ce tems-là, aux Indes orientales. Cette perte a été très préjudiciable au Commerce de la Compagnie Orientale Angloise. Le Capitaine Cowley, qui désiroit ardemment de retourner

1685.

1686.

Son retour en Europe.

COWLEY. 1685.

en Angleterre, s'embarqua sur un Vaisseau Hollandois, & arriva le premier de Juin, devant le Cap de Bonne-Espérance. Ayant remis à la voile, le 15 du même mois, il se trouva, le 29, au dix-neuviéme degré quarante-cinq minutes de Latitude Méridionale, & le 20 de Juillet, au quinziéme degré de Latitude Septentrionale. Le 22, il passa la même Ligne sous laquelle il avoit passé à son départ de la Virginie, en 1683, & il reconnut alors qu'il avoit fait le tour du Globe terrestre dans l'espace de trois ans & deux mois.

SUPPLEMENT AU VOYAGE DE M. ANSON A LA MER DU SUD.

Pour la Page 550 du Tome 41.

Introduction.

DE TOUS LES VAISSEAUX qui composoient l'Escadre de M. Anson, le *Wager*, commandé par le Capitaine *Cheap*, fut celui qui souffrit le plus de l'horrible tempête, dont ils furent assaillis, le 7 Mars 1741, au débouquement du Détroit de le Maire (1). Après avoir perdu un de ses mâts, séparé du reste de l'Escadre, ayant ses agrêts dans le plus

(1) Voyez Tome XLI, pag. 348.

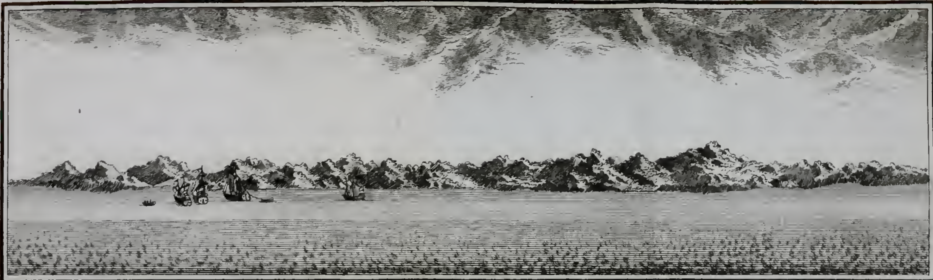


VUE DE LA TERRE DES PATAGONS UN PEU AU NORD DE LA BAYE DE S.T JULIEN.

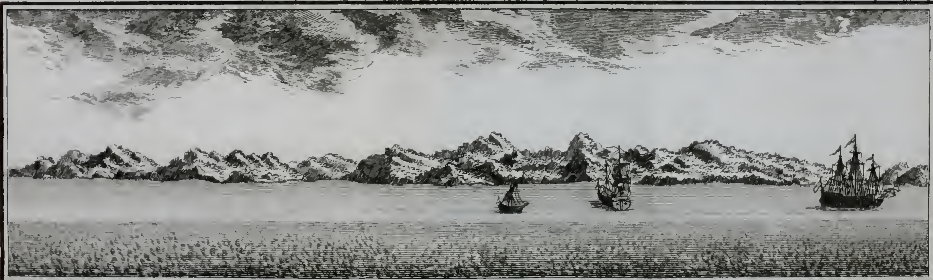


VUE DE LA BAYE DE S.T JULIEN.

VUE DE L'ENTRÉE DE CHEQUETAN ou SEGUATANEO.



VUE DE L'ENTRÉE DU PORT D'ACAPULCO.



VUE DU COSTÉ DU SUD OUEST DE L'ISLE DE TINIAM.

VUE DE LA RADE DE TINIAM.

Supplement à la Page 473 du Tome XXXXI

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON. 1741.

grand désordre, il échoua malheureusement contre un Ile de la Côte Occidentale des Patagons. Les circonstances de la perte de ce Navire, & les avantures de son Equipage, ont été recueillies des Mémoires que quelques-uns de ses infortunés Officiers ont publiés, depuis leur retour en Angleterre (2). Le Compilateur de ces Journaux trouve, dans la naïveté & dans la conformité de leurs récits, de sûrs garans de la fidélité & de l'exactitude de leurs Auteurs.

Sort funeste du Vaisseau le Wager.

Le *Wager*, balotté par une Mer, presque toujours en fureur, & totalement desemparé, parvint, le 13 de Mai, à la vûe de la Terre; mais l'Officier de quart, à qui le Charpentier fit part de cette découverte, se persuadant trop légérement que l'avis étoit faux, négligea d'en instruire le Capitaine, qui étoit malade; & ce ne fut que lorsque le Vaisseau fut entierement affalé sur la

(2) Le premier est le Journal des Sieurs *Bulkeley & Cummins*, imprimé à Londres, en 1743. Le second est d'Alexandre *Campbell*, imprimé à Dublin en 1747. Le troisieme est sans nom d'Auteur, imprimé à Londres, en 1751. Le quatrieme est d'Isaac *Morris*, imprimé à Dublin, en 1752. C'est de ces différens Mémoires qu'on a composé un tout, sous le titre de *Supplément au Voyage de M. Anson*, imprimé à Lyon en 1756.

Supplement au Voyage d'Anson. 1741.

terre, où l'entraînoit la marée, qu'on ne put plus dissimuler le péril, qui étoit inévitable. L'impetuosité du vent, jointe à la chûte du Capitaine qui l'empêcha de se porter lui-même à la manœuvre, fut la perte de ce Navire. Le 14, à quatre heures du matin ayant touché, ce fut en vain que les Anglois voulurent jetter l'ancre pour l'affermir, se trouvant environné de rochers de toutes parts. Il heurta une seconde fois, & brisa la tête de son gouvernail. A ce nouveau choc, l'allarme fut générale; chacun couroit de côté & d'autre pour prêter la main à la manœuvre, & tâcher de gouverner avec de gros cordages. Enfin, le Vaisseau heurta une troisiéme fois; mais heureusement il s'engagea entre deux écueils, qui l'empêcherent de couler à fond. Le Soleil, qui se leva alors, montrant le Rivage à la portée du fusil, ranima l'espérance de ce malheureux Equipage. Le Lieutenant & le Contre-Maître, que M. Cheap envoya successivement pour reconnoître la Terre, préférant leur propre conservation à l'humanité & à la subordination dûe à leur Capitaine, ne revinrent point au Vaisseau. Malgré tous ces contre-tems, les Anglois prirent terre, mais par un

Il échoue entre deux écueils.

Supplement au Voyage d'Anson. 1741.

tems ſi froid, qu'il étoit à craindre qu'il n'achevât de détruire ce que les flots avoient épargné. Après avoir retiré de ce Vaiſſeau tous les effets & toutes les proviſions qu'ils purent, ils en formerent un magaſin. Peu-à peu ils vinrent à bout de ſe faire des logemens commodes. Ils auroient pû y mener une vie aſſez douce, ſi l'ordre & l'intelligence avoient regné parmi eux; mais, ſoit par la faute des Chefs, ſoit par la mutinerie des Subalternes, ils ſe trouverent dans un état d'anarchie & de confuſion, qui dura juſqu'au moment de leur diſperſion.

L'Equipage ſe ſauve à terre.

Le premier ſujet de mécontentement fut l'ordre que fit obſerver M. Cheap dans le tranſport des effets, du Vaiſſeau au Magaſin; & ce mécontentement alla ſi loin, que les Anglois comploterent de faire ſauter le Capitaine & les Officiers dans leurs tentes, par le moyen d'une traînée de poudre; mais ceux-ci en ayant été avertis, les auteurs d'un auſſi horible attentat ſe retirerent dans les Bois, pour ſe ſouſtraire au ſupplice dû à leur crime. Preſqu'en même-tems une affaire beaucoup plus ſérieuſe acheva d'aigrir les eſprits, qui n'étoient déja que trop portés à la révolte. Un nommé

Ses diſſenſions.

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON. 1741.

Cozens, homme inquiet & du plus violent caractere, voulut maltraiter le Munitionnaire, qui avoit retranché la ration d'un des gens de l'Equipage. Cheap, informé de ce désordre, & sentant les suites funestes qu'occasionneroit ce manque de subordination, accourut pour reprimer, par son autorité, l'insolence de cet Officier subalterne. Mais le furieux Cozens, qui ne reconnoissoit plus de Maître, résista, avec tant d'arrogance, au Capitaine, que celui-ci, de colere, lui lâcha imprudemment un coup de pistolet, qui le renversa baigné dans son sang; & nonobstant tous les soins qu'on prit de lui, il expira le quatriéme jour. Cette mort acheva de révolter les esprits contre Cheap, qui fut encore blâmé d'avoir laissé transporter le Blessé dans un endroit plus sain & plus commode.

Le Capitaine tue un des Mutins.

Disette des vivres.

Au milieu de tant de troubles qui les agitoient tour à tour, les Anglois ne perdirent point de vûe le soin de se procurer des vivres dans une Ile qui en fournissoit peu. Tout ce qu'ils purent tirer du Vaisseau, en farine, viande salée, vin & liqueurs, étoit pour eux une foible ressource, dont il falloit user avec ménagement, ignorant le tems

qu'ils feroient obligés de refter dans cette Ile. Ils étoient réduits au nombre de cent, fans compter neuf Déferteurs, dont la fubfiftance n'étoit plus à charge; tout le refte, confiftant en cinquante-quatre hommes, étant mort, ou dans la route, ou depuis le naufrage. Ce nombre, quelque diminué qu'il fût, étoit encore fort grand, vû la difficulté d'augmenter le dépôt de leurs provifions, qui fe confommoient tous les jours. Cependant les Indiens des Iles voifines leur apporterent, à diverfes fois, quelques moutons, du poiffon, des oies fauvages & des moules excellentes; mais tout cela n'étoit pas capable de les garantir de la difette qui les menaçoit. La premiere fois que ces Indiens parurent devant l'Habitation des Anglois, ils faifoient tous les fignes qui pouvoient les caractérifer Chrétiens, fans ofer pourtant mettre leurs Canots à terre. Pour les y engager, M. Cheap fit toutes les démonftrations capables de leur perfuader qu'ils recevroient le meilleur traitement. Ils fe rendirent enfin à fes follicitations, & aborderent. Le Capitaine les accueillit avec beaucoup d'amitié, leur fit préfent à chacun d'un chapeau & d'un habit de Soldat,

Les Anglois voient des Indiens.

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON. 1741.

& les régala de liqueurs, qu'ils trouverent délicieuſes.

L'accueil qu'on leur avoit fait, les engagea à revenir ſouvent & mê e en grand nombre avec toute leur famille. Leurs Canots étoient remplis de veaux marins, de moutons & de coquillages, qu'ils apportoient en préſent. Ils tiroient leurs Canots à terre, & ſe conſtruiſoient des cabanes couvertes d'écorces d'arbres & de peaux de veaux marins. Ces Indiens ſont d'un naturel fort doux; leur taille eſt médiocre; ils ont le teint bazané; le nez plat, les yeux fort enfoncés dans la tête. Ils vivent dans la fumée, étant dans l'habitude d'entretenir continuellement du feu, même dans leurs Canots. Ils n'ont aucune ſorte de vêtement; & quoiqu'il fît alors un froid des plus rigoureux, ils étoient tous nus, à l'exception d'un vieux morceau de drap, que les hommes & les femmes portent attaché à la ceinture, & qu'ils font revenir pardeſſus l'épaule: les garçons & les filles n'ont même pas ce morceau de drap, & ſont nus comme la main. Les Anglois avoient beau les habiller, à chaque fois qu'ils revenoient, ils étoient toujours dans leur premier état. Une des choſes qui

Leur caractere.

qui les étonna davantage, ce fut un miroir : il feroit difficile d'exprimer l'efpéce de furprife dont ils furent frappés, en y voyant leur image. Parmi ces Indiens, la condition des femmes eft affez mauvaife ; elles font chargées de tout le travail ; ce font elles qui vont à la pêche, tandis que leurs maris paffent leur tems à couper du bois, ou à fe repofer auprès du feu.

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON. 1741.

La maniere de pêcher de ces femmes eft fort remarquable. Elles font dans leurs Canots à une certaine diftance en Mer ; elles plongent, tenant entre les dents un petit panier : elles demeurent fous l'eau un tems incroyable, ramaffant dans le fond tout ce qu'elles peuvent trouver ; & lorfque le panier eft plein, elles reviennent, & continuent de plonger jufqu'à ce qu'elles ayent rempli leurs Canots. Les Anglois n'auroient pas perdu de fi bons hôtes, qui les aidoient à fubfifter des fruits de leur pêche, s'ils n'euffent voulu attenter à l'honneur de leurs femmes. Comme ils font extrêmement jaloux, le moindre foupçon, fur cet article, rompt les liens les plus étroits de l'amitié.

Leur façon de pêcher.

Caufe du départ de ces Indiens.

Les Anglois alloient tous les jours au Vaiffeau, & tous les jours ils en re-

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON. 1741.

tiroient de nouveaux ſecours des vivres ; mais avec le tems la violence des marées acheva de briſer ce Bâtiment, & dès le milieu de Juillet ils n'en virent plus que les débris flottans ſur les eaux. Ce leur fut une néceſſité de ménager leur magaſin plus qu'ils n'avoient fait encore ; & pour le garder avec plus de ſûreté, le Capitaine y fit poſer des Sentinelles jour & nuit. Cette ſage précaution n'empêcha pas cependant que le magaſin ne fût volé à diverſes repriſes. Après beaucoup de clameurs de l'Equipage, on parvint enfin à découvrir les vrais auteurs des larcins. Cheap réſolut d'en faire une juſtice exemplaire ; le Conſeil de Guerre les condamna à recevoir chacun ſix cens coups de fouet, & à être réduits à la demi-ration. Une fauſſe compaſſion engagea les Officiers à leur en épargner deux cens, & on leur retrancha encore la demi-ration qui leur avoit été conſervée. Malgré cette ſévérité, le magaſin fut encore volé juſqu'à trois fois. On découvrit heureuſement les nouveaux Voleurs, qui furent abandonnés dans une Ile déſerte.

Triſte ſituation des Anglois.

La diſette des vivres devenoit toujours plus grande, & les Anglois,

comme des loups affamés, couroient par tout après un peu de nourriture; heureux, lorsqu'après s'être fatigués toute la journée, ils rapportoient quelques méchantes herbes, pour les mêler avec leur farine & un peu de suif. Ils essuyerent, dans cette Ile, des jours si froids & si rigoureux, que mourant de faim, ils n'avoient pas le courage de sortir de leurs logemens, pour aller chercher de quoi vivre. Campés sur un triste Rivage, habitant un Pays sauvage & ingrat, éloignés de leur Patrie de plusieurs milliers de lieues, ne pouvant y retourner qu'à travers mille dangers; déchirés par des troubles domestiques, dévorés d'appréhension pour les maux à venir, leur vie étoit un désespoir continuel. Dans cette cruelle misere, toute leur espérance, après Dieu, étoit en leur grande Barque; mais elle étoit de beaucoup trop petite pour contenir leur nombre: cependant le Charpentier trouva le moyen de l'allonger d'onze à douze pieds vers la quille. Il travailla près de deux mois à perfectionner son ouvrage; son zele & son génie parurent également dans le prompt succès de son travail.

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON. 1741.

Ils allongent la Barque.

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON. 1741.

Les Anglois n'eurent pas plutô la ressource qu'on leur préparoit, qu'ils se mirent tous à raisonner sur la route qu'on devoit prendre. Le Capitaine, toujours constant dans la résolution de suivre, autant qu'il le pourroit, les ordres qu'il avoit reçus de M. Anson, vouloit aller vers le Nord. Le Canonier, en lisant le Journal du Chevalier Narborough, se persuada qu'il étoit plus sûr de prendre la route du Sud. Cette opposition de sentiment produisit, parmi eux, un schisme, dont les effets furent poussés bien loin ; & comme il en résulta deux partis, pleins d'une animosité mutuelle, les uns se déclarant pour le Capitaine, les autres pour le Canonier, il est nécessaire de faire connoître plus particulierement le caractere de ces deux Chefs.

Nouveaux troubles parmi eux.

Caractere de M. Cheap.

M. Cheap, Officier exact & intrépide, étoit un de ces Hommes rigides qui veulent le devoir, sans considérer les difficultés, & sans se mettre en peine des murmures. Il sentoit l'autorité de sa place, & ne croyoit pas que ce fût à lui à prendre conseil des autres, mais aux autres à recevoir l'ordre de lui. Il avoit le commandement hautain, le naturel vif & colere ; la résistance, loin de l'ar-

rêter, le rendoit plus ardent à poursuivre l'exécution de ses volontés ; il agissoit alors en homme piqué, & auroit perdu la vie plutôt que de reculer. Ce caractere dur & altier lui avoit déja fait perdre l'affection de la plus grande partie de son monde. Les cœurs n'étant pas à lui, la crainte seule pouvoit lui conserver du respect & de l'obéissance : l'un & l'autre devoit lui manquer, dès qu'un parti formé contre lui, se persuaderoit qu'il n'étoit plus à craindre ; & c'est ce qui arriva.

Caractere de Bulkeley.

Bulkeley, Canonier du Vaisseau, Navigateur habile & appliqué, étoit un de ces Hommes qui réfléchissent aux conséquences d'un projet, qui en condamnent la hardiesse, lorsqu'elle n'est point accompagnée de sûreté, & qui pensent que, dans des conjonctures difficiles, on doit passer par-dessus les régles ordinaires. Il étoit assez persuasif pour entraîner les autres dans son opinion, & assez ferme pour soutenir un sentiment, qu'il croyoit juste, contre toutes les oppositions de pure autorité. Il étoit estimé de tous les Officiers, & aimé de tous les gens de l'Equipage. Il avoit toujours paru un des plus zèlés & des plus actifs pour le bien commun. L'opi-

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON. 1741.

nion que l'on avoit de ses lumieres & de la droiture de ses intentions, lui assuroit la confiance générale. Aussi, à peine eut-il proposé son idée, & dévelopé les raisons qui le faisoient incliner pour la route du Sud, que la plûpart furent de son avis. Ce consentement presqu'unanime le porta à dresser un Mémoire raisonné signé de tous ceux qui étoient pour la route du Sud. Tous s'empresserent de le signer, à l'exception de cinq ou six, qui, par attachement pour M. Cheap, refuserent de se joindre aux autres.

Mémoire présenté à M. Cheap par l'Equipage.

Ce Mémoire fut comme une déclaration de guerre entre les deux Partis. Le Canonier le présenta lui-même au Capitaine, qui demanda du tems pour faire ses réflexions. Etonné du grand nombre de signatures, il vit bien qu'il risqueroit trop à faire un éclat. Il se flatta qu'en temporisant, ce premier feu pourroit se dissiper ; & qu'alors, en tâchant de gagner quelques-uns du Parti contraire, il se mettroit en état d'être obéi. Il ne pensoit pas qu'il avoit affaire à gens, dont l'obstination étoit au-dessus des artifices. Dès le lendemain, Cheap fit appeller le Canonier avec les principaux Officiers. » J'ai fait, Messieurs,

Il ne l'approuve pas.

» leur dit-il, mes réflexions ſur le con-
» tenu de votre Mémoire. Il m'a occu-
» pé l'eſprit au point que je n'ai pas
» fermé l'œil de la nuit. Il me ſemble
» que vous avez pris votre réſolution,
» d'une maniere un peu précipitée. Vous
» voulez que nous prenions la route des
» Détroits de Magellan ; mais faites-
» vous attention que nous en ſommes é-
» loignés de plus de cent ſoixante lieues,
» & que nous avons le vent contraire ?
» Songez-vous au long trajet que nous
» aurons à faire, après avoir paſſé les
» Detroits, ayant toujours vent devant,
» & par une route où il n'y a point
» d'eau à eſpérer « ? A cela Bulkeley répondit, que, ſelon l'eſtime des meilleurs Navigateurs, ils n'étoient pas à plus de quatre-vingt-dix lieues du Détroit ; que l'allongement de la Barque les mettoit en état de porter avec eux une proviſion d'eau ſuffiſante pour un mois ; que d'ailleurs, en faiſant route au Nord, ils avoient cent lieues à faire pour atteindre l'Ile de Juan-Fernandez, où il y avoit cent à parier contre un, qu'ils ne trouveroient ni M. Anſon, ni aucun des Vaiſſeaux de l'Eſcadre. Après quelques débats le Capitaine faiſant réflexion que toute vivacité de ſa part

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON. 1741.

Les Anglois prennent la résolution de dépofer leur Capitaine.

ne ferviroit qu'à aigrir les efprits davantage, fut obligé de confentir à tout ce qu'ils voulurent; croyant pouvoir, par la fuite, divifer une Cabale fi vive; mais Bulkeley, fentant le défordre, qu'occafionneroit leur défunion, prit le parti, de concert avec le refte de l'Equipage dont il étoit devenu le Dieu tutelaire, de dépofer le Capitaine. Les cris de joie qui fuccéderent à cette réfolution, étant parvenus jufqu'aux oreilles de M. Cheap, il voulut en favoir la caufe; &, pour cet effet, il fit appeller fes Officiers, qui lui déclarerent qu'on avoit réfolu de lui ôter le Commandement, pour le donner à M. *Beau* fon Lieutenant. Que l'on fe figure la fituation d'un Homme, tel que M. Cheap, en entendant une déclaration fi outrageante Il eut la force de fe poffédér; & fe tournant vers le Lieutenant, il lui dit d'un ton haut & ferme: » Quel eft l'Homme affez hardi pour » entreprendre de m'ôter le Comman- » dement? Eft-ce vous, Monfieur «? Cette apoftrophe fevere déconcerta le Lieutenant, qui répondit en tremblant, que non. Bulkeley arriva fur ces entrefaites: mais voyant que Cheap avoit des piftolets, pendus à la ceinture, il

jugea plus prudent de se retirer avec sa suite, qu'il avoit fait armer de fusils, que de s'exposer à attenter à la vie de son Commandant. Ce malheureux Capitaine, ayant ôté ses pistolets, s'avança pour parler à cette Troupe révoltée. Il les conjura, au nom de Dieu, de cesser tous leurs tumultes, leur protestant qu'ils seroient satisfaits. Mais ces Mutins ne voulurent entendre aucune raison, que M. Cheap ne leur eût promis, qu'à l'avenir on distribueroit à chacun une pinte d'eau-de-vie par jour. Cette indulgence étoit pernicieuse, puisqu'une distribution pareille devoit absorber la provision entiere en moins de trois semaines; mais il fallut en venir-là pour calmer la fureur de ces Brutaux, qui ne consentirent à se retirer qu'à cette condition.

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON. 1741.

Le calme parut rétabli parmi l'Equipage; mais les passions de ce Peuple turbulent ne tarderent pas d'exciter de nouveaux orages. On étoit à la fin de Septembre, & il est difficile d'éprouver un froid plus rigoureux, & des tems aussi incommodes que ceux qu'ils avoient eus constamment, depuis quatre mois, qu'ils avoient été jettés dans l'Ile du *Wager*. La saison cependant

Le calme se rétablit parmi eux.

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON. 1741.

Le Capitaine envoie à la découverte.

commençoit à s'adoucir, & quelques beaux jours leur promettoient le retour d'un tems si désiré, & si propre au départ. Le Capitaine donna ordre, au Canonier, de s'embarquer sur la Chaloupe, avec quatre autres, & d'aller croiser, pendant une semaine, le long de la Côte Méridionale, pour en prendre une connoissance exacte. Ils furent plusieurs jours en Mer, & trouverent, à peu de distance de la Baie où ils étoient établis, qu'ils nommerent *la Baie de Cheap*, un bon Port, où ils passerent une nuit. Ensuite continuant leur course au Sud, ils trouverent une Côte extrêmement dangereuse, au bout de laquelle ils découvrirent un endroit fort commode pour se mettre à l'abri. Ils y tuerent beaucoup d'oies & de canards sauvages; de-là suivant la même route, ils entrerent dans une belle Baie sablonneuse, où le mouillage est excellent, & où ils trouverent une grande quantité de gibier. Ils débarquerent, & parcourant la Campagne, ils aboutirent à une seconde Baie, large de douze lieues, & profonde de dix-huit, au-delà de laquelle ils apperçurent distinctement cette Côte garnie de bois verds, dont le Chevalier Narborough parle dans ses Mémoires.

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON. 1741.

Leur retour & les découvertes qu'ils communiquerent à leurs Compagnons, leur ſemblerent d'un bon augure, & il ne fut plus queſtion que de mettre des bornes à l'autorité du Capitaine, qui n'en vouloit rien relâcher, & ſur lequel ils rejettoient leurs malheurs communs. *Pemberſton*, Capitaine des Troupes de terre, ſoit que l'Equipage l'eût gagné, ſoit animoſité particuliere contre M. Cheap, ſoit encore qu'il crût que les déſaſtres dont ils étoient accablés, n'euſſent leur cauſe que de la mauvaiſe conduite du Capitaine, ſe préſente à l'Equipage & leur dit : » Mes Enfans, » je vous demande main forte pour » mettre aux arrêts le Sieur Cheap, en » punition du meurtre commis par lui » contre Cozens «, proteſtant que ce n'étoit point l'animoſité qui le faiſoit agir contre le Capitaine, mais ſon devoir, qui le forçoit à cette ſévérité, pour n'être pas reſponſable de ce crime à ſon retour en Angleterre. La propoſition fut reçue avec acclamation par les Anglois, & ils s'engagerent d'aller, dès le lendemain, ſurprendre M. Cheap dans ſon lit. Il eſt étonnant que ce Capitaine n'ait eu aucun avis d'une conſpiration ſi éclatante & ſi publique ; du

Pemberſton engage l'Equipage à arrêter le Capitaine.

moins ne prit-il aucune meſure pour s'en défendre.

Ce fut le Vendredi matin, 9 Octobre, que cet odieux complot s'exécuta. Une Troupe de Matelots entrerent bruſquement dans la tente de M. Cheap, qui étoit couché; ils ſe jetterent ſur lui; ſe ſaiſirent de ſes armes, & s'emparerent de tous ſes effets. Nonobſtant ſes clameurs ſur le procédé indigne de ſon Equipage, il fut conduit, malgré lui, dans la tente du Munitionnaire; ce fut-là que les Anglois, à l'envi, inſulterent à ſon malheur, juſqu'au point de le frapper. Leur intention avoit d'abord été de le mener priſonnier en Angleterre; mais M. Cheap ayant demandé, pour toute grace, qu'on voulût bien le laiſſer dans l'Ile, où il ſe tireroit d'affaire comme il pourroit, la choſe fut propoſée à tout le Corps de l'Equipage, & Bulkeley lui-même, ſentant combien cette affaire deviendroit épineuſe à leur arrivée, s'ils amenoient leur Capitaine priſonnier, perſuada ſes Compagnons d'accorder à M. Cheap ce qu'il demandoit. Un autre Officier, nomme *Hamilton*, & le Chirurgien, obtinrent la permiſſion de reſter avec cet infortuné Capitaine.

M. Cheap demande à reſter dans l'Ile,

Toutes choses ainsi réglées, on déféra le Commandement à M. Beaus, Lieutenant, & on dressa des Articles de discipline auxquels le nouveau Commandant acquiesça. Ces Articles contenoient en substance; que le Capitaine David Cheap ayant abusé de son autorité, en qualité de Commandant sur le Vaisseau le *Wager*, soit dans le naufrage de ce Navire, soit dans la conservation & sûreté de ce qu'on en avoit tiré, soit encore dans la promesse qu'il avoit faite de prendre la route du Sud, qu'il n'avoit pas voulu tenir au moment du départ: lui Capitaine Cheap étoit déchû de son Commandement, avoit été constitué prisonnier; & l'autorité transferée à M. Beaus, Lieutenant. Ils convinrent encore de préparer les vivres pour douze jours, vû l'incommodité de le faire à bord de la grande Barque, & défense d'enlever la portion de son Camarade, par fraude ou autrement, sous peine d'être abandonné & mis à terre. A l'égard de ceux qui devoient monter la *Berge*, ou la Chaloupe, ils jugerent à propos de ne leur donner que pour huit jours de vivres, afin de les mettre dans la nécessité de ne pas abandonner la grande Barque, & défense fut faite

Beaus est nommé Commandant.

Articles de discipline dressés par l'Equipage.

de s'éloigner de plus d'une portée de fusil, sous les mêmes peines. Pour prévenir toutes sortes de mutineries, querelles, ou violences, il fut défendu à tous d'user de menaces ou d'insultes, & que quiconque manqueroit à son devoir, à cet égard, seroit aussi déserté. Il fut encore arrêté, que tout ce qu'on trouveroit de gibier, oiseaux, poissons & autres vivres, seroit également partagé entre tous, & défendu à qui que ce fût d'en soustraire la moindre partie, sous la même peine. Ces Articles furent signés par le Lieutenant, & quarante-sept autres, tant Officiers que Matelots.

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON. 1741.

Les Anglois lancent leur Barque à l'eau.

Le 12 d'Octobre, à la pointe du jour, les Anglois lancerent à l'eau leur grande Barque, qu'ils nommerent le *Speedwel*, ou *Heureux départ*. Comme on étoit occupé à charger ce Bâtiment des choses nécessaires, M. Cheap fit prier ses Compatriotes de lui laisser les provisions dont ils pourroient se passer, & leur fit sentir, que l'humanité demandoit qu'on proposât, aux Déserteurs, qui restoient dans l'Ile, s'ils vouloient s'embarquer avec le gros de l'Equipage. On lui promit l'un & l'autre; & le lendemain, on envoya vers les Déser-

M. Cheap demande & obtient quelques provisions.

teurs, qui n'étoient plus que cinq ou ſix, les autres ayant traverſé le Canal, ſur des Canots Indiens, & étant parvenus au Continent. Ils furent reconnoiſſans de l'offre qu'on leur faiſoit; mais étant déterminés à reſter, ils firent ſeulement la même priere que M. Cheap, de leur laiſſer quelques proviſions. En conſéquence on envoya au Capitaine, toutes les choſes qu'on avoit miſes en réſerve pour lui, M. Hamilton, le Chirurgien & les Déſerteurs, afin qu'il en fît la diſtribution comme il jugeroit à propos; ſavoir, cinq demi-barils de poudre, ſix grenades, un demi-muid de balles à mouſquets, ſix fuſils, deux paires de piſtolets, douze pierres à fuſil, ſix pierres à piſtolet, pluſieurs outils de Charpentier, deux épées, un compas vertical, un quart de cercle, une paire de balances, quatorze piéces de bœuf, quatorze piéces de porc, & cent quatre-vingt-dix livres de farine.

Tout étant prêt le 13 pour mettre à la voile, le Canonier ſe rendit auprès de M. Cheap, pour lui faire ſes adieux. Le Capitaine lui recommanda très-expreſſément, lorſqu'il ſeroit arrivé en Angleterre, d'y faire un rapport fidele & ſans paſſion de tous les évenemens

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON. 1741

paſſés : il lui parla avec amitié, lui fit préſent d'un de ſes meilleurs habits ; & après lui avoir touché la main d'une maniere affectueuſe, il lui ſouhaita un bon & heureux Voyage. Telle fut la ſéparation de ces deux hommes, qui ſe craignoient l'un & l'autre, & qui avoient tant de raiſon de ſe haïr.

Départ des Anglois.

Les Anglois s'embarquerent à onze heures du matin, au nombre de quatre-vingt-un hommes, cinquante-neuf ſur la grande Barque, douze dans la Berge, & dix dans la Chaloupe ; ils mirent à la voile avec un vent d'Oueſt-Nord-Oueſt. En ſortant de la Baie, la voile du mât de miſaine ſe déchira, & ils eurent bien de la peine à éviter les Rochers qui bordent la Côte ; ils s'y ſeroient infailliblement briſés, ſans le ſecours de la Berge & des rames. Ce premier péril fut leger, en comparaiſon de beaucoup d'autres, qu'il leur fallut eſſuyer. Ils avancerent le long d'une Côte ſtérile, juſqu'à une Baie ſabloneuſe, où l'ancrage parut bon. Ils y paſſerent une nuit, & le lendemain après midi, le beau tems les invita à lever l'ancre ; mais ils ne firent que croiſer, & revinrent paſſer la nuit au même endroit. L'envie de réparer leurs voi-

les, les engagea à dépêcher la Berge à la Baie de Cheap, pour y prendre du canevas, qu'ils y avoient laiſſé en abondance. Neuf perſonnes, qui furent détachées pour exécuter cette commiſſion, partirent, & ne revinrent plus. Sans doute, que de plus ſérieuſes réflexions les déterminerent à rejoindre le Capitaine Cheap. Les Anglois attendirent en vain leur Berge pendant plusieurs jours, dont ils profiterent pour pêcher du poiſſon & des coquillages. Enfin, voyant qu'elle ne revenoit plus, ils mirent en Mer, avec la Chaloupe; mais la Mer fut toujours ſi groſſe, qu'ils craignoient à chaque inſtant d'être ſubmergés. Le peu de concert qui regnoit parmi eux, rendoit leur ſituation encore plus fâcheuſe. Les uns, abbatus par le découragement & le déſeſpoir, refuſoient de ſe prêter aux manœuvres les plus néceſſaires; les autres, livrés à une humeur inquiete & turbulente, étoient toujours prêts à ſe mutiner; joint à cela que l'humidité de leurs habits, & la tranſpiration de tant de corps entaſſés les uns ſur les autres, répandoient autour d'eux une infection inſupportable.

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON. 1741.

La Berge abandonne la Barque, & va retrouver M. Cheap.

Route pénible des deux autres bâtimens.

Ils furent ainſi très long-tems à lutter

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON. 1741.

contre les flots, ſans avancer beaucoup, ne pouvant alarguer en Mer, & la néceſſité les contraignant d'aller à Terre, pour y chercher des vivres. Ils eurent bien de la peine à dépaſſer les petites Iles qui ſont au Sud de l'Ile du Wager: enfin, ils apperçurent le vrai Continent; mais cette nouvelle Côte, plus dangereuſe que les précédentes, ne leur offrit qu'un amas de Rochers à fleur d'eau, contre leſquels la Mer venoit ſe briſer avec un horrible fracas; de ſorte qu'ils avoient continuellement la mort devant les yeux, n'oſant ſe haſarder de tenir la Mer, & ne pouvant, ſans le plus grand riſque, tenter d'aller à Terre. Cependant ils n'avoient, pour toute nourriture, que quatre onces de farine par jour; & le beſoin d'y ſuppléer, par l'induſtrie, les força de paſſer par-deſſus toutes les difficultés, pour s'introduire ſucceſſivement dans tous les Havres, où ils eſpéroient trouver de l'abri & des vivres. Ils virent, le long de cette Côte, diverſes Cabanes d'Indiens, mais toutes inhabitées.

Le 2 Novembre, ils ſe trouverent, par leur obſervation, à cinquante degrés de Latitude Méridionale. C'étoit avoir fait bien du chemin, l'Ile du

Wager, d'où ils étoient partis, trois semaines auparavant, étant à quarante-sept degrés; ils n'en étoient cependant pas plus contens: les écueils, dont ils étoient environnés, ne leur offroient qu'une mort certaine, & ils crurent devoir attribuer au miracle leur entrée dans un bon Havre, quoiqu'ils n'y trouverent que leur sureté, la Côte étant tout-à-fait stérile, & la Mer impratiquable pour la pêche. Leur sensibilité pour les contre-tems qui leur arrivoient successivement dans leur route, fut bien augmentée, par la perte qu'ils firent de leur Chaloupe, que la force de la Marée emporta, nonobstant qu'elle fût amarrée à la poupe de la Barque. Tous ces malheurs entraînerent la désertion d'onze des leurs, qui se firent mettre à Terre, & donner leur contingent des provisions embarquées; les représentations du Lieutenant & du Canonnier, qui, après lui, avoit la principale autorité, ne purent les retenir; ils obtinrent cependant une décharge d'eux, comme quoi ils avoient été débarqués, de leur choix, & non par violence. Réduits au nombre de soixante, sans en être plus heureux, ils continuerent leur

Perte de la Chaloupe.

route à travers les Rochers & les Brisans, dont toute cette Côte est remplie, & le 10, ils se trouverent à la hauteur du Cap *Victoria*, & peu de tems après, à l'embouchure du Détroit de Magellan. La multitude de Rochers & de Brisans, la Marée, d'une violence supérieure à tout ce qu'ils avoient vû ; tout concouroit à augmenter leurs allarmes : ils furent tout le jour entre la vie & la mort ; leur Barque même fut tellement engloutie, qu'ils désespérerent de la pouvoir retirer. Un ouragan qui s'éleva, leur fit croire leur perte certaine ; lorsque tout-à-coup le tems s'éclaircit, & un vent frais les conduisit dans un bon Havre, où ils trouverent l'eau aussi tranquille que celle d'un Etang. Ils y virent quelques Indiens, avec lesquels ils troquerent une paire de culottes de toile, pour un Chien qu'ils mangerent avec l'avidité de gens réduits, depuis huit jours, à quatre onces de farine. Les traits d'inhumanité, qui arrivoient journellement, représentoient au naturel les horreurs de leur situation ; chacun d'eux craignant pour soi, gardoit précieusement tout ce qui pouvoit assurer sa nourriture, & auroit vû de

Extrémité où se trouve la Barque.

Les Anglois entrent dans un bon Havre.

Disette où ils sont réduits.

ſang froid mourir tout l'Équipage, plutôt que de faire la plus petite libéralité. Dès qu'ils pouvoient attraper un peu de farine, ils ſe jettoient deſſus & la dévoroient telle qu'elle étoit. Tous les jours il mouroit quelqu'un faute d'alimens. Le 14, ils découvrirent, à l'Oueſt, le Cap *Pilar*, & le lendemain, le Cap *Monday*. La diſcorde retarda encore leur route; les uns diſoient qu'ils n'étoient pas dans le Détroit; les autres, au contraire, aſſuroient qu'on l'avoit preſque paſſé. Le premier ſentiment prévalut, & ils retournerent; mais au bout de quelques jours ayant découvert le Cap *Deſſeada*, au Sud-Oueſt vis-à-vis le Cap Pilar, ils reconnurent leur erreur. Le 6 Décembre, ſe trouvant près du Cap *Huad*, ils apperçurent de la fumée ſur le Rivage oppoſé, & virent, à l'entrée d'une petite Baie, des Indiens, qui leur crierent de toutes leurs forces, *bona*, *bona*, Quelques Anglois deſcendirent à Terre, & échangerent avec eux, des marchandiſes de vil prix, pour deux Chiens, trois ou quatre Oies ſauvages & quelques pieces de Veau marin ſec. Ces Indiens ſont de taille médiocre; leur teint eſt olivâtre: ils

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON. 1741.

Paſſage du Détroit de Magellan.

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON. 1741.

ont les cheveux d'un beau noir, & les portent fort courts. Ils ont le visage rond, le nez & les yeux petits, mais les plus belles dents du monde, unies, polies, serrées, & d'une blancheur de nége. Ils portent sur la tête un tour de plumes blanches, qui leur sied parfaitement bien. Leurs vêtemens sont faits de peau de Veau marin, & d'un autre animal qu'on nomme *Guianacoës*, dont on a vû la description ailleurs. L'envie d'abréger leur route ne permit pas aux Anglois de s'arrêter long-tems avec ces Indiens, dont les Femmes avoient disparu à leur arrivée; ils les quitterent pour sortir au plutôt du Détroit. Le souvenir du passé les tenoit très-attentifs à prévenir une nouvelle méprise. Le vent étoit devenu favorable, ils parcouroient sans péril des Côtes, où ils trouverent de très-bonne eau, d'excellens coquillages, quantité de Mouettes & d'autres Oiseaux de Mer, dont ils mêlerent les œufs avec de la farine, & en firent un poudding à l'Angloise.

Le 9, ils étoient déja par-delà l'Ile *Sainte Elisabeth* : ils découvrirent un charmant Pays, où quantité de Guianacoës paissoient par troupes de dix &

de douze. Leur intention étoit d'aller à Terre, pour en attraper quelqu'un; mais le vent ne le leur permit pas. En très peu de tems ils se trouverent à la hauteur du Cap de la *Vierge Marie*, & hors de ce formidable Détroit, qui les avoit retenus un mois entier, & où il leur avoit fallu diriger habilement leur cours à travers une multitude de Pointes & de Tournans, dans une étendue de cent seize lieues. Nos Voyageurs rendent ici la justice qui est dûe au Chevalier Narborough, dans l'exactitude des directions qu'il a données, en décrivant ce Détroit; directions auxquelles il est impossible de trouver la moindre chose à corriger, ou à ajouter.

Sortie du Détroit.

Après avoir dépassé le Cap de la Vierge Marie, ils apperçurent, sur le Rivage, des Hommes à cheval, qui leur faisoient signe d'approcher; mais le vent ne permit pas aux Anglois d'aborder, & s'étant tourné tout-d'un-coup à l'Ouest, il les obligea de partir sans avoir pû s'assurer si ces Cavaliers avoient été jettés sur cette Côte par un naufrage, ou s'ils étoient des Naturels du Pays, qui habitoient le long de la Riviere de *Gallegos*. A en juger par leur habillement & par leur contenance, ils

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON. 1741.

les prirent pour Européens. Le 14, ils étoient à quarante-neuf degrés dix minutes de Latitude Méridionale, & à soixante-quatorze degrés cinq minutes de Longitude Ouest. Le lendemain, ils arriverent à l'Ile *des Pinguoins*, qui n'est qu'à un mille du Rivage, & qu'ils trouverent couverte de Veaux marins & de Pingouins. Ils s'arrêterent peu de tems à cette Ile, pour atteindre plutôt le *Port Desiré*, où ils s'étoient proposé de séjourner.

Arrivée au Port Désiré.

L'entrée de ce Port est très-remarquable, par un Roc de quarante piés de haut, qui est du côté du Sud, à un mille dans les Terres, & qui ressemble à une borne faite de main d'homme. Leur premier soin, en arrivant au Port Desiré, fut d'aller à l'Ile des *Veaux Marins*, qui en est à une lieue. En moins d'une demi-heure, ils tuerent une très grande quantité de ces animaux; mais soit que cette nourriture ait, par elle-même, quelque qualité nuisible, soit que la trop grande abondance ne pût trouver une facile digestion dans des estomacs affoiblis, ceux qui en mangerent avec trop d'avidité, furent saisis de fiévres violentes, accompagnées de maux de tête. Les An-

Mauvaise qualité du veau marin.

glois

glois trouverent, ſur cette Côte, un grand nombre de briques gravées de différens caracteres. Sur une de ces briques on liſoit très-diſtinctement ces mots : *Capt. Straiton 16. Canons 1687*, qui, ſelon toute apparence, déſignoient un ancien naufrage. Ils virent auſſi le *Puits Pecket*, dont parle le Chevalier Narborough, dans la Relation de ſon Voyage. Sa ſource eſt ſi petite, qu'elle ne donne que cent vingt pintes d'eau par jour. Comme le Puits étoit plein, ils en eurent bien-tôt tiré de quoi remplir les tonneaux vuides. Si la néceſſité les avoit réduits au deſeſpoir, & excités à la révolte, l'abondance ici les porta à vouloir tout avoir à la fois ; & ſans conſidérer la longue route, qu'ils avoient encore à faire juſqu'au Breſil, il fallut leur abandonner le peu de farine, qui étoit leur unique reſſource, & qui fut conſommé en bien peu de tems. Enfin, ils partirent, le 26 Décembre, du Port Deſiré, & le même jour ils doublerent le Cap *Blanco*, dont ils vérifierent la Longitude, à ſoixante-onze degrés Oueſt. Ce fut dans cette route, qu'ils regretterent leurs proviſions, ſe trouvant réduits à ne manger que du veau marin, qui commençoit à

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON. 1742.

Puits Pecket.

Départ du Port Deſiré.

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON. 1741.

se gâter, faute de sel. Il falloit être aussi affamés qu'ils l'étoient, pour s'accommoder de ce poisson à demi pourri; mais, malgré sa puanteur, ils le dévoroient comme le mets le plus délicieux. Jusqu'au 10 de Janvier, ils n'eurent pas

1742.

d'autre nourriture. Le Munitionnaire en mourut. De quarante-trois personnes qu'ils étoient encore, il n'y en avoit pas vingt qui eussent le courage de manger. ils n'étoient guéres mieux fournis d'eau,

Les Anglois vont à Terre à la nage.

n'en ayant plus que trois cens vingt pintes. Enfin, la Terre qu'ils n'avoient point vû depuis quatorze jours, se montra à leurs yeux. Cet aspect ranima leurs espérances; mais ce ne fut que le 12, qu'ils purent assez s'approcher du Rivage, pour aller à terre, à la nage; car depuis la fuite de leur Berge, & la perte de leur Chaloupe, ils étoient contraints de se jetter à l'eau pour gagner le Rivage; & par le moyen des tonneaux vuides, ils firent parvenir, avec le flot, des mousquets, de la poudre & du plomb, à ceux qui étoient à terre, qui firent une chasse ample de Veaux Marins, de Chevaux & de Chiens, dont cette Côte est infestée. Le lendemain, la Barque approcha la terre de fort près, & ayant amarré leurs rames dans l'écoutille, ils

s'en servirent pour tirer à eux ce que leurs Compagnons avoient préparé. Une partie des Anglois, qui étoient à terre, revinrent à bord; mais à peine furent-ils embarqués avec les vivres, qu'il survint une brise de Mer si violente, qu'ils furent obligés de partir, laissant à terre huit hommes de l'Equipage, & toute l'eau fraîche. La tourmente fut si extraordinaire, que la tête de leur gouvernail fut brisée, & le Bâtiment faillit à être séparé en deux. Se voyant forcés d'alarguer en Mer, & dans l'impossibilité de reprendre leurs restés à terre, ils mirent à flot un de leurs poinçons, qu'ils remplirent d'habits, d'armes à feu, de poudres, de balles, de chandelles, & d'autres provisions, avec une Lettre, pour informer ces Malheureux du danger où étoit la Barque, & qui les mettoit, malgré eux, dans la nécessité de les abandonner. Les Anglois de la Barque virent de loin leurs infortunés Compagnons, se saisir du poinçon, que le flot avoit poussé sur le Rivage, le défoncer, & après la lecture de la Lettre, se jetter à genoux, & pousser des cris, qui tenoient du desespoir. Ce qui pouvoit adoucir la douleur de cet abandon, c'est qu'ils étoient

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON. 1742.

La Barque y laisse huit hommes.

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON. 1742.

Portugais qu'on trouve au Nord de la Plata.

dans un Pays bien pourvû de vivres; & qu'ils y trouveroient infailliblement des Habitans.

Les quatre jours ſuivans, la Barque avança fort peu. L'eau leur manquoit; mais le 19, le haſard les conduiſit à Terre, où ils en trouverent d'excellente. Le lendemain Bulkeley & Cummins, parcourant le Rivage, firent rencontre de quelques Habitans, montés ſur de bons chevaux. Comme les Anglois étoient alors au Nord de la Riviere de *la Plata*, ils eurent lieu de penſer que ces gens étoient Portugais; ils lierent converſation avec eux en cette Langue, & apprirent de ces Pêcheurs, que la Guerre entre les Anglois & les Eſpagnols duroit toujours; & que ces derniers avoient actuellement deux Vaiſſeaux de Guerre, l'un de cinquante & l'autre de ſoixante canons, qui croiſoient à la hauteur du Cap *Sainte Marie;* qu'il n'y avoit pas plus de ſix ſemaines qu'un autre de leurs Vaiſſeaux, de ſoixante-dix canons, avoit été briſé contre la Côte, & qu'il s'y étoit perdu corps & biens. Ces Pêcheurs inviterent les deux Anglois à leur Habitation, où ils les regalerent de bœuf & de pain blanc; il y avoit long-tems qu'ils n'a-

voient fait si bonne chere. Bulkeley & Cummins, voulant en faire part à leurs Compagnons, acheterent du pain & d'autres provisions, qu'ils envoyerent à la Barque; & ce ne fut que la crainte de quelque trahison, qui les força de mettre à la voile pour *Rio Grande*.

Les Anglois arrivent à Rio Grande.

Les Anglois navigerent sept jours de suite sans pouvoir prendre terre. Dès le 26, ils n'avoient plus rien à manger; trois de leurs hommes moururent de faim. Le jour suivant, leurs observations leur donnerent trente-deux degrés quarante minutes de Latitude Méridionale, & le 28, sur les six heures du matin, ils découvrirent l'Embouchure de Rio Grande. Cette vûe excita en eux les transports de joie que peuvent éprouver des hommes, qui depuis longtems à deux doigts de la mort, se sentent rendus à la vie.

L'embouchure de cette grande Riviere est très dangereuse, par une Barre de sable, & plusieurs Bas fonds qui en rendent l'entrée très difficile. Bulkeley, qui servit de Pilote, conduisit habilement la Barque à l'entrée de la Ville, où l'on jetta l'ancre.

A peine les Anglois furent-ils arrivés, qu'on dépêcha vers eux un Ba-

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON. 1742.

teau avec un Sergent & un Soldat, qui étoient chargés d'amener quelqu'un de cette Barque, pour rendre compte au Gouverneur, & lui apprendre qui ils étoient, d'où ils venoient, & quel étoit leur dessein en abordant à Rio Grande. Le Sergent & le Soldat monterent sur le Bâtiment, & parurent effrayés de n'y voir qu'une troupe de gens décharnés, & d'une figure hideuse. Ils jetterent sur eux des regards qui exprimoient l'horreur & la compassion que cet état leur inspiroit. Beaus, Pemberston, Bulkeley & Cummins se rendirent à terre pour se présenter au Gouverneur, qui leur fit un accueil des plus gracieux, les logea & les traita avec toute l'hospitalité possible, sans oublier les Anglois restés dans la Barque, à qui il envoya aussi des vivres en abondance. Entre autres questions que leur fit ce Commandant, il s'informa s'ils avoient quelques bonnes Cartes du Pays; mais ayant appris que non, & que l'industrie, unie à la force, avoit triomphé de tous les obstacles, il demanda à Bulkeley un Journal circonstancié de leur route.

Bon accueil que leur font les Portugais.

Ce qu'ils apprennent de l'Escadre de M. Anson.

Les Anglois apprirent aussi du Gouverneur, que le *Severn* & la *Perle*,

deux Vaiſſeaux de l'Eſcadre de M. Anſon, étoient actuellement à Rio Janeyro, en très mauvais état; qu'ils avoient été ſéparés du reſte de l'Eſcadre, & avoient fait courſe vers le Breſil, & qu'ils avoient envoyé demander des hommes, pour remonter leur Equipage, ne pouvant en recevoir que par la Flotte d'Angleterre, qui n'étoit attendue qu'en Mai ou Juin. La curioſité attira un Peuple innombrable pour voir de près le petit Bâtiment le *Speedwel*, & conſidérer des Malheureux échappés comme par miracle à la fureur des eaux. Hommes, Femmes, Enfans, chacun s'empreſſoit de venir à bord. Le Gouverneur, accompagné du Commandant & du Commiſſaire des Guerres, les honorerent de leur viſite; ils ne pouvoient aſſez admirer combien les beſoins extrêmes donnent d'induſtrie, & ils comprenoient encore moins comment plus de ſoixante perſonnes avoient pu trouver place dans un Bâtiment ſi petit. Le Gouverneur leur promit de les faire partir, le plutôt qu'il pourroit, pour Rio Janeyro, & qu'en attendant ils ne manqueroient de rien.

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON. 1742.

Le Gouverneur va voir leur petit Bâtiment.

L'abondance dans laquelle ſe trou-

Troubles de la Garni-

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON. 1742.

son de Rio Grande.

verent les Anglois, les empêcha d'abord de s'appercevoir des troubles qui regnoient à Rio Grande. Presque tous ceux qu'ils avoient pris pour des Officiers, étoient des gens de la Soldatesque, élevés à ce grade par violence, dans une révolte de la Garnison. L'occasion de cette révolte avoit été le mauvais traitement, que l'on avoit fait aux Soldats, qui depuis long-tems n'avoient pas été payés, qui manquoient de vivres, & étoient presque sans habits. Ils avoient eu beau se plaindre; on ne les avoit pas écoutés. Après avoir vainement tenté toutes les voies de représentation, le désespoir leur inspira la pensée d'en venir à celles de fait, les regardant comme l'unique remede à leurs maux. Ils en vouloient principalement au Gouverneur; non qu'ils eussent aucune vexation directe à lui reprocher; mais ils prétendoient, qu'au lieu de réprimer, comme il l'auroit dû, ceux qui les opprimoient, il les avoit encouragés à le faire.

Le Gouverneur, informé de cette cabale, en voulut prévenir les suites. Il eut été trop dangereux d'employer la force ouverte; il eut recours à la ruse, pour détourner, au moins sur

d'autres, l'orage qui étoit prêt à fondre ſur lui. Dans toutes les occaſions où il pouvoit être obſervé & entendu par les Soldats, il eut ſoin d'affecter beaucoup de chagrin de leur ſituation, & encore plus d'envie d'en adoucir les rigueurs. Il fit répandre, par des Emiſſaires affidés, qu'il voyoit avec douleur qu'on l'accuſoit de n'avoir point à cœur les intérêts de ſa Garniſon, & de lui refuſer le néceſſaire pour en tirer avantage; tandis qu'il étoit évident, que ceux qui donnoient de lui ces fâcheuſes impreſſions, ne le faiſoient que pour jetter un voile ſur leurs rapines; qu'il craignoit que ces accuſations injuſtes ne lui euſſent aliéné nombre d'honnêtes gens; qu'il étoit vrai pourtant qu'il avoit tenté tous les moyens de mettre fin à leurs miſeres, & qu'il n'auroit point de repos qu'il ne les eut ſatisfaits.

En parlant de la ſorte, on déſignoit adroitement ceux des Officiers qui devoient paſſer pour les vrais coupables. Ces diſcours furent répétés ſi ſouvent, & appuyés d'une maniere ſi naturelle, que les Soldats commencerent à rougir de leur erreur, & à ſe perſuader qu'ils avoient les obligations les plus eſſen-

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON. 1172.

tielles à celui qu'ils avoient regardé jusques-là comme leur ennemi ; ainsi la rage, dont ils étoient possedés contre leur Gouverneur, se tourna tout-à-coup en confiance, en zèle & en admiration. La haine des Soldats, qui n'avoit fait que changer d'objet, éclata bien-tôt contre les Officiers, dont on leur avoit donné de la défiance. Non contens de les accabler de reproches injurieux, ils les déposerent tous, & choisirent, parmi leurs Camarades, des Sujets pour mettre à leur place. Ces Soldats, devenus Officiers prirent si promptement les airs & les manieres de leur nouvel état, que lorsque les Anglois arriverent, ils ne purent en faire la différence.

Cette révolution leur parut d'abord fort indifférente à leurs intérêts, & elle l'auroit été sans doute, si la Place eut été fournie de vivres ; mais il n'y en avoit, dans le Magasin, qu'une quantité suffisante tout au plus pour six semaines. Les Soldats voyoient donc impatiemment, que les Anglois fussent venus partager le peu de pain qui leur restoit. Leurs murmures engagerent le Gouverneur, qui ne vouloit pas les chagriner, à faire retrancher les provisions qu'il avoit accordées à ces Réfugiés, & on les réduisit à la ration des Soldats.

Le fâcheux état où ils se trouvoient, & la crainte d'en augmenter les rigueurs par un plus long séjour, les déterminerent à solliciter leur départ. Beaus, Lieutenant, à qui le Gouverneur avoit donné un logement chez lui, avoit entierement oublié ses malheureux Compagnons d'infortune. Le Canonier, toujours plein de zèle pour le service de sa Compagnie, alla le trouver au Gouvernement, & lui représenta la nécessité de sortir d'une Place affamée, & de se rendre incessamment à Rio Janeyro, pour s'embarquer sur le *Severn* & sur la *Perle*. Le Lieutenant répondit, que le Gouverneur, à qui il en avoit parlé, disoit ne pouvoir les faire partir qu'à l'arrivée de quelque Vaisseau, ne voulant pas les exposer au risque de faire route sur un Bâtiment aussi chetif que le leur. Bulkeley répliqua, que les risques de leur séjour étoient encore plus grands, puisque s'il arrivoit quelque malheur au Vaisseau que l'on attendoit, ils étoient réduits à mourir de faim. Beaus promit d'en informer le Gouverneur; mais deux jours se passerent sans qu'il leur rendit réponse. Bulkeley résolut de faire une seconde tentative auprès de Beaus, pour obtenir leur

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON. 1742.

Les Anglois demandent à partir pour Rio Janeyro.

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON. 1742.

transport à Rio Janeyro. Après lui avoir fait sentir à quoi l'obligeoit sa place de Lieutenant Commandant, il conclut par le prier instamment d'engager le Gouverneur à lui faire donner des chevaux & des guides pour lui & deux autres, afin qu'ils pussent aller, par terre, jusqu'à Sainte Catherine, d'où ils passeroient aisément à Rio Janeyro. Le Lieutenant promit encore d'en parler, & qu'on auroit sa réponse sans faute dans l'après midi ; mais elle ne vint point, & dès le lendemain, Bulkeley lui écrivit une Lettre fort vive, où il lui exposa la situation de son Equipage, qui depuis quelques jours étoit sans pain, lui faisant entendre qu'il deviendroit responsable de sa négligence à procurer leur départ pour le service du Roi. Cette Lettre fit son effet. Le Lieutenant vint, pour la premiere fois, à leur quartier ; ils le reçurent froidement, & de maniere à lui faire sentir, que sa longue absence étoit aussi déplacée que choquante. Il les mena chez le Commandant, qui leur promit de leur faire donner bonne provision de bœuf & de poisson ; mais que pour du pain, il lui étoit impossible de leur en fournir.

On étoit déja au 6 de Mars, & quoi-

que le vent eût été très-favorable depuis trois semaines, aucun Vaisseau ne paroissoit, & la provision de vivres touchoit à sa fin. Bulkeley & deux autres allerent se présenter au Gouverneur, pour lui demander un guide & la permission de partir; il leur accorda l'un & l'autre, & leur promit tous les secours de vivres qu'il pouvoit leur donner. Pemberston résolut de se joindre à eux pour faire le voyage par terre. Il fut donc arrêté qu'ils partiroient incessamment; mais, dans le tems qu'ils se préparoient à leur départ, on eut nouvelle que quatre Vaisseaux étoient arrivés à Sainte Catherine, & qu'ils venoient de mettre à la voile pour Rio Grande. Cette nouvelle rompit le voyage projetté. Les Vaisseaux arriverent le 19, & leur apprirent, que le *Severn* & la *Perle* étoient partis pour les Barbades. Les Vaisseaux, chargés de provisions & de quelque argent, avoient pris en passant le Gouverneur de Sainte Catherine, & lui avoient remis les ordres de la Cour, qui le nommoient pour venir à Rio Grande, publier l'amnistie accordée, par le Roi de Portugal, à tous les Complices de la derniere révolte, qui voudroient rentrer dans leur devoir. La chose s'exécuta avec solem-

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON. 1742.

Arrivée de quatre Vaisseaux.

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON. 1742.

Amnistie pour la Garnison de Rio Grande.

nité & appareil. Le Gouverneur de Sainte Catherine, après avoir lû l'amnistie du Roi son Maître, annonça aux Soldats, qu'il apportoit le tiers du payement de leurs arrérages, & que le reste de la somme étoit en chemin; mais les Soldats protesterent & demanderent avec tumulte, tout ou rien. Le Commandant, pour qui la Garnison avoit beaucoup de déférence, parce qu'il étoit un des intrus, tâcha d'appaiser cette émotion, en leur parlant comme il convenoit. Ils se calmerent en effet, & lui répondirent : » Vous êtes notre Commandant; c'est à vous de décider ce » que nous devons faire. Quelque parti » que vous preniez, nous l'appuirons » au péril de notre vie «. Le Commandant, qui connoissoit la valeur de ces protestations, & qui n'avoit point envie de se perdre pour leur complaire, déclara que son avis étoit d'accepter avec reconnoissance le pardon que le Roi leur offroit; & tout de suite renonçant au Commandement, il prit un mousquet & se mit au rang. Cet exemple fut suivi de tous les Officiers postiches, & en un instant la subordination fut rétablie.

Beau trait du Commandant.

Les Anglois, ayant appris qu'un des Vaisseaux arrivés devoit repartir le 27, se rendirent aussi-tôt auprès de M.

Beaus, pour qu'il leur permît de profiter d'une occaſion ſi favorable; il répondit, qu'il comptoit lui-même partir ſur ce Vaiſſeau, que quelques Officiers pourroient y avoit place; mais que pour l'Equipage, il falloit qu'il attendît une autre occaſion. Bulkeley, toujours Chef, quand le bien de ſa Compagnie le demandoit, fit tous les reproches imaginables au Lieutenant, du peu de ſoin qu'il prenoit de ſon Equipage; & conduiſit ſes Compagnons chez le Gouverneur, qui leur dit que ſes ordres étoient donnés, pour que la moitié de l'Equipage partît par le premier Vaiſſeau, moyennant qu'ils payaſſent leur paſſage; cependant vû l'impoſſibilité de le faire, on prit des arrangemens, & Beaus avertit ſes Officiers & Matelots, qu'une partie de l'Equipage partiroit par le premier Vaiſſeau, & que lui conduiroit le reſte.

Départ d'une partie des Anglois.

Enfin, le 28 Mars, jour tant déſiré pour leur départ, arriva. Le Bâtiment, deſtiné à leur tranſport, étoit un Brigantin, nommé la *Sainte Catherine*. On leur donna pour proviſions deux tonnes de bœuf ſalé, & dix groſſes meſures de farine. Le 31, ils paſſerent le Banc, & s'arrêterent au Havre très-commode. Le Pays tout autour eſt une vaſte plai-

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON. 1742.

ne, arrosée de plusieurs Rivieres, fort poissonneuses; on y trouve des melons délicieux, & de bons pâturages, où l'on nourrit quantité de bétail. Le laitage y est excellent.

Ils arrivent à St Sébastien, & Rio Janeyro.

Le 8 d'Avril, ils mouillerent dans le Port *de Saint Sebastien.* L'ancrage y est admirable, & le Port sûr. Le terroir de cette petite Ville le plus agréable de l'Amérique. Les oranges, les limons & toutes sortes de bons fruits, y sont extrêmement communs, & il y a abondance de poissons & de gibier. Le 12, ils arriverent à *Rio Janeyro.* Le Gouverneur reçut les Anglois avec toute l'hospitalité possible, & commit un Chirurgien Hollandois, qui parloit parfaitement bien Anglois, pour leur servir de Protecteur, avec titre & autorité de Consul. Il lui donna ses ordres pour leur chercher un logement, & régla qu'outre la chandelle & le bois, on leur donneroit à chacun huit vingtains par jour pour leur entretien. Le nouveau Consul s'empressa de leur procurer tous les secours possibles; il les logea bien, & leur envoya tous les ustensiles nécessaires à leur établissement. Leur situation ne pouvoit être plus agréable; il ne tenoit qu'à eux d'en jouir: mais ce calme heureux fut bien-

On les y traite fort bien.

tôt troublé par de nouvelles divisions. Le Bosseman, que les Officiers avoient eu la foiblesse d'introduire dans leur chambre, & même d'admettre à leur table, suscita, dans tout l'Equipage, par son caractere insupportable, & par les airs de Commandant qu'il vouloit se donner, des troubles, qui allerent jusqu'à obliger les Officiers de s'éloigner du Corps, & de prendre des habitations séparées, pour se soustraire aux violences de cet homme & de ceux qu'il avoit mis dans son parti. Ils n'en vouloient pas moins qu'à leur vie : ce qui détermina le Gouverneur à faire partir les Officiers, par un Vaisseau nommé le *Saint Ubes*, qui étoit actuellement au Port, chargé pour Bahia & Lisbonne. Le jour du départ fut fixé au 20 Mai. Le trajet, jusqu'au Port de Bahia, où ils mouillerent le 7 de Juin, n'eut rien de remarquable. Ils trouverent, dans cette Capitale du Bresil, moins de compassion pour leur état malheureux qu'à Rio Grande & Rio Janeyro ; & sans le Capitaine du *Saint Ubes*, ces Officiers n'auroient su comment se tirer de cette cruelle situation.

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON. 1742.

Nouvelles divisions des Anglois.

Les Officiers se séparent de l'Equipage.

Le Gouverneur les fait partir pour Bahia.

Bahia est située dans le fond d'une Baie spacieuse & riante, entrecoupée de plusieurs belles Iles, qui produisent

Description de Bahia.

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON. 1742.

quantité de coton. En entrant, on apperçoit, du côté de l'Eſt, la Pointe de *Gloria*, où il y a une grande Fortification, avec une Tour au milieu. Au fond de la Baie, on trouve un vaſte Port, où l'ancrage eſt excellent, pour les plus grands Vaiſſeaux. La Ville eſt bien fortifiée du côté de Terre & du côté de Mer. Elle eſt grande, riche, bien peuplée & magnifiquement bâtie; mais avec l'incommodité d'être placée ſur le penchant d'une montagne, dont la deſcente eſt fort roide; de ſorte que les rues ſont de vrais précipices, & qu'on eſt obligé de ſe ſervir de machines pour tranſporter les marchandiſes au Port. Les maiſons, au nombre de trois mille, ſont toutes de briques ou de pierres. Les Egliſes ſont ſuperbes. La Cathédrale ſur-tout eſt un très bel Edifice, enrichi d'inſcriptions, de dorures, & des ornemens les plus riches. De la principale porte de cette Egliſe, on découvre tout le Port, ce qui forme un point de vûe admirable. L'Egliſe des Jéſuites eſt toute bâtie de marbre d'Europe. Les Habitans ſont extrêmement vains & fiers, aimant le faſte, & pour ſuppléer aux galons d'or & d'argent, qui leur ſont interdits, ils

Caractere des Habitans.

couvrent leurs habits d'une prodigieuse quantité de chaînes, de médailles, de chapelets, de colliers, de boucles d'oreilles & de croix d'or & d'argent. L'intérieur de leurs maisons est aussi riche que somptueux. La situation de leur Ville, ne leur permettant pas l'usage des carosses & des chaises, ils se font porter par leurs Négres, dans des hamacs de coton, où ils sont mollement couchés sur des carreaux de velours, ayant tout autour d'eux des rideaux de damas. On voit, dans toutes les rues, un contraste habituel de pompe qui éblouit, & de misere qui révolte. Si l'on est frappé du luxe des Maîtres, on l'est encore davantage du sort cruel d'une multitude d'Esclaves, que l'on excede de fatigues, que l'on assomme de coups, que l'on trouve toujours nus & baignés de sueur, & dont la vie n'est jamais à l'abri du caprice & de la mauvaise humeur de leurs tyrans. Les vivres y sont extrêmement chers, surtout le poisson. Le voisinage de la Mer n'en empêche point la rareté, à cause d'une quantité de Baleines, qui infestent cette Baie, & qui en écartent tout autre poisson. La culture des terres est fort négligée, le menu peuple ne s'oc-

Leur cruauté pour leurs Esclaves.

cupant que du trafic du tabac.

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON. 1742.

Après avoir séjourné quatre mois à Bahia, sans aucun secours que ceux du généreux Capitaine, les Anglois s'embarquerent, sur son Vaisseau le *Saint Ubes*, le 11 Septembre pour Lisbonne; ils y arriverent le 28 Novembre, après avoir essuyé, par les trente-neuf degrés dix-sept minutes de Latitude Nord, & par les six degrés de Longitude Ouest, une tempête, qui mit leur Vaisseau dans le plus grand danger. Nos Passagers Anglois se rendirent au Comptoir de leur Nation, où ils apprirent que Beaus, Lieutenant du *Wager*, avoit passé, & étoit parti, par le Paquebot, pour l'Angleterre. Les Consuls les firent embarquer pour leur Patrie, à bord du Vaisseau du Roi le *Stirling-Castle*, le 20 de Décembre, & le premier Janvier 1743, ils arriverent à Spithead, où, après avoir reçû toutes les réprimandes, que méritoient des Officiers rebelles, on leur interdit le service de Sa Majesté, & il fut défendu de leur payer leurs appointemens. Cet Arrêt fait voir, que quelque abus que les Supérieurs fassent de leur autorité, il n'est point de raison qui autorise à en secouer le joug.

Retour des Anglois en Europe.

1743.

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON.

Avantures des huit hommes laissés sur une Côte déserte.

Après avoir conduit, en Angleterre, une partie des Anglois, qui composoient l'Equipage du Vaisseau le *Wager*, le Lecteur sera sans doute curieux d'apprendre la suite des avantures des huit Hommes, que la Barque laissa sur la Côte des Patagons (4). Ces malheureux, ayant reçu le tonneau que leurs Compagnons de la Barque leur envoyerent, par le flot, avec la Lettre contenant les raisons qui les obligeoient de prendre le large, accablés d'un abandon si barbare, qu'ils supposoient n'être occasionné que par l'incommodité du nombre, se laisserent aller à toutes les fureurs du désespoir, accusant d'ingratitude leurs Compagnons, pour lesquels ils avoient eu le courage de se sacrifier. Ils se trouvoient dans un Pays désert & sauvage, sur une Côte, où les Vaisseaux n'abordent jamais, éloignés de cent lieues de Buenos Ayres, qui encore étoit une Ville ennemie. Leurs corps, épuisés de fatigues & de souffrances, leur rendoient impossibles les efforts nécessaires pour les tirer d'une situation aussi désespérée. Après un séjour de quelques mois, pendant lequel ils avoient tenté deux fois de se

(4) Voyez ci-dessus, pag. 51.

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON.

rendre à Buenos Ayres, mais toujours en vain, ayant été contraints, faute de vivres, de revenir à leur ancienne cabane; pour comble d'infortune ils perdirent encore quatre des leurs, dont ils trouverent deux égorgés, & les deux autres furent ſans doute emmenés priſonniers par leurs meurtriers.

Ils ſont réduits à quatre.

Fatigués des malheurs, qui, comme à l'envi, les accabloient, nos Anglois ſe mirent, une troiſieme fois, en chemin pour Buenos Ayres, aimant mieux s'expoſer à tout, & être priſonniers des Eſpagnols, que de ſe voir en proie aux animaux féroces, dont cette Contrée eſt remplie, & aux viſites des Indiens, qui égorgerent leurs miſérables Compagnons. Leur deſſein fut d'abord de côtoyer la Mer, pour ne pas manquer l'Embouchure de la Riviere de la Plata, & enſuite les bords de ce Fleuve, jusqu'à ce qu'ils euſſent rencontré quelque Habitation; mais les Dunes de ſable, qui regnent le long de cette Côte, & qui ſont fort élevées, rendirent leur chemin extrêmement pénible; ils marcherent dix jours avant de trouver la fin de ces ſables incommodes. Enfin, ils arriverent à l'embouchure d'une Riviere, qu'ils crurent être celle

qui faisoit l'objet de toutes leurs espérances ; mais voulant la côtoyer, ils rencontrerent une multitude de Ruisseaux bourbeux, qui leur barroient le passage ; ils en traverserent quelques-uns à la nage ; dans d'autres ils enfonçoient quelquefois jusqu'aux épaules. Les obstacles se multiplierent au point, que quoiqu'il leur fût infiniment douloureux de reculer, lorsqu'ils se croyoient au terme de toutes leurs peines, leur plus court parti fut de retourner à leur ancien quartier. Tant de tentatives infructueuses les firent renoncer pour toujours au projet d'aller à Buenos Ayres par terre. Revenus à leur triste asyle, ils n'osoient plus s'écarter comme ils faisoient auparavant, n'ayant point d'armes pour se défendre. L'exemple de leurs malheureux Compagnons, & les bêtes féroces, qui sont répandues sur la Côte, les rendoient extrêmement circonspects : ils y vécurent trois mois de viande crue, leur industrie ne leur ayant pas suggeré d'autre moyen de faire du feu qu'avec des pierres. Enfin, la Providence les tira du misérable état où ils étoient. Mais laissons le récit de cet heureux évenement à l'Auteur même.

» Un soir, dit-il, que j'étois resté seul

Vains efforts qu'ils font pour aller à Buenos Ayres.

Ils tombent entre les

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON.

mains des Indiens.

» au logis, mes trois Camarades étant » allés à la quête des provisions, quand » je vis le moment de leur retour appro- » cher, je voulus aller à leur rencontre. » A peine eus-je fait quelques pas, que » j'apperçus une douzaine de Chevaux, » qui venoient à moi au grand galop. » Je m'arrêtai, & à mesure qu'ils appro- » choient, je reconnus, à la couleur & » à l'habillement des Cavaliers qui les » montoient, que c'étoient des Indiens, » ou Patagons. Il n'y avoit plus moyen » de fuir, & je me crus mort. Je repris » mes sens un instant, pour me disposer » à attendre ma destinée, avec toute la » fermeté dont j'étois capable. Je me » présentai aux Indiens, & me jettant » à genoux je leur demandai humble- » ment la vie. Dans le même moment » j'entendis une voix qui me cria ; ne » craignez rien, *Isaac*, nous sommes » tous ici (5). C'etoient mes trois Ca- » marades, que les Indiens menoient en » croupe. Je laisse à imaginer la douce » impression que cette parole fit sur mon » cœur. Je vis bien que puisque les au- » tres n'avoient point eû de mal, je n'a- » vois pas beaucoup à craindre.

(5) C'étoit Isaac Morris, qui a publié le Journal des avantures de ces huit Hommes.

» Les

Supplement au Voyage d'Anson.

» Les Indiens, mirent pié à terre; » une partie alla visiter notre cabane; » les autres resterent auprès de nous le » sabre haut, en disposition de nous ôter » la vie au moindre signe de résistance. » Lorsqu'ils eurent tout examiné, ils » pousserent trois cris épouvantables, » nous firent monter en croupe, & nous » emmenerent à quinze milles de-là, sur » le bord de la Mer, où ils joignirent » une douzaine d'autres Indiens, avec » quatre cens Chevaux, dont ils avoient » fait capture à la chasse. Ils nous réga- » lerent d'un Cheval, qu'ils tuerent & » firent rôtir. Ce mêts parut délicieux à » des gens comme nous, réduits, depuis » plus de trois mois, à ne vivre que de » viande crue Ils nous firent aussi pré- » sent de quelques vieux morceaux d'é- » toffe, pour nous couvrir; car nous » étions nus. J'appris, alors, de mes » Camarades, le risque que j'avois cou- » ru d'être laissé tout seul. Ils me dirent, » que lorsqu'ils avoient été rencontrés » par les Indiens, ceux-ci vouloient » les emmener sur-le-champ à leur ren- » dez-vous, & qu'ils avoient eu beau- » coup de peine à leur faire compren- » dre, par signes, qu'il y en avoit en- » core un d'eux, qui étoit resté dans

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON.

» une cabane peu éloignée ; ce qui dé-
» termina les Indiens à venir m'enlever
» avec les trois autres «. L'Auteur eut lieu de se féliciter beaucoup, du bonheur qui l'avoit rendu prisonnier avec eux, ne pouvant rien lui arriver de pis que d'échapper à cet esclavage.

Leur route dans le pays.

Le lendemain, ils quitterent le Rivage pour s'enfoncer dans l'intérieur des Terres, chassant devant eux cette grande troupe de Chevaux. Dix-neuf jours de marche vers le Sud-Ouest les firent arriver au second rendez-vous, qui pouvoit être éloigné du premier, d'environ quatre-vingt lieues. Ils s'arrêterent dans une Vallée, entre deux hautes Montagnes, où il y avoit d'excellens pâturages pour les Chevaux, & plusieurs petites Rivieres, mais point de bois, excepté quelques taillis clairs & peu étendus. Il y avoit, dans cette Vallée, une douzaine de cabanes, occupées par un autre parti d'Indiens, qui y avoient leurs familles. Ils parurent dans une admiration singuliere de voir des Hommes blancs ; les Anglois étant les premiers qu'ils eussent encore vus. Ils sejournerent un mois dans ce Hameau, & ils y furent vendus & achetés nombre de fois. Une paire d'éperons, un

baſſin de cuivre, quelques plumes d'Autruche, & d'autres bagatelles ſemblables, furent le prix de ces acquiſitions. Quelquefois on les jouoit, ou bien on les tiroit au ſort, de maniere qu'ils changeoient de maîtres pluſieurs fois en un même jour.

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON.

On les mene à la Ville principale.

Pendant ce tems-là, différens partis d'Indiens les joignirent, de retour des courſes pour leſquelles ils avoient été détachés. Chaque partie amenoit les Chevaux, dont ils avoient fait capture. Le Chef, ou Cacique, les examine & les marque; & l'Auteur fait obſerver, que ces Chevaux ne ſont pas inférieurs à ceux d'Europe de la meilleure race. Après leur réunion, ils partirent avec quinze cens Chevaux pour la Ville principale, où le Roi de ces Indiens fait ſa réſidence. Ils employerent quatre mois à faire ce Voyage. Ces Indiens ont une maniere de voyager fort avantageuſe; ils portent avec eux leurs cabanes, & tous les uſtenſiles du ménage. Ces cabanes ſont faciles à porter, ne conſiſtant qu'en quelques piquets, dont une partie ſe met debout, & le reſte en travers de l'un à l'autre, & le tout eſt couvert de peaux de cheval: de ſorte que ces cabanes ſont tout auſſi commo-

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON.

des que nos tentes pour le tranſport ; & qu'elles mettent bien plus à l'abri de la pluie & du froid. L'Auteur croit, par la longueur du chemin, que la Ville principale n'eſt pas à moins de quatre cens lieues de l'ancien quartier des Anglois. Quand ils furent ſur le point d'arriver, les maîtres, à qui ils étoient échus, par le dernier achat, ſe détournerent pour les emmener à leur Bourgade, qui étoit à quatre-vingt lieues au-delà ; mais les Indiens, qui arriverent à la Ville principale, donnerent avis de la capture qu'on avoit faite de quatre Hommes blancs. Le Roi, qui en fut inſtruit, dépêcha auſſi-tôt un parti de gens à cheval, avec ordre de courir après eux à toute bride, & de les revendiquer comme lui appartenans. Les Anglois furent donc conduits dans la Capitale, compoſée d'une trentaine de cabanes ſemblables à toutes les autres, c'eſt-à-dire petites, baſſes, & de forme irréguliere ; éloignées entr'elles de trois piés au plus, & n'ayant pour toute ſéparation, qu'une paliſſade à hauteur d'appui, dont chacune eſt environnée.

Ils paroiſſent devant un Roi Patagon.

Ils comparurent devant Sa Majeſté Patagone, dont la cabane ne valoit pas mieux que celle des autres. Ce Monar-

que étoit assis à terre, ayant d'un côté un javelot, de l'autre un arc & des fleches. Toute sa parure consistoit en un tablier d'étoffe, qu'il avoit pendu à la ceinture, & un bonnet de plumes d'Autruche, qui lui servoit de diadême. Ils rendirent à ce Roi, les hommages les plus respectueux; & lui dirent qui ils étoient, à quelle fin ils étoient venus dans la Mer du Sud, & par quelle malheur ils avoient été conduits dans son Royaume. Le titre d'Ennemis des Espagnols, fut l'attrait le plus grand, pour exciter ce Monarque Indien à bien traiter les Anglois. On leur fit construire une cabane dans l'enceinte de cette Capitale, où ils demeurerent huit mois, comme Esclaves; leur service se bornoit à aller chercher l'eau & le bois, & à écorcher les Chevaux que l'on tuoit.

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON.

Le Pays, qu'habitent ces Indiens, & tout le Continent des Patagons, abondent en pâturages & en Chevaux. Le Mouton y est assez commun, & il y a du gibier de toute espece; mais un goût de préférence pour la chair de Cheval, leur fait négliger tout le reste. Le climat est extrêmement sain, & si la terre étoit cultivée, il y a apparence

Qualités du Pays.

SUPPLÉMENT AU VOYAGE D'ANSON.

qu'elle produiroit d'aussi bons fruits que par-tout ailleurs. On y trouve beaucoup de bois; mais ce ne sont que des taillis, qui viennent naturellement sur les hauteurs, & en divers endroits des Vallées; près de la Mer, on ne voit qu'une Côte sabloneuse & un Pays fort aride.

Ses Habitans.

Les Patagons sont grands & bienfaits; ils sont communément de cinq à six piés de haut; leur teint est de couleur olivâtre; ils ont le nez & les yeux petits; leur naturel est fort doux, & ils vivent entr'eux avec beaucoup d'union & de charité. Quoiqu'ils aient un Roi, ce misérable Souverain n'a pas plus de prérogatives qu'un Chef, ou Cacique ordinaire, ni rien à l'extérieur qui le distingue, si ce n'est un tablier, qu'il porte à la ceinture, & que les autres n'ont pas. Ses Sujets sont avec lui comme avec leur égal; & il vit avec eux sans faste & sans cérémonie. Leur boisson est faite d'une espece de fruit, qui croît sur des ronces, & qui ressemble assez à nos framboises par la couleur & par le goût; ils boivent de cette liqueur jusqu'à l'yvresse; ils se battent pour l'ordinaire, mais il n'y a jamais de sang répandu; & tout est oublié dès que le sommeil a chassé les

vapeurs de cette boiſſon. Ces Indiens ſont errans ; le pâturage pour leurs Chevaux eſt ce qui les fixe dans un lieu plutôt que dans un autre. Ils ont quelque foible notion de la Divinité, & rendent une eſpece de culte au Soleil & à la Lune. Le jour de la nouvelle Lune eſt chez eux un jour de ſolemnité. La Polygamie eſt inconnue aux Patagons : ils n'ont qu'une Femme, & ils vivent avec elle en bonne union.

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON.

Les Anglois réduits à trois, arrivent à Buenos Ayres.

Ils vont en courſe tous les Printems, & emploient tout l'Eté à chaſſer, & à prendre des Chevaux ſauvages, qui font leur nourriture ordinaire. Lorſque cet heureux tems fut venu, les Anglois firent les plus vives inſtances pour être conduits à Buenos Ayres, & y être vendus aux Eſpagnols. On leur accorda leur demande, à l'exception d'un des leurs, qui avoit le teint bazané, & qui fut vendu à un maître, qui l'emmena bien avant dans le Pays. Les trois autres partirent avec une Caravane, & ſe rendirent à Buenos Ayres, dont le Gouverneur traita de leur rançon ; ici l'Auteur rend juſtice à la maniere douce, charitable & généreuſe, avec laquelle le Cacique les avoit traités. Le Gouverneur Eſpagnol, après avoir fait

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON.

fait rendre compte aux Anglois de leurs avantures, les laiſſa d'abord libres; mais, quelque-tems après, il les envoya à bord du Vaiſſeau l'*Aſie*, que l'Amiral Pizarre avoit laiſſé à *Monte Vedio*, Ville ſituée ſur le bord du Fleuve, à trente lieues de Buenos Ayres.

Ils ſont envoyés à bord du Vaiſſeau l'Aſie.

Deſcription de Buenos Ayres.

La Ville de Buenos Ayres, que les Anglois furent obligés de quitter, eſt aſſez grande, & remplie de Marchands. Son Commerce eſt très borné, ne s'étendant qu'aux Colonies Portugaiſes, qui ſont dans le voiſinage; encore ce Commerce eſt-il de contrebande. C'eſt ici que coule la fameuſe Riviere de *la Plata*, l'une des plus grandes de l'Univers: elle a, à Buenos Ayres, quinze lieues de traverſe. Le climat de cette Ville eſt ſain, les vents, les orages, les tonnerres y ſont fort fréquens. Tous les grains d'Europe dégénerent ici au bout de deux ans, & les arbres n'y profitent jamais en groſſeur.

Nouveau malheur des Anglois.

Nos trois malheureux Anglois ſe trouverent, avec treize autres Priſonniers de la même Nation, ſur le Vaiſſeau l'*Aſie*, où ils paſſerent plus d'un an, traités comme de vrais Eſclaves. Las de porter continuellement des faix la nuit, & d'être excédés de travail le

jour, ils comploterent tous de se sauver à la nage, dans l'espérance qu'ayant pris terre, ils pourroient parvenir à quelque Habitation Portugaise au Nord de la Riviere; mais ils furent découverts & attrapés en exécutant leur projet, & condamnés aux fers pour quelque-tems. Au milieu des infortunes, dont ils étoient accablés, ils eurent cependant la consolation de retrouver, à Monte Vedio, M. *Campbell*, Officier de Marine, qui avoit fait naufrage avec eux, dans le Vaisseau le *Wager*, & qui, après avoir gagné quelques-uns des Matelots, dans l'abandon que fit l'Equipage de leur Capitaine, s'empara de la Berge, sous prétexte d'aller chercher dequoi raccommoder les voiles, & retourna auprès du Capitaine Cheap dans l'Ile le Wager. Cette réunion inattendue leur présagea une prochaine fin à leurs malheurs. Suivant le récit de Campbell, M. Cheap & ses Compagnons d'infortune, se trouvant abandonnés dans cette Ile, sans espérance de secours humain, ne désespérerent cependant point de leur délivrance. Toute leur occupation, pendant les premiers jours, fut de ramasser des coquillages pour épargner le peu de pro-

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON.

Rencontre qu'ils font d'un de leurs Officiers.

Avantures du Capitaine Cheap, & de ses gens.

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON.

vifion qu'ils avoient en réferve. Ils étoient douze en tout, & leur nombre s'accrut jufqu'à vingt, par commifération pour fept ou huit de leurs gens, qui avoient été défertés fur une Côte voifine pour leur conduite criminelle. Le Capitaine Cheap confentit à les recevoir, fe flattant d'en tirer fervice; car quoique, dans leur fituation, le nombre de bouches pût leur être à charge, la multitude des bras leur étoit encore d'une plus grande néceffité.

La Berge & l'Efquif, qui faifoient toute leur reffource, avoient grand befoin de réparation; ils les tirerent fur le Rivage, & ils devinrent tous Artifans & Charpentiers. Le Capitaine lui-même donna l'exemple, & fe montra un des plus actifs. Le mois de Novembre fut fi mauvais, qu'ils furent contraints de confommer les vivres qu'ils confervoient pour leur route, & qu'ils fe trouverent réduits à n'avoir, pour toute nourriture, que de l'algue marine, qu'ils accommodoient avec du fuif, que le flot amenoit du Navire échoué au Rivage. La difette devenant plus grande de jour en jour, ils réfolurent d'aller au Vaiffeau, & leur Voyage ne fut pas infructueux; ils en tirerent

trois tonnes de bœuf ſalé, qui les aiderent à vivre juſqu'à leur départ.

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON.

Leur départ de l'Ile de Wager.

Toutes ſortes de motifs les preſſoient de ſortir promptement de l'Ile le Wager, pour tâcher de s'approcher de quelque Terre habitée. Dès que les deux petits Bâtimens furent en état, ils les lancerent à l'eau. Cheap, Byron & le Chirurgien ſe mirent dans la Berge, avec huit Rameurs, & Hamilton & Campbell dans l'Eſquif, avec quatre Rameurs. En peu d'heures ils furent en Mer; mais le vent devint ſi fort & la Mer ſi groſſe, que la crainte de couler à fond les obligea de jetter le peu de hardes & de proviſions qu'ils avoient à bord. Ils n'en vinrent à cette extrémité, qu'avec la plus vive douleur; mais l'idee d'une mort inévitable les fit paſſer par-deſſus toutes les raiſons qu'ils avoient de ſauver au moins quelques vivres. Il ne leur reſtoit plus de reſſource; ils voguoient au hazard ſur une Mer furieuſe, abandonnés à la merci des vents, qui les jettoient ſur la Côte, prêts à être ſurpris par la nuit, ſans ſavoir où ils étoient. Ils n'attendoient que le moment qui les briſât contre quelques Rochers, lorſqu'ils apperçurent un paſſage entre des Rochers, qu'ils

enfilerent avec courage, quoiqu'il fût si étroit, qu'à peine les rames pouvoient-elles agir, & dès qu'ils furent entrés, ils trouverent un Bassin, à l'abri des vagues & du vent, environné de Rochers énormes, dont les pointes perpendiculaires menaçoient d'écraser ceux qui se trouvoient au pié; ils y passerent la nuit, & les jours suivans ne furent pas plus heureux. Tous les soirs ils couchoient à terre dans les Iles, qui sont en grand nombre sur cette Côte, sans cependant pouvoir contenter cette faim, qui les dévoroit, & dont ils ne modéroient les ardeurs, que par quelques coquillages & quelques racines, qu'ils trouvoient, & quelques oies, qu'ils tuerent dans ces Iles.

Ils sont forcés d'y retourner.

Il y avoit déja plus de six semaines que les Anglois avoient quitté l'Ile le Wager. Ils étoient sans vivres, sans habits; les difficultés qui, comme à l'envi, s'opposoient au dessein qu'ils avoient de doubler un Cap qu'il falloit nécessairement passer pour gagner les Côtes du Chily, joint à la perte de leur Esquif, qui avoit sanci sur ses ancres, les rebuterent, au point qu'ils prirent la résolution de retourner à l'Ile le Wager. Le long séjour, qu'ils avoient fait dans cette

Ile, la leur faisoit regarder comme une seconde Patrie, & les incommodités, qu'ils avoient souffertes depuis leur départ, leur persuadoient qu'ils y seroient moins mal que par-tout ailleurs.

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON.

Secours qu'ils y reçoivent des Indiens.

Ils partirent donc, à la fin de Janvier 1742, pour l'Ile le Wager, où ils arriverent excedés de fatigues, & dans la plus grande disette. La Providence leur envoya, de tems en tems, quelques petits secours, qui en les soulageant ranimoient leurs espérances. Vers la mi-Février, il leur arriva deux Canots d'Indiens. Un de ces Indiens, natif de Chiloé, parloit un peu Espagnol; les Anglois lui proposerent de les conduire à cette Ile en lui promettant, pour ses peines de lui abandonner, à leur arrivée, la Berge, & tout ce qui seroit à bord. L'Indien y consentit, & sur le champ ils se préparerent pour ce Voyage. Quelques différends, qui s'éleverent entre le Capitaine Cheap & Hamilton, n'empêcherent cependant point que tous ensemble ne partissent le 6 Mars. Au bout de trois jours, ils arriverent dans une grande Baie, où la Femme de cet Indien étoit dans sa cabane, avec deux Enfans. Les Anglois y séjournerent deux fois vingt-quatre

Ils en partent une seconde fois.

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON.

heures, après quoi ils s'embarquerent, avec leur Guide, ſa Femme & ſes Enfans, & ſe trouverent bien-tôt à l'embouchure d'une Riviere, qu'il fallut franchir; ils ſe fatiguerent beaucoup pour vaincre la violence de ce Courant; & ils étoient ſi extenués, par la diſette, qu'un d'eux en mourut. Ils ſortirent néanmoins de cette embouchure, preſque morts de fatigue & d'inanition, & pour ſe refaire, ils ne trouverent à terre qu'un peu de pourpier ſauvage & quelques moules, dont ils firent leur ſouper.

Action déſobligeante du Capitaine.

Ce même jour, le Capitaine Cheap, fit une action qui révolta tout ſon monde. Tandis que ſes Compagnons d'infortune étoient employés à la manœuvre pour paſſer cette Riviere, ſans avoir rien à manger, il eut la cruauté de prendre, en leur préſence, un morceau de veau marin, & de le manger, ſans offrir d'en donner à aucun de ces pauvres malheureux, qui mouroient de faim. Tous les Anglois murmuroient de cette inhumanité, & même propoſerent d'abandonner le Capitaine. Le matin du jour ſuivant, l'Indien partit avec ſa Femme & ſes Enfans, pour aller chercher des vivres, & il leur indiqua un endroit, où ils pourroient trouver des coquillages; ils y furent

avec leur Berge. Dès qu'ils eurent mis pié à terre, ils se disperserent pour faire la provision la plus abondante. Aussitôt six d'entr'eux, qui s'étoient donnés le mot, rentrerent dans la Berge, mirent en Mer, & on ne les a jamais revûs.

Désertion de six des siens.

Ils restoient à cinq (6), y compris le Capitaine Cheap, sans armes, sans habits, sans aucune ressource, dans un desert qui n'étoit que bois & rochers. Ce moment, la plus terrible époque de leur vie, ne leur annonça d'abord, pour l'avenir, que l'assemblage de plusieurs maux : ils s'armerent de force & de constance pour ne pas succomber au désespoir, que leur inspiroit le cruel abandon où ils se voyoient. Au bout de quelque-tems, ils apperçurent un Bateau en Mer, & par les mouvemens qu'ils se donnerent, pour faire connoître leur extrémité, le Canot aborda. C'étoit l'Indien & sa Femme, qui les avoient quitté pour aller leur chercher des vivres. Il avoit laissé, auprès des Anglois, un jeune Indien, que ceux qui avoient emmené la Berge avoient pris avec eux, pour leur servir de guide. Ces bonnes gens ne le retrouvant plus, s'imaginerent que les Anglois

Fatale situation des cinq autres.

(6) Tous les autres étoient successivement morts.

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON.

l'avoient tué ; & craignant pour eux-mêmes un ſort ſemblable, ils ſe lamentoient de la maniere la plus touchante. Les Anglois n'oublierent rien pour les guérir de leur appréhenſion, en les aſſurant qu'il n'arriveroit aucun mal à leur Camarade ; que leurs Compagnons ne l'avoient emmené, que pour arriver plus ſûrement & plus vîte à l'Ile Chiloé, & qu'ils auroient pour eux toutes ſortes d'amitié, pourvû qu'ils vouluſſent leur rendre le même ſervice. Ils ſe laiſſerent perſuader à ces proteſtations, tirerent leur Canot à terre, & ſéjournerent quinze jours dans cet endroit, en attendant l'arrivée de quelques autres Indiens, qui avoient promis de les y venir joindre. Le peu de vivres, qu'ils avoient apporté, ſuffiſoit à peine à les empêcher de mourir de faim. La Femme, qui étoit une habile plongeuſe, alloit, de tems en tems, chercher des coquillages & du poiſſon, dans le fond des eaux. Les Anglois vécurent ainſi, juſqu'à l'arrivée des Indiens que l'on attendoit : les chaſſes abondantes que firent les nouveaux venus, leur rendirent la vie plus aiſée ; mais il fallut acheter cet avantage par la dépendance où les tenoient les Indiens, qui, étant alors le

Ils ſont nourris par les Indiens.

plus grand nombre, se regardoient comme leurs maîtres, & exigeoient d'eux une soumission sans réserve.

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON.

Maniere de pêcher de ces Peuples.

La maniere de pêcher de ces Indiens est des plus singulieres. Ils entrent dans l'eau presque jusqu'aux épaules, & y étendent leurs filets, qui sont fort courts : ils sont armés chacun d'un bâton dont ils frappent le poisson lorsqu'il saute, & le précipitent ainsi dans leurs filets ; ils ont des Chiens dressés pour aller à l'eau, lesquels, à force d'aboyer, effraient le poisson & le chassent dans les filets ; il y a même de ces Chiens qui plongent & qui prennent le poisson dans l'eau. La façon d'attraper les Veaux marins n'est pas moins particuliere : ils n'osent les attaquer en face, parce que ces animaux sont fort hardis, & se défendent en désespérés ; mais ils se coulent le long du rivage avec leurs Canots ; & lorsqu'ils apperçoivent des Veaux marins à terre, ils vont les surprendre par derriere, fondent dessus & les assomment à coups de massue. Ils savent aussi les prendre dans l'eau, au moyen d'une espéce de grand sac, fait de peau de Veau marin, à large ouverture, & qui se ferme avec une corde, dont le bout est fortement attaché sur le rivage. Un

Chasse des Veaux marins.

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON.

Indien entre dans l'eau, présentant l'ouverture de ce sac, au Veau marin; un autre Indien, qui est sur le rivage, épouvante l'Animal, qui ne manque point de sauter contre son agresseur, & tombant dans le sac, qui se ferme aussitôt, il se trouve pris.

Chasse d'une espece d'oies qui ne volent point.

Il y a, dans ces Cantons, une très-grande abondance d'oiseaux sauvages, parmi lesquels on distingue une espéce d'oie, qui ne vole point, mais qui court aussi vîte sur les eaux que les autres volent. Cet oiseau a un duvet très-fin que les Femmes Indiennes filent. Elles en font des couvertures, qu'elles vendent aux Espagnols. Pour prendre ces oiseaux, les Indiens vont la nuit sur le rivage: ils portent avec eux une écorce d'arbre, qui étant bien séche, brûle comme une chandelle: ils en font des torches qu'ils allument: les oiseaux, éblouis de cette clarté, restent immobiles, & se laissent assommer à coups de bâton.

Habitans du Pays, & leur caractere.

Ce Pays est habité par différentes Nations d'Indiens; les uns se nomment *Patagons*, les autres *Coucous*, & les autres *Chonos*. Les Coucous sont ceux avec qui les Anglois ont le plus vécu. Leur naturel est doux, mais leur grossiereté extrême: ils sont d'une saleté à

faire horreur ; la vermine qui les couvre, est pour eux un mets fort délicat. Ils mangent presque toute leur viande rôtie. Libres dans le Commerce des Femmes, ils ne font aucun scrupule d'habiter avec leurs Sœurs & leurs propres Filles, & d'épouser la Mere & la Fille tout ensemble. Ils ont de certaines fêtes, qu'ils solemnisent d'une maniere étrange. Ces Indiens sont de moyenne taille : Ils jouissent d'une santé fort constante, & sont extraordinairement robustes. Ils n'enterrent point leurs morts ; mais ils les placent sur des échauffauts hauts de six piés, en leur donnant la même attitude que les enfans ont dans le ventre de leur mere. Leur langue est très-rude, & abonde en aspirations fortes, dont la prononciation est du gosier. Leurs Canots sont construits avec des planches affermies ensemble par des cuirs épais. Leur grandeur ordinaire est de trois planches ; une qui fait le fond, & les deux autres les côtés. Il y en a de plus spacieux, qui ont cinq planches. Leur habillement est le même que celui des autres Indiens, que les Anglois avoient vûs d'abord à l'Ile le Wager. Leurs Femmes n'ont qu'un morceau de toile ou d'étoffe autour de la ceinture. Toutes leurs armes

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON.

consistent en des dards, faits d'os de poisson, qu'ils lancent avec beaucoup d'adresse, sans manquer presque jamais leur but.

Les Anglois sont transportés à l'Ile de Chiloé.

Vers la mi-Mars, les Anglois réduits au nombre de cinq, s'embarquerent avec les Indiens, dans cinq Canots, pour se rendre à Chiloé; leurs Conducteurs ne les ayant ainsi séparés que pour être absolument les maîtres d'eux. Après six jours d'un travail pénible, dans lesquels ils avoient passé une Riviere très-rapide, qui se jette dans la Mer par plusieurs branches, ils furent contraints de traîner leurs Canots à travers des Bois, pour gagner une autre Riviere, à la distance de huit milles, qui les conduisit à la Mer, par laquelle ils devoient se rendre à l'Ile de Chiloé; ils apprirent, en chemin, des nouvelles de la Pinque *Anne*, un des Bâtimens de l'Escadre de M. Anson qui avoit mouillé dans ces Parages, avant de rejoindre ce Chef d'Escadre. Après avoir essuyé toute sortes de dangers, & perdu encore un de leurs Compagnons (7), les Anglois arriverent enfin à l'Ile de Chiloé, habitée par des Indiens & des Espagnols;

(7) C'étoit M. *Elliot*, le Chirurgien, qui mourut peu de jours après leur embarquement.

en y débarquant, ces pauvres malheureux éprouverent ce ſoulagement de cœur qu'opere l'idée d'un repos prochain, après de longues ſouffrances. On étoit à la fin de Juin ; & quoique cette Ile ne ſoit qu'à quarante-trois degrés de Latitude Méridionale, il y faiſoit un froid extraordinaire. Les Anglois, y furent reçus, par les Indiens du Pays, avec toute l'amitié & l'humanité poſſible ; ſur-tout le Capitaine Cheap, qui étoit mourant, les toucha d'une ſi grande compaſſion, qu'ils en prirent un ſoin particulier, & il ſe remit en peu de tems de ſes fatigues.

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON.

Ils ſont remis aux Eſpagnols.

Quelques tems après, les Indiens, qui avoient envoyé un Exprès à *Caſtro*, au Corregidor Eſpagnol, leur dirent, qu'ils avoient ordre de les mener dans une cabane éloignée, & de les remettre entre les mains d'un Officier Eſpagnol, chargé de les conduire au Corregidor. Ils partirent, & n'arriverent que de nuit à Caſtro. Lorſqu'ils furent près de la Ville, on leur défendit d'avancer, juſqu'à ce qu'on eût donné avis de leur arrivée à l'Officier commandant. Enfin, ils furent introduits chez le Corregidor, qui les envoya au College des Jéſuites, où ils furent parfaitement bien

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON.

traités. Le Gouverneur, qui demeuroit à *Chaco*, au Nord de l'Ile, les fit ensuite chercher, en observant les mêmes précautions qu'on avoit prises à Castro, & ils y reçurent l'accueil le plus favorable.

Description de l'Ile de Chiloé.

Il s'en faut bien, au rapport de ces Anglois, que l'Ile de Chiloé soit aussi fertile que le prétend le Voyageur *Shelvoke*, qui l'a comparée à l'Ile de Wight. C'est au contraire un des plus mauvais Pays de l'Amerique, & il n'y a aucune Colonie Espagnole aussi misérable que celle-ci. Le climat est humide & mal sain. Il y a très peu de froment, parceque les pluies continuelles le font pourrir en terre. Le pain que l'on mange est fait de farine de *Top nambour* : il est vrai que ce fruit est ici de meilleure qualité qu'en aucun autre endroit, & il y en a grande abondance. L'orge y est fort commun ; on s'en sert pour faire cette liqueur, qu'on nomme *Chica* ; on en fait aussi des gâteaux, qui sont assez bons. Les autres mets sont le poisson, les coquillages, & le cochon, dont la chair est fort succulente, & dont on fait d'excellens jambons. Il y a quelques moutons, quelques vaches, & des chevaux. Le défaut de pâturages

eſt un obſtacle à la propagation de ces animaux, qui ſont tous d'une maigreur extraordinaire.

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON.

Ses Habitans.

Les Habitans ſont tous fort pauvres. Leurs maiſons ſont de ſimples cabanes couvertes de chaume, & ſans cheminée: ils ſe contentent d'allumer du feu au milieu, & ils en ſont quittes pour être aveuglés par la fumée. Leur habillement eſt composé d'une étoffe groſſiere, que l'on nomme *Drap du Perou*, & il n'y a que les perſonnes de diſtinction qui portent du linge. On reçoit ces marchandiſes d'un Vaiſſeau de Lima, qui arrive à Chaco une fois tous les ans, & qui vient y charger des jambons & du bois de ſapin, dont cette Ile eſt preſqu'entierement couverte. L'herbe du Paraguay eſt ici fort commune. On la tire du Paraguay même, & on la prend comme du thé. Cette boiſſon eſt très ordinaire dans le Perou & le Chily. Les Eſpagnols de Chiloé parlent tous le langage indien, qui eſt fort différent de celui des Patagons & des Coucous. Ce langage a beaucoup d'énergie & de douceur, & on lui donne la préférence ſur l'Eſpagnol même.

Havre de Chaco.

Il y a, à Chaco, un Havre excellent; mais l'entrée en eſt fort dange-

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON.

reuſe pour les Vaiſſeaux; y ayant, dans le milieu un rocher caché, & le flux de la marée y donnant avec beaucoup de violence. La Ville n'eſt qu'un amas de méchantes chaumieres, diſperſées en très petit nombre. Au bout de la Ville, du côté de la Mer, eſt un Fort de terre, entouré d'un Foſſé & d'une Paliſſade avec treize canons, dont quatre battent la Campagne, & neuf l'entrée du Havre. La Garniſon n'eſt compoſée que de huit Soldats & de trois Officiers. A deux lieues, au Nord-Eſt, eſt l'Ile de *Calabucco*, où il y a une Garniſon à-peu-près ſemblable.

Arrivée des quatre Anglois au Chily.

Les quatre Anglois furent embarqués ſur le Vaiſſeau de Lima, qui étoit arrivé vers la mi-Décembre, & partirent le 2 Janvier 1743; ils furent quatre jours à ſe rendre à *Velpriſio*, dans le Chily, à trente-trois degrés de Latitude Sud, où ils mouillerent l'ancre. Le Gouverneur de cette Place les fit mettre dans un cachot, & ils ne dûrent un traitement plus moderé qu'au Préſident de *San Jago*, Don Joſeph *Manſo*, qui les ayant fait venir, leur accorda la liberté, & les logea commodément chez un Gentilhomme Anglois, qui eut pour eux des attentions auſſi tendres

que

que s'ils avoient été ses Freres. Il étoit à présumer que quatre Hommes, d'une même Nation, ayant chacun les mêmes intérêts, & compagnons des mêmes infortunes, se tiendroient unis, & que la discorde, qui avoit causé la plus grande partie de leurs malheurs, ne troubleroit plus un si petit nombre : cependant ils ne furent pas exempts des divisions qu'avoit occasionnées le caractere dur de M. Cheap, au point que Campbell fut obligé de se séparer de ses trois Compagnons, & de prendre un logement à part.

Leur séparation.

Après un an de séjour à San Jago, l'arrangement fait entre les Cours d'Espagne & d'Angleterre, pour l'échange des Prisonniers, leur donna la liberté de retourner en Europe, quand ils le jugeroient à propos. Un Vaisseau François, arrivé à Velprisio, servit à MM. Cheap, Hamilton & Byron, pour repasser dans leur Patrie; Campbell pria l'Amiral Pizarre, qui étoit venu de Buenos Ayres, où il avoit laissé son Vaisseau, & qui y retournoit pour se rendre en Espagne, de lui permettre de l'accompagner, ce que cet Amiral lui accorda le plus gracieusement du monde.

Cheap & deux autres s'embarquent pour l'Europe.

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON.

Remarques ſur le Chily.

Quelques remarques particulieres que firent les Anglois, pendant leur ſéjour dans ces Contrées, peuvent ſuivre ici le recit de leurs avantures, ſans craindre de paroître répéter les Deſcriptions générales de l'Amerique.

Le Chily eſt un fort grand Royaume, à qui il ne manque que des Habitans induſtrieux pour devenir un des meilleurs Pays de l'Univers. Sa longueur occupe en grande partie la Côte Occidentale de l'Amérique Méridionale. On y trouve cinq Ports excellens.

Baldivia.

Baldivia au Midi, à quarante degrés de Latitude Sud, eſt une Ville ſituée ſur la frontiere qui ſépare les Eſpagnols d'une Nation belliqueuſe d'Indiens, qui ſont continuellement en guerre avec eux, & ne leur font jamais de quartier. Ces Indiens poſſedent les plus riches Mines d'argent de l'Amerique, & ce métal eſt ſi commun, parmi eux, qu'ils en ferrent leur chevaux. Ils ſont braves, font la guerre en regle & combattent en bon ordre. Baldivia eſt munie de Fortifications, qui la mettent à l'abri des inſultes de cette Nation redoutable.

La Conception.

La *Conception* eſt un autre Port. C'eſt-là que ſe rendent tous les ans, au mois de Décembre, les Indiens

des environs, pour renouveller, en présence du Gouverneur, le Traité d'alliance entre les deux Nations, ou pour le rompre avec solemnité. Si l'on est d'accord sur les articles proposés de part & d'autre, les Indiens présentent un agneau & lui coupent la tête en signe de paix. S'ils ne conviennent point ensemble, ils rapportent leur agneau en vie, & la déclaration de guerre est faite. Ces Indiens ne connoissent aucune sorte d'écriture. Pour se souvenir de leurs faits, & faire leurs calculs, ils ont une longue ficelle pleine de nœuds; & c'est en comptant ces nœuds qu'ils se rappellent les différentes choses dont ils ont à traiter. Ce sont eux qui font ces belles couvertures de duvet d'oie sauvage, qu'ils vendent aux Espagnols. *Velprisio* est le principal Port du Chily. La Ville est très petite, & tous ses Habitans consistent en Matelots & en Portes-faix. Elle a deux Forteresses; la premiere, qui est en fort bon état, est munie de vingt-deux pieces de canons: la seconde, qu'on nomme le *Vieux Château*, est bâtie au pied d'une haute montagne, & commande l'entrée du Port, avec des Batteries rasantes. *Cockimbo* & *Corpéepo* sont les deux derniers Ports. Le Com-

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON.

Velprisio.

Cockimbo & Corpéepo.

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON.

merce de ces deux Villes n'eſt pas conſidérable. Elles envoient à Lima des mulets, du froment, du bœuf ſalé, des fruits, de l'or en barre, & de l'herbe du Paraguay; elles en retirent du ſucre & de la groſſe toile pour l'uſage de leurs Indiens, & de leurs Négres. Elles envoient auſſi à Buenos Ayres des vins, des fruits, des collars monnoyés; & en retirent des velours, des ſoies & des vêtemens: mais ce dernier Commerce eſt prohibé, & ne peut ſe faire que par contrebande.

Qualités du Pays.

Le Climat du Chily eſt un des plus ſains du Monde entier. San Jago qui eſt à trente-trois degrés de Latitude Sud, & qui devroit être naturellement ſujet à de grandes chaleurs, eſt cependant, au plus fort de l'Eté, dans une température agréable. Le voiſinage des montagnes de la Cordiliere, dont les cimes élevées ſont toujours couvertes de neige, y entretient cet air tempéré. La terre eſt d'une fertilité incomparable; il ſuffit de la gratter & d'y ſemer du grain, pour que, ſans aucune culture, elle produiſe au centuple. Il y a de toute eſpece d'arbres fruitiers: pommes, poires, pêches, abricots, prunes, cériſes, raiſins, limons, oranges; tous ces fruits

ſont ici fort communs. Le pâturage eſt des meilleurs, & l'on y engraiſſe une quantité prodigieuſe de bétail. Le bœuf & le mouton y ſont excellens.

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON.

Les Chiliens ſont tous Cavaliers.

Les Habitans du Chily ont de fort beaux chevaux à tout uſage. Il y en a dont le pas eſt auſſi vîte que le galop ordinaire. Les Chiliens ſont tous bons Cavaliers; ils ont toujours, à la porte de leurs maiſons, des chevaux ſellés & bridés, dont ils ſe ſervent pour les plus petites courſes, ne fut-ce que pour aller d'une maiſon à une autre. Les gens de la Campagne ſont forts & vigoureux: mais la bonté du Pays, qui leur donne, ſans beaucoup de travail, bien au-delà de leur néceſſaire, les rend extrêmement pareſſeux.

Mines du Chily.

On trouve, au Chily, des Mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer, d'étaim, de plomb & de vif argent. Si ces richeſſes étoient entre les mains de gens qui ſuſſent les faire valoir, elles produiroient au-delà de toute imagination; mais les Chiliens ne ſont point au fait de l'art d'exploiter les Mines, & elles leur rendent très peu. Ils ne ſavent point extraire le mercure; ils ne font aucun cas du plomb. L'or, quoique très abondant, reſte dans la Mine;

faute d'Ouvriers intelligens, & ce qu'ils en tirent eſt peu de choſe, en comparaiſon de ce qu'on en pourroit tirer. La pareſſe des Ouvriers contribue à l'abandon que l'on fait de tant de tréſors. Dès qu'ils ont amaſſé une certaine ſomme, ils quittent l'ouvrage, & n'y reviennent point que cet argent ne ſoit dépenſé. Le ſeul métal, dont on tire au Chily quelqu'avantage, c'eſt le cuivre; on en fournit tout le Pérou.

San Jago.

San Jago eſt la principale Ville du Chily; elle eſt ſituée dans un Vallon charmant. Ses maiſons ſont très bien bâties, quoique baſſes, & n'ayant que le rez-de-chauſſée, à cauſe des tremblemens de terre, dont les ſecouſſes ſe font ſentir preſque toutes les ſemaines. Le Vallon qui l'environne eſt coupé de pluſieurs Rivieres, qui fourniſſent beaucoup de poiſſon, & en particulier d'excellentes truites. Les Habitans de San Jago ſont Eſpagnols & Indiens, & il y a beaucoup d'Eſclaves Négres. La chaſſe des taureaux ſauvages eſt leur principal amuſement. Leur adreſſe n'eſt pas moindre en ce genre, que celle des Patagons dans la chaſſe des chevaux; ils s'y prennent de la même maniere pour arrêter le taureau; en cou-

rant après lui, & lui jettant un nœud coulant, qui le ferre par le cou ou par les cornes.

Supplement au Voyage d'Anson.

Campbell partit, le 20 Janvier 1745, avec l'Amiral Pizarre, pour se rendre à Buenos Ayres; ils monterent sur des mulets, pour traverser les montagnes de la Cordiliere. Les vastes Plaines, qui sont entre San Jago & Buenos Ayres, rendent ce trajet difficile, soit par les chemins, qui, bordés d'affreux précipices, n'offrent à la vûe qu'une mort certaine, soit par les dangers de la rencontre des tigres & des lions, qui y sont en grand nombre, soit encore par la crainte d'une Nation redoutable de Patagons, ennemie jurée des Espagnols, & d'un caractere fort féroce.

Campbell, dernier des quatre Anglois, en part avec l'Amiral Pizarre, pour Buenos Ayres.

Ces Indiens sont, comme tous les autres Patagons, de haute taille & d'un teint basané. Leurs armes sont la lance & la fronde, qu'ils manient avec beaucoup de dextérité; ils se dispersent en différens partis dans ces vastes Plaines, ayant chacun leur Chef ou Cacique. Lorsque quelqu'un de ces Caciques en invite un autre pour lui prêter secours, dans quelqu'expédition contre les Espagnols, ils ne peut se séparer du Cacique auxiliaire que lorsque l'expédition

Habitans de l'intérieur du Pays.

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON.

eſt achevée : & s'il le quittoit, il s'expoſeroit à avoir la tête tranchée par ſes gens, qui ne pardonnent point ces infidélités. Ils ſont tous bons Cavaliers; ils montent à cheval à-peu-près comme nos Huſſards d'Europe. Leurs ſelles ſont plates & minces comme celles d'Angleterre; leurs étriers ne ſont qu'un morceau de bois, où il y a un trou pour y fourrer le gros doigt du pied; leurs brides ſont de crin, & le mors eſt de bois. Ils n'ont point de demeure fixe; ils ſont errans, & par-là même inacceſſibles : ils font de tems-en-tems des courſes ſur les frontieres Eſpagnoles, & enlevent le bétail & les Habitans. De tous les Priſonniers qu'ils font, ils ne gardent que les Femmes & les Enfans, pour en faire des Eſclaves, & tuent tout le reſte; ils ſe battent contre les tigres avec beaucoup d'intrépidité & d'adreſſe. L'Indien porte de la main gauche un bâton, qui a neuf pouces de longueur, avec une garde d'oſier pour garantir la main; il tient de la droite un coutelas, & avec ces armes, il va au-devant du tigre, ou le voit venir. Lorſque l'animal eſt près, l'Indien lui pouſſe ſon bâton dans la gueule, en même-tems qu'il lui enfonce le coute-

las dans le ventre. Le tigre eſt attaqué, renverſé & tué preſque dans un clin d'œil. Il eſt vrai que ſi l'Indien manque ſon coup, & qu'il n'ait pas l'adreſſe de prendre le moment, pour uſer du bâton & du coutelas, le tigre gagne ſur lui l'avantage & le dévore.

Réunion des Anglois.

Après un Voyage des plus diſgracieux par ſa longueur, par l'aridité du Pays, & la chaleur extrême du Climat, nos Voyageurs arriverent, le 10 de Mars, à Buenos Ayres, d'où Campbell ſe rendit, avec l'Amiral Pizarre, à Monte-Vedio, où il rencontra ſes malheureux Compagnons priſonniers, à bord du Vaiſſeau l'*Aſie*.

La joie de leur réunion devint encore plus grande, par la connoiſſance de leurs malheurs réciproques. Ils ne pouvoient aſſez admirer la Providence, qui, après les avoir fait paſſer par de ſi rudes épreuves, en les diſperſant ſur diverſes Terres barbares, les faiſoit rencontrer dans un lieu propre à remplir le deſir qu'ils avoient tous de revoir leur Patrie.

Ils reſterent à Monte Vedio, juſqu'au 13 d'Octobre de la même année, qu'ils s'embarquerent ſur l'*Aſie* pour ſe rendre en Eſpagne.

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON.

Description de Monte Vedio.

Monte Vedio eſt une Ville nouvellement bâtie ; il y a fort peu d'Habitans & encore moins de commerce. Le Havre eſt bon pour de petits Bâtimens ; mais il n'a pas plus de dix-ſept pieds d'eau en haute marée. Cependant l'*Aſie* y a ſéjourné deux ans ; il eſt vrai qu'on avoit été obligé de lui ôter ſon gouvernail, faute d'eau, & que ce Navire étoit enfoncé dans la bourbe, ſans en ſouffrir aucun dommage. La Garniſon de Monte Vedio n'excede pas cent Hommes. Le Port eſt défendu par une Forteresse, où il y a quinze pieces de canon. Le Pays aux environs eſt beau & fertile, & fournit abondamment à tous les beſoins ; on pourroit même y recueillir beaucoup de vin, les vignes y réuſſiſſant à merveille. Il y a, auprès de Monte Vedio, des Mines d'or & de diamans. On en tire, que l'on vend aux Portugais de Rio Grande, leſquels y viennent commercer par la Riviere *Noire*, qui ſe jette dans la Riviere de la Plata. Au deſſous de Monte Vedio, eſt un très beau Port, nommé *Malduna*. L'embouchure en eſt étroite ; mais il peut contenir deux cens Vaiſſeaux. Ce Havre eſt un des plus aſſurés qui ſoient dans le Monde ; il n'a beſoin d'aucun

Port Malduna.

arrangement & d'aucune commodité, la Nature les lui ayant toutes données. Monte Vedio & Malduna sont au Nord de la Riviere. Du côté du Sud, on trouve un autre bon Port, que les Espagnols nomment l'*Insanada de Baragon*.

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON.

Port Baragon.

Le retour du Vaisseau l'*Asie*, jusqu'au Cap Finistere, n'eut rien de remarquable, si ce n'est la révolte d'*Orellana*, dont le recit sera mieux placé dans l'Article suivant, avec les avantures de l'Escadre Espagnole. A leur arrivée au Port de *Corkuion*, les Anglois furent enfermés dans une étroite prison; mais Campbell fut envoyé à Madrid, où il obtint un Passeport, avec lequel il se rendit à Lisbonne & de-là en Angleterre (8). Quelques tems après, la Cour d'Espagne fit partir le reste des Anglois pour Porto, & là ils s'embarquerent, le 28 d'Avril, pour Londres, où ils arriverent le 8 Juillet 1746.

Retour des Anglois en Europe.

Telle a été la fin d'un Voyage de près de six ans, qui, après les avoir rendus le jouet d'une foule d'accidens,

(8) M. Anson lui reproche d'avoir changé de Religion à San Jago, & de s'être donné ensuite beaucoup de mouvemens inutiles pour entrer au service de l'Espagne; deux points importans, qu'on peut prouver, & sur lesquels il a aussi jugé à propos de garder un profond silence, dans le récit qu'il a publié de ses avantures.

SUPPLEMENT AU VOYAGE D'ANSON.

tous plus déplorables les uns que les autres, les a laissés sans fortune, sans ressource, sans protection, privés de leurs appointemens, & traités comme des Rebelles; heureux encore qu'on n'ait pas voulu pousser plus loin le châtiment dû à leur attentat contre leur Capitaine.

HISTOIRE de l'Escadre Espagnole, commandée par Dom Joseph Pizarre.

PIZARRE. 1740.

But de l'équipement de l'Escadre Espagnole de Pizarre.

L'ESCADRE équipée par ordre de la Cour d'Espagne, pour observer les mouvemens des Anglois, & traverser l'exécution de leurs projets, a tant de rapport à l'expédition de M. Anson, que l'histoire ne seroit pas achevée, si l'on n'ajoutoit ici le récit de ses malheurs, dont on a été informé par des Lettres interceptées & par d'autres voies.

Sa force.

Cette Escadre étoit composée des Vaisseaux de Guerre suivans: l'*Asie*, de soixante six pieces de canon, & de sept cens Hommes, monté par l'Amiral Dom Joseph Pizarre: le *Guipuscoa*, de soixante-quatorze pieces, & de sept cens Hommes: l'*Hermione* de cinquante-quatre pieces, & de cinq cens Hom-

mes : l'*Espérance*, de cinquante pieces, & de trois cens cinquante Hommes ; & le *St. Etienne*, de quarante pieces, & de trois cens cinquante Hommes, avec une Patache de vingt pieces. Ces Vaisseaux, outre leurs Matelots & leurs Soldats de Marine, avoient à bord un vieux Régiment d'Infanterie Espagnole, destiné à renforcer les Garnisons le long de la Côte de la Mer du Sud.

PIZARRE. 1740.

Après que cette Flotte eut croisé durant quelques jours, sous le vent de Madere, où M. Anson apprit les premieres nouvelles de son arrivée, elle fit voile, au commencement de Novembre 1740, pour la Riviere de la Plata, où elle mouilla, dans la Baie de *Maldonado*, à l'embouchure de cette Riviere. L'Amiral Pizarre fit sur le champ demander des vivres à Buenos Ayres, n'en ayant pris avec lui, à son départ d'Espagne, que pour quatre mois. Tandis que les Espagnols attendoient des provisions en cet endroit, ils reçurent avis, de la part du Gouverneur Portugais de Sainte Catherine, que M. Anson étoit arrivé à cette Ile, le 21 Décembre, & se préparoit à remettre en Mer avec toute la diligence possible. La démarche de ce Gouverneur, con-

Elle cherche à gagner de vitesse sur les Anglois.

PIZARRE. 1740.

traire aux loix de la neutralité, paſſa, dans l'eſprit des Anglois, pour une véritable trahiſon. Elle fut fort avantageuſe à Pizarre, qui, malgré la ſupériorité de ſes forces, avoit des raiſons, & même, à ce qu'on prétend, des ordres, d'éviter celle de M. Anſon, par-tout, excepté dans la Mer du Sud. D'ailleurs il ſouhaittoit fort de doubler le Cap de Horn avant les Anglois, perſuadé qu'il parviendroit par-là plus aiſément à bout de déconcerter leurs deſſeins. C'eſt ce qui le détermina, auſſi-tôt qu'il les ſut dans le voiſinage, à continuer ſa route avec les cinq grands Vaiſſeaux : la Patache ayant été jugée hors d'état de faire le Voyage, fut dégradée, & on en tira l'Equipage. L'Amiral Eſpagnol, après s'être arrêté dix-ſept jours dans la Baie de Maldonado, en partit, le 22 Janvier 1741, ſans attendre ſes proviſions, qui arriverent au lieu de leur deſtination, un jour ou deux après ſon départ. Cependant quelque diligence qu'il fit pour s'éloigner, les Anglois quitterent la Rade de Sainte Catherine quatre jours avant qu'il mit à la voile ; & dans leur trajet juſqu'au Cap de Horn, les deux Eſcadres ſe trouverent quelquefois ſi près

l'une de l'autre, que la *Perle*, un des Vaiſſeaux de celle de M Anſon, étant ſéparée du reſte, donna dans la Flotte Eſpagnole, & ayant pris l'*Aſie* pour le *Centurion*, penſa tomber entre les mains de l'Ennemi, & ne ſe ſauva qu'à peine, ayant été à la portée du canon du Vaiſſeau Amiral.

PIZARRE. 1741.

Les Eſpagnols étoient partis trop tard de Maldonado, pour pouvoir ſe flatter d'arriver, avant l'Equinoxe, à la hauteur du Cap de Horn, & ils avoient lieu de craindre un tems orageux, en doublant ce Cap en cette ſaiſon. Pour ſurmonter cette difficulté, d'autant plus grande que les Matelots Eſpagnols, accoutumés à naviger dans un Pays où l'on a preſque toujours beau tems, n'entreprenoient pas volontiers une traverſée ſi dangereuſe, on avança, à ces derniers, une partie de leur paie en marchandiſes de l'Europe, avec permiſſion d'en faire commerce dans la Mer du Sud. Le profit qu'ils pouvoient eſpérer d'en retirer, étoit un motif propre à les engager à bien faire leur devoir, & à ſupporter, avec patience, les dangers auxquels ils devoient être probablement expoſés, avant que d'arriver ſur la Côte du Pérou.

PIZARRE. 1741.

Disperſion de cette Eſcadre à la hauteur du Cap de Horn.

Vers la fin de Février, Pizarre avec ſon Eſcadre, ayant dépaſſé la hauteur du Cap de Horn, porta à l'Oueſt, dans l'intention de le doubler, mais la nuit du 28, comme ils avoient le Cap au vent, le *Guipuſcoa*, l'*Hermione* & *l'Eſpérance*, furent ſéparés de l'Amiral; & le 6 de Mars ſuivant, le premier de ces Vaiſſeaux perdit de vûe les deux autres. Le ſept, qui étoit le lendeman du jour que les Anglois paſſerent le Détroit de le Maire, il s'éleva une furieuſe tempête du Nord-Oueſt, qui, malgré tous les efforts des Matelots, chaſſa l'Eſcadre du côté de l'Eſt; & l'obligea, après pluſieurs tentatives inutiles, de prendre ſa route vers la Riviere de la Plata, où Pizarre arriva vers la mi-Mai, & fut joint, peu de jours après, par l'*Eſpérance* & le *Saint-Etienne*. On croit que l'*Hermione* doit avoir péri en Mer; car on n'en a eu depuis aucune nouvelle. Le *Guipuſcoa* échoua ſur la Côte du Breſil, & coula à fond. Les maux de tous les genres, que les Eſpagnols éprouverent, dans cette malheureuſe Navigation, ne peuvent être comparés qu'à ceux que les mêmes tempêtes firent eſſuyer aux Anglois dans ce Climat. Il y eut, à la vérité, quelque différence

Retour de l'Amiral & de deux autres Vaiſſeaux à la Plata.

Leurs diſgraces.

entre les infortunes des uns & des autres; mais telle cependant, qu'il seroit difficile de décider quelle des deux situations étoit la plus digne de pitié. Car, aux malheurs, qui leur étoient communs, comme des agrêts endommagés, des Navires qui faisoient eau, & les fatigues aussi-bien que l'abbattement, qui accompagnent nécessairement de pareils désastres, se joignoit encore, sur l'Escadre Angloise, une maladie destructive & incurable, & sur celle des Espagnols, une cruelle famine. Ces derniers, soit par la précipitation de leur départ, soit parce qu'ils espéroient de trouver des vivres à Buenos Ayres, soit enfin par quelques autres motifs plus difficiles à deviner, étoient partis d'Espagne, comme on l'a déja observé, n'ayant de provisions à bord que pour quatre mois, & encore en les ménageant bien. Ainsi, quand les tempêtes, qu'ils essuyerent à la hauteur du Cap de Horn, les contraignirent à tenir la Mer un mois ou plus au-delà de leur attente, ils se virent réduits à de si tristes extrémités, que des rats, qu'on avoit le bonheur de prendre, se vendoient quatre écus la piéce; & qu'un Matelot cacha, pendant quelques jours,

PIZARRE. 1741.

la mort de ſon Camarade, & reſta, durant ce tems, dans le même branle avec le cadavre, dans l'unique vûe de profiter de deux rations. Dans une ſi affreuſe ſituation, qu'ils ne ſoupçonnoient guéres pouvoir devenir plus terrible, ils découvrirent une conſpiration formée par les Soldats de Marine du Vaiſſeau Amiral. Un projet ſi déſeſpéré leur avoit été ſuggeré principalement par l'excès de la miſere qu'ils ſouffroient : car quoique les Conſpirateurs ne ſe propoſaſſent pas moins que de maſſacrer les Officiers & tout l'Equipage, le but de cette ſanguinaire réſolution ſe réduiſoit néanmoins au déſir de ſoulager leur faim, en s'appropriant tous les vivres du Vaiſſeau. Leur deſſein fut découvert par un Confeſſeur, dans le tems qu'ils étoient ſur le point de l'exécuter, & trois de leurs Chefs furent ſur le champ punis de mort. Mais, quoique la conſpiration fût étouffée, leurs ſouffrances n'en augmenterent pas moins de jour en jour, au point que les trois Vaiſſeaux, qui ſe ſauverent, perdirent la plus grande partie de leur monde, par la fatigue, les maladies & la faim.

Conſpiration découverte ſur le Vaiſſeau Amiral.

Ses pertes.

L'*Aſie*, leur Vaiſſeau Amiral, arriva à *Monte Vedio*, dans la Riviere de la

Plata, avec la moitié de son Equipage : le *Saint Etienne* se trouvoit dans le même état, quand il jetta l'ancre dans la Baie de *Baragan*, l'*Espérance* fut plus malheureux encore : de quatre cens cinquante Hommes qu'il avoit, en partant d'Espagne, il n'en resta que cinquante-huit en vie, & tout le Régiment d'Infanterie périt, à l'exception de soixante Hommes. On peut se former une idée de ce que les Espagnols souffrirent en cette occasion, par les circonstances qu'on a apprises du sort du *Guipuscoa*, dans une Lettre que Dom Joseph *Mendinuetta*, Capitaine de ce Vaisseau, écrivit à une personne de distinction de Lima, & dont la Copie étoit tombée entre les mains des Anglois.

PIZARRE. 1741.

Sort funeste d'un autre Navire.

» Le *Guipuscoa* fut séparé de l'*Hermione* & de l'*Espérance*, par un » brouillard épais, le 6 de Mars, étant » alors, suivant l'estime au Sud-Est de » la Terre des Etats ; & portant à » l'Ouest la nuit suivante, il s'eleva » une si furieuse tempête du Nord-» Ouest, que vers les dix heures & » demie, la grande voile fut déchirée, » & qu'on n'osa faire servir que la mi-» saine : le Vaisseau faisoit dix nœuds » par heure, avec une Mer prodigieu-

Pizarre. 1741.

» sement agitée, & souvent le Couroir » étoit sous l'eau. La tempête fendit » aussi son grand mât; & le Navire » faisoit tellement eau, que, malgré » quatre pompes, & toutes les bailles, » on eut grande peine à le sauver. Le » calme arriva le 19; mais la Mer resta » si haute, que le roulis fit entr'ouvrir » tous les hauts du Navire & les cou- » tures, & fit carguer les abouts & la » plûpart des courbes, les chevilles » étant déhallées par la violence du » roulis. Malgré ces accidens & plu- » sieurs autres arrivés, tant au corps » du Navire qu'aux agrêts, on ne laissa » pas de continuer à porter à l'Ouest » jusqu'au 12. On étoit alors vers les » soixante degrés de Latitude Méri- » dionale, avec très-peu de vivres, & » chaque jour, quelques gens de l'E- » quipage, à force de pomper, mou- » roient de lassitude. Ceux qui leur sur- » vivoient avoient entierement perdu » courage; tant à cause du travail & de » la faim, que de la rigueur du tems, » le tillac étant couvert de neige à la » hauteur de deux empans. Le vent » continuant à être toujours à l'Ouest, » & très-violent, ce qui les mettoit » dans l'impossibilité de doubler le Cap » de Horn, ils se déterminerent à re-

» gagner la Riviere de la Plata. Le 22, PIZARRE.
» ils furent obligés de jetter en Mer 1741.
» une bonne partie de leurs canons &
» une ancre, & de passer six fois le
» cable autour du Vaisseau, pour l'em-
» pêcher de s'ouvrir. Le 4 Avril, la
» Mer étant fort agitée, quoiqu'il fît
» peu de vent, le Vaisseau se tourmen-
» ta si fort, qu'il perdit en peu d'heures
» son grand mât, celui de misaine, &
» celui d'artimon ; & pour comble de
» malheur, ils furent réduits à la nécef-
» sité de couper leur beaupré, pour
» relever un peu la proue, qui avoit
» une voie d'eau. Vers ce tems-là l'E-
» quipage étoit diminué de deux cens
» cinquante Hommes, qui étoient morts
» de faim & de fatigues ; car ceux qui se
» trouvoient en état de faire jouer les
» pompes, y compris les Officiers, n'a-
» voient par jour qu'une once & demie
» de biscuit ; au lieu qu'on ne donnoit
» qu'une once de pain à ceux qui
» étoient trop malades ou trop foibles
» pour soutenir un si rude travail, au
» milieu duquel on voyoit souvent les
» gens tomber morts de lassitude. En y
» comprenant les Officiers, il ne restoit
» à bord qu'environ cent quatre-vingt
» personnes en état de manœuvrer,

PIZARRE. 1741.

» Les vents du Sud-Oueſt furent ſi » forts, après qu'ils eurent perdu leurs » mâts, qu'il ne leur fut pas poſſible » d'en mettre d'autres à la place, & le » Vaiſſeau fut le jouet des flots, entre » les Latitudes, de trente-deux & de » vingt-huit degrés, juſqu'au 24 d'A- » vril, qu'ils apperçurent la Côte du » Breſil à *Rio de Plata*, dix lieues au » Sud de l'Ile de Sainte Catherine. Ils » laiſſerent tomber l'ancre en cet en- » droit, & le Capitaine auroit bien » ſouhaité de gagner Sainte Catherine, » afin de ſauver le corps du Vaiſſeau, » avec le reſte du canon & les muni- » tions; mais l'Equipage ne voulut » plus continuer à pomper, &, comme » au déſeſpoir des ſouffrances paſſées, » & d'avoir perdu un ſi grand nombre » de leurs Compagnons, y ayant, dans » ce tems-là, ſur le tillac, juſqu'à trente » cadavres, s'écria tout d'une voix, *à* » *terre, à terre*, ce qui obligea le Ca- » pitaine à courir droit au rivage, où, » le cinquiéme jour après, le Vaiſſeau » coula à fond, avec toutes ſes muni- » tions. Le reſte de l'Equipage, qui, » par une eſpéce de miracle, ſe trou- » voit encore en vie, après avoir échap- » pé à la famine & à la fatigue, ſe

» ſauva à terre, au nombre de quatre » cens Hommes «.

PIZARRE. 1741.

Diſgrace de l'Amiral ſur la Côte de la Plata.

On peut inférer, du récit des avantures & du naufrage du *Guipuſcoa*, quel doit naturellement avoir été le ſort de l'*Hermione*, & ce que dûrent ſouffrir les trois autres Vaiſſeaux de l'Eſcadre, qui gagnerent la Riviere de la Plata. Ces derniers, ayant un beſoin extrême de mats, de vergues, d'agrêts; en un mot, de tout ce qui eſt néceſſaire ſur un Vaiſſeau, & ne pouvant rien trouver de pareil, ni à Buenos Ayres, ni dans aucun autre endroit appartenant aux Eſpagnols, Pizarre dépêcha une Barque d'avis, avec une Lettre de crédit, à Rio Janeyro, pour acheter, des Portugais, ce qui lui manquoit. Il envoya en même-tems un Exprès par terre à San Jago, dans le Chily, pour être expédié de-là au Viceroi du Perou, & lui demander une remiſe de deux cens mille écus, à prendre du Tréſor Royal de Lima; l'Amiral Eſpagnol croyant cette ſomme abſolument néceſſaire pour avitailler ſes Vaiſſeaux, & les mettre en état de tenter de nouveau le paſſage dans la Mer du Sud, dès que la ſaiſon, devenue plus favorable, pourroit le permettre. Les

PIZARRE. 1741.

Eſpagnols rapportent, comme une choſe merveilleuſe, & elle l'eſt en effet, que l'Indien, qui ſervoit de Meſſager, quoique dépêché en Hiver, quand les Cordilieres ſont couvertes de neige, ne mit que treize jours à ſe rendre de Buenos Ayres à San Jago dans le Chily, bien que ces deux Villes ſoient éloiguées l'une de l'autre de trois cens lieues d'Eſpagne, dont il en avoit dû faire près de quarante à travers les neiges & les précipices des Cordilieres.

La réponſe du Viceroi, au Meſſage de Pizarre, ne fut rien moins que favorable. Au lieu de deux cens mille écus, que ce dernier avoit demandés, le Viceroi ne lui en fournit que cent mille, en lui faiſant dire, que ce n'étoit qu'avec bien de la peine qu'il avoit pû lui procurer cette ſomme. Les Habitans de Lima, qui jugeoient la préſence de l'Amiral néceſſaire à leur ſûreté, furent très mécontens de ce procédé, & dirent hautement, que ce n'étoit pas le manque d'argent, mais les vûes intéreſſées de quelques-uns des Favoris du Viceroi, qui avoient empêché que Pizarre n'eût obtenu toute la ſomme qu'il avoit demandée.

La Barque d'avis, envoyée à Rio Janeyro,

Janeyro, ne répondit aussi qu'en partie au but qu'on s'étoit proposé en la dépêchant. Quoiqu'elle rapportât une quantité considérable de goudron, de poix & de cordages, il ne lui fut cependant pas possible d'avoir ni mâts ni vergues. Par un surcroit d'infortune, Pizarre, qui comptoit de recevoir quelques mâts du Paraguay, se trouva trompé dans son attente, le Charpentier, qu'il y avoit envoyé avec une grande somme d'argent, au lieu de s'acquitter de sa commission, s'étant marié & arrêté dans le Pays. Cependant, en faisant servir les mâts de l'*Espérance*, sur l'*Asie*, & quelque bois rond, qui étoit encore à bord, on remit l'*Asie*, & le *Saint-Etienne* en état de tenir la Mer. Au mois d'Octobre suivant, Pizarre mit à la voile, dans l'intention d'essayer, encore une fois, s'il y auroit moyen de doubler de Cap de Horn; mais le *Saint-Etienne*, en descendant la Riviere de la Plata, donna contre un Bas-fond, & perdit son gouvernail. Cet accident, & quelques autres encore, que ce Vaisseau essuya, le mirent entierement hors de service, de sorte que Pizarre, après en avoir fait ôter les agrêts, partit avec l'*Asie*.

PIZARRE, 1741.

Seconde tentative inutile pour doubler le Cap de Horn.

PIZARRE. 1741.

Comme il pouvoit se flater de faire ce trajet en Eté, & que les vents étoient favorables, il comptoit d'avoir enfin surmonté toutes les difficultés; mais se trouvant à la hauteur du Cap de Horn, son Vaisseau, qui avoit le vent en poupe, la Mer étant assez agitée, quoique le vent fût modéré, perdit ses mâts, par quelque mauvaise manœuvre de l'Officier qui étoit de garde, & Pizarre se vit obligé de gagner, une seconde fois, la Riviere de la Plata, en fort mauvais état. L'*Asie* ayant considérablement souffert, dans cette seconde tentative, on ordonna de racommoder l'*Espérance*, qui avoit été laissée à Monte Vedio. Le commandement de ce Vaisseau fut donné à Mindinuetta, qui étoit Capitaine du *Guipuscoa*, quand ce Vaisseau eut le malheur de périr. Ce Capitaine partit, au mois de Novembre de l'année suivante 1742, de Rio de la Plata, pour la Mer du Sud, & gagna heureusement la Côte du Chily, ou Pizarre, qui y étoit venu de Buenos Ayres par terre, le joignit, comme on l'a vû dans l'Article précédent.

1742.

Ces deux Chefs ne tarderent pas long-tems à se brouiller. La principale cause des disputes très vives qu'il y

eut entr'eux, étoit, que Pizarre prétendoit prendre le commandement de l'*Espérance*, que Mindinuetta avoit amenée dans la Mer du Sud : mais ce dernier refusoit de remettre son autorité entre les mains de l'Amiral, disant, qu'il avoit fait le trajet, sans être soumis à personne, & qu'ainsi Pizarre ne pouvoit pas reprendre une autorité, à laquelle il avoit renoncé. Cependant Mindinuetta fut obligé, par l'entremise du Président du Chily, qui se déclara pour l'Amiral, de se soumettre, après une longue & opiniâtre résistance.

PIZARRE. 1742.

Mais Pizarre n'étoit pas encore au bout de toutes ses infortunes. Quand Mindinuetta & lui revinrent, en 1745, par terre, du Chily, à Buenos Ayres, ils trouverent, à Monte Vedio, l'*Asie*, qu'ils y avoient laissée, environ trois ans auparavant. Ils résolurent de mener, si la chose étoit possible, ce Vaisseau en Europe, & dans cette vûe, ils le firent racommoder du mieux qu'ils purent. Mais la grande difficulté consistoit à se procurer un nombre suffisant de Matelots, pour faire ce Voyage, tous ceux qui se trouvoient aux environs de Buenos Ayres n'allant pas à une centaine. Ils tâcherent de rem-

On prépare l'Asie pour le retour en Europe.

PIZARRE. 1745.

plir ce vuide, en prenant par force plusieurs Habitans de Buenos Ayres. Outre cela, ils envoyerent à bord tous les Prisonniers Anglois, qu'ils avoient alors en leur puissance, avec un bon nombre de Contrebandiers Portugais, dont ils s'étoient saisis en différentes occasions, sans compter quelques Indiens natifs du Pays. Parmi ces derniers, se trouvoit un Chef, avec dix des siens, qui avoient été surpris, trois mois auparavant, par un Parti de Soldats Espagnols. C'étoit Orellana, Membre d'une puissante Tribu, qui avoit fait bien des ravages aux environs de Buenos Ayres. Ce fut avec cette troupe de gens ramassés de tous côtés, qui, à l'exception des seuls Espagnols Européens, faisoient le Voyage bien malgré eux, que Pizarre mit à la voile de Monte Vedio, dans la Riviere de la Plata, vers le commencement du mois de Novembre.

Révolte d'Orellana.

Comme les Espagnols n'ignoroient pas que l'Equipage forcé, qu'ils emmenoient, partoit à regret, ils traiterent leurs Prisonniers de la maniere la plus dure, sur-tout les Indiens. C'étoit un amusement ordinaire pour les moindres Officiers du Vaisseau, de les frapper à

toute outrance, ſous les prétextes les plus legers, & ſimplement pour faire montre de leur autorité. Orellana & ſes Camarades, quoique patiens & ſoumis en apparence, ſe déterminerent à tirer vengeance de tant d'inhumanité. Orellana parloit bien l'Eſpagnol, qu'il avoit appris par le commerce que les Indiens de ce Pays-là ont avec les Habitans de Buenos Ayres, en tems de paix; il lia converſation avec quelques Anglois, qui entendoient cette langue, & parut fort curieux de ſavoir combien il y avoit de leurs Compatriotes à bord, & qui ils étoient. Il n'ignoroit pas qu'ils étoient Ennemis des Eſpagnols; ainſi il ſe propoſoit ſans doute de leur découvrir ſon projet, & de leur faire prendre part à la vengeance qu'il méditoit; mais ne les trouvant apparemment pas auſſi animés & auſſi vindicatifs, qu'il l'auroit cru, il réſolut de n'avoir recours qu'à la valeur & à l'intrépidité de ſes dix Compagnons. Ceux-ci, comme il parut, ſe ſoumirent volontiers à ſa direction, & promirent d'exécuter fidelement ſes ordres. Après être convenus des meſures qu'il y avoit à prendre, ils ſe pourvurent de couteaux flamands, dont on ſe ſervoit à bord, &

PIZARRE. 1745.

PIZARRE. 1745.

employerent ſecretement le tems qu'ils avoient de reſte, à couper des bandes de cuir, le Vaiſſeau étant chargé d'une grande quantité de peaux, & attacherent, à chacune des bandes, un boulet ramé des petites pieces du demi-pont. Cette eſpece d'arme, que les Indiens de Buenos Ayres apprennent à manier dès leur enfance, & qu'ils tournent autour de leur tête avec beaucoup de vîteſſe & de force, eſt très dangereuſe. Tout étant ainſi préparé, l'exécution de leur deſſein fut probablement hâtée, par un nouvel outrage, dont Orellana même fut l'objet. Un des Officiers lui ayant commandé de grimper juſqu'au haut du mât, ce qui ne lui étoit pas poſſible, le maltraita tellement, ſous prétexte de punir ſa déſobéiſſance, que le miſérable Indien reſta quelque-tems ſans mouvement & tout enſanglanté ſur le tillac. Un traitement pareil ne put que le confirmer dans ſa réſolution, & ne lui laiſſa aucun repos qu'il ne l'eût exécuté. On va voir de quelle façon il s'y prit, pour cet effet, peu de jours après.

Vers les neuf heures du ſoir, la plûpart des principaux Officiers ſe trouvoient ſur le demi-pont, pour jouir de

la fraîcheur de la soirée ; le corps du Navire étoit rempli de bétail, & le château de proue garni de monde, comme à l'ordinaire. Orellana & ses Compagnons, ayant profité de l'obscurité de la nuit pour préparer leurs armes, & s'étant débarrassés des habits qui auroient pû les empêcher d'agir avec facilité, vinrent tous sur le demi-pont, & s'avancerent vers la porte de la grande chambre. Le Contre-Maître se mit aussitôt à les gronder, & leur ordonna de se retirer.

Orellana dit alors, en sa langue maternelle, quelques mots à ses gens, dont quatre se détacherent, & allerent occuper les Couroirs, deux de chaque côté, pendant que le Chef & les six autres sembloient quitter à pas lents le demi-pont. Quand les quatre Indiens, qui s'étoient séparés de leurs Compagnons, se furent postés dans les Couroirs ; Orellana approcha de sa bouche le creux de sa main, & jetta le cri de guerre, en usage parmi ses Compatriotes. Ce cri, qui est des plus effroyables qu'on puisse entendre, servit de signal au massacre. Tous mirent le couteau à la main, & firent usage en même-tems de leurs courroies garnies de boulets ramés. Les six

PIZARRE. 1745.

Indiens, qui étoient demeurés avec leur Chef ſur le demi-pont, jetterent en un inſtant ſur le carreau quarante Eſpagnols, dont il y en eut plus de vingt de tués d'un ſeul coup, & le reſte mis hors de combat. Pluſieurs Officiers, dès le commencement du tumulte, gagnerent la chambre du Capitaine, où ils éteignirent la lumiere, & barricaderent la porte. Quelques-uns de ceux qui avoient eu le bonheur d'échapper aux premiers effets de la fureur des Indiens, tâcherent de gagner le château de proue, en ſe gliſſant le long des Couroirs; mais les quatre Indiens qui s'y étoient poſtés à deſſein, les maſſacrerent preſque tous au paſſage, ou les forcerent à ſe précipiter des Couroirs dans le corps du Vaiſſeau; d'autres y ſauterent d'eux-mêmes par-deſſus la baluſtrade, & ſe crurent très heureux de pouvoir ſe cacher parmi le bétail, mais la plus grande partie ſe ſauva dans les haubans du grand mât, & ſe cacha ſur la hune, ou entre les agrêts. Quoique les Indiens n'euſſent fait leur attaque que ſur le demi-pont, ceux qui étoient de garde au château de proue, ſe voyant coupés, & ſaiſis de crainte à la vûe des bleſſures de ceux qui s'étoient

coulés le long des Couroirs, perdirent d'autant plus eſpérance, qu'ils ignoroient qui étoient les attaquans, & en quel nombre. Ainſi, ils gagnerent tous, dans la derniere confuſion, les funins de la miſaine & du beaupré.

PIZARRE. 1745.

Les onze Indiens, avec une intrépidité, dont il n'y a peut-être point d'exemple dans l'Hiſtoire, s'étant rendus maîtres, en moins de rien, du demi-pont d'un Vaiſſeau monté de ſoixante-ſix pieces de canon & de cinq cens Hommes, conſerverent aſſez longtems ce Poſte; car les Officiers, qui s'étoient retirés dans la chambre du Capitaine, parmi leſquels ſe trouvoient Pizarre & Mindinuetta, l'Equipage entre les ponts, & ceux qui s'étoient ſauvés ſur la hune, ou entre les agrêts, ne ſongerent d'abord qu'à leur propre conſervation; & il ſe paſſa même un tems aſſez conſidérable avant qu'ils penſaſſent aux moyens de ſe remettre en poſſeſſion du Vaiſſeau. Les cris des Indiens, les gémiſſemens des Bleſſés, & les clameurs confuſes de l'Equipage, cauſoient une frayeur, que l'obſcurité de la nuit, & l'ignorance où ils étoient touchant les forces de leur Ennemi, augmentoient conſidérablement.

PIZARRE. 1745.

Les Espagnols savoient, qu'une partie de ceux qui étoient à bord ne failoit le Voyage qu'à contre-cœur, & que leurs Prisonniers avoient été traités trop cruellement pour n'en pas tirer vengeance, s'il leur étoit possible. Ainsi ils crurent la conspiration générale, & se compterent perdus sans ressource. Quelques-uns même voulurent se jetter dans la Mer; mais leurs Camarades les en empêcherent.

Après que les Indiens eurent entierement nettoyé le demi-pont, le tumulte cessa en quelque sorte; ceux qui s'étoient sauvés, se tenant tranquilles par frayeur, & les Indiens ne se trouvant pas en état de les joindre, ni par cela même de les attaquer, Orellana, dès qu'il se vit maître du demi-pont, força une caisse d'armes, que, sur quelque leger soupçon de révolte, on avoit, quelques jours auparavant, placée en cet endroit, comme le plus sûr. Il croyoit y trouver, tant pour lui-même que pour ses Camarades, un nombre suffisant de coutelas, dont les Indiens de Buenos Ayres savent admirablement bien se servir; il se proposoit, à ce qu'on a pu conjecturer, de forcer la chambre du Capitaine; mais quand la

caiſſe fut ouverte, il n'y apperçut que des armes à feu, qui ne pouvoient lui être d'aucun uſage. Il y avoit cependant des coutelas dans cette caiſſe, mais cachés ſous les armes à feu. Ce fut ſans doute un cruel ſujet de dépit pour Orellana, d'être obligé de reſter dans l'inaction, pendant que Pizarre & les autres Officiers, qui étoient dans la grande chambre, pouvoient parler par les fenêtres & par les ſabords à ceux qui ſe trouvoient dans la Sainte Barbe, & entre les Ponts. Il ſut d'eux que les Anglois, ſur qui avoient principalement tombé ſes ſoupçons, ſe tenoient tranquilles en bas, & ne s'étoient point mêlés de la révolte. L'Amiral & ſes Officiers découvrirent enfin, par d'autres circonſtances, qu'Orellana & ſes Compagnons avoient ſeuls part à l'entrepriſe. Ce dernier éclairciſſement les détermina à charger les Indiens ſur le demi-pont, avant que les Mécontens, qu'il y avoit à bord du Vaiſſeau, fuſſent aſſez revenus de leur premiere ſurpriſe, pour ſentir qu'en ſe joignant aux Indiens, il leur ſeroit très facile de ſe rendre maîtres du Vaiſſeau. Dans cette vûe, Pizarre raſſembla tout ce qu'il pouvoit y avoir d'armes dans la cham-

PIZARRE. 1745.

PIZARRE. 1744.

bre où il s'étoit barricadé, & les distribua à ses Officiers; mais il ne trouva pas d'autres armes à feu, que des pistolets, sans poudre & sans plomb. Néanmoins, comme il avoit communication avec la Sainte Barbe, il dévala, par la fenêtre de la grande chambre, un seau, dans lequel le Canonier mit, par un des sabords de la Sainte Barbe, quelques cartouches de pistolets, & ayant entr'ouvert la porte de leur chambre, ils firent feu sur les Indiens, qui occupoient le demi-pont, mais sans en blesser d'abord aucun. A la fin, Mindinuetta eut le bonheur de tuer Orellana; & les fideles Compagnons de ce Chef, ne voulant pas survivre à sa perte, se jetterent aussi-tôt dans la Mer, où ils se noyerent tous jusqu'au dernier Homme. Ainsi fut étouffée la révolte, & le demi pont regagné, après qu'il eut été deux heures entieres au pouvoir de l'intrépide Orellana, & de ses vaillans & malheureux Compatriotes.

Mort de ce Chef Indien.

Arrivée de l'Asie en Espagne.

Pizarre, échappé à un danger si éminent, dirigea son cours vers l'Europe, & arriva, sur la Côte de *Gal*, au commencement de l'année 1746, après une absence de près de cinq ans. Le but de son Voyage étoit, comme on l'a dit,

de traverser le succès de l'Expédition de M. Anson, & le résultat en fut, que la puissance navale de l'Espagne se trouva diminuée de plus de trois mille Hommes, l'élite de ses Matelots, & de quatre bons Vaisseaux de Guerre; l'Amiral ayant laissé l'*Esperance*, le dernier de ces Navires, dans la Mer du Sud, sans apparence qu'il pût jamais retourner en Espagne. De sorte que l'*Asie*, avec moins de cent Hommes, doit être consideré comme le seul reste de l'Escadre qui partit d'Espagne sous les ordres de Pizarre (1). PIZARRE. 1746.

Premiere Vue du Monde Austral, par Americ Vespuce, en 1502.

Pour la Page 1 du Tome 42.

Tiré du Tome 16 de l'Edition Hollandoise.

SI LE CÉLEBRE *Americ Vespuce*, doit partager, avec *Colomb*, la gloire de la Découverte du nouveau Monde, qui a reçu son nom, on ne sauroit du moins lui refuser celle d'avoir eu la premiere vue d'un autre nouveau Monde Austral, dont, malgré toutes les tentatives Remarque préliminaire.

(1) Voyage d'Anson, Tome I, pag. 49 & suiv.

AMERIC VESPUCE. 1502.

des Navigateurs, depuis deux Siecles & demi, on n'a encore que des conoiſſances fort imparfaites de quelques unes de ſes parties.

1501. Troiſieme Voyage de Veſpuce vers le Pôle Antarctique.

Après avoir déja fait deux Voyages en Amerique, Veſpuce, mécontent de la Cour d'Eſpagne, paſſa au ſervice de celle de Portugal, où il forma le hardi projet de s'approcher le plus qu'il lui ſeroit poſſible du Pôle Antarctique. » Le Roi Emanuel, dit-il, me combla » de careſſes, & me pria de m'embar- » quer, avec trois Vaiſſeaux qu'il vou- » loit envoyer, vers le Sud, à la décou- » verte de nouvelles Terres. Les prie- » res d'un Roi ſont des ordres: il n'y » eut pas moyen de lui réſiſter. Nous » levâmes l'ancre, du Port de Liſbon- » ne, le 10 Mai 1501, avec trois Ca- » ravelles, allant chercher de nouveaux » Mondes, ſur l'expérience que j'avois » déja, que toute cette partie du Glo- » be, au-delà de l'Equateur & des Mers » Atlantiques, loin d'être inhabitable, » & de ne contenir, comme on le croyoit » juſqu'alors, après les Anciens, que » quelques Iles déſertes, contenoit, au » contraire, d'immenſes Continens, auſſi » fertiles, & auſſi peuplés que les nô- » tres; en un mot, un grand Monde

Départ de Liſbonne.

» inconnu, que je venois de découvrir «.

AMERIC VESPUCE. 1502.

Découverte du Bresil.

Ce fut dans ce troisiéme Voyage, que Vespuce découvrit le *Bresil*, d'où, ayant doublé le Cap *Saint Augustin*, & couru la Côte l'espace d'environ six cens lieues, il entra dans un Port, qui est apparemment *Rio de la Plata*, &, résolu de porter ses recherches encore plus loin, il ordonna à l'Escadre de s'y pourvoir d'eau & de bois pour six mois, & remit à la voile le 15 Février 1502.

» Nous navigeâmes, dit-il, si loin » vers le Sud, durant un trajet d'environ cinq cens lieues, que le 3 Avril, » nous avions le Pôle Antarctique à la » hauteur de cinquante deux degrés. » Ici nous trouvâmes la Mer terrible. » Il fallut amener toutes les voiles. » Nous courions avec rapidité par un » bon vent de Sud-Ouest. Les vagues » étoient si furieuses, que tout l'Equipage se croyoit sans cesse au moment de » périr. C'étoit durant l'Hyver de ces » climats. Le premier Avril, nous » découvrîmes une *Terre Australe*, que » nous courûmes l'espace de vingt » lieues. C'étoit toute Côte franche, » sans trouver de Port, & sans appercevoir d'Habitans. Le froid y étoit

Vue de la Terre Australe.

AMERIC VESPUCE. 1502.

On ne peut y aborder.

» excessif à tel point, que personne n'y » pouvoit résister, & la brume si obscu- » re, qu'à peine se voyoit-on d'un » Navire à l'autre. Le Capitaine, » voyant tout le danger que l'Escadre » couroit en ce parage, résolut de tour- » ner la proue du côté de l'Equateur. » Ce parti fut sage ; car le vent devint » si violent, les deux jours suivans, » que, selon toute apparence, la Flotte » se seroit perdue dans l'obscurité des » brumes du jour & des longues nuits » (1) «.

Situation de cette Terre.

La Côte Australe, découverte par Americ Vespuce, se trouve marquée, dans les Cartes, à peu près dans l'intersection du cinquante-deuxiéme parallele avec le premier Méridien. C'est avoir pénétré bien avant dans la Mer Australe, dès la premiere tentative. Ce lieu est entre celui où M. *Halley*, & celui où le Capitaine *Lozier Bouvet*

(1) Cet Extrait est tiré des propres Lettres d'Americ Vespuce, écrites de Lisbonne à Pierre *Soderini*, Gonfalonier de Florence, sa Patrie Ces Lettres composent la troisieme des quatre Parties, ou quatre *Journées* de ses Découvertes ; Ouvrage qu'il dédia, dit Vossius, *de Histor. lib. III. cap.* 10. à *René*, Roi de Sicile, Duc de Lorraine. L'Original est écrit en Espagnol, traduit en Latin, & imprimé à Bâle, par *Hervage*, traduit en Italien, & imprimé à Venise, chez *Junte* 1550, dans la Collection de *Ramusio*.

ont navigé de notre tems sous le même parallele ; le premier plus à l'Ouest, l'autre plus à l'Est. Tous deux ont trouvé la Mer embarrassée de glaces, quoique ce fût au fort de l'Eté, tandis qu'Americ, au fort de l'Hyver ne fait mention que du froid extrême, sans dire qu'il y ait alors trouvé les Mers glacées.

AMERIC VESPUCE. 1502.

Quatrieme Voyage d'Americ.

De retour à Lisbonne, le 7 Septembre, après quinze mois & onze jours de navigation, Americ fut renvoyé, de ce même côté, l'année suivante 1503, avec une belle Flotte de six Vaisseaux, équippée pour Malaca. L'ignorance présomptueuse de l'Amiral fit échouer son Vaisseau, du port de trois cens tonneaux, contre une petite Ile, à quelques degrés au Sud de la Ligne. L'Amiral demanda la Chaloupe d'Americ, avec une partie de ses Matelots, pour travailler à sauver son Navire ; le chargeant d'aller reconnoître, s'il n'y avoit pas, dans l'Ile, quelque Havre où l'on pût mettre la Flotte en sûreté. Americ ne consentit d'y aller, sans son Esquif, qu'avec une extrême répugnance. Cependant, sur la parole que lui donna l'Amiral, de le renvoyer aussi-tôt, & de faire suivre

1503. On l'envoie reconnoître une Ile déserte.

AMERIC VESPUCE. 1503.

toute la Flotte peu après, il vint à l'Ile, où ayant trouvé un bon Port, il attendit l'Escadre pendant huit jours avec la derniere inquiétude. L'Ile, comme il le reconnut ensuite, n'avoit que deux lieues de long, sur une lieue de large : ce qui lui parut extraordinaire, à une si grande distance des Continens de tous côtés; elle étoit pleine de sources, de beaux arbres, d'Oiséaux de Terre & de Mer, sans Quadrupedes ni Habitans. Le huitiéme jour, il vit venir à lui un Navire, & dans la crainte de n'être pas apperçu, ayant fait voile pour le joindre, il apprit que le Vaisseau Amiral avoit coulé bas, & que le reste de la Flotte s'étoit éloigné, l'abandonnant dans cette Ile déserte, sans Chaloupe pour aller à terre, & avec la moitié des Matelots nécessaires à la manœuvre. Americ, outré de douleur d'une si odieuse conduite, se pourvût de son mieux, à l'aide de la Chaloupe du second Bâtiment, d'eau, de bois & d'Oiseaux, qui n'ayant jamais vû d'Hommes se laissoient prendre à la main sans défiance (2).

Il y est abandonné de la Flotte.

(2) La situation de cette Ile, quelques degrés au Sud de la Ligne, convient, à tous égards, à celle de l'*Ascension*, dont on attribueroit ainsi à tort la découverte à *Tristan d'Acugna*, en

Americ Vespuce. 1503.

Americ continue sa route avec un autre Vaisseau.

Les deux Vaisseaux firent voile vers la Terre du nouveau Monde, qu'Americ avoit découverte l'année précédente. Après une navigation d'environ trois cens lieues, il prit terre dans une Baie des Côtes du Bresil, qu'il nomma *Baie de tous les Saints*, où il bâtit un Fort, dans lequel il laissa quelques piéces d'artillerie, & vingt-quatre Portugais, que sa Conserve avoit sauvés du naufrage du Vaisseau Amiral, sur le rocher de l'Ile déserte. De-là se voyant trop foible d'Equipage pour rien entreprendre, il revint à Lisbonne, le 18 Juin 1504, ramenant les deux Vaisseaux, les seuls que l'on ait jamais revus de toute la Flotte, & ce Voyage, dont on pouvoit se promettre beaucoup, fut sans aucun fruit, pour avoir fait choix d'un Commandant mal habile (3).

Baie de Tous les Saints, où il bâtit un Fort.

1504.

Son retour infructueux en Europe.

1508. La seule chose qui embarrasse, c'est que Vespuce vante ses sources & son eau, tandis qu'elle en est dépourvue, ce qui fait que personne n'a pensé à s'y établir ; mais son bon Port, & ses refraîchissemens semblent confirmer que c'est la même Ile, parceque celle de *Ste Helene*, au seizieme degré de Latitude Méridionale, paroît beaucoup trop éloignée, & qu'au lieu d'avancer vers le Sud, il auroit fallu faire route un peu au Nord, pour venir, de cette derniere Ile, à la Baie de Tous les Saints.

(3) Ce quatrieme Voyage de Vespuce est imprimé, en Italien, à Venise, 1550. En Latin, à Oppenheim, 1619.

GONNEVILLE. 1503.

Premiere Découverte du Monde Auſtral, par Binot Paulmier de Gonneville, en 1504.

Premiere Découverte du Monde Auſtral, par les François.

CE QU'UN DESSEIN prémédité n'avoit pû exécuter, le ſimple haſard le fit trouver la même année. Americ n'avoit vû le Monde Auſtral que de loin; mais *Paulmier* eſt le premier qui en ait fait la Découverte, & le Commerce avec les Naturels du Pays. Les François néanmoins, oubliant, dès le lendemain, ce haſard heureux d'une entrepriſe ſi mémorable, en ont, par leur légéreté naturelle, perdu tous les avantages; &, non contens de ne pas ſuivre, avec conſtance, ce qu'une pareille fortune ſembloit leur promettre, ils ſe ſont laiſſé dérober, par les Eſpagnols, les Portugais & les Hollandois, tout l'honneur de la premiere Découverte.

Départ d'un Vaiſſeau de Honfleur.

Après que les Portugais ſe furent ouvert la route fameuſe des Indes Orientales, quelques Marchands François, excités par le bruit de leur riche Commerce, équiperent un Vaiſſeau, à Honfleur, pour l'envoyer vers ces

Contrées. Binot Paulmier de *Gonneville* en eut le commandement. Il mit à la voile au mois de Juin 1503, & doubla le Cap de Bonne-Espérance; où il fut assailli d'une furieuse tempête, qui lui fit perdre sa route, & l'abandonna au calme ennuyeux d'une Mer inconnue. Ne sachant alors de quel côté tourner, la vûe de quelques Oiseaux, qui venoient du Sud, détermina les François à avancer de ce côté, dans l'espérance d'y trouver une Terre. Bien-tôt ils découvrirent une grande Contrée, que leur Relation nomme les *Indes Méridionales*, selon l'usage de leur tems, où l'on appliquoit indifféremment le nom d'*Indes* à tous les Pays nouvellement découverts. Ils mouillerent dans une Riviere, dont l'aspect leur rappella celui de l'*Orne*, qui se jette dans la Mer à trois lieues au-dessous de Caen en Normandie. Leur séjour fut d'environ six mois, qu'ils employerent à rebâtir leur Vaisseau délabré, & à visiter le Pays, où ils pénétrerent bien deux journées en avant, & encore plus loin des deux côtés du rivage.

GONNEVILLE. 1503.

Cap de Bonne Espérance.

Terres Australes.

On y aborde.

Le terroir leur parut fort fertile, quoique sans culture: les Habitans ne vivant guéres que de la chasse, de la

Qualités du Pays & ses Habitans.

GONNEVILLE. 1503.

pêche, & de ce que la nature leur fournit en abondance, à l'exception de quelques légumes & racines, qu'ils plantent dans leurs enclos. Ennemis du travail, leur penchant décidé les porte à la joie. L'habillement, dont ils se couvrent, répond à la simplicité de leurs mœurs. Les principaux sont vêtus d'une espéce de manteaux courts, de nattes fines, de peaux ou de plumes, avec des tabliers de même étoffe, qui ne passent pas le genou aux Hommes, mais que les Femmes font descendre jusqu'à la moitié de la jambe. Elles vont la tête nue, & se distinguent encore par leurs colliers d'os & de coquillages, & par leurs cheveux agréablement liés de petits cordons d'herbe, brillant des plus belles couleurs. Les Hommes les laissent pendre dans toute leur longueur, &, au lieu d'ornemens, ils ont l'arc & les fléches, garnis d'os pointus, qu'ils accompagnent d'un épieu de bois très-dur, brûlé & afilé par l'un des bouts. Pour bonnets, ils se servent d'un tour de plumes hautes, de différentes couleurs vives, & bien arrangées. Les jeunes gens & le commun peuple sont presque nus.

Habillement.

Ces Sauvages habitent dans des Hameaux de trente, quarante, cinquante, jusqu'à quatre-vingt cabanes bâties de pieux fichés en terre à côté l'un de l'autre, & entrelassés d'herbes & de feuilles, dont ils composent aussi leurs toîts, où ils pratiquent un trou pour donner issue à la fumée. Les portes de ces cabanes sont faites de bâtons, proprement liés ensemble, en forme de claie, qu'ils ferment avec des loquets de bois. Leurs lits sont des nattes fines, remplies de feuilles ou de plumes; leurs couvertures aussi de nattes, de peaux ou de plumes, & tous leurs ustensiles, de bois, jusqu'à leurs marmites, qu'ils enduisent d'argile en dehors, pour les garantir de la flamme.

GONNEVILLE. 1503.

Habitations.

Le Pays est médiocrement peuplé, & divisé en plusieurs petits districts, qui sont gouvernés par autant de Rois. On ne les distingue de leurs Sujets, que par le respect infini que ceux-ci leur portent, & par les plumes dont ils ornent leur tête. Les premiers n'y emploient qu'une seule couleur; au lieu que les autres les ont bigarrées: il n'y a que les plus notables d'entr'eux, qui osent y mêler quelques plumes de la couleur du Prince. Le verd étoit celle

Rois du Pays.

GONNEVILLE. 1503.

Exemple d'une Justice severe.

du Roi, dans les Etats duquel les François aborderent: ils y furent témoins d'un acte de févérité, qui prouve le pouvoir illimité de ces Souverains, & donne en même-tems une idée de leur Justice. Ce fut le fupplice d'un jeune homme de dix-huit à vingt ans, qui fut condamné à être précipité dans la Riviere, une pierre au cou, pour avoir frappé fa Mere, quoique, loin d'en faire fes plaintes, elle eût même imploré fa grace à genoux. Le coupable fubit fon arrêt, en préfence de toute la jeuneffe des habitations voifines, que le Roi avoit fait appeller, à cri public, pour y prendre exemple.

Arofca, Roi, Ami des François.

Ce Prince fe nommoit *Arofca*, & fon domaine pouvoit avoir une journée d'étendue. On y comptoit dix ou douze Habitations, dont chacune avoit fon Capitaine particulier, qui tous lui étoient foumis. Le Roi paroiffoit âgé d'environ foixante ans. Son maintien étoit grave, fon regard plein de bonté, fa taille médiocre, un peu groffe. Sa Femme, morte depuis quelque-tems, lui avoit laiffé fix fils tous en vie. Ils venoient fouvent voir le Navire avec leur Pere, & cinq ou fix autres Rois voifins, fes Alliés, qui faifoient enfemble

ensemble la guerre à des Peuples plus éloignés dans les Terres. Les hostilités se réduisoient à quelques courses de peu de jours, sur leurs Ennemis. Pendant le séjour des François, le Roi Arosca, à la tête de cinq ou six cens hommes, fit deux expéditions, dont la derniere eut tout le succès imaginable. Cette victoire fut célébrée, à son retour, par les plus vives réjouissances. Il auroit fort souhaité que les François eussent voulu l'accompagner, avec leurs armes à feu & quelques pieces d'artillerie; mais ils s'excuserent de prendre part à cette querelle.

GONNEVILLE. 1503.

Ils s'excusent de l'accompagner à la guerre.

Le spectacle d'un Navire Européen, muni de ses canons & de ses agrêts, offroit mille objets d'admiration pour ces Peuples; mais rien ne les étonnoit plus, que de voir, qu'un mot de lettre, envoyé, du bord, aux gens de l'Equipage, qui se trouvoient à terre, fût capable de les instruire des intentions de leurs Chefs, ne comprenant pas comment ce papier pouvoit parler aux yeux, ce qui augmentoit leur respect pour ces Etrangers. De leur côté, les François surent si bien se concilier leur affection, par toutes sortes de bonnes façons, & par des petits présens de peignes, de

Admiration des Australiens.

Civilités réciproques.

GONNEVILLE. 1503.

couteaux, de haches, de miroirs, de grains de verre, & d'autres bagatelles ſemblables, qu'ils ne manquerent jamais de vivres, & qu'ils eurent toujours de la viande, du poiſſon, des fruits & des racines en abondance. On leur apportoit en même-tems diverſes productions rares du Pays, dont ils chargerent près de cent quintaux, dans l'eſpérance d'y faire un grand profit en Europe.

1504. Monument élevé par les François.

Les François, voulant laiſſer un Monument de leur arrivée dans cette Terre inconnue, firent une grande croix de bois, haute de trente-cinq piés, & bien peinte, qu'ils éleverent ſur une éminence près du rivage, avec beaucoup de ſolemnité, le jour de la Fête de Pâques 1504. La Croix fut portée par le Capitaine & les principaux Officiers du Vaiſſeau, marchant piés nus, & aſſiſtés du Roi Aroſca, de ſes Fils, & d'autres Seigneurs du Pays, qu'on avoit invités à cette cérémonie, & qui parurent y prendre beaucoup de plaiſir. Après eux venoit l'Equipage, en armes, chantant des Hymnes, & ſuivi d'un Peuple nombreux, qui prêtoit toute ſon attention à une fête ſi nouvelle. On la termina par pluſieurs ſalves de mouſqueterie & d'artillerie. Le Roi

Le Roi & ſon Peuple aſſiſtent à cette cérémonie.

& ses Grands voulurent bien ensuite accepter une collation qui leur fut offerte, avec des présens convenables à leur rang. Les François étendirent ces libéralités jusqu'au Peuple, dont il n'y eut personne qui ne reçut quelques bagatelles, de peu de valeur à la vérité, mais précieuses aux yeux de ces Sauvages. On vouloit par-là les engager à bien conserver la Croix, ce qu'on tâchoit de leur faire entendre par des signes. Sur cette Croix étoient gravés, d'un côté, les noms du Pape *Alexandre VI*, de *Louis XII*, de l'Amiral de France, du Capitaine du Vaisseau, & ceux de l'Equipage. De l'autre côté, on lisoit un Distique numeral, qui marquoit l'année de l'érection de la Croix, & par qui elle avoit été posée (1).

GONNEVILLE. 1504.

Présens qu'on leur fait.

Le Navire ayant été à la fin radoubé, calfâté & pourvû du mieux qu'il fut possible, pour le retour, on prit la résolution de remettre à la voile. La

Les François se disposent à partir.

(1) HIC saCra paLMarIUs posUIT gonIvILLA bInotUs,
GreX, soCIUs, parIterqUe UtraqUe progenIes.

C'est-à-dire, *Binot Paulmier Gonneville & toute la Troupe qui l'accompagne, tant de la race de l'Europe que de celle des Indes, ont ici posé ce Monument sacré.* Les lettres numerales de ce Distique Latin forment le nombre 1504. L'Auteur se nommoit *Maître Nicole le Febvre*, d'Honfleur.

GONNEVILLE. 1504.

coutume étant alors, que ceux qui découvroient de nouvelles Terres aux Indes, en amenaſſent quelques Habitans en Europe, on fit ſi bien qu'on engagea le Roi Aroſca à laiſſer partir un de ſes fils, nommé *Eſſomeric*, encore jeune, & qui affectionnoit fort les François, ſous promeſſe qu'on le lui rameneroit, au plus tard, dans vingt Lunes, après lui avoir appris la ſcience de l'artillerie, & à faire des miroirs, des couteaux, des haches, & tout ce qui cauſoit tant d'admiration aux Auſtraliens. Aroſca, acceptant ces offres avec joie, donna, à ſon Fils, pour compagnie, un Indien, nommé *Namoa*, âgé d'environ quarante ans, & vint lui & ſon Peuple, les conduire au Vaiſſeau, avec quantité de vivres; de belles plumes, & d'autres raretés, pour en faire leurs préſens, de ſa part, au Roi de France. Après avoir fait jurer le Capitaine qu'il reviendroit dans vingt Lunes, Aroſca & les ſiens attendirent, ſur le rivage, le départ du Navire. Lorſqu'il mit à la voile, tout ce Peuple jetta de grands cris, & faiſoit entendre, en croiſant les doigts, qu'il conſerveroit bien la Croix.

Eſſomeric, fils du Roi Aroſca, eſt amené en France.

Le Vaiſſeau

Ce fut le 3 Juillet, que les François

quitterent cette Terre, & jufqu'au lendemain de la St. Denis, ils n'en revirent point d'autre. Dans ce trajet, ils coururent diverfes fortunes, & furent cruellement tourmentés de fievres malignes, dont il leur mourut trois hommes de l'Equipage, & l'Indien Namoa, à qui l'on fe fit un fcrupule d'adminiftrer le Baptême; mais on en eut enfuite du regret, & Effomeric fe trouvant auffi malade, le reçut, avec le nom du Capitaine, qui fut un de fes Parrains (2).

GONNEVILLE. 1504. remet à la voile.

Baptême d'Effomeric.

(2) Donnons au moins ce dernier article, dans le vieux langage de la Relation originale. » *Item*, »difent qu'ils partirent »defdites Indes Méridionales le tiers jour de »Juillet 1504, ayant couru diverfes fortunes, & »bien tourmentés de fievres malignes dont »maints de la navire furents entachés, & quatre »en trépafferent, favoir »*Jean Bicherel* du pont »l'Evêque, Chirurgien de »la navire, *Jean Renault*, »Soldat d'Honfleur, *Stenot Vennier* de Gonneville-fur-Honfleur, varlet du Capitaine, & l'Indien *Namoa*, & fut mis »en doute de le baptifer »pour éviter la perdition »de l'ame: mais ledit Maître *Nicole*, difoit que ce »feroit prophaner le faint »baptême en vain, pour »ce que ledit *Namoa* ne »favoit la croyance de »notre Mere fainte Eglife, comme doivent favoir ceux qui reçoivent »le baptême ayant âge de »raifon, & en feut creu »ledit Maitre *Nicole* comme le plus clerc de la navire; & pourtant d'empuis en eut fcrupule, fi »bien que l'autre jeune »Indien *Effomericq*, étant »ainfi malade, fa fois & »en péril, fuft de fon »avis baptifé, & lui adminiftra fon facrement, »& furent les Parrains ledit de *Gonneville*, Capitaine, & *Antoine Thierry*; »& au lieu de Marraine »fuft pris *Andrieu de la Mare*, pour tiers Parrain, »& fut nommé *Binot*, du

GONNEVILLE.

Gonneville, en arrivant à la vûe des Côtes de France, eut le malheur de tomber, près des Iles Gerſei & Guerneſay, entre les mains d'un Corſaire Anglois, qui le dépouilla de tout ce qu'il avoit (3). Après avoir pris terre, il en rendit ſa plainte au Siége de l'Amirauté, & ſur les requiſitions du Procureur du Roi, l'accompagna d'une Relation ſuccinte de ſes découvertes. Cette Déclaration, piece authentique & judiciaire, en datte du 19 Juillet 1505, étoit ſignée des principaux Officiers du Navire; mais l'original ne s'en trouve plus, quoiqu'il ſoit conſtant, dans le Pays, qu'elle ait été dépoſée à l'Amirauté en Normandie. L'Extrait, qu'on vient d'en donner,

Pillage du Vaiſſeau par un Corſaire Anglois.

Déclaration judiciaire de l'Equipage.

Eclairciſſemens ſur l'Auteur de ces Mémoires, iſſu d'Eſſomeric.

»nom de baptême d'icelui Capitaine. Ce fuſt le »14e Septembre que ce »fuſt fait, & ſemble que »ledit baptême ſérvit de »médecine à l'ame & au »corps, pour ce que d'empuis ledit Indien fut »mieux, ſe guérir & eſt »maintenant en France, »&c. «.

(3) C'eſt ce que porte la Déclaration de Gonneville, qui dit; » qu'ils »avoient remerché ledit »Pays être fertile, pourvu de force bêtes, oiſeaux, poiſſons, & autres choſes ſingulieres »inconnues en Chrétienté, & dont feu M. Nicole le Febvre d'Honfleur, qui étoit Volontaire au Viage, curieux »& perſonnage de ſavoir, »avoit pourtrayé les façons; ce qui a été perdu avec les Journaux du »Viage, lors du piratement de la Navire, laquelle perte eſt à cauſe »qu'ici ſont maintes choſes & bonnes recherches omiſes «.

GONNEVILLE.

eſt tiré des *Memoires touchant l'établiſſement d'une Miſſion Chrétienne dans le troiſieme Monde, ou la Terre Auſtrale*, imprimés à Paris, *Cramoiſy* 1663, dédiés au Pape Alexandre VII, par un Eccléſtaſtique originaire de la Terre Auſtrale, qui ne s'eſt déſigné lui-même, que par les lettres initiales *J. P. D. C. Prêtre Indien, Chanoine de la Cathédrale de S. P. D. L.* Les deux premieres lettres ſignifient *Jean Paulmier*, ſes Ancêtres ayant pris le nom de la famille du Sr. de Gonneville. Il y a apparence que les deux autres lettres veulent dire *De Courthone*, qui ſuivant Flacourt, étoit le ſurnom de ſon Pere & de ſon Ayeul. Le Biſayeul du Prêtre étoit cet Auſtralien, nommé *Eſſomeric*, que Gonneville avoit ramené ſur ſon bord, & qu'il maria en Normandie, avec une de ſes Parentes. Son arriere petit-fils, Auteur de ces Mémoires, animé d'un grand zéle pour l'établiſſement de la Foi dans ſon ancienne Patrie, employa toute ſa vie à ſolliciter ceux qui ſe mêloient des Miſſions étrangeres, de l'y renvoyer, & de porter le Miniſtere de France à dégager la parole donnée, à ſes Ancêtres, de retourner chez eux avec une Flotte. Dès l'âge de dix-ſept

GONNEVILLE.

ans, il travailla, ſur quelques écrits qui lui reſtoient & ſur les traditions puiſées dans ſa propre famille, à réparer la perte des Journaux de Gonneville. Il communiqua ſes vues à Louis *Abelli*, Evêque de Rhodez, à Vincent de *Paul*, Supérieur des Prêtres de la Miſſion, & à divers autres Miſſionnaires. On peut conjecturer par-là en quel tems ils ont été rédigés. Vincent de Paul devoit les préſenter au Pape, s'il n'eut été prévenu par la mort. Ils tomberent depuis entre les mains de M. *Feret*, Curé de St. Nicolas du Chardonnet à Paris, & de-là en celles du Libraire Cramoiſy, qui les a publiés. Il s'en trouve, dans la Bibliotheque de M. *Falconet*, de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres, un Exemplaire, où l'Epitre dédicatoire au Pape eſt ſignée tout au long, *Paulmier*, *Prêtre Indien*, *Chanoine de l'Egliſe Cathédrale de Liſieux*. Cet Exemplaire avoit été donné, par l'Auteur même, à M. de *Villermon*, qui a écrit au-devant la remarque ſuivante.

Notes manuſcrites tirées d'un Exemplaire de cet Ouvrage.

» M. l'Abbé Paulmier Chanoine de » Liſieux, Réſident du Roi de Danne- » marc en France, m'a fait préſent, en » 1664, de ce Livre, dont il eſt Au-

GONNEVILLE.

» teur. Il avoit beaucoup d'érudition, » & une grande connoissance des affaires étrangeres ; il avoit voyagé presque par toute l'Europe, & même avec » commission, comme en Pologne, pour » feu M. le Comte de S. Paul. Il mourut » à Cologne, au dernier Congrès des » Plénipotentiaires pour la Paix. Il m'a » dit deux choses assez curieuses ; la » premiere est un Procès, que lui firent » des Partisans, qui avoient traité d'un » droit sur les Etrangers, qu'ils vouloient lui faire payer comme étant issu » d'un Sauvage de la *Terre Australe*, » contre lesquels il plaida si bien sa cause lui-même, qu'il fut renvoyé absous » de la taxe, ayant remontré, entr'autres raisons, que celui dont il étoit » descendu par les Femmes (4), n'étoit » venu en France, sur le Navire du » Capitaine Gonneville, que sous la » promesse, que le Capitaine avoit faite à son Pere, qui étoit un Roitelet » du Pays, d'où on l'avoit emmené, de » l'y ramener dans un certain tems ; ce

(4) C'est une erreur de mémoire du Sr. de Villermon. Paulmier étoit issu du Sauvage par les mâles ; outre que le procès, qu'on lui faisoit, & le nom qu'il portoit, en font des preuves évidentes, il dit lui-même, que le Sauvage étoit son *Bisaïeul paternel*; & c'est ce qu'on va voir par sa Généalogie.

GONNEVILLE.

» qui n'ayant point été éxécuté, il étoit
» en droit de se plaindre de la mauvaise
» foi dont on avoit usé envers lui, &
» qui l'exposoit à la persécution des
» Partisans. Il me dit encore que le Ca-
» pitaine Gonneville, qui avoit amené,
» en France, celui dont il étoit descen-
» du, voyant que ceux, avec lesquels
» il s'étoit associé pour ses Voyages, &
» qui étoient presque tous ses parens &
» héritiers, ne vouloient pas contribuer
» à un nouveau fond pour équiper un
» Navire, dans le dessein de retourner
» au même lieu, & de s'y acquitter de
» sa parole, tant envers le Pere qu'en-
» vers le Fils; il avoit fait ce dernier
» son Légataire universel, par un prin-
» cipe d'équité; pour l'empêcher de
» tomber dans la misere en ce Pays-ci,
» ne pouvant le ramener dans le sien,
» où il n'auroit manqué de rien. Le bien,
» que le Capitaine Gonneville lui laissa,
» servit à le marier richement à une hé-
» ritiere, dont M. Paulmier est issu par
» les femmes. Le Capitaine l'obligea,
» par son Testament, de porter, lui &
» ses descendans mâles, son nom & ses
» armes. C'est chez MM. les Evêques
» d'Heliopolis & de Berite, que j'ai vû
» la premiere fois M. l'Abbé Paulmier,

» où nous nous trouvions l'un & l'au-
» tre ordinairement avec feu M. de *Flacourt*, qui a commandé à Madagascar (5), & M. *Fermanel*, pere de celui qui étoit Supérieur du Seminaire Etranger. Là, M. l'Abbé Paulmier faisoit son possible (c'étoit en 1653) pour les persuader, qu'on ne pourroit rien exécuter de plus digne de leur zèle, qu'un établissement dans la *Terre Australe*, & nous y apporta deux Copies manuscrites de ces Mémoires, afin que chacun de nous les pût examiner, & en dire son sentiment. Ils contenoient beaucoup d'autres choses, qui ne sont point imprimées ici. Je n'ai guere connu de personnes plus instruites que lui, des Navigations de long cours, & des Relations, dont il sembloit qu'il avoit fait sa principale étude. Il n'avoit pas moins de connoissance des Belles-Lettres & de l'Histoire, sur-tout de l'Histoire sacrée, & de tout ce qui concernoit sa profession, comme la Théologie, le Droit Canon, &c.

GONNEVILLE.

(5) Flacourt a donné un Extrait de la Relation de Gonneville, à la fin de son *Histoire de Madagascar*, imprimée en 1661, & ainsi deux ans avant la publication de ces Mémoires. Les deux récits sont parfaitement conformes.

GONNEVILLE.

» A la ſuite de ceci M. Falconet a » ajouté cette note. A la fin du ſecond » Tome des Voyages de Coreal, (*Pa-» ris* 1722, page 390), eſt l'Hiſtoire » de Binot Paulmier, dit le Capitaine » Gonneville, Gentilhomme de Nor-» mandie, de la Maiſon de *Buſchet*, qui » partit d'Honfleur en 1503, & amena, » des *Terres Auſtrales*, Eſſomeric, un » des fils du Roi Aroſca, qu'il fit bap-» tiſer, en lui donnant ſon nom & ſon » ſurnom. Cet Eſſomeric a vécu juſ-» qu'en 1583 (6), & a laiſſé poſtérité » ſous le nom de *Binot*. Un de ſes petits-» Fils, *Jean Baptiſte* Binot, Préſident » des Tréſoriers de France en Proven-» ce, n'a laiſſé qu'une fille, qui a épou-» ſé le Marquis de *la Barbent* ». *Voyez le P. Anſelme*, Hiſt. Généalog. Tome VIII. pag. 300, où on lit ce qui ſuit. » Jacques de *Forbin*, Seigneur de *la* » *Barbent*, marié le 4 Mai 1625, à » Charlotte Paulmier, Fille de Jean-» Baptiſte Paulmier, Préſident des Tré-

(6) On a cru qu'il pouvoit y avoir faute ici dans le chifre; mais à ſuppoſer quinze ans à Eſſomeric, qui, ſuivant la Relation, étoit encore fort jeune quand il vint en France, il n'auroit eu que quatre-vingt quatorze ans; & l'Abbé Paulmier dit, qu'il y avoit vécu aſſez long-tems pour avoir été vu de perſonnes encore vivantes alors. Flacourt fixe auſſi ſa mort en 1583.

» soriers Généraux de France en Pro- » vence, & de Marquise d'*Andrea*, » dont postérité «. Flacourt ajoute, à Jean-Baptiste Binot, un Frere nommé *Olivier* Sr. de *Courthone*, qui eut trois Fils, savoir, *Jean*, *Gabriel*, & *Robert* Paulmier, dont les deux derniers moururent jeunes, & l'aîné, Ecclésiastique & Chanoine de l'Eglise Cathédrale de Lisieux, est l'Auteur de ces Mémoires. Par sa mort est ainsi éteinte la postérité mâle du Sauvage.

GONNEVILLE.

Preuve de la vérité du Voyage de Gonneville aux Terres Australes.

L'existence, bien vérifiée de cette Famille venue des Terres Australes, & amenée en France, par le Capitaine Gonneville, est une preuve sans réplique de la vérité d'une expédition maritime des plus anciennes, qui assure, à la Nation Françoise, l'honneur de la premiere découverte du Monde Austral, qu'on lui a contesté long-tems. Les Mémoires de l'Abbé Paulmier, quoiqu'informes, paroissent en effet très fideles. Il y a lieu de croire néanmoins qu'il a un peu trop flatté son Pays, dans le portrait avantageux qu'il en a fait. Nous ne tirons, de son Ouvrage, que la substance de l'Extrait, qu'il y a inseré, de la Déclaration judiciaire de Gonneville, dans les pro-

GONNEVILLE.

pres termes où elle étoit conçue. Il n'a commencé cet Extrait, par un *Item*, qu'à l'endroit où il eſt queſtion des mœurs du Pays. Sans doute que Gonneville avoit débuté par faire mention de ſon arrivée, & de la poſition de la Côte, où il avoit pris terre, qu'il ſeroit fort important de connoître aujourd'hui. L'Abbé Paulmier ayant omis de nous en déſigner la Latitude & la Longitude, il n'eſt plus poſſible de déterminer la juſte ſituation de cette Contrée. On a cru que ce pouvoit être ſur la même Côte, où nos Cartes marquent un Cap appellé *Terre de vûe*, ou *Cap des Terres Auſtrales*, à quarante-deux degrés de Latitude, & ſept de Longitude. Le Capitaine Bouvet, lors de ſa Navigation de 1739, ſuppoſoit, que le Pays de Gonneville étoit à-peu-près ſous ce Méridien, vers le quarante-huitieme degré de Latitude; mais le récit de l'Auteur ne favoriſe gueres ces conjectures. La Terre en queſtion doit être plus à l'Eſt, & moins au Sud. Il y a grande apparence qu'elle eſt au Midi des petites Moluques (7).

Conjectures ſur la poſition de la Terre, qu'il a découverte.

(7) Les Duval & Nolkin, ſans avoir fait attention que Gonneville dit lui-même, qu'il ne trouva cette Terre ſur la route des Indes, qu'après avoir doublé le Cap de bonne Eſpérance, l'ont tracée,

SAVEDRA.

Voyage de D. Alvare de Savedra, en 1526.

DANS la néceſſité de ſe décider entre l'ordre des tems & celui des lieux, on croit le premier préférable, parcequ'il a l'avantage de préſenter le progrès ſucceſſif des Découvertes ainſi que l'enchaînement des cauſes, qui ont à l'envi tourné les Nations de l'Europe de ce côté là, ſouvent par de tout autres motifs. Une ſeconde remarque, que nous ferons ici, c'eſt que parmi les Extraits qui vont ſuivre, il s'en trouvera quelques-uns, qu'on ne peut ranger que d'une maniere fort impropre ſous la dénomination de Voyages Auſtraux; mais dès qu'il eſt queſtion de Terres, ou d'Iles peu connues, ſur cette route, quoique fort éloignées au Nord, nous ne croyons pas devoir négliger des éclairciſſemens utiles, pour la ſim-

Remarque préliminaire.

dans leurs Cartes, au Sud-Oueſt de ce Cap, vers 48 degrés de Latitude, & 20 degrés de Longitude. Ils la nomment *Terre des Perroquets*; on ne ſait pourquoi. Non contens de ceci, ils ont encore tracé une très longue Côte, qui s'étend de-là juſqu'auprès de la nouvelle Hollande, où Duval a placé les Royaumes imaginaires de *Pſittac*, *Bèak*, *Lucak* & *Malétur*.

SAVEDRA. ple raiſon qu'ils ne ſont peut-être pas tout-à-fait à leur place.

1526. Dès la ſeconde tentative des Eſpagnols, pour traverſer la grande Mer du Sud, Cortez, Gouverneur du Mexique, confirmé dans le projet, qu'il avoit conçu, d'envoyer à la recherche des Iles des épiceries, par cette route, fit équiper une Eſcadre de trois Vaiſſeaux, dont il donna le commandement à Dom Alvare de *Savedra*, ſon Parent.

Départ du Mexique. Celui-ci, ayant fait voile du Mexique, le dernier Octobre 1526, fut ſéparé de ſes deux Conſerves par une tempête; & après une navigation de deux mille lieues, qu'il eſtime en faire environ quinze cens en droiture, il découvrit,

1527. Iles des Rois. le jour de l'Epiphanie 1527, un amas d'Iles, qu'il nomma les *Iles des Rois*, à onze degrés de Latitude du Nord (1), & cent quatre-vingt-neuf de Longitude.

Moluques. L'Amiral vint aux Moluques, d'où il remit à la voile, de Tidor, le 3

1528. Iles d'or, ou Nouvelle Guinée. Juin 1528, pour le retour au Mexique. Après un calme de trente jours, & une navigation de deux cens cinquante lieues, il mouilla dans un grand Port, à certaines *Iles d'or*, ſans les mieux déſigner; mais il y a beaucoup

(1) M. deLiſle les place à neuf degrés.

d'apparence qu'elles ſont partie de la Terre des Papous, ou Nouvelle Guinée. C'eſt le ſentiment de Herrera & d'autres Ecrivains Eſpagnols, qui diſent que Savedra, retournant de la recherche des Iles des épiceries, découvrit, à cent lieues de l'Ile Gilolo, les Côtes des Terres habitées par les Peuples *Papous*, qu'il nomma *Nouvelle Guinée*, la croyant à l'oppoſite de la Guinée d'Afrique.

SAVEDRA. 1528.

Les Habitans de ces Iles d'or ſont des Negres à cheveux crêpus ; ils vont nus, portant des armes ferrées, & de bonnes épées. Cent autres lieues de trajet amenerent Dom Alvare en d'autres Iles, dont les Habitans étoient auſſi des Negres armés de fléches. Il en prit trois, qu'il emmena, & ayant encore navigé deux cens cinquante lieues, il trouva des Iles, à un degré de l'Equateur, probablement du côté du Nord, peuplées d'Hommes tous blancs ; différence qui le ſurprit fort à ſi peu de diſtance. Ceux-ci faiſoient des efforts pour monter ſur le Navire, & tiroient des pierres avec la fronde. Delà il courut au Nord, & au Nord-Oueſt, juſqu'à quatorze degrés, où un vent violent de Nord-Eſt le repouſſa du

Inſulaires négres, ou blancs.

SAVEDRA.
1529.
Le Vaiſſeau eſt repouſſé aux Moluques.

côté d'où il venoit, juſqu'aux Iles des Larrons. Le vent ne lui permit pas d'y mouiller. Il paſſa à la bande du Sud, & fut chaſſé ſur les Côtes de Mindanao.

1529.
Départ de Tidor.

L'année ſuivante 1529, il repartit une ſeconde fois de Tidor, pour retourner au Mexique. Sa route fut la même que le premier Voyage. Il revit les Iles, dont il avoit enlevé trois Negres. L'un d'eux s'étoit fait Chrétien, & avoit de l'intelligence. Alvare l'envoya à ſes Compatriotes, le chargeant de leur dire, qu'il ne venoit que dans des vues paiſibles de Commerce. Mais le Sauvage fut tué par les Inſulaires, avant que d'avoir mis le pied ſur le Rivage. L'Amiral leva l'ancre, & courant au Nord-Eſt, découvrit cinq petites Iles, la plus grande de quatre lieues de long, les autres d'une lieue ſeulement.

Inſulaires barbus.

Les Peuples étoient nus, noirs & barbus. Ils faiſoient voguer des Pirogues mâtées à voiles Turques, de feuilles de palmier. Cinq de ces Sauvages s'avancerent vers le Navire en criant d'une voix menaçante. Ils paroiſſoient demander qu'on amenât les voiles. Un d'eux jetta une pierre contre le Vaiſſeau, avec tant de roideur, qu'elle fendit un planche du bordage. On fit

tirer ſur eux un coup de mouſquet, qui n'atteignit perſonne, & ils ſe ſauverent. Ces Iles ſont à ſept degrés de l'Equateur, à moitié chemin de Tidor au Mexique, dans la diſtance d'environ mille lieues de l'un & de l'autre. Ce ſont probablement les *Iles des Barbus*, dans le même Archipel que les Iles des Rois. Quatre-vingt lieues plus loin, toujours ſur la route du Nord-Eſt, le Bâtiment mouilla vers des Iles baſſes, qu'on ſuppoſe être à douze degrés de Latitude Septentrionale, & deux cens de Longitude, où des gens, qui puiſoient de l'eau, leur firent ſigne avec une banniere. Sept Pirogues vinrent à la proue du Navire. Vingt Inſulaires y monterent, avec une Femme, qui avoit l'air d'une Megere. Elle toucha de la main tous les Eſpagnols les uns après les autres. L'Amiral leur fit donner un manteau & un peigne. Il les régala, & leur demanda par ſigne leur amitié; ce qu'ils parurent bien recevoir, de ſorte qu'un Caſtillan ſe haſarda d'aller à terre avec eux. Les Chefs le reçurent à la deſcente; ils le menerent dans leurs maiſons, qu'il trouva logeables & couvertes de feuilles de palmier. Ce Peuple eſt blanc; il ſe peint le corps & les bras. Les Fem-

SAVEDRA. 1529.

Iles des Barbus.

Iles baſſes.

Mœurs des Habitans.

SAVEDRA. 1529.

mes ſont jolies, à grands cheveux noirs, & toutes vêtues de nattes très fines. Leurs armes ſont des bâtons brûlés, leur nourriture, du poiſſon & des noix de cocos. L'Amiral deſcendit auſſi à terre, où les Chefs le reçurent de même. Un deux, voyant un fuſil, parut fort curieux de ſavoir ce que c'étoit. On le lui fit comprendre. Il demanda qu'on le tirât; mais, au coup, la Troupe tomba par terre à demi-morte d'épouvante, puis s'enfuit, en tremblant, vers un Bois de palmiers. Il n'y eut que les Chefs qui reſterent, quoique fort effrayés. La maladie de l'Amiral obligea de faire ici quelque ſéjour, durant lequel les Inſulaires apporterent, au Vaiſſeau, deux mille noix de cocos, & aiderent, à l'Equipage, à remplir les tonneaux d'eau fraîche. Ils faiſoient de fort bonne grace tout ce qu'on leur demandoit. Ces Iles ſont à huit degrés de Latitude Septentrionale.

Mort de Savedra.

Quand le Vaiſſeau eut repaſſé le Tropique, il retrouva les vents contraires, qui le rechaſſoient de nouveau. L'Amiral mourut ſur ces entrefaites; recommandant à ſon Equipage de tâcher de gagner la hauteur de trente de-

grés (2), & alors, si le vent ne changeoit pas, de retourner à Tidor, ce qui fut exécuté.

SAVEDRA. 1529.

Retour à Tidor.

Herrera, de qui l'on tire cette Relation, parle d'une autre expédition de peu de succès, que Cortez fit faire en 1533, par Diégo *Hurtado*, & Fernand de *Grijalva*, qui découvrirent, à vingt degrés trente minutes de Latitude Septentrionale, une Ile, où, après beaucoup de peine on mouilla vers la bande du Sud, sur ving-cinq brasses fond de sable blanc. Elle est partagée par une haute montagne. Le Capitaine Grijalva descendit avec quelques Hommes; & étant au sommet des rochers, il ne vit que de grands Bois, dont l'épaisseur déroboit la vûe du reste de l'Ile. On y trouva une quantité de tourterelles à plumes de perdrix & becs de pigeons, des aigles, des faucons: on entendit les cris d'animaux quadrupedes. Les Côtes parurent fort poissonneuses. On y remplit quelques barils d'eau de pluie, un peu saumâche. L'Ile peut avoir vingt-cinq lieues de tour. Le Capitaine la nomma *Saint-*

Autre expédition.

1533.

Ile St. Thomas.

(2) On savoit dès lors, qu'il faut aller à 30 degrés de Latitude Nord, chercher les vents d'Ouest, qui menent tout droit à la Côte de Californie.

SAVEDRA. 1533. *Thomas*, du jour de la Fête. Sa Longitude est marquée à deux cens soixante-deux degrés, dans les Cartes de M. de Lisle, & beaucoup plus loin du Continent, selon d'autres (3). Dans ce Voyage les gens de l'Equipage affirmerent tous avoir vû, bien distinctement, deux Hommes marins (4).

Voyage de Juan Gaëtan & Bernard della Torre, en 1542.

1542. Départ du Mexique.

CECI N'EST qu'un Routier assez sec; dressé par un Pilote Espagnol; mais qui a couru des plages peu connues, dans le grand Ocean pacifique. *Gaëtan* partit du Mexique le premier Novembre

(3) *Gaëtan*, dont on va lire la Relation, avant que de venir aux *Iles des Rois*, avoit découvert aussi cette Ile déserte de *S. Thomas*, à cent quatre-vingt lieues du Mexique, & deux cens lieues plus loin, *Rocca-partida*, c'est-à-dire, *Roche taillée*. Spilberg, sur sa route du Mexique aux Iles des Larrons, en 1616, ayant mis le Cap à l'Ouest, au Cap de Corientes, le 26 Novembre, fut fort surpris, le 3 Décembre, d'avoir la vue de deux Iles, ne sachant pas qu'il y en eut si avant en pleine Mer, & plus encore, le lendemain, de voir, sous le dix-neuvieme parallele Nord, un Rocher isolé, à plus de cinquante-cinq lieues au large, sans aucune terre qui en fut proche. Ces deux Iles & le Rocher peuvent être *S. Thomas*, la *Muldada* & *Rocca partida*, entre le 264 & le 251 Méridien: cependant nos grandes Cartes Marines les distinguent, & placent les deux Iles, & le Rocher de Spilberg, plus près des Côtes du Mexique.

(4) Herrera, Dec. IV. & V.

1542. Après trente jours de navigation vers l'Oueſt, dans un eſpace de neuf cens lieues, ſuivant l'eſtime, on découvrit diverſes Iles, auxquelles on donna le nom d'*Iles des Rois*. Les Habitans ſont pauvres, & vont preſque nus. La Côte produit du corail, des cocos, & quelques autres fruits. Mais on n'y vit ni or ni argent, ni rien de précieux. Ces Iles s'étendent depuis le neuvieme juſqu'au onzieme parallele, ſous la Longitude de cent quatre-vingt-ſept degrés. Vingt lieues plus avant, on en découvrit d'autres, ſous les mêmes paralleles. Elles furent nommées les *Iles du Corail* (1). Les Habitans ſont ſemblables à ceux qu'on avoit déja vûs. Les Iles ſuivantes ſont vertes, belles & bien plantées de palmiers; auſſi les appelle-t-on *les Jardins*. (2). Deux cens quatre-vingt lieues plus loin, toujours à la même Latitude, on nomma *la Matelote*, une autre petite Ile, fertile en palmiers, & peuplée d'aſſez bonnes gens, qui donnerent, aux Eſpagnols, un peu de poiſſon & de cocos. Celle d'*Arezife* (3), trente lieues plus

GAETAN. 1542.

Iles des Rois.

Iles du Corail.

Iles des Jardins.

Ile Matelote.

Ile Arezife.

(1) Latitude 10 degrés, Longitude 182.

(2) Latitude 9 degrés & demi, Longitude 177.

(3) C'eſt-à-dire des *Chauſſées*. Les Iles étant fort baſſes, en ces parages, on les environne de

GAETAN. 1542. avant, eſt plus grande, & ne paroît avoir gueres moins de vingt-cinq lieues de tour (4). On y apperçut, comme à l'autre, quantité de boſquets de palmiers. Mais, ſans s'y arrêter, on ſe hâta d'arriver aux Philippines.

1543. Nouvelle Guinée.

Bernard *della Torre* fut envoyé delà, ſur un petit Bâtiment, rendre compte, au Viceroi du Mexique, du ſuccès de ce Voyage. Ce Capitaine, ayant fait ſa traverſée ſous un parallele plus voiſin de l'Equinoxe, découvrit, à ſa droite, vers un demi degré de Latitude Méridionale, une Côte, dont il continua d'avoir la vûe durant ſix cens cinquante lieues. Il y prit terre vers le ſixieme parallele Sud, & trouva le Pays habité par un Peuple Negre, à cheveux courts & crêpus, fort agile, & portant pour armes des bâtons & des fleches non empoiſonnées. Cette Terre eſt le Cap *Mabo*, dans le Pays des Papous, & l'endroit, où l'on deſcendit, doit être voiſin de l'Ile *Arimoa* (5).

digues, pour contenir les eaux.

(4) Ces deux dernieres Iles doivent faire partie de l'Archipel des nouvelles Philippines.

(5) Recueil de Ramuſio, fol. 1550.



Voyage

MENDOCE.

Voyage de D. Alvare de Mendoce & D. Alvare de Mindana; en 1567.

EN 1567, le Gouverneur de Pérou envoya Dom Alvare *de Mendoce*, son Parent, & Dom Alvare *de Mindana*, naviger dans la Mer Pacifique. Ce fut alors qu'on découvrit, à huit cens lieues du Pérou, ces Iles, que l'opinion, que l'on conçut de leurs richesses en or, fit nommer *Iles de Salomon*. Un jeune Homme, appellé *Trejo*, les apperçut le premier. Elles sont situées entre le septieme & le douzieme parallele, (vers le deux cent dixieme Méridien, selon les Cartes Espagnoles) à près de quinze cens lieues de Lima (1). Elles sont en

1567. Départ du Pérou.

Découverte des Iles de Salomon.

Leur nombre, leurs productions, & Habitans.

(1) Ceci ne s'accorde gueres avec ce que l'Auteur vient de dire, qu'elles étoient à huit cens lieues des Côtes du Pérou; aussi ne sait-on pas bien au vrai ce que c'est qu'on appelle les Iles de *Salomon*, que d'autres Géographes, comme *Dudley*, placent sous le 25e parallele; de sorte qu'il n'y a pas moins de 1000 lieues de différence en Longitude dans leur position entre les opinions des Auteurs. Ce Voyage de Mendoce est sans doute le même que Mindana fit avec lui en 1568, quoique la route, que l'on peut voir plus exactement tracée dans les Hémispheres de Delisle, soit ici assez mal expliquée. Il faut observer, que Mindana, à son second Voyage avec Quiros, en 1595, dont on lira ici après l'article, découvrit des Iles vers le 25e parallele, qu'il nomma *les Marquises de*

MENDOCE. 1567.

grand nombre. Il y en a dix-huit principales, sans compter beaucoup de moindres, que l'on ne connoît pas, dont on n'a pas fait le tour, & qu'on n'a peut-être pas même apperçues. On prétend qu'il y en a quelques-unes, des plus grandes, dont le circuit va jusqu'à cent, deux cens & trois cens lieues. D'autres croient aussi qu'elles vont jusqu'au Continent des Terres Australes de la Nouvelle Guinée. La température y est bonne, l'air serein, les vivres abondans, le bétail en quantité. Les Habitans sont noirs. Il y en a néanmoins de blancs, de roux, & même de blonds; ce qui est une marque que ces Iles touchent à la nouvelle Guinée (2). La plus grande est *Isabelle*, sous le huitieme &

Ile Isabelle.

Mendoce. Son Equipage les prit pour les Iles *Salomon* qu'il cherchoit. Mais Mindana les avertit de leur erreur, & leur dit que ce n'étoit point là celles qu'il avoit vues la premiere fois. (*Voïez l'Article suivant*). Ainsi il y a plus d'apparence que les vraies Iles qu'on se figura ridiculement être l'ancien Ophir de Salomon, sont *Isabella*, *Sancta Crux*, &c. vers 10° Latit. 200 & 210° Long. C'est l'opinion de Ferdinand Gallego, l'un des Compagnons de Mindana.

(2) On ne voit pas sur quoi l'on en peut tirer une telle conséquence, puisque les Habitans de la Nouvelle Guinée sont Négres à cheveux crêpus. Acosta croit les Iles Salomon voisines de la Nouvelle Guinée; mais sans se fonder sur une pareille raison. »Ces Iles, (dit-il »en son Hist. Nat. des In»des, liv. 1. chap. 6.) »qu'Alvare Mindana & »ses Compagnons décou-

le neuvieme degré. Elle a, vers le Nord-Eſt, un Port très commode, nommé l'*Eſtrelle*.

MENDOCE. 1568.

Port l'Eſtrelle.

Herrera continue de nommer toutes les autres Iles, & de décrire leur circuit ; ce qui ſe voit mieux ſur une Carte que par la lecture. Il n'ajoute rien de plus ſur les mœurs & les productions du Pays, ni ſur le Voyage de Mendoce.

Deſcription de ces Iles.

Lopez Vaz, Hiſtorien Portugais, contient quelques détails de plus. Les Peuples de ces Iles, dit-il, ſont d'une couleur jaunâtre : ils vont nus ; leurs armes ſont l'arc, les fleches & la pique. Les animaux les plus communs, dans cette Contrée, ſont les cochons, les poules, & les petits chiens. On y trouve du clou, du gingembre, & de la canelle ; mais qui n'eſt pas des meilleures. Les Eſpagnols bâtirent, dans l'Ile *Iſabelle*, une petite Pinaſſe ; dans laquelle, en courant ce parage ; ils découvrirent, entre neuf & dix degrés de Latitude Sud, onze Iles, d'environ huit lieues de circuit l'une portant l'autre ; & enſuite une grande Terre, qui fut nom-

»vrirent, au bout de trois »mois de navigation à »l'Oueſt du Pérou, ſont »nombreuſes & fort gran»des. Il y a beaucoup d'ap»parence qu'elles giſſent »joignant la Nouvelle »Guinée, ou du moins »fort proche d'une autre »terre ferme «.

MENDOCE. 1568.

Grande terre appellée Guadalcanal.

Ville ou habitation des Indiens.

mée *Guadalcanal*, par celui qui l'apperçut le premier. Ils en coururent les Côtes jusqu'au dix-huitieme degré, dans un espace d'environ cent cinquante lieues, sans en trouver le bout, & sans pouvoir s'assurer, si c'étoit une Ile, ou partie d'un grand Continent : tellement qu'on se figura que cette Terre pouvoit être contiguë à celle qu'on connoît au Sud de Magellan. Les Espagnols descendirent ici sur le Rivage, & s'emparerent d'une Ville Indienne, où l'on trouva des grains d'or suspendus comme un ornement dans les maisons. Mais outre qu'on n'entendoit point le langage du Pays, les Indiens sont des gens fort courageux, qui se battoient continuellement contre les Espagnols : de sorte qu'il n'y eut pas moyen d'apprendre d'où cet or venoit, ni s'il y en avoit une certaine quantité dans le Pays. Ces Peuples montent de grands Canots, capables de contenir jusqu'à cent Hommes. C'est sur ces Barques qu'ils font la guerre entr'eux. Mais elles ne seroient pas en état de faire grand obstacle aux Vaisseaux d'Europe. Une bonne Pinasse, avec deux fauconneaux, viendroit à bout d'une Flotte de cette espece. Sur terre, on doit être soigneusement

en garde contre les Nationaux. Quatorze Espagnols, qui rodoient sans défiance pour trouver de l'eau douce, furent surpris par une troupe d'Indiens, qui les massacrerent tous, & se saisirent de leur Chaloupe. On en tira vengeance en faisant une descente nombreuse sur leur Côte, & en brûlant leur Ville. Ce fut-là qu'on trouva les grains d'or, dont on a parlé plus haut.

MENDOCE. 1568.

Les Espagnols employerent quatorze mois à ces différentes découvertes; après quoi les vents & d'autres circonstances les obligerent à songer au retour, n'osant pas, de peur de grandes tempêtes, s'avanturer plus loin vers le Sud. Le Vaisseau Amiral repassa au Nord de la Ligne, dans le dessein de toucher au Mexique. Il essuya, dans le trajet, de terribles tourmentes. Il resta neuf mois entiers à la merci des vagues, dans une grande disette de vivres & d'eau. Une partie de son Equipage y périt de misere; & ceux qui survécurent n'avoient, depuis cinq jours, plus rien à boire ni à manger, quand le Navire aborda dans un Port Espagnol.

Retour de la Flotte au Mexique.

Les autres Vaisseaux de la Flotte ayant mieux ménagé leurs vivres, leur route fut moins pénible. Ils s'avance-

MENDOCE. 1568.

rent jusqu'à la hauteur du Détroit de Magellan ; & chemin faisant, ils visiterent diverses Iles, qui se trouvent sur la route du Détroit aux Moluques (3). On en peut tirer beaucoup d'utilité pour le trajet, par la quantité de rafraîchissemens qu'elles peuvent fournir, en cochons, poules, excellentes amandes, patates, cannes de sucre & autres bons alimens. On y trouve beaucoup d'or, que les Insulaires échangeroient contre d'autres marchandises plus utiles pour eux. Les Espagnols, qui, cette fois, n'avoient pas la recherche de l'or pour objet principal, ne laisserent pas que d'en apporter quarante mille *pezos*, outre une grande quantité de cloux, de gingembre & de canelle.

Iles de Salomon, riches en or.

La richesse de ces Iles leur fit donner, par l'Equipage, le nom de *Salomon*, dans la supposition que la Flotte de ce Roi venoit ici chercher tout l'or dont il orna le Temple de Jerusalem. Au retour de l'Escadre Espagnole, on avoit pris la pensée d'y envoyer des Colo-

(3) On a su que depuis la Terre de *Feu* jusqu'à celle de Ferdinand de *Quiros*, il y avoit une rangée d'Iles enchaînées de l'une à l'autre, & disposées en enfilade ; premierement reconnues par Ferdinand Gallego, lors de sa Navigation. *Paulmier.*

nies, lorſqu'on apprit que l'Amiral Drake venoit de ſe faire un paſſage dans la Mer du Sud. Alors, dans la crainte que l'on eut, que ſi cet Archipel étoit une fois peuplé & cultivé par les Eſpagnols, il devînt impoſſible d'en défendre la poſſeſſion contre les entrepriſes des Vaiſſeaux Anglois, ou autres Peuples de l'Europe, qui vouloient ſe frayer un chemin par le Détroit juſqu'aux Moluques, & qui, dans le trajet, retireroient toute l'utilité du nouvel établiſſement, on abandonna pour un tems ce projet de Colonies; & l'on jugea qu'en de pareilles circonſtances, il étoit plus à propos de laiſſer toutes ces Iles entre les mains des Naturels du Pays.

MENDOCE. 1568.

Terminons cet Article par le récit d'un Voyageur moderne, qui donne, du placement des Iles de Salomon, une idée bien différente de toutes celles que l'on vient de lire. Gemelli Careri raconte, que dans la traverſée qu'il fit, de Manille au Mexique, ſur le grand Galion, étant à trente-quatre degrés Latitude Nord, on fut étonné de voir un ſerin ſe venir poſer ſur les cordages, & qu'on jugea avoir été enlevé, par le vent, des Iles *Ricca d'Oro*,

Sentiment de Careri.

MENDOCE. 1568.

& *Ricca di Plata*, que les Matelots Espagnols assurerent être vers trente-deux degrés Latitude Nord, & être les vraies Iles de Salomon, si riches en or & en argent. » Cependant, ajoute-» til, depuis si long-tems que le Ga-» lion fait tous les ans ce Voyage, on » n'a jamais vû ces Iles. On les a cher-» chées, par ordre du Roi d'Espagne, » sans les pouvoir trouver. A la vérité » un Galion, faisant cette route, fut » jetté par la tempête sur une Ile incon-» nue. On raconte même que le Cui-» sinier, ayant pris de la terre dans l'Ile, » pour racommoder son foyer, fut sur-» pris, à la fin du Voyage, d'y trouver » un lingot d'or, que la force du feu » avoit fondu : que sur cette découverte, » communiquée à la Cour d'Espagne, » le Viceroi du Mexique reçut ordre » d'envoyer une Flotte à la recherche » de la même Ile, dont le Pilote du » Galion avoit pris la hauteur «. Careri croit cette avanture fabuleuse, & les Iles imaginaires. Peut-être a-t-il raison. Cependant les Japonois prétendent aussi, qu'environ à trois cens lieues à l'Orient de leur Pays, & à-peu-près sous ce même parallele, il y a deux Iles, qu'ils disent faire partie de leur

Empire; l'une nommée *Ginſima* (Ile d'argent); l'autre *Kinſima* (Ile d'or), & dont ils cachent, avec beaucoup de ſoin, l'état & la ſituation aux Etrangers (4).

MENDOCE. 1568.

Second Voyage de D. Alvare de Mindana, en 1595.

1595. Eclairciſſemens ſur ce Voyage.

CE VOYAGE eſt intitulé *Deſcubrimiento de las Ilas de Salomon.* Le ſeul Exemplaire Eſpagnol, qu'on en connoiſſe, provient du Cabinet de Melchiſédec Thevenot. Il avoit deſſein de le faire entrer dans une cinquieme Partie de ſon Recueil, à laquelle il travailloit lorſqu'il mourut. On a joint ces feuilles, imprimées en Eſpagnol, à un petit nombre d'Exemplaires de ſon Recueil, qui lui reſtoient; mais par malheur il manque deux cahiers, dont l'un eſt le premier, de ſorte que l'on ne voit ni la datte du Voyage, ni le nom de l'Auteur de la Relation. Il eſt néanmoins certain que c'eſt le ſecond Voyage de Mindana, que ce Capitaine,

(4) Voyez Tome 40 Page 12 de ce Recueil, ce que Kæmpfer dit de ces Iles, & des tentatives inutiles que les Hollandois ont faites pour les découvrir.

MINDANA. 1595.

parti de Payta, Ville du Pérou, fit avec *Fernand de Quiros*, en 1595. Il en avoit fait un autre dans la même Mer Pacifique, en 1568, avec Alvare de Mendoce, dont on a vû la Relation dans le précedent Article. A son retour, Mindana fit présenter des Mémoires, à ce sujet, à la Cour d'Espagne. Le Roi, connoissant l'importance & la situation de ces nouveaux Pays, ainsi que l'utilité qu'on en pouvoit tirer, écrivit en 1594, à Don Garcie de Mendoce, Marquis de *Caniente*, Viceroi du Pérou, de faire équiper & pourvoir abondamment *le S. Jerôme*, & trois autres Navires, d'en donner le commandement à Don Alvare de Mindana, & d'y faire embarquer tout ce qu'il auroit d'Hommes & de Femmes inutiles au Pérou, pour aller former une Colonie dans ces Iles éloignées de la Mer du Sud. Le projet étoit bon sans doute; mais l'on se pressa trop d'envoyer la Colonie, avant que la position des Iles, qu'on n'avoit vûes que dans une premiere course, fut parfaitement connue; ce qui fit qu'on les chercha long-tems, qu'on se trompa plusieurs fois dans la recherche, & que la longueur du Voyage jetta l'Equipage dans une misere,

qui rendoit trop difficile l'établiſſement de la Colonie. On voit qu'elle étoit nombreuſe en Hommes, Femmes & Soldats, & qu'il y avoit ſur la Flotte, deux Dames de grande diſtinction, D. Iſabelle *Baretto*, & D. *Beatrix*, qui étoient peut-être les Femmes du Général & de l'Amiral. Gemelli Careri rapporte que faiſant la traverſée de Manille au Mexique, ſur le Galion d'Acapulco, il apprit que D. Iſabelle Baretto avoit autrefois accompagné D. Alvare de Mendoce, ſon mari, dans la courſe qu'il fit en 1595, lorſqu'étant parti du Pérou, pour aller à la découverte des Iles de Salomon, il mourut avec une partie de ſon Equipage, dans une Ile de la Nouvelle Guinée : que ſa Veuve ſe rendit, de cette Ile, à Manille, où elle arriva avec un ſeul Vaiſſeau, reſte d'une Flotte entiere que l'Eſpagne avoit perdue dans cette vaine recherche. Il y a quelques obſervations à faire ſur ces paroles de Careri, Auteur bien plus abondant qu'exact, & qui, dans le cours de ſes longs Voyages, a tout ramaſſé ſans choix. 1°. Ce n'eſt point dans ce Voyage de 1595, qu'Alvare de Mendoce étoit avec Mindana, mais dans le premier Voyage de Mindana,

MINDANA, 1595.

MINDANA. 1595.

fait pour la même découverte en 1568. 2°. Quoiqu'il soit possible que l'une & l'autre de ces deux Dames soient restées veuves, durant le cours de cette longue Navigation, on verra, par la Relation présente, qu'il y a apparence que ce fut D. Beatrix, qui perdit son mari durant le Voyage, & non D. Isabelle. Ainsi les éclaircissemens que l'on trouve, dans le Voyageur moderne, ne sont pas de grande utilité pour suppléer à ce que les lacunes de l'Original nous laissent ignorer.

Les premiers mots du fragment de la Relation Espagnole nous font voir, que Mindana étoit alors mouillé vers les Iles, qu'il appelle les *Marquises de Mendoce* (1), & que *Dudley* croit être les mêmes qu'on s'avisa de nommer *Iles de Salomon*, parcequ'elles produisent de l'or, & sur la ridicule supposition que l'*Ophir*, où la Flotte de ce Roi des Hébreux alloit chercher de l'or, étoit ici. Le fragment continue ainsi.

Iles Marquises de Mendoce, & leurs Habitans.

» Ils nous lançoient des pierres à » coups de fronde, dont un Soldat eut » le bras cassé. Les nôtres voulurent

(1) Latitude Sud, 10 degrés, Longitude, depuis 250 à 260 degrés.

» tirer leurs arquebuſes; mais la poudre » mouillée avoit peine à prendre feu; » cependant, du peu de coups qui par- » tirent, un des Chefs fut atteint d'une » balle à la tête, & tomba roide mort. » C'étoit une choſe épouvantable que » d'entendre le bruit & les cris de toute » cette populace, qui s'embarraſſoit » dans les Canots, les Sauvages vou- » lant tous ſe cacher les uns derriere les » autres. Après qu'ils ſe furent éloignés, » nous en vîmes revenir trois dans un » Canot, criant de toute leur force, & » tenant en main un rameau verd, d'où » pendoit quelque choſe de blanc; ce » que nous prîmes pour un ſignal de » paix. Les hoſtilités ceſſerent donc: » ils nous firent entendre que nous leur » ferions plaiſir d'aller mouiller dans » leur Port; mais nous n'en voulûmes » rien faire. De cette ſorte ils ſe ſépa- » rerent de nous, après nous avoir laiſſé » quelques noix de cocos. Cette Ile eſt » à dix degrés de l'Equateur, environ » à mille lieues de Lima. Elle eſt fort » peuplée; car outre la quantité de gens, » qui rempliſſoient les Canots, le Ri- » vage en étoit encore tout garni: elle » paroit avoir une dixaine de lieues de » tour. La Côte eſt haute & montueuſe,

MINDANA. 1595.

» taillée net en écore. Le Port se trouve » à la bande du Sud. Mindana ne la re» connut point, & nous avertissant de » notre erreur, il nous dit, qu'à moins » qu'il ne se trouvât quelque autre mar» que, ce n'étoit pas ce que nous cher» chions (2).

Ile St. Pierre. Ile Magdelaine. Ile Dominique.

» A peu de distance de celle-ci, nous » en découvrîmes trois autres, que le » Commandant nomma *S. Pierre*, *Mag-* » *delaine* & *Dominique*. Les deux pre» mieres sont basses, bien boisées, d'en» viron quatre lieues de circuit. Je ne » puis dire si elles sont habitées ou non. » La Dominique est plus grande. Elle » a bien treize lieues de tour. L'aspect » en est tout à-fait agréable, plein de » beaux arbres & de bonnes Baies. Elle » n'est séparée d'une quatrieme, nom-

Ile Christine.

» mée l'*Ile Christine*, que par un Canal » limpide & profond, large d'une lieue. » Le Commandant nomma toute ces » Iles réunies, les *Marquises de Men-*

Habitans de la Dominique.

» *doce*. Comme il cherchoit à mouiller à » la Dominique, nous vîmes venir à » nous plusieurs Pirogues, remplies » d'Indiens, de couleur plutôt noire » qu'autrement, parmi lesquels étoit un » Vieillard de bonne mine, portant en

(2) Voyez ci-dessus, page 169. Note (1).

» main un rameau verd, garni de blanc. » Ils crioient de toute leur force pour » nous faire approcher du rivage, faisant signe de leurs grands chapeaux, » & montrant la terre. Le Commandant en avoit assez d'envie; mais les » houles brisoient si fort, que la Chaloupe, envoyée pour chercher l'ancrage, ne put jamais approcher. Le » Pilote apperçut quantité de gens sur » la Côte. Il nous raconta qu'un de ces » Insulaires, qui étoit entré dans la Chaloupe, levoit sans peine d'une main » un gros Veau par les oreilles. Trois » d'entr'eux monterent sur la Capitane. » Après y être restés quelques-tems, » l'un d'eux saisit d'un coup une fort » jolie petite Chienne, & faisant un cri, » tous trois se jetterent légerement à la » Mer, avec assez de grace, & regagnerent leurs Pirogues à la nage.

MINDANAI 1595.

» Le lendemain, qui étoit le jour de » S. Jacques, 25 Juillet, l'Amiral envoya, dans la Chaloupe, un Mestre » de Camp, suivi de vingt Soldats, » chercher un Port & de l'eau sur l'Ile » Christine. Il fit sa descente en bon » ordre au bruit du tambour. Les Insulaires, au nombre d'environ trois cens, » tournoient tout autour de sa Troupe.

Hommes & Femmes de la Christine.

MINDANA. 1595.

» Il leur fit ſigne d'approcher, & de ne » pas paſſer une raie que l'on traça ſur la » terre, ce qu'ils exécuterent; apportant de l'eau, des noix de cocos & autres fruits. Les Femmes s'approcherent auſſi : elles ſont tout-à-fait charmantes & de très facile accès. On fit » ſigne aux Hommes de remplir les » tonneaux ; mais ils nous firent ſigne, » à leur tour, que nous n'avions qu'à » en prendre la peine nous mêmes; & » ſaiſiſſant quatre de nos bariques, ils » s'enfuirent, raiſon pour laquelle on » leur tira deſſus. Le 28, le Commandant vint à terre avec ſa Femme, dans » ce même Port, où il fit dire la Meſſe, » que les Inſulaires entendirent à genoux, paiſiblement, & en grand ſilence, faiſant tout ce qu'ils nous voyoient » faire. Une jolie Indienne aborda de » fort bonne grace Dona Iſabelle (3), » & voyant qu'elle avoit de beaux cheveux blonds, lui fit ſigne d'en couper une boucle & de la lui donner; » mais comme Iſabelle reculoit, & ſe » tenoit ſur ſes gardes, l'Indienne ſe » retira, de peur de lui déplaire. Le » Peuple eſt affable & paroit plus préve-

(4) On pourroit preſque inférer de-là, que D. Iſabelle étoit la femme du Commandant Mindana.

» nant qu'aucune autre Nation Indien-
» ne. Mais à peine Mindana fut-il de retour à son bord, que nos gens restés dans l'Ile avec le Mestre de Camp, prirent querelle, par leur mauvaise conduite, avec les Naturels. On en vint aux coups. Les Indiens jetterent, sur les Espagnols, une grêle de pierres & de lances, dont il n'y eut néanmoins qu'un Soldat blessé à la jambe; puis emmenant leurs Femmes & leurs enfans, ils s'enfuirent vers la Montagne, où ils se fortifierent par des tranchées. Les nôtres les poursuivirent à coups d'arquebuse. Le soir & le matin ils jettoient tous à la fois une espece de cri concerté, qui retentissoit horriblement dans les rochers. Ils se répondoient de troupes en troupes, & faisoient assez connoître l'envie qu'ils avoient de nous nuire; mais ce fut en vain. Le Mestre de Camp posa trois Corps de gardes, pour la sureté des Mariniers, qui faisoient de l'eau, & des Femmes de l'Equipage, qui se divertissoient sur le bord de la Mer. Les Indiens voyant donc que leurs lances étoient des armes fort inégales contre nos mousquets, en revinrent à faire des signes

MINDANA. 1595.

MINDANA. 1595.

» de paix ; abordant amicalement les » Soldats avec des racines de platanes » & d'autres fruits. Ils paroiſſoient » avoir beſoin de certaines choſes, » qu'ils n'avoient pas eu le loiſir d'em- » porter de leurs cabanes, & ſupplioient, » par ſigne, qu'on leur permît d'y aller. » Au retour ils apportoient libérale- » ment des vivres au Corps de garde ; » & ſe lioient d'amitié avec les Eſpa- » gnols. Un d'eux ſe mit ſi bien en liai- » ſon avec le Chapelain, qu'on les ap- » pelloit *les Camarades*. Celui-ci lui » enſeignoit à faire le ſigne de la Croix, » & à prononcer *Jeſus Maria*. Les deux » Nations ſe prirent ainſi d'amitié : on » voyoit de côté & d'autre un Eſpagnol » & un Indien ſe promener tête-à-tête, » s'entredemandant, par ſignes, com- » ment on appelloit le Soleil, la Lune, » la Terre, la Mer & le reſte. On s'é- » coutoit avec grand plaiſir, & les In- » diens, en ſe ſéparant, ne manquoient » pas de dire, *amigos*, *camaradas*. Les » gens du Corps de garde propoſerent, » par ſignes, au Camarade du Chape- » lain, de le mener au Vaiſſeau Ami- » ral ; à quoi il répondit d'un air gai, » *amigos*. Le Commandant le reçut » avec toutes ſortes de careſſes. On lui

MINDANA. 1595.

» servit du vin & des confitures ; mais » il ne voulut ni boire ni manger. Il » admira beaucoup notre gros bétail, & » demanda comment s'appelloient ces » bêtes en notre Langue. Il regardoit » avec étonnement le Navire, les mâts, » les voiles, les cordages. Il voulut » aller par-tout entre les ponts, & con- » sideroit chaque chose avec un soin, » qui n'avoit rien d'un Sauvage. Il di- » soit *Jesus* quand on lui en faisoit signe. » Au bout de quelque tems il demanda » d'être remis à terre ; mais il continua » de nous porter tant d'affection, qu'il » se chagrina beaucoup en apprenant » notre prochain départ, & qu'il de- » manda la liberté de nous suivre. Cette » Ile Christine, située sous le neuvieme » parallele, est bien peuplée, haute » dans le milieu, pleine de Roches & » de Vallées, où les Insulaires ont leurs » Habitations. Le Port, faisant face à » l'Ouest, est en fer à cheval, étroit » d'entrée, bon fond de sable, sur trente » brasses au milieu, & douze près du riva- » ge ; bonne source d'eau douce qui sort » d'un Rocher, plus grosse que le bras (4).

(4) L'Auteur donne un grand détail des marques propres à reconnoître l'Ile, le Port & l'Aiguade. Il nomme le Port *Mere de Dieu*.

MINDANA. 1595.

Leurs habitations.

» Les Naturels de cette Ile sont plus » basanés de ceux de la Magdelaine : » d'ailleurs c'est à-peu-près le même » jargon, & les mêmes usages. L'Ha- » bitation est disposée en équerre sur » deux lignes, bien pavée d'un côté, » & de l'autre, disposée en place publi- » que, plantée d'arbres. Les maisons » sont plus élevées que le sol, couver- » tes à deux eaux. Les portes sont basses » & les fenêtres percées vis-à-vis dans » le mur opposé : elles paroissent com- » munes : du moins vîmes-nous un » grand nombre de places à coucher, » marquées dans chaque cabane. Les » Femmes ont le visage & la main très » jolis, la taille fine, le corsage bien » fait; le teint passablement blanc : en » un mot, elles sont mieux que nos » plus jolies Femmes de Lima. Elles » sont vêtues, de la poitrine en bas, » d'un fin tissu d'écorce. Nous vîmes, » près de la Bourgade, une espece de

Leurs Temples.

» Temple ou Sanctuaire, formé d'une » enceinte de palissades, où étoient » quelques figures de bois, mal travail- » lées, auxquelles les Insulaires pré- » sentent pour offrande, diverses cho- » ses comestibles. Nos gens y prirent » un Cochon, & venoient pour em-

» porter le reste, lorsque les Naturels » les arrêterent, en leur faisant signe » de n'y pas toucher, & que c'étoit un » lieu respectable. Leurs Pirogues sont » fort bien creusées, d'une seule piece, » quille, poupe & proue, recouvertes » de planches, & amarrées en corda- » ges de cocotiers. Il y en a qui tien- » nent jusqu'à trente & quarante Ra- » meurs. Ils les travaillent avec des » doloires d'os de poissons, & des armi- » nettes de coquillages, qu'ils aiguisent » sur de gros cailloux. Les forces, la » stature & l'air sain des Insulaires sont » des bons indices de la saine tempéra- » ture du climat. Nous n'y sentîmes ni » serein, ni rosée du matin. L'air y est » si sec, que les linges mouillés, qu'on » laissoit sur terre, pendant la nuit, se » trouvoient secs le lendemain matin, » sans qu'on eut pris la précaution de » les étendre. Le Soleil n'incommode » pas beaucoup durant le jour, & la » nuit on supporte bien une couverture. » Les animaux les plus communs sont » des Poules & des Cochons, sembla- » bles à ceux de Castille. Il y a un fruit, » gros comme la tête d'un enfant, d'un » verd foncé, qui s'éclaircit en meuris- » sant, marqué sur l'écorce de raies qui

MINDANA. 1595.

Température & productions.

MINDANA. 1595.

» se traversent, d'une figure oblongue; » plus étroite au bout qu'au pié. Il n'a » ni noyau ni pepin ; le dedans est une » substance blanche , de peu de suc, » mais fort délicate, saine & nourris- » sante ; nous le nommions *blanc man-* » *ger*. Les feuilles de l'arbre sont gran- » des, très dentelées, à-peu près sem- » blables à celles des papayes. Il y a un » autre fruit hérissé de pointes comme » les châtaignes, mais six fois plus gros. » Un autre huileux, d'un écorce très » dure, assez semblable à la noix, sinon » qu'il n'y a point de zest qui le parta- » ge dans le milieu. Les citrouilles sont » comme en Espagne, si ce n'est que » certaines especes ont de très belles » fleurs sans odeur. Je ne puis rien dire » de l'intérieur de l'Ile, que nous n'a- » vons pas visité. On éleva quatre Croix » sur le rivage, au bas desquelles on » grava la datte de notre Voyage.

» Le 5 Août, nous remîmes à la » voile, faisant route à l'Ouest, pour » continuer la recherche des Iles, dont » nous étions en quête. On fit environ » quatre cens lieues à l'Ouest, ou au » Nord-Ouest. Un jour le Soldat en » sentinelle cria qu'il croyoit voir la » terre cherchée : ce qui remplit tout

» l'Equipage d'une joie à laquelle la » triſteſſe ſuccéda bien-tôt, quand on » n'apperçût rien en regardant de plus » près ; car l'eau & les proviſions » commençant à manquer, la foibleſſe » & le découragement, compagnons » ordinaires des entrepriſes incertaines » & laborieuſes, commençoient auſſi à » ſe gliſſer parmi nous.

MINDANA. 1595.

» Le 20 Août, jour de S. Bernard, » les Vaiſſeaux ſe trouverent à vûe de » quatre petites Iles baſſes, ſabloneuſes, » couvertes d'arbres, diſpoſées comme » un quadre en quarré, d'environ huit » lieues de circuit. Nous ne ſûmes pas » ſi elles ſont habitées. Quelques gens » dirent cependant qu'ils avoient apper- » çu deux Canots ; mais c'eſt par l'envie » qu'ils avoient de prendre terre. Le » Général nomma ces Iles, *S. Bernard :* » elles ſont à dix degrés vingt minutes » Latitude Sud, à quatorze cens lieues » à l'Oueſt de Lima (5).

Iles St. Bernard.

» Après les avoir paſſées, le vent » fut Sud, mêlé de pluies & de grands » & épais nuages, de formes biſarres, » qu'on ſoupçonna venir de terre, » d'autant mieux qu'ils ſe montroient » régulierement du côté inconnu. Nous

(5) Longitude 219 degrés.

MINDANA. 1595.

» navigions toujours entre le huitiéme » & le douziéme parallele, ſans nous » en écarter, ſelon nos inſtructions. Le » 29, on découvrit une Ile baſſe, ronde, » plantée d'arbres, & environnée de » chauſſées, à ce qu'il paroiſſoit. Elle » étoit ſeule; auſſi la nommâmes-nous » la *Solitaire*, à dix degrés quarante » minutes de Latitude, & à quinze » cens trente-cinq lieues de Lima (6). » Nos petits Bâtimens y allerent faire » de l'eau & du bois : mais ils crierent » à l'Amiral de s'éloigner, à cauſe des » roches cachées ſous l'eau. Nous » regagnâmes au plus vîte la haute » Mer, tout épouvantés de nous voir » environnés d'écueils. On navigea » juſqu'au 7 Septembre, avec un vent » arriere de Sud-Eſt. Le ſoir, on crut » appercevoir la terre; c'étoit un gros » nuage noir, qui couvrit tout le Ciel, » & produiſit une pluie affreuſe, avec » une telle obſcurité, qu'on n'apper- » cevoit plus les fanaux. Le matin, » quand elle fut diſſipée, on découvrit » la terre; mais l'on fut très-inquiet » de ne plus voir le Vaiſſeau Amiral. » La terre étoit environnée de rochers, » toute ſéche, montueuſe & crevaſſée.

Ile Solitaire.

Iles Salomon.

Ile Ste. Croix.

(6) Longitude 210 degrés.

Le

» Le Pic étoit un Volcan, qui ne cessoit » de mugir & de lancer des étincelles. » Cette Pointe, ou ce Pic, sauta peu » de jours après, avec un bruit effroya- » ble, en donnant une telle secousse » à la terre, que nous la sentîmes forte- » ment sur nos Vaisseaux à dix lieues » de distance.

MINDANA. 1595. Volcan.

» Le Général avoit envoyé une » Frégate, à la recherche de l'Amiral. » Cependant, comme nous approchions » de terre, nous en vîmes venir à nous » une cinquantaine de Canots, pleins » de gens qui crioient & remuoient les » mains. Ils étoient, les uns basannés, » les autres d'un noir vif. Tous avoient » les cheveux frisés, blancs, rouges, » ou d'autres couleurs; car ils étoient » peints: les dents, de même, teintes » en rouge: la tête à demi rasée: le » corps nu, à l'exception des parties » naturelles, couvertes d'un voile de » toile fine: le visage & les bras peints » en noir reluisant, rayés de diverses » couleurs: le cou & les membres, » chargés de plusieurs tours de cordons, » en petits grains d'or ou de bois noir, » en dents de poissons, en espéce de » médailles de nacre de perles. Leurs » Canots étoient petits, attachés deux

Habitans. Leur figure, leur habillement, leurs armes.

MINDANA. 1595.

» à deux. Ils portoient pour armes des » arcs, des fléches empennées, à pointe » aigue endurcie au feu, ou armées » d'os, & trempées dans un suc d'her-» be; de grosses pierres, des épées de » bois lourd, des dards d'un bois roide » avec trois pointes d'harpons, de plus » d'une palme chacune. Ils avoient en » bandouliere des havre-sacs de feuilles » de palmites, fort bien travaillés, » remplis de biscuits, qu'ils font de » certaines racines dont ils se nour-» rissent.

» Dès que le Général les apperçut, » il dit qu'il les reconnoissoit pour les » Habitans du Pays, dont on étoit en » quête. Il nommoit les Iles, à la vûe » desquelles nous nous trouvions: » cependant quand il leur parla en la » langue qu'il avoit apprise à son pre-» mier Voyage, il ne put ni les enten-» dre, ni se faire entendre d'eux. Ils » s'arrêterent long-tems à considérer la » Flotte, autour de laquelle ils alloient » en croisant. Quelque invitation qu'on » leur fît d'y monter, ils n'en voulu-» rent rien faire. Après s'être parlé » entr'eux, ils prirent tout-d'un-coup » les armes, par le conseil, à ce qu'il » nous parut, d'un vieil Indien fort

» maigre, qui étoit à leur tête. A mesure que celui-ci parloit, la parole couroit par-tout : ils agissoient ou s'arrêtoient tout court. Enfin ils jetterent un grand cri, & déchargerent, sur la Flotte, une nuée de fleches, qui ne blesserent personne. Nos Soldats se tenoient tout prêts. Ils firent feu à l'instant. Les Indiens, l'un desquels fut tué & plusieurs blessés, prirent la fuite, pleins d'épouvante. Si-tôt que nous en fûmes délivrés, on se hâta d'approcher de terre. C'étoit l'objet des vœux de tout l'Equipage, qui croyoit, en sautant à terre, trouver du remede à ses souffrances. Les trois Vaisseaux donnerent fond à l'entrée d'une Baie peu profonde & de mauvaise tenue. La marée, en montant, fit chasser le Galion, sur ses ancres : il faillit à échouer, & ne regagna le large qu'à grand peine. Cependant la Frégate revint sans avoir trouvé l'Amiral : ce qui redoubla notre chagrin.

MINDANA. 1595.

» Le lendemain matin, le Général monta sur la Galiote, pour aller chercher un Port ; on en trouva un petit au Nord-Ouest du Volcan, sur un fond de douze brasses, près d'un Vil-

MINDANA. 1595.

» lage & d'une Riviere. On posta un » Sergent & douze Soldats pour s'en » assurer; mais les Indiens vinrent les » attaquer avec tant d'impétuosité, » qu'ils furent forcés de se retrancher » dans une cabane, où la Barque les alla » rechercher, après que le canon des » Vaisseaux eut écarté les Barbares. Le » Général trouva, le jour suivant, un » meilleur Port, bon abri sur quinze » brasses de fond, près d'une Riviere » & de plusieurs Villages, d'où nous » entendîmes toute la nuit les chants & » les danses des Indiens, au son d'un » tambour & de deux bâtons, qu'ils » frappoient en mesure, l'un sur l'autre.

» A notre arrivée, il en vint un » grand nombre, ayant la tête & les » narines parées de fleurs rouges. Quel» ques-uns se laisserent persuader de » monter à bord de la Capitane, laissant » leurs armes dans leurs Canots. Il vint » un Homme de bonne mine, assez beau » de visage, un peu basanné, maigre, » les cheveux blancs, âgé d'environ » soixante ans, coeffé de plumes bleues, » rouges & jaunes, armé d'un arc avec » des fleches à pointes d'os. Deux per» sonnes, qui paroissoient supérieures » aux autres, se tenoient à ses côtés,

» On vit bien, à ſa parure & au reſ- MINDANA.
» pect qu'on lui rendoit, que c'étoit 1595.
» un homme de diſtinction. Il demanda
» auſſi-tôt, par ſignes, où étoit le Chef
» des Etrangers, le Général courut à
» lui à bras ouverts. Alors l'Indien dit
» qu'il s'appelloit *Malope*. Notre Gé-
» néral repliqua qu'il s'appelloit *Min-*
» *dana*. Auſſi-tôt l'Indien s'efforça de
» faire entendre qu'il falloit troquer de
» nom, qu'il s'appelleroit *Mindana*, &
» que le Général ſe nommeroit *Malope*.
» Il parut fort ſatisfait de cet échange;
» car lorſque dans le diſcours on le
» nommoit *Malope*, il faiſoit ſigne du
» doigt, en montrant le Général, que
» c'étoit-là *Malope*, & que pour lui,
» il étoit *Mindana*. Il nous dit auſſi
» qu'il s'appelloit *Taurique*; ce que
» nous prîmes pour un titre équivalent
» à celui de Chef ou de Cacique. Le
» Général lui donna une chemiſe &
» quelques autres effets de peu de va-
» leur. Nos Soldats donnerent à ſes
» Compagnons, des plumes, des gre-
» lots, des colliers de verre, des épin-
» gles, des morceaux de toile & de
» taffetas. Ils pendirent tout cela à leur
» cou. On leur enſeigna à dire *amigos*;
» à toucher dans la main, à s'embraſſer;

MINDANA. 1595.

» ce qu'ils recommencerent ſouvent » après l'avoir appris. On leur montra » des épées, des miroirs : on leur raſa » la tête : on leur coupa les ongles des » piés & des mains : ce qui les réjouiſ- » ſoit beaucoup. Ils voulurent auſſi-tôt » avoir les raſoirs & les ciſeaux. Ils re- » garderent ſous nos habits, & voyant » qu'ils ne faiſoient pas partie de notre » corps, ils ſe mirent à faire les mêmes » contorſions que ceux de la premiere » Ile. Ceci dura quatre jours, pendant » leſquels ils nous apporterent des vi- » vres. Malope venoit ſouvent, & pa- » roiſſoit fort de nos amis. Un jour il » vint avec cinquante Canots, au fond » deſquels on avoit caché des armes. Il » monta ſur la Capitane ; mais voyant » un Soldat prendre par haſard un fuſil, » il s'enfuit à terre ſans qu'on pût le » retenir. Les ſiens le reçurent ſur le » rivage avec de grandes démonſtra- » tions de joie. Ils parurent ſe conſul- » ter enſemble, & le même ſoir ils reti- » rerent tous leurs effets des maiſons » voiſines du Port. Toute la nuit on » vit des feux allumés de l'autre côté » de la Baie, les Canots aller & venir » d'un Village à l'autre, comme entre » gens qui ſe donnent des avis, & qui

» se préparent à quelque chose. Le ma- » tin, l'Equipage de la Galiote étant » allé à l'aiguade de la Riviere, tomba » dans une embuscade d'Indiens, qui » le poursuivirent à coups de fleches. » On fit feu des Vaisseaux sur eux pour » les contraindre à se retirer. Après que » les blessés furent pansés, le Général » envoya le Mestre de Camp, à la tête » de trente hommes, pour tout mettre » à feu & à sang. Les Indiens firent tête, » & ne prirent la fuite qu'après qu'on » leur eut tué cinq hommes. Nous ne » perdîmes personne dans ce choc. On » leur brûla quelques Canots & quel- » ques Maisons, & l'on coupa les pal- » miers d'alentour. Le Capitaine Dom » *Lorenço* fut renvoyé, avec la Fré- » gate, à la recherche de l'Amiral, & » le Mestre de Camp, avec quarante » hommes, à l'attaque d'un Village In- » dien ; on voulut essayer, si en leur » faisant un peu de mal, on ne pour- » roit pas se dispenser de leur en faire » davantage. Les Indiens ne s'y atten- » doient pas. Sept d'entr'eux; surpris » dans les maisons où l'on avoit mis le » feu, après s'être vaillamment défen- » dus, se jetterent au milieu des nôtres, » sans faire cas de leur vie, & périrent

MINDANA. 1595.

MINDANA. 1595.

» tous, à l'exception d'un ſeul, qui fut » bleſſé en prenant la fuite. Le Meſtre » de Camp revint avec ſa troupe, & » deux Soldats bleſſés. Le Village ap- » partenoit à Malope, qui vint le ſoir » au rivage, en ſe frappant la poitrine, » & appellant le Général par le nom » de Malope, tandis qu'il ſe donnoit » celui de Mindana. Il faiſoit ſigne qu'on » lui avoit fait injuſtice : que ce n'é- » toient pas ſes gens, qui avoient atta- » qué les nôtres : que c'étoient d'autres » Indiens, demeurant de l'autre côté » de la Baie ; & bandant ſon arc, il » donnoit à entendre qu'il ſe joindroit » à nous pour en tirer vengeance, ſi » nous le voulions. Le Général tâcha » de lui donner quelque ſatisfaction ; » & l'on ſe fit de nouvelles proteſta- » tions d'amitié de part & d'autre.

» Le 21 Septembre, jour de Saint » Mathieu, la Flotte alla mouiller dans » un meilleur Port, placé dans la même » Baie. Dom Lorenço revint, ſans » avoir encore vû l'Amiral. Il nous » dit, qu'en faiſant le tour de l'Île, il » avoit trouvé, à la bande du Nord, » une Baie plus peuplée & mieux four- » nie que celle où nous étions : qu'un » peu au-delà il avoit vû deux Iles

» moyennes fort peuplées ; qu'à huit » lieues, à la bande du Sud-Oueſt, il » en avoit découvert un autre, d'envi- » ron huit lieues de circuit : qu'à dix » lieues au Nord-Oueſt ; il y en avoit » trois autres, peuplées de Mulâtres de » couleur claire, pleines de palmiers, » & coupées de tant de chauſſées, avec » leurs entrées & canots, qu'on n'en » pouvoit voir le bout.

» L'Eſcadre vint à cette autre Baie. » Les Sauvages paſſerent la nuit à mu- » gir & à faire des riſées, criant d'une » voix diſtincte *amigos*. Au point du » jour ils lancerent des traits & des » pierres. Mais étant trop éloignés pour » atteindre, ils ſe jetterent à la nage à » grands cris, & accrocherent les » bouées des Vaiſſeaux, qu'ils croyoient » entraîner à terre. Lorenço marcha » contre eux dans la Chaloupe. Une » partie de la Troupe prit des boucliers » pour couvrir l'autre ; cependant, les » fleches des Inſulaires les percerent de » part en part, & bleſſerent deux Eſpa- » gnols. Ces Barbares ſe battoient, » épars çà & là, ſautant, & ſe mon- » trant leſtes & ſi courageux, que nous » vîmes bien qu'on ne brûleroit pas » leurs maiſons impunément. Je penſe

MINDANA. 1595.

» qu'ils croyoient d'abord que nos armes ne faisoient point de mal; mais » quand la chûte de trois d'entr'eux les » eut détrompés, ils quitterent la place » emportant leurs morts. Le lendemain, » notre Mestre de Camp mena sa Troupe sur un petit tertre, où il vouloit » jetter les fondemens d'une Habitation » pour la Colonie. Son projet ne fut » pas du goût des Soldats, sur-tout de » ceux qui étoient mariés. Ils vinrent » dire au Général qu'on choisissoit un » lieu mal-sain; qu'il valoit mieux » s'établir dans un Village des Indiens, » où l'on trouveroit les Maisons toutes » bâties, & plus saines, pour avoir déja » été habitées. Le Général, à leur priere, descendit à terre, où l'on assembla la Troupe.

Iles sans nom.

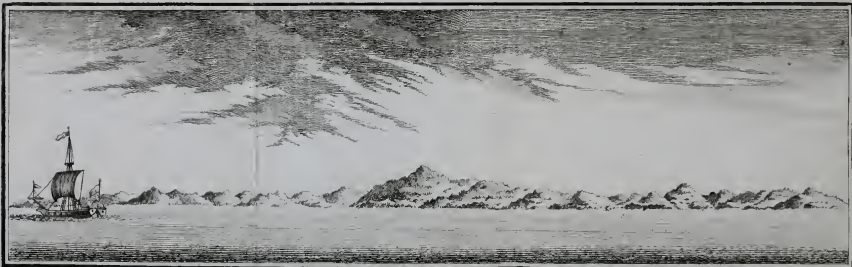
Leurs Habitans.

» (7) On voyoit des Indiens sortir » d'entre ces Iles, dans leurs Canots, » à voiles. Ne pouvant passer par-dessus les chaussées, ils sautoient dessus, » & nous appelloient de-là, en gesticulant des mains. Sur le soir, un Indien sortit des Baies, seul dans un » Canot. Il passa sur le vent trop loin » de nous, pour que nous pussions voir » s'il avoit de la barbe; (car on étoit

(7) Il y a ici lacune d'un cahier dans l'Original.



VUE DES DEUX ISLES DES LARRONS.



VUE DE LA COSTE DU NORD OUEST DE SAYPAN.

» dans le Parage des Insulaires barbus).
» Il nous parût être de bonne taille, » nud, à longs cheveux volans. Il mangeoit quelque chose de blanc, & portoit à sa bouche une coque de cocos, » dans laquelle il bûvoit, selon l'apparence. Il ne voulut pas venir à nous, » quelques signes que nous lui fissions. » Cette Ile est à six degrés de Latitude » Nord, ronde, couverte d'arbres, les » Côtes garnies de rosiers. A trois lieues » vers l'Ouest, il y en a quatre autres, » outre quantité de petites, toutes environnées de chaussées. Elle paroît » plus dégagée à la bande du Sud.

MINDANA. 1595.

Parage des Insulaires barbus.

Ilots entourés de chaussées.

1596.

» On continua de naviger sur le » rhumb Nord-Nord-Ouest. Le Lundi, » premier Janvier, à quatorze degrés » de Latitude, on porta droit à l'Ouest, » avec vent frais : si bien que le 3 au » matin, nous découvrîmes les Iles des » *Larrons*, où nous voulions aller. » Nous passâmes entre *Guam* & la » *Serpane*. Il sortit de Guam un grand » nombre de Canots, aussi légers que » du liége. Il n'y tient qu'un seul homme, quoique la Pirogue porte un » mât, sa voile, antenne, dresse, écoutes & timon. L'homme gouverne » d'une main ; de l'autre il hausse,

Iles des Larrons.

Pirogues.

MINDANA. 1596.

» amene, vire de bord, lâche ou ferré » la voile, menant à chaque pié une » écoute. Il vire la voile & se trouve à » route sans tourner; la Barque étant à » deux proues. Si elle verse, le Con- » ducteur se jette à l'eau comme un » poisson, & la retourne avec l'épaule. » A terre, il porte sa Barque au pié » d'un arbre, sur lequel il fait son habi- » tation comme dans un nid, & vit de » sa pêche. Ces Insulaires apporterent » à bord une abondance de fruits, & de » poissons, qu'ils attrapent dans les » creux des rochers. Il n'y en a point » qui leur échappent, si ce n'est le *Cay-* » *man*, le *Tiburon* & la *Caèlla*, que » n'osant prendre, ils ont pris le parti » d'adorer comme des Divinités. Ils » leur paient une dixme des fruits de la » terre, qu'ils lancent à l'eau dans un » Batteau, où il n'y a personne. Le » Batteau en moins de rien, tourne & » s'abîme. Ces Insulaires sont de cou- » leur truitée: ils vont tout nus, Hom- » mes & Femmes. Ils sont fort & cou- » rageux. Tout nus & sans chaussure; » ils se fourrent dans les ronces: ils » sautent de rochers en rochers comme » des Cerfs. Nous étions d'abord assez » embarrassés de commercer avec eux

Poisson.

Mœurs des Habitans.

» Ils ne voulurent ni de notre or, ni » de notre argent; mais ils avoient une » grande cupidité pour notre fer, sur- » tout pour les haches & les coûteaux, » parcequ'avec du fer on coupe les ar- » bres & on travaille le bois. Nos Sol- » dats, allant à terre, virent plusieurs » fois de ces habitations nichées sur les » arbres. Les chaumieres de la Plaine » n'étoient que des sépultures, conte- » nant des squelettes entrelassés les uns » avec les autres. Ce sont les os de leurs » Ancêtres, qu'ils adorent comme des » Divinités, & dont ils croient que les » ames passent, après la mort, dans le » corps des Tiburons & autres Poissons » ci-dessus nommés. Ils adorent aussi la » Lune & le Soleil. Ils désossent les ca- » davres de leurs parens, brûlent les » chairs & avalent la cendre, mêlée » avec du *tuba*, qui est un vin de co- » cos. Ils pleurent les défunts tous les » ans, pendant une semaine entiere. » Il y a grand nombre de Pleureuses, » qu'on loue exprès. Outre cela tous » les voisins viennent pleurer dans la » maison du défunt: on leur rend la » pareille, quand le tour vient de faire » la fête chez eux. Ces anniversaires » sont fort fréquentés, parcequ'on y

MINDANA. 1596.

Leur Religion.

MINDANA. 1596.

» régale copieusement les assistans. On » pleure toute la nuit, & l'on s'enivre » tout le jour. On récite, au milieu des » pleurs, la vie & les faits du Mort, à » prendre dès le moment de sa naissan- » ce, durant tout le cours de son âge, » racontant sa force, sa taille, sa beauté, » en un mot, tout ce qui peut lui faire » honneur. S'il se rencontre, dans le » narré, quelque action plaisante, la » compagnie se met à rire à gorge dé- » ployée; puis subitement on boit un » coup, & l'on se remet à pleurer à » chaudes l'armes. Il se trouve quelque- » fois deux cens personnes à ces ridicu- » les anniversaires.

Voyage de Lopez d'Aguire, & de Laurent Chacon, en 1568.

» En 1568, Lopez d'*Aguire* & Lau- » rent *Chacon* passerent ici, allant aux » Philippines. Un Soldat, qui s'étoit » écarté de l'aiguade, fit rencontre d'un » petit Sauvage, d'une quinzaine d'an- » nées. L'Espagnol, voyant un enfant » nud & sans armes, n'en eut aucune » peur. Il s'approcha, quoique désarmé » lui-même. L'Enfant l'embrassa & lui » fit signe de venir cueillir des fruits, » qu'on voyoit au bord du bois. Quand » ils y furent, l'enfant l'embrassa de » nouveau, l'enleva de terre agilement, » & le retournant tout-d'un-coup les

» pieds en haut, le mit ſous ſon bras, » & l'emporta, fuyant à travers le bois, » ſans que l'Eſpagnol put ſe débarraſ- » ſer, ni qu'il oſât crier, de peur d'atti- » rer d'autres Sauvages. Le jeune hom- » me ne faiſoit que rire, comme s'il eut » badiné. Par bonheur quatre Eſpagnols » de l'Equipage, qui chaſſoient dans la » Forêt, entendant du bruit dans le » fort du bois, y coururent, croyant, » que c'étoit quelque bête fauve. L'In- » ſulaire, en les voyant, lâcha priſe & » s'enfuit. Cinq ans après, D. Martin » de *Henriquez*, Viceroi du Mexique, » renvoyant Lopez d'Aguire aux Phi- » lippines, lui donna charge d'enlever » quelques Habitans des Iles des Lar- » rons, pour leur faire embraſſer le » Chriſtianiſme, & apprendre l'Eſpa- » gnol, afin de les renvoyer enſuite » dans leur Pays, où ils inſtruiroient » leurs Compatriotes, & ſerviroient » d'Interprêtes à nos Vaiſſeaux. Lopez » d'Aguire n'en put attraper qu'un, qui » fut baptiſé à Manille : c'étoit le mê- » me jeune homme. Il retrouva ſon » Soldat Eſpagnol à Manille. Cette » avanture produiſit entr'eux une gran- » de liaiſon. L'Inſulaire avoua, à ſon » Camarade, que ſon deſſein étoit de

MINDANA. 1596.

MINDANA. 1596.

» lui manger la cervelle, & de boire ses » cendres, après avoir brûlé sa chair; » & de tapisser une cabane avec ses » os (8).

Iles Philippines.

» Le Navire poursuivit sa route à » l'Ouest, sous le treizieme parallele » Nord. Notre premier Pilote, à qui » ces parages étoient inconnus, mar- » choit par conjecture, en cherchant le » Cap *S. Esprit* des Philippines. Le 14 » Janvier, on entrevit le sommet d'u- » ne montagne. La joie fut si grande, » quon auroit dit qu'il n'y avoit plus » qu'à prendre terre le même jour. La » plus grande partie de l'Equipage ne » pouvoit plus se tenir sur pied : ce n'é- » toit plus qu'une troupe de squelettes, » qui ne pouvoit monter sur le pont » sans soutenir les uns les autres. Cepen- » dant le Vaisseau ne navigeoit que fort » lentement, le Pilote n'allant que la » sonde à la main, au milieu de quan- » tité de chaussées & de bas fonds : mais » ses bonnes raisons, pour ne rien pré- » cipiter, ne lui servoient gueres auprès » de gens perdus de misere & d'ennui. » La Mer étoit grosse : les cordages du » Vaisseau pourris. Quand on vouloit

(8) Cette avanture est bien romanesque; aussi l'Auteur ne la donne que comme un oui dire.

» hausser la vergue, les palans se rompoient, & la voile tomboit. L'Equipage désespéré se jettoit dans le découragement, & vouloit tout laisser aller à l'avanture; il ne vouloit pas seulement mettre la main à l'œuvre pour y apporter remede. Il ne restoit plus qu'un auban de chaque côté du mât; de sorte que nous crûmes qu'il alloit se casser à la premiere secousse, qui auroit tout fini: par bonheur il tint bon. Enfin nous entrâmes dans une Baie, par un canal environné de basses. Trois Indiens vinrent nous montrer l'ancrage. L'un d'eux étoit Chrétien, & parloit un peu Latin. L'autre étoit le même, que le Capitaine Anglois, Thomas Candish, avoit amené pour le guider dans ce labyrinthe. Ils répandirent une grande joie dans l'Equipage, en nous apprenant que nous étions au Cap Saint-Esprit. On fournit ici, en abondance, les vivres si nécessaires à des gens affamés, qui en userent avec si peu de discrétion, que plusieurs en moururent, & que d'autres retomberent dans la disette peu de tems après; car il fallut long-tems errer à travers ces détroits, où nous dévions nous

MINDANA. 1596.

Cap Espiritu Sancto.

MINDANA. 1596.

» perdre cent fois ſur les bas fonds.

» Le premier Février, la Gouvernan- » te envoya la Barque à terre, avec ſes » deux Freres & ſept de ſes gens, ſous pré- » texte d'acheter des vivres ; mais nous » ſûmes qu'ils étoient allés en droiture » par terre à Manille, donner avis de » notre arrivée. Nous ne pouvions trou- » ver d'iſſue, au milieu de tant de ca- » naux. Les vivres manquoient, & les » Pirogues Indiennes s'enfuyoient au » plus vîte à notre vûe, nous prenant » pour un Vaiſſeau Anglois. Nous vîn- » mes preſque juſqu'à la vue du Manille, » mais le vent étoit contraire ; le Vaiſ- » ſeau, dépourvu d'agrets, & l'Equi- » page, tellement accablé de fatigue, » qu'on n'avançoit plus que peu ou » point. Les Matelots vouloient abſo- » lument que le Pilote fît échouer le » Vaiſſeau, & que tout le monde ſe jet- » tât à terre, diſant qu'il valoit mieux » perdre le Navire que de pâtir plus » long-tems. Le Pilote ne voulut ja- » mais s'entendre avec eux dans un ſi » lâche deſſein, à la vue des cheminées » de Manille, & après être échappé » aux périls d'une ſi extraordinaire Na- » vigation. Il leur repréſenta l'infamie » d'abandonner tant de Femmes & de

» Malades, qui ne manqueroient pas » de périr avant que d'être secourus, » & de se sauver seul, parceque l'on » avoit le bonheur de savoir nager, & » de se porter un peu mieux. Il leur » déclara qu'il ne consentiroit jamais à » perdre, dans le Port même, le fruit » & la gloire de tant de travaux, & de » nouvelles Découvertes.

MINDANA, 1596.

» Sur ces entrefaites, on vit arriver, » dans une Chaloupe, le Maître d'hô- » tel du Gouverneur des Philippines, » suivi de quelques Domestiques. Son » Maître, averti par une Sentinelle de » la Côte, l'envoyoit faire des compli- » mens de condoléance à Donna Béa- » trix, sur son malheur (9). Tous les » gens du Vaisseau se mirent à pleurer

(9) Nous ne pouvons savoir quel étoit ce malheur, à cause des lacunes qui sont dans l'Original. Peut être Donna Béatrix est elle la femme de l'Amiral. On lit dans la Relation, qu'il s'étoit égaré du reste de la Flotte avec son Vaisseau : & l'on ne voit pas s'il a été retrouvé. La Flotte étoit de quatre Vaisseaux ; savoir, un Navire, un Gallion, une Frégate & une Galliote. La narration rend compte, par la suite, de trois de ces Bâtimens, & ne dit rien du Gallion, sur lequel sans doute étoit l'Amiral, & qui probablement fut perdu. A la vérité, il semble que si Donna Béatrix eut été la femme de l'Amiral, elle auroit dû se trouver sur son Vaisseau ; mais elle pouvoit être passée à bord de celui de Mindana, pour tenir compagnie à la femme de ce dernier, soit que ce fût Donna Isabelle, qui étoit avec lui, ou une autre.

MINDANA. 1596.

» de joie, & à tendre les mains, en » voyant des Eſpagnols. Ceux-ci reſte-» rent conſternés & muets de ſaiſiſſe-» ment, à la vue de tant de malades, » & de tant de ſquélettes nus & miſé-» rables, qui crioient, ſur-tout les » Femmes, *nous mourons de faim & de* » *ſoif; apportez-nous de quoi manger.* » Les Eſpagnols n'avoient la force de » dire autre choſe, ſinon, *gracias a Dios,* » *gracias a Dios.* Ils annoncerent la » prochaine arrivée d'un Bateau char-» gé de vivres, commandé par l'Alcade » Mayor, qui vint en effet, avec les » deux Freres de la Gouvernante. Dès » que les proviſions furent dans le Vaiſ-» ſeaux, chacun ſe jetta deſſus ſans hu-» manité, ſans égard, ni ſubordina-» tion, les plus ſains raviſſant par force » tout ce qu'ils pouvoient emporter à » ceux qui en avoient le plus de beſoin. » Un ſecond Bateau, chargé de provi-» ſions, fut réparti avec plus d'égalité. » Il en arriva un troiſieme, monté par » des Matelots, habillés de ſoie de » toutes ſortes de couleurs, qui venoient » aider à la manœuvre: de ſorte que » nous mouillâmes bientôt & prîmes » terre à deux lieues de Manille, le 11 » Février. Notre Equipage avoit per-

Manille.

» du cinquante perſonnes dans le trajet, » depuis *Sainte Croix* (10). Dès que » nous eûmes mis pié à terre, un nom- » bre infini de perſonnes, pouſſées de » charité ou de curioſité, coururent » pour nous voir, apportant des vivres » en ſi grande abondance qu'il y en eut » de reſte. Donna Iſabelle fit ſon entrée » dans Manille au bruit du canon & de » la mouſquetterie des Troupes, qui » avoient pris les armes. Elle reçut, » dans la Maiſon Royale, les haran-

MINDANA. 1596.

(10) Ceci nous apprend que l'Ile inconnue, dont la derniere lacune nous a dérobé le nom, ainſi que la ſuite du narré, dans l'endroit le plus intéreſſant, fut nommée, par Mindana, l'Ile *Sainte Croix*. La preuve s'en tire encore du Voyage de Quiros, inſeré ci-deſſous. Cette Ile eſt voiſine de l'Ile *Iſabelle*, ainſi nommée, ſans doute, du nom de cette Dame, qui étoit alors ſur la Flotte. Ces deux Iles ſont les principales des vraies Iles *Salomon*, que Mindana avoit découvertes dans ſon premier Voyage, avec Alvare de Mendoce, en 1568. La lacune, qui ſe trouve dans nos Exemplaires, nous empêche de voir au juſte pourquoi la Colonie, qu'on y conduiſoit, ne put y être établie. Mais la route de Mindana eſt tracée en entier dans les Cartes de Guillaume de l'Ile. Sans doute que ce ſavant Géographe a vu un Exemplaire complet de la Relation Eſpagnole. Il conduit notre Navigateur depuis l'Ile *Solitaire* au Port *Gracioſa* de l'Ile *Sainte Croix* (11e Latitude Sud, 192 Longitude:) d'ici, juſqu'à la vûe d'une Côte, que la Flotte, à ce qu'il dit, crut être celle de la Nouvelle Guinée: de là, juſqu'à ſon paſſage entre l'Ile de *Guam* & la *Serpana* des Iles des Larrons, où reprend l'Exemplaire que nous ſuivons.

MINDANA. 1596.

» gues de tous les Corps (11). Les Fem» mes, & tous les gens de l'Equipage, » furent logés aux frais du Public. Les » Femmes se marierent presque toutes » à Manille, excepté quatre ou cinq, » qui entrerent en Religion.

» Nous ne revîmes jamais la Fré» gate; nous sûmes qu'on l'avoit trou» vée échouée sur une Côte, les voiles » tendues, & tout l'Equipage mort de» dans. La Galiote aborda à Minda» nao, où les gens s'étant égarés sur la » Côte, & mourant de faim (car ils » n'avoient trouvé à terre, pour tous » vivres, qu'un chien qu'ils mangerent) » firent rencontre, par hasard, de quel» ques Indiens, qui les menerent à un » Hospice de Jésuites. Le Corrégidor » du lieu envoya cinq hommes de ce » Vaisseau prisonniers à Manille, sur « les plaintes de leur Capitaine, qu'ils » avoient voulu pendre. Il écrivit à » Dom Antoine de *Morga* la Lettre » suivante. *Il est arrivé ici une Galiote* » *Espagnole*, *commandée par un Capi*» *taine*, *homme aussi étrange que les*

(11) Les honneurs rendus à cette Dame, & son nom donné à une Ile, portent à croire qu'elle étoit femme de Mindana, qui peut-être étoit aussi mort dans ce Voyage; car depuis la derniere lacune, il n'est plus fait la moindre mention de lui.

» *choses qu'il raconte. Il prétend qu'il* —— MINDANA. 1596.
» *étoit d'un Voyage du Général Dom*
» *Alvare de Mindana parti du Pérou*
» *pour les Iles Salomon; & que la Flotte*
» *étoit de quatre Vaiſſeaux. Vous ſerez*
» *peut-être à portée de ſavoir ce qui en*
» *eſt.* Les Soldats priſonniers déclare-
» rent que la Galiote ne s'étoit ſéparée
» du Général, que parceque le Capi-
» taine avoit voulu abſolument faire
» une autre route ».

Telle fut l'iſſue de ce prodigieux Voyage, plus conſidérable ſans doute, & plus curieux que ceux d'Ulyſſe & de Gama, qui ont mérité d'être chantés par les plus fameux Poëtes de la Grece & du Portugal. Quoique l'on n'ait pas fait, dans ce Voyage, tout ce que l'on deſiroit de faire, le ſuccès n'en fut cependant rien moins qu'inutile. Quiros, après avoir reconduit, de Manille au Mexique, Donna Iſabelle Baretto, vint à Lima, où il remit à Dom Louis de *Velaſquez*, Succeſſeur du Marquis de Mendoce, des Mémoires inſtructifs, en conſéquence deſquels il fit, par ordre de la Cour, de nouvelles Découvertes dans ces parages, avec l'Amiral Louis *Paz de Torres*, comme on va le voir dans l'Article

Mindana. 1596.

ſuivant; mais auparavant on ne ſera pas fâché de lire ici les réflexions judicieuſes qu'il faiſoit dans ſon premier Mémoire ; piece peu commune, & qui n'eſt traduite, en François, que depuis une couple d'années.

Diſcours de Quiros ſur les Iles de la Mer du Sud, & ſur leurs Habitans.

» En ſuppoſant, diſoit-il, une diviſion du quart de cercle de notre Globe, en quatre-vingt-dix degrés, à compter le premier depuis la Ligne équinoxiale, juſqu'au dernier ſous l'un ou l'autre Pôle, nous connoiſſons déja les ſoixante-dix premiers du côté du Nord. Il y a, du côté du Midi, juſqu'à cinquante-cinq degrés découverts, en paſſant par le Détroit de Magellan, & trente-cinq à quarante du côté du Cap de Bonne-Eſpérance. Ces deux Pointes de terre, leurs Côtes & arriere-Côtes ſont déja pleinement connues. Il s'agit de découvrir les terres, qui reſtent au-delà, vers le Sud, ainſi que celles qui ſont paralleles, ou à une beaucoup moindre élévation du Pôle; en tenant le Cap au Couchant, depuis le premier degré juſqu'au quatre-vingt-dix, pour ſavoir s'il y a des terres dans cette immenſe étendue; ſi ce n'eſt que de l'eau, ou ſi ces deux Pointes des terres

» terres inconnues sont jointes ensem-
» ble, & s'approcheroient des deux
» Pointes connues.

MINDANA. 1596.

» Le Général Alvare de Mindana,
» quand il fit son Voyage des Iles de
» Salomon, en 1565, soutenoit que
» ces Iles se trouvoient de sept à douze
» degrés Sud, à quinze cens lieues de
» la Ville des Rois. Il rencontra quatre
» petites Iles, peuplées de gens si bons,
» qu'on n'en a point encore découvert
» de pareils. La plûpart étoient des
» Indiens de mauvaise mine, de mé-
» diocre taille & olivâtres, tels qu'on
» en voit au Pérou, en la Terre Fer-
» me, à Nicaragua, à la Nouvelle Es-
» pagne, aux Philippines & autres
» endroits. Ces Iles sont à la hauteur de
» neuf ou dix degrés, à mille lieues de
» la Ville des Rois, à six cens cin-
» quante lieues de la Côte la plus voi-
» sine de la Nouvelle Espagne, & à
» mille autres lieues de la Nouvelle
» Guinée. Le vent y est toujours Est,
» ce qui est cause que pour pouvoir
» aller de-là au Pérou, ou à la Nou-
» velle Espagne, il faut de nécessité
» aller à la bouline, soit par le Nord,
» soit par le Sud, ou par les rhumbs
» qui en approchent; cherchant, hors

MINDANA. 1596.

» des Tropiques, les vents qu'on nom» me généraux. Pour cela, il faut des » inſtrumens & des Vaiſſeaux capables » de ſupporter de tels efforts ; deux » choſes qui manquent aux Inſulaires, » ſans parler de pluſieurs autres de non » moindre néceſſité.

» Ces raiſons, outre toutes celles » qu'on pourroit ajouter, m'engagent » à dire ; que ces Iles n'ont jamais pû » avoir de communication avec le Pé» rou & le Mexique, encore moins » avec la Nouvelle Guinée ou les Phi» lippines ; les vents étant contraires » pour aller de ces deux Contrées juſ» qu'ici.

» Depuis ces quatre Iles, on ne voit » aucune Terre ſous la même Latitude. » Les embarcations de ces Peuples ne » ſont propres qu'à de petits Voyages. » De quelle façon ont-ils donc pû s'y » rendre pour aller dans des lieux ſi » éloignés ? La plus vraiſemblable, c'eſt » que lorſqu'ils ſortent d'un endroit, » d'où ils ne voient pas la Terre, ils » côtoyent celle dont ils partent, juſ» qu'à ce qu'ils apperçoivent celle où » ils veulent aller. S'ils perdoient ab» ſolument la Terre de vûe, il faudroit » de toute néceſſité qu'ils euſſent quel-

» que connoiſſance de la Bouſſole, ce » qui n'eſt pas; ſans parler des courans, » des vents contraires, ou autres in- » convéniens, qui peuvent leur faire » perdre leur route. La plus grande » preuve, qu'on puiſſe donner de ce » qu'on vient de dire, c'eſt que les » meilleurs Pilotes, bien fournis de tout » ce qui manque à cette Nation, s'ils » perdent la Terre de vûe pendant » deux ou quatre jours, ne ſavent ni » ne peuvent déterminer l'endroit où » ils ſont. Il faut qu'en général les inſ- » trumens de la Navigation de ces In- » ſulaires ſoient leurs propres yeux, & » la brieveté de leurs courſes. Quand » on leur ſuppoſeroit une connoiſſance » des Etoiles, plus grande qu'ils ne » l'ont ſans doute; quand les nuages ne » déroberoient jamais ces Aſtres à la » vûe; quand il ſeroit auſſi poſſible, » qu'il l'eſt peu, de tenir la haute Mer » ſans autres guides, les Inſulaires n'en » ſeroient pas plus en état de faire des » Voyages de long cours : car bien » qu'il ſoit vrai, que les plus novices » dans l'Art de la Navigation, puiſſent, » en partant d'une petite Ile, peu éloi- » gnée de la Terre, aller à la recher- » che de cette Terre ſi elle eſt d'une

MINDANA. 1599.

MINDANA. 1596.

» grande étendue, parceque, s'ils ne
» touchent pas dans un endroit, ils
» vont toujours aborder dans un autre;
» il n'en eſt pas de même de ceux qui
» partant, ſoit de la Terre ferme, ſoit
» d'une Ile, iroient à la recherche
» d'une Ile petite & éloignée.

» Cependant, parmi les Indiens de
» ces quatre Iles, il y en avoit quel-
» ques-uns mulâtres, & cette différence
» de couleur marque qu'ils ont commu-
» niqué avec quelqu'autre Peuple. On
» peut encore faire attention, que ces
» quatre Iles ſont petites, & que les
» grandes peuvent à peine contenir
» leurs Habitans; ce qui entraîne des
» émigrations : en ſorte qu'ils s'en dé-
» tache de tems à autre, qui vont cher-
» cher d'autres Iles, où ils puiſſent
» vivre avec plus de commodité, ſans
» parler de ce que ſouvent ils ſe ſépa-
» rent à cauſe de leurs diviſions inteſ-
» tines. L'amour de la liberté, ou
» celui de la domination, ſuffirent quel-
» quefois pour les y conduire. Ainſi
» l'on doit conjecturer qu'au Sud-Eſt,
» au Sud, au Sud-Oueſt, & même juſ-
» qu'à l'Oueſt, il y a d'autres Iles, qui
» ſe ſuivent de proche en proche, ou
» une Terre ferme, qui ſe prolonge

» jusqu'à la Nouvelle Guinée, peut-» être jusqu'au voisinage des Philippi-» nes, ou au contraire jusqu'à celui de » la Terre, au Sud du Détroit de Ma-» gellan : puisqu'on ne connoît aucun » autre endroit par où ces Iles aient pû » se peupler sans miracle. Si l'on va » d'un côté ou d'un autre, ou de tous » les deux, il y a grande apparence » qu'on trouvera beaucoup d'Iles ou » de Continens, qui seront précisément » les antipodes des meilleures Contrées » de l'Europe, de l'Afrique & de l'A-» sie, où Dieu a créé, entre le vingtie-» me & le soixantieme degré, les Hom-» mes propres aux Lettres, aux Armes, » à la Police, en les plaçant dans la » température qui leur convient. On » doit donc s'attendre, qu'on trouvera la » même disposition dans ce Terroir & » dans les Habitans de ces Parages, en » faisant attention que le Pays inconnu » a plus de cinq mille lieues de Longi-» tude & dans quelques endroits soixan-» te; quatre-vingt degrés de Latitude, » & peut - être plus : enfin qu'il reste » encore à découvrir au-delà du quart » de notre Globe.

MINDANA. 1596.

» Sans parler de beaucoup d'autres » raisons, qu'on pourroit apporter pour

MINDANA. 1596.

» preuve de ce que j'avance, il eſt avéré, » que dans toutes les Mers du Monde, » quand on découvre de petites Iles, » fort éloignées des autres Côtes, au- » cune ne ſe trouve peuplée : toutes au » contraire ont été trouvées ſans Habi- » tans, ſi l'on excepte les Iles des Lar- » rons, dont ont aſſure qu'elles ſont une » Cordiliere, qui aboutit au Japon : » (ce qui eſt vrai, puiſque par quelque » plage de Mer qu'on aille, du Mexi- » que aux Philippines, on rencontre » toujours cette Cordiliere d'Iles). Par » exemple, les Terceres, l'Ile de Ma- » dere, celles du Cap Verd, & les au- » tres petites Iles de l'Ocean Atlanti- » que, pour être trop loin & trop en- » golfées dans la Mer, étoient déſertes, » quand on les a vûes la premiere fois, » au lieu que les Canaries, ſituées à la » vûe de la Terre ferme d'Afrique, ſe » ſont trouvées peuplées. Si des Iles à » portée, voiſines de l'Europe & de » l'Afrique, où la Navigation eſt con- » nue depuis ſi long-tems, ont été in- » connues pendant tant de ſiecles, & » n'ont été découvertes & peuplées » que par haſard ; que dirons-nous de » ces quatre nouvellement découver- » tes, dans un ſi vaſte Ocean, qu'on a

» trouvées peuplées de gens, qui, ainsi » que leurs voisins, ignorent l'Art de » naviger « ?

MINDANA. 1596.

Voyage de Fernand Quiros, en 1606.

Eclairciſſemens ſur ce Voyage.

CE FUT EN 1606, que Fernand de Quiros, Portugais de Nation, parti de Lima, ſur la Flotte de Louis Paz de Torres, en qualité de Pilote, découvrit les Iles de ſon nom, à vingt degrés de Latitude & deux cens quarante de Longitude. De-là continuant ſa route toujours entre le vingtieme & le dixieme parallele, il parcourut diverſes autres Iles inconnues, dont il donne la deſcription. Sa Relation, l'une des plus curieuſes que l'on puiſſe avoir ſur ces Parages ſi peu fréquentés, doit être comparée avec celle de Guillaume Schouten & celle de l'Amiral de Roggeveen, les deux ſeuls Navigateurs qui, après lui, aient bien vû le même Canton de la Mer du Sud. L'Auteur de cette derniere Relation lui rend la juſtice de dire, qu'il a reconnu, par ſa propre expérience, combien le recit de Quiros étoit fidele. Notre Navigateur fit enſuite rencontre, à cent qua-

QUIROS. tre-vingt-ſept degrés de Longitude; d'un vaſte Continent, qu'il nomma la *Terre Auſtrale*, ou *Terre du St. Eſprit*. C'eſt ici la premiere fois que l'on trouve le nom de *Terre Auſtrale*; & c'eſt à cette époque, qu'il faut fixer la ſeconde découverte du Continent, ou du moins d'une longue étendue de Terre continue: car il n'eſt pas entierement certain que ce ſoit la Nouvelle Guinée qu'Alvare Savedra vit en 1524; & long-tems auparavant Paulmier de Gonneville avoit fait, dans ces Mers, la découverte dont on a lu l'hiſtoire. Le Pays, quoiqu'aſſez mal peuplé, eſt fertile, & produit ſur-tout des bois & des racines propres à faire de très belles teintures. Les Habitans ſont dociles, & vont à demi-nus. On crut d'abord que toute cette étendue de Côtes, qui n'eſt réellement qu'un amas de grandes Iles, ne formoit qu'un même Continent avec la Terre de Feu, au Sud du Detroit de Magellan. Soit que Quiros ait été ou non dans cette idée, il perſiſtoit à croire, ainſi qu'on va le voir, que cette Terre n'avoit pas moins d'étendue, qu'il y en a de l'Eſpagne à la Grande Tartarie. C'etoit en comprenant, dans la même Plage, toute la

surface du Globe, contenue depuis les Iles S. Bernard jusqu'à la Terre du S. Esprit ; peut-être même aussi la Nouvelle Bretagne, la Nouvelle Guinée, la Carpentarie, la Nouvelle Hollande, la Terre de Diemen, la Nouvelle Zélande, la Terre Australe, proprement dite, & les Iles de Salomon. Mais il est très douteux qu'il ait eu connoissance de toutes ces Terres; & il y a grande apparence que ces grandes Terres, qu'on croyoit ne former qu'un Continent, sont séparées les unes des autres par des bras de Mer. Du moins l'on n'en peut douter à l'égard de la Nouvelle Zélande, depuis qu'Abel *Tasman* l'a laissée à droite, en traversant, du Midi au Septentrion, un large bras de Mer, qui la sépare des autres Terres. Quiros prit terre dans un Golfe, à l'embouchure de deux Rivieres. Il nomma ce Golfe *S. Jacques* & *S. Philippe*, & les deux Rivieres *Jourdain* & *S. Sauveur*. Le Golfe entre dans les terres jusqu'à vingt lieues, & les Vaisseaux y sont fort bien à l'abri des tempêtes. Torres & Quiros, à leur retour, présenterent de grands Mémoires à la Cour d'Espagne, au sujet d'une Colonie qu'ils proposoient de conduire en

QUIROS.

QUIROS. ces Contrées. Mais le nombre d'affaires, dont le Gouvernement d'Eſpagne étoit ſurchargé, ſous le regne de Philippe III, rendit toutes leurs inſtances inutiles. Sans leur donner de refus en forme, l'affaire fut traînée en longueur juſqu'à la mort de Quiros, après laquelle on la perdit totalement de vûe. Comme c'eſt ici la premiere Relation que nous ayions d'un Canton des Terres Auſtrales, dont la poſition ſoit déterminée, on ne craindra pas de donner quelqu'étendue à l'Extrait ſuivant du Mémoire de Quiros; ſans diſſimuler néanmoins que les choſes y paroiſſent un peu exagérées & peintes de couleurs plus belles qu'elles ne le ſont en réalité. On va faire précéder un abregé de la Relation même de tout le Voyage, inſérée par *Torquemada* dans ſa grande Hiſtoire des Indes. Cet Hiſtorien a eu, entre ſes mains, l'Original des Journaux, ſoit de Quiros, ſoit de Torres: car dans la ſuite du recit il s'exprime ſouvent à la premiere perſonne, comme avoit fait l'Auteur même du Journal. On le dégage ici de quantité de circonſtances peu utiles, auſſi-bien que du ſtyle empoulé, dont l'avoit chargé Torquemada.

» Le Roi d'Espagne, Philippe III, » curieux de perfectionner les découvertes faites dans les Mers pacifiques, » par Ferdinand Gallego & par Alvare » de Mindana, sous le regne de Philippe II, son Pere, envoya, dans ce » dessein, au Pérou, Fernand de Quiros, qui avoit déja couru ces Parages » avec Gallego. La Cour de Rome & » le Conseil d'Espagne lui donnerent » les dépêches les plus honorables, avec » un ordre adressé au Comte de *Monterey*, Viceroi du Pérou, pour faire » armer deux Navires aussi forts, & » aussi bien pourvus qu'on en eut jamais équipé pour la Mer du Sud. » Quiros, perdant le souvenir des » cruels travaux qu'il avoit déja essuyés durant onze années, en de pareilles recherches, partit le 21 Décembre 1605, faisant voile sur la » route de la Nouvelle Guinée. Le 26 » Janvier 1606, les deux Navires découvrirent, à leur Sud-Ouest, à mille » lieues du Pérou, vers le vingt-cinquieme degré de Latitude, une petite » Île rase, d'environ quatre lieues de » circuit, où l'on appercevoit de l'eau » & quelque verdure; mais on ne vit » aucun lieu d'abordage, & la Mer y

QUIROS.

1606. Départ du Pérou.

Iles Saint Bernard.

QUIROS. 1606.

» étoit ſans fond, même dans une eſpe-
» ce d'Anſe. Deux jours après, ils en
» découvrirent encore une autre, au-
» tour de laquelle on voyoit voler beau-
» coup d'Oiſeaux. Elle eſt haute & en
» plaine au ſommet. La Côte eſt telle-
» ment en précipice, que le Vaiſſeau,
» n'ayant que vingt braſſes de ſonde
» à la proue, ne pouvoit trouver le
» fond à la poupe avec deux cens braſ-
» ſes. Une grande tempête accueillit ici
» l'Eſcadre. Après qu'elle fut diſſipée,
» on vit une autre Ile, d'environ trente
» lieues de circuit, noyée au milieu,
» & entourée comme d'un mur de chauſ-
» ſée, couvert de corail (1). On n'y
» put trouver ni fond ni Port, & il
» fallut renoncer à l'eſpérance de fai-
» re ici de l'eau & du bois, dont on
» avoit grand beſoin. A la ſuite de cette
» Ile on en vit cinq ou ſix vers dix-huit de-
» grés quarante minutes de Latitude (2).

(1) Il y a, dans l'Ile de Ternate, un quai naturel, fait d'une ſorte de pierre, qui ſe change en corail, lequel après avoir jetté enſuite pluſieurs branches ſe convertit de rechef en pierre en vieilliſſant, & de cette pierre on fait de très bonne chaux *Argenſol. Hiſt. des Moluq. Liv. II.* Les Naturaliſtes jugeront ſi ce fait favoriſe, ou non, l'opinion preſque généralement reçue aujourd'hui, que le corail n'eſt point une plante marine, mais l'ouvrage de certains inſectes aquatiques.

(2) Nos Cartes les placent plus loin de la Ligne & plus près du Continent.

» C'étoit le 9 Février. La joie fut » grande, peu de jours après, d'apper- » cevoir une Côte, où la terre paroiſ- » ſoit nouvellement remuée; ſigne cer- » tain qu'elle avoit des Habitans. Le » petit Vaiſſeau mouilla ſur dix braſſes, » fond de roches, ſans abri & mal aſſu- » ré. On mit quarante Hommes dans » les Canots pour aller au Rivage, ſur » lequel une centaine d'Indiens nous » faiſoient des ſignes. Mais la Mer bat- » toit, contre la Côte, d'une maniere » ſi terrible, qu'il ne fut jamais poſſible » de prendre terre, quelque riſque qu'on » ſe fût déterminé de courir, pour en » venir à bout; les Canots ayant man- » qué d'être pluſieurs fois ſubmergés » par le coup de la vague, & la quantité » d'eau qu'elle jettoit dedans.

QUIROS. 1606.

» Nos gens étoient prêts à s'en re- » tourner, fort triſtes pour eux & pour » nous, à qui ils alloient rapporter de » ſi mauvaiſes nouvelles, dans le be- » ſoin où nous étions d'avoir de l'eau, » & dans les bonnes diſpoſitions où les » Inſulaires paroiſſoient être à notre » égard; lorſqu'un jeune Homme, nom- » mé François *Ponce*, ſe leva d'un air » audacieux, criant, qu'en une telle » extrémité, il ſeroit honteux de retour-

Quiros. 1606.

» ner vers la Flotte ſans y porter du ſe-
» cours, & d'être arrêté par le péril
» préſent, après en avoir bravé tant
» d'autres; qu'il alloit ſe jetter à la na-
» ge, & tenter de gagner le Rivage, au
» haſard d'être briſé contre les écueils.
» En diſant ces mots, il ſe déshabilloit
» à la hâte, & ſe jetta dans la Mer, ga-
» gnant à la nage l'endroit où la Mer
» battoit avec tant de fureur contre la
» Côte. Les Sauvages montrerent, par
» leur geſtes, quelqu'inquiétude de ſon
» ſort, qui ſans doute eût été malheu-
» reux, ſi ceux-ci, charmés de ſon cou-
» rage, ne ſe fuſſent avancés dans l'eau
» pour lui aider. Ils l'amenerent à ce
» Rivage avec de grandes marques d'a-
» mitié, en le baiſant ſur le front à di-
» verſes repriſes, & recevant de bonne
» grace les careſſes qu'il leur rendoit de
» ſon côté. Trois des nôtres, voyant
» ceci, ſe jetterent à la Mer, & arrive-
» rent de même. Les Inſulaires étoient
» armés, les uns de gros bâtons, les
» autres de lances brûlées par le bout,
» longues de vingt-cinq à trente pal-
» mes. Ils ont leur habitation près du
» Rivage, dans des cabanes de paliſſa-
» des, entre des palmiers, dont le fruit
» fait leur nourriture ordinaire, avec du

Mœurs des Inſulaires.

» poisson de Mer. Ils vont nus. Ils sont » de couleur olivâtre, d'assez bonne » mine, & bien proportionnés. Nos » gens firent leur possible pour les dé- » terminer, par signes, à venir au Vais- » seau; mais en vain. Ainsi ils regagne- » rent assez tristement les Canots, & se » mirent à la rame. Neuf ou dix des In- » sulaires les voyant s'éloigner, s'avan- » cerent, en se mettant dans l'eau. Nous » nous arrêtâmes. On leur fit de nou- » velles caresses : on leur donna de pe- » tits présens, qu'ils reçurent avec » grande joie; mais quand il fallut les » faire monter dans la Barque, ils ne » purent jamais s'y résoudre, & ils s'en » retournerent à terre. Nous allâmes » donc huit lieues plus loin, chercher » quelques secours. Les Chaloupes n'a- » borderent qu'avec les mêmes risques, » la Côte étant garnie de Brisans, que » la Mer couvroit d'écume. Il y avoit, » près du Rivage, un petit Bois, dans » lequel nos gens entrerent, cherchant » de l'eau & quelque habitation. Le » Bois étoit si épais, que les Espagnols » étoient obligés de se frayer un che- » min, en coupant les branches avec » leurs épées. Ils trouverent, au milieu, » une Place ronde, entourée de petites

QUIROS. 1606.

Leur Culte.

QUIROS. 1606.

» pierres, avec un tas de plus grosses » pierres de bout, en forme d'autel ; » d'une coudée & demie de haut, ap- » puyé contre un grand arbre. De grof- » ses touffes de feuilles de palmiers, » attachées au tronc de l'arbre, pen- » doient sur cet autel. C'étoit sans doute » un lieu sacré, où ces Barbares alloient » rendre leurs hommages au Prince des » ténebres. Nos gens, sous des meil- » leurs auspices, couperent un arbre, » & y planterent l'étendart de la Croix. » Au-delà de ce Bois, ils en trouverent » un autre, & des Prairies humides, ar- » rosées de quelques flaques d'eau sau- » mâche, qui ne valoit rien à boire. Ils » étancherent leur soif avec des noix » de cocos, & ne trouvant point d'eau, » ils se chargerent de ces noix, pour en » porter à leurs Camarades, marchant » le long du Rivage dans l'eau jusqu'aux » genoux. Quelques-uns d'eux, qui » s'étoient séparés de la Troupe, trou- » verent une Femme si vieille, qu'il y » avoit de quoi s'étonner qu'elle pût se » tenir sur ses pieds ; cependant sa taille, » encore assez bien prise, son air, paf- » sablement dispos, son visage, quoi- » que sec & ridé à l'excès, montroient » qu'elle avoit eu d'assez beaux traits

» dans sa jeunesse. Nous lui fîmes signe
» de venir avec nous aux Navires, ce Quiros. 1606.
» qu'elle exécuta tout de suite, sans
» aucune marque de crainte ni d'inquiétude.
» Le Capitaine, après qu'elle eut
» bû & mangé d'un air assez gai, la fit
» habiller, lui fit signe d'aller dire, à ses
» Compatriotes, que nous voulions être
» leurs amis, & donna ordre à nos gens
» de la ramener sur le Rivage, où elle
» les conduisit du côté opposé à celui
» qu'ils avoient pris d'abord, leur montrant,
» de la main, que les Habitations
» étoient de ce côté-là. Sur ces entrefaites,
» on découvrit cinq ou six Pirogues
» étroites, voguant au moyen de leurs
» voiles latines, d'un tissu de palmettes
» recousues avec du fil du même arbre,
» & fabriquées à-peu-près comme les
» nattes de même étoffe, dont les Femmes
» du Pays se couvrent de la ceinture
» en bas. Les Indiens sauterent de
» leurs *Almadies* sur le Rivage, & vinrent
» à la Troupe des Espagnols, où,
» dès qu'ils apperçurent la vieille Femme
» parmi eux, ils coururent l'embrasser,
» s'émerveillant de la voir ainsi
» vêtue, & firent de grandes caresses à
» nos gens. Notre Sergent *Pedro* s'adressa
» au Chef des Indiens, Homme Chef des Indiens.

QUIROS. 1606.

» robuste ; de belle taille, bien proportionnée, le front & les épaules larges, portant sur la tête une espece de couronne de petites plumes noires ; aussi douces & fines que de la soie. Ses cheveux rouges & crépus lui tomboient à moitié des épaules. Nos gens furent si étonnés de voir un Homme, qui n'étoit pas blanc, avec une chevelure si rouge, qu'ils crurent que c'étoient des cheveux de Femme, qu'il avoit mis sur sa tête. Pedro lui fit signe de venir aux Vaisseaux, où il seroit régalé. L'Indien monta dans nos Chaloupes avec quelques-uns des siens : mais à peine fut-on embarqué, que ceux-ci, saisis tout-à-coup d'une épouvante subite, se jetterent à l'eau, fuyant vers le Rivage. Leur Chef en alloit faire autant, si les nôtres ne l'eussent retenu par force, en l'embrassant par le milieu du corps, & voguant au Vaisseau le plus vîte qu'ils pûrent. Le Barbare s'agitoit comme un furieux, remuant les bras avec une grande vigueur ; mais ses efforts furent inutiles. On l'amena au Vaisseau, où, après l'avoir régalé & habillé, on le remit à terre en liberté. On fit bien de ne pas

» perdre de tems pour le retour, car les » Indiens, voyant emmener de force » leur Chef, s'étoient assemblés, au » nombre d'une centaine de gens, ar» més de lances & de bâtons, & étoient » prêts à faire un mauvais parti à qua» tre ou cinq Espagnols restés sur la » Côte : mais quand ils apperçurent » leur Chef, qui revenoit, ils abandon» nerent la poursuite des Espagnols » pour venir à lui. Sans doute qu'il leur » fit part du bon traitement qu'il avoit » reçu ; car l'entrevue se passa en caref» ses réciproques, après lesquelles ils » firent signe qu'ils alloient se rembar» quer sur leurs *Almadies*, pour retour» ner dans leur Canton. Les nôtres, » après avoir appris d'eux que nous » devions trouver de grandes Terres » sur notre route, les saluerent, en se » séparant, d'une décharge d'arquebu» se, faite assez hors de propos ; car les » gens du Vaisseau la prirent pour une » hostilité, qui les inquiéta fort. Le » Chef, en quittant Pedro, lui donna » sa couronne de plumes noires, faisant » signe que c'étoit tout ce qu'il avoit » de plus précieux. Les Indiens vogue» rent vers un petit Ilot, & les nôtres » revinrent à l'Escadre, où l'on avoit

QUIROS. 1606.

» pris la hauteur de dix-sept degrés » quarante minutes. On remit à la voi- » le, & depuis le 14 Février on dé- » couvrit quelques autres Iles, sans » aucun lieu propre à l'abordage. Ce- » pendant les besoins de prendre Terre » étoient de plus en plus pressans. On » envoya cinquante Hommes dans les » Chaloupes chercher un Port. Ils trou- » verent tant de Poissons & d'Oiseaux » sur la Côte, qu'on les y prenoit à la » main. Les palmiers y étoient aussi en » abondance; mais l'eau douce, dont » nous avions le plus grand besoin, y » manque: aussi la Terre est elle sans » Habitans. Elle peut avoir huit ou dix » lieues de tour: elle a au milieu un » grand Lac d'eau salée. Il en est de » même de plusieurs autres Iles, que » nous abandonnâmes pour n'y avoir » point trouvé d'eau douce; nous les » nommâmes *S. Bernard* (3).

Productions du Pays.

Avantures dans l'Ile de la belle Nation.

» Le 2 Mars, on découvrit une nou- » velle terre cultivée. Le petit Bâtiment » s'approcha d'une Habitation de caba- » nes palissadées, dans un enfoncement » du rivage, d'où il sortit une centaine » d'Indiens bien plus méchans qu'ils ne » le paroissoient: car ce sont les plus

(3) Latitude 10 degrés & demi, Longitude 229.

» blancs, les plus beaux & les mieux » faits que nous ayons trouvés en ce » trajet. Ils étoient au nombre de qua- » tre ou cinq, dans de petites Pirogues » fort légeres; faites d'un seul tronc » d'arbre. Ils vinrent hardiment autour » du Vaisseau, faisant des menaces & » brandissant leurs longues lances. On » leur jetta, du Vaisseau, quelques vi- » vres & quelques vêtemens pour les » apprivoiser. Là-dessus un de ces Sau- » vages s'avança, d'un air arrogant, » dans une petite Pirogue, faisant des » cris & des gestes furieux du bras & » de la jambe. Il avoit un bonnet de » palmette, & une espece de camisole » rouge de même tissu. Il s'approcha de » la galerie de la poupe, où nous étions » à considérer ses bravades, & prenant » sa lance à deux mains, il la jetta de » toute sa force contre nous, s'éloi- » gnant ensuite d'une grande vîtesse. Il » fut heureux, dans cette conjoncture, » que nous n'eussions point d'arque- » buse prête à tirer. On le menaça tant » qu'on pût de la voix; ce qui ne l'em- » pêcha pas de revenir à la charge. Le » Capitaine, qui ne vouloit pas effa- » roucher les Indiens, fit tirer un coup » de mousquet sans balle, pour l'épou-

QUIROS. 1606.

» vanter ſeulement. Mais, ſans s'ef-
» frayer du bruit, il continua de bran-
» dir ſa lance, tournant tout autour du
» Navire dans ſa Pirogue, avec une
» viteſſe incroyable. On deſcendit ſoi-
» xante hommes dans la Chaloupe pour
» leur donner la chaſſe. Ils ſe mirent à
» l'environner, faiſant leurs efforts pour
» l'enfoncer dans l'eau, tandis qu'une
» autre troupe nombreuſe, nouvelle-
» ment ſurvenue, jetta une corde ſur la
» proue de la Pinaſſe, dans l'eſpérance
» de la tirer à bord.

» Quand ils virent qu'on coupoit
» leur corde, ils tâcherent de l'attacher
» à nos cordages. En un mot, on eut
» aſſez de peine à s'en défaire à coups
» d'arquebuſe, qui en bleſſerent & tue-
» rent quelques-uns, entr'autres celui
» qui s'étoit ſi long-tems obſtiné à nous
» attaquer. Le Commandant donna
» ordre de ſe préparer à faire, le len-
» demain, une deſcente à terre, pour
» y prendre une proviſion d'eau & de
» bois, ſuffiſante au deſſein que nous
» avions de continuer la recherche du
» Continent : car nous jugions qu'un ſi
» grand nombre d'Iles ne pouvoient
» qu'être détachées de quelque grande
» Terre voiſine. Soixante hommes deſ-

» cendirent dans les Chaloupes, pour » remorquer la Pinaſſe juſqu'auprès d'u- » ne chauſſée naturelle, contre laquelle » la Mer battoit avec fureur. C'étoit » pourtant l'endroit où la deſcente étoit » le plus pratiquable. Mais à peine » quelques-uns des nôtres eurent-ils » mis pié à terre, que cent cinquante » Inſulaires vinrent tomber ſur eux » lances baiſſées. Notre inquiétude fut » d'autant plus grande, à cette vue, » que le Commandant Paz de Torrez » étoit du nombre de ceux qui avoient » mis les premiers le pié ſur le rivage, » en entrant dans l'eau juſqu'au col. » Mais le feu de la mouſqueterie des » Chaloupes ayant fait fuir les Barba- » res plus vîte qu'ils n'étoient venus, » la deſcente ſe fit avec un peu moins » de difficulté, quoique toujours avec » grand danger, la violence du vent » augmentant l'agitation & la vague. » La Troupe, miſe en ordre de bataille, » s'achemina vers une Habitation, d'où » l'on vit ſortir une douzaine de Vieil- » lards, portant des torches allumées, » d'une eſpece de bois réſineux qui » brûle comme un flambeau. C'eſt par- » mi eux un ſigne de paix & d'amitié. » Ils nous firent entendre que les Hom-

QUIROS. 1606.

QUIROS. 1606.

» mes s'étoient enfuis dans un bois voi-
» ſin, où ils avoient déja caché leurs
» Femmes & leurs Enfans, près d'une
» lagune ſalée dans les terres que la Mer
» inonde quand elle eſt haute. En effet,
» nous vîmes ſortir, de ce bois, un
» Sauvage, qui à notre vûe, s'expoſant
» aux derniers périls pour ſauver un de
» ſes Camarades, bleſſé d'un coup de
» nos armes à feu, nous donna un
» exemple de courage & d'amitié digne
» des plus grands éloges. Ces pauvres
» Vieillards, pénétrés de frayeur, ſe
» proſternerent devant nous, avec leurs
» torches & des rameaux verds, dont
» un d'entr'eux nous préſenta un faiſ-
» ceau en tremblant. Torrez en fit re-
» vêtir un autre d'un habit de taffetas;
» & comme il paroiſſoit plus diſpos que
» les autres, il lui fit ſigne de nous gui-
» der où il y avoit de l'eau. L'Indien
» marcha, d'un air aſſez content, du
» côté de Lac vers lequel le gros des
» Inſulaires s'étoit retiré. La troupe,
» qui le ſuivoit, fut bien joyeuſe à la
» vûe d'un ruiſſeau, & bien triſte d'en
» trouver l'eau ſalée : car tout le monde
» mouroit de ſoif. On trouva là un In-
» ſulaire qui avoit de l'eau douce plein
» une noix de cocos. On lui demanda

où

» où il l'avoit prise; il fit signe que c'é- Quiros. 1606.
» toit de l'autre côté de la lagune. Tor-
» rez détacha sept Soldats, guidés par
» l'Insulaire, pour l'aller reconnoître. Ils
» passerent à travers de certains jardins,
» ou enclos, dans lesquels les Indiens
» s'étoient tapis. Mais, dès qu'ils virent
» les nôtres, ils se leverent, & vinrent
» à eux en faisant des signes de paix;
» sur tout les Femmes, qui étoient d'u-
» ne jolie figure & d'un air tout-à-fait
» agréable. On ne peut trop s'étonner
» de la blancheur extrême de ce Peuple
» barbare, dans un climat où l'air, le
» Soleil & le froid, auxquels les Natu-
» rels sont sans cesse exposés, devroient
» les hâler & les noircir. Ces Femmes
» Sauvages effaceroient nos beautés
» Espagnoles, si elles étoient parées &
» façonnées par le commerce du monde.
» Elles sont vêtues, de la ceinture en
» bas, de fines nattes de palmier, bien
» tissues, & d'un petit manteau de
» même sur les épaules. Elles nous jet-
» terent un coup d'œil doux & sou-
» mis; puis elles vinrent nous embras-
» ser avec les plus grandes marques
» d'amitié. Nos gens furent bien satis-
» faits de voir les choses tourner ainsi
» à la paix. L'Insulaire, qui les gui-

QUIROS. 1606.

» doit, les mena près d'une ſource
» d'eau douce, dont le filet étoit ſi pe-
» tit, qu'il n'auroit pû ſuffire aux be-
» ſoins de l'Eſcadre. On envoya dire
» toutes ces nouvelles au Commandant,
» qui, de ſon côté, dépêcha un Meſ-
» ſager, pour les apprendre à la Troupe
» reſtée ſur le rivage, & aux gens des
» Navires. Cet homme repaſſant dans
» l'Habitation, ſans autre arme que
» ſon épée à la main, fut attaqué par
» une dixaine de Barbares, qui fondi-
» rent en troupe ſur lui, armés de
» bâtons pointus, & de pieux brûlés.
» Un d'entr'eux lui porta un coup de
» demi picque, qu'il para de ſon épée.
» Mais il ne put s'en venger, ayant
» trop de gens ſur ſes bras. Les cris
» qu'il faiſoit attirerent bien-tôt les
» Eſpagnols de toutes parts, aſſez à
» tems pour lui ſauver la vie, mais
» non pas pour l'empêcher d'être bien
» bleſſé au bras & à la tête. Une dé-
» charge, faite ſur ces Barbares, en
» tua quatre ou cinq, & en bleſſa d'au-
» tres. Parmi ceux qui périrent en cette
» occaſion, on fut dans la plus grande
» ſurpriſe d'en voir un, qui, nud &
» mal armé, défendit long-tems ſa vie,
» contre vingt Soldats Eſpagnols ar-

» més d'épées & de rondaches, faisant » le moulinet avec un gros bâton, d'u- » ne telle force qu'aucun des nôtres » n'osoit l'approcher. Il donnoit des » coups furieux, & blessoit nos gens » malgré leurs boucliers. Enfin, épuisé » de fatigue, accablé par le nombre, » percé de coups, il ne cessa de se dé- » fendre qu'en tombant roide mort, » mordant la terre de rage, & laissant » les nôtres dans l'admiration de sa » valeur, & dans le regret d'avoir ôté » la vie à un homme, qui avoit si bien » su la défendre.

QUIROS. 1606.

» Nous nous remîmes à la poursuite » du reste de la troupe Indienne. Tous » avoient pris la fuite au loin. On ne » vit plus qu'un vieux & une vieille, » probablement le mari & la femme, » qui se sauvoient le plus à la hâte que » leur âge pouvoit le permettre. » L'Homme, se voyant près d'être » atteint par les nôtres, fit signe à la » Femme de le quitter & de se jetter » à l'écart dans une brouffaille voi- » sine; l'Homme fut pris. On l'emme- » noit dans l'espérance de tirer de lui » quelque connoissance sur le Pays, » lorsque sa Femme revint d'elle-même » se mettre entre nos mains, disant à

QUIROS. 1606.

» son mari, à ce que nous pûmes pré-
» sumer, qu'elle aimoit mieux mourir
» avec lui, que de se sauver seule. On
» les conduisit tous deux aux Cha-
» loupes.

» Le danger fut plus grand que ja-
» mais en quittant la Côte, tant la
» lame étoit terrible sur les écueils. Les
» coups de Mer faillirent à nous faire
» périr cent fois. Il fallut laisser à terre
» les jolies nattes, les noix de cocos &
» les autres rafraîchissemens, que l'on
» devoit porter à la Flotte, trop heu-
» reux de pouvoir sauver les armes,
» & d'arriver aux Navires bien tristes,
» mouillés de la tête aux piés, meurtris
» par les brisans, mais assez contents
» de n'avoir eu personne de tué ni de
» noyé. Cette Ile, que nous nommâ-
» mes de *la belle Nation*, court Nord
» & Sud, & peut avoir six lieues de
» tour (4).

Ile Ste. Croix.

» Nous fîmes voile vers l'Ile *Sainte*
» *Croix*, que notre Capitaine, dans un
» précédent Voyage, avoit trouvée
» commode & fertile; bien que, par
» un mal-entendu, il fut arrivé une
» querelle entre les Insulaires & les Es-
» pagnols, où quelques hommes perdi-

(4) Latitude 13 degrés, Longitude 219.

» rent la vie de part & d'autre. La nuit » du Jeudi Saint, 22 Mars, il y eut » une Eclipſe de Lune totale. Nous » courûmes juſqu'au 7 Avril, laiſſant » des terres à baſbord & à ſtribord, » autant que nous en pûmes juger par » la quantite d'Oiſeaux & de Rochers » de pierre-ponce que nous apperce- » vions. L'après midi le grand Navire » vit, à l'Oueſt-Nord-Oueſt, une ter- » re noire & brûlée comme un Vol- » can. On mit en panne durant la nuit, » de crainte des baſſes. En s'avançant, » le lendemain matin, vers la terre, on » trouva douze ou quinze braſſes de » fond pendant deux heures de route : » puis une Mer ſans fond. Il fallut en- » core différer au lendemain neuvieme. » Torrez s'avança, dans le petit Vaiſ- » ſeau, longeant la bande du Sud- » Oueſt, dans un Canal entre deux » petites Iles, où il apperçut, non loin » du rivage, diverſes cabanes parmi » les arbres. On mouilla ſur vingt-cinq » braſſes, entre la grande Ile & les deux » Ilots. Les Barques allerent à terre, » d'où elles rapporterent, aux Navires, » quelque eau douce, des patates, des » cocos, des palmettes, des cannes » douces, & autres racines pour montre

QUIROS. 1606.

Eclipſe.

Débarquement à l'Ile Taumago.

QUIROS. 1606.

Citadelle des Insulaires.

» des productions du Pays. On prit là-» dessus le parti d'envoyer cinquante » ou soixante hommes, traiter avec les » Insulaires. Les nôtres, peu après leur » départ, découvrirent, au milieu d'un » Ilot, entouré de chaussées, un mon-» ticule de pierres vives, qui parois-» soit fait à main d'hommes, au-dessus » duquel il y avoit une soixantaine de » cabanes, couvertes de palmiers, & » garnies de nattes en dedans. Nous » apprîmes, depuis, que c'étoit une » Forteresse, où les Insulaires se reti-» rent quand ils sont attaqués par leurs » voisins, qu'ils attaquent souvent eux-» mêmes, ayant de grandes & bonnes » Pirogues, avec lesquelles ils font ca-» nal en toute sûreté. Nos gens prirent » terre, & commençoient à marcher » vers ce lieu, lorsqu'ils apperçurent, » près de la Côte, quelques-unes de » ces Pirogues pleines d'Indiens. Ils » apprêterent aussi-tôt leurs armes à feu, » & se mirent sur la défensive, mais ce » n'étoit pas le cas. Les Insulaires » avoient autant d'envie que nous d'a-» voir la paix, ils se mirent dans l'eau » jusqu'à la ceinture, pour gagner plus » promptement la terre, & vinrent de » notre côté, en nous saluant d'un air

» joyeux, & marchant vers l'habita- Quiros.
» tion comme pour nous guider, ayant 1606.
» à leur tête leur Capitaine, qui por-
» toit un arc au lieu de bâton. La vûe
» de tant de gens robustes continuoit
» cependant de nous tenir en crainte.
» Nous nous raprochâmes du rivage,
» de peur sur-tout qu'ils ne vinssent à
» submerger notre Canot, si nous nous
» en éloignions. Nous fîmes des signaux
» pour avoir du renfort à la Barque de
» la Capitane, & même à nos Vais-
» seaux, mouillés à portée de la vue;
» & quand nous nous vîmes en force,
» nous commençames à marcher vers
» l'habitation. Tous ces mouvemens de
» notre part avoient fait disparoître les
» Indiens. Nous marchâmes en bon or-
» dre avec de grandes précautions,
» regardant de tous côtés s'il n'y avoit
» point d'embuscade auprès des caba-
» nes; mais n'y trouvant pas une ame
» vivante, il fallut regagner le rivage,
» où nous élevâmes en l'air un linge
» blanc en signe de paix. Les Indiens
» revinrent alors à nous d'un air de
» gaieté. Leur Chef tenoit en main un
» rameau de palmes, qu'il offrit à Paz
» de Torrez en l'embrassant. Ses Com-
» pagnons en firent de même, & les

QUIROS. 1606.

» nôtres ne se sentoient pas de joie de » se voir si bien reçus dans un Pays, où » l'on trouvoit de l'eau & du bois, dont » l'Equipage avoit tant de besoin. Deux » Vieillards, survenus dans ces entre- » faites, poserent leurs armes à terre » sur le bord de la Riviere, & nous » saluerent d'une maniere soumise. Nous » comprîmes, par les gestes des Insu- » laires, que l'un des deux étoit le Pere » ou l'Oncle de leur Chef, nommé » *Taliquen*. Nous nous arrêtâmes ensem- » ble sur une petite esplanade au-devant » de la Forteresse. Si les Insulaires » étoient dans l'admiration de nos vê- » temens, nous n'y étions pas moins » de les voir si bien bâtis, si agiles & » si robustes.

Taliquen, Chef des Insulaires.

» Quand nous nous vîmes bien en » sûreté, & que le Chef des Indiens » avoit dispersé son monde de côté & » d'autre, ne gardant auprès de lui que » deux Insulaires & un petit garçon, » nous résolûmes aussi de prendre un » peu de repos après tant de fatigues. » On posa deux Corps-de-garde, l'un » sur la Côte, l'autre dans l'Habitation, » & le reste de nos gens s'étant desar- » més, se répandirent par la Forêt, où » ils cueilloient des fruits, tandis que

» les Sauvages amenoient, dans leurs » Pirogues, du bois & de l'eau pour » l'Eſcadre. C'étoit le jour de Pâque » fleurie (5) ; on célébra la Meſſe dans » une cabane, où la plûpart des gens de » l'Equipage firent leurs dévotions. » Nous reſtâmes ici ſept jours. Le beſoin » qu'on avoit, pour le reſte de la route, » de quelques Inſulaires, qui connuſſent » les parages, & entendiſſent la langue, » nous fit prendre la réſolution d'en » enlever quatre en partant. Leur Chef, » au déſeſpoir, vint lui-même au Vaiſ- » ſeau avec ſon Fils, pour les reclamer, » n'ayant rien pû obtenir, il s'en re- » tournoit fort triſte, lorſqu'il apperçut » le Canot, dans lequel on amenoit par » force ces quatre malheureux, qui, » dès qu'ils virent leur Chef, ſe mirent » à faire des cris lamentables. Celui-ci, » déterminé à riſquer ſa vie pour leur » liberté, donnoit, d'un air hardi, le » ſignal à ſes Pirogues ; mais le bruit » d'un coup de canon ſans boulet, que » nous tirâmes du Vaiſſeau, les effraya » tellement, que le Chef, faiſant un » geſte aux Captifs, pour marque qu'il

QUIROS. 1606.

(5) Il y a quelque erreur de date : car il a dit que l'Eclipſe de Lune étoit arrivée la nuit du Jeudi Saint, 22 Mars, en ce cas, le 8 Avril étoit le Dimanche après la Pâque de Quaſimodo.

QUIROS. 1606.

» n'étoit pas en ſon pouvoir de les dé-
» livrer, s'éloigna d'eux la larme à
» l'œil. Le lendemain, un de ces Inſu-
» laires ſauta dans la Mer, ce qui nous
» obligea de veiller ſur l'autre, que
» nous avions à bord : car on en avoit
» mis deux ſur chaque Vaiſſeau. Cepen-
» dant nous ne pûmes ſi bien faire, que
» celui-ci ne ſe jettât encore à la Mer,
» le 21 Avril, comme nous étions à
» vûe d'une belle Côte habitée au Sud-
» Eſt, pleine de bois de verdure, de
» palmiers & de terres cultivées. C'é-
» toit vers douze degrés de Latitu-
» de (6). Nous envoyâmes donner avis
» de notre perte au Vaiſſeau Amiral, ce
» qui n'empêcha pas qu'un de leurs
» priſonniers n'en fît autant ; & ſi le
» quatrieme ne ſuivit pas le même
» exemple, c'eſt qu'il étoit leur Eſcla-
» ve, & qu'il ſe trouvoit mieux traité
» parmi nous, qu'il ne l'avoit été chez
» les Maîtres de l'Ile *Taumago* (7).

» Torrez n'ayant pas beſoin de rafraî-
» chiſſemens, ne s'arrêta pas ſur cette
» Côte. Il y alla ſeulement un moment,
» parler aux Naturels, qui lui firent

(6) Longitude 191 degrés.

(7) On place cette Ile, Latitude 13°. Longitude 201°.

» présent de quelques noix de cocos, » & d'une mante de tissu de palmettes. » Ils lui donnerent signe, qu'il y avoit, » dans ce parage, de grandes terres » habitées par un Peuple plus blanc que » celui que nous venions de quitter. » Nous navigeâmes, faisant route au » Sud, par des vents assez variables jus- » qu'au 25 Avril, que nous vîmes par » proue, à quatorze degrés & demi (8), » une longue & haute Côte, que nous » appellâmes *Nuestra Senora de Luz* » (Notre-Dame de Lumiere), puis » une autre à l'Ouest, ensuite une autre » au Sud Est, garnie de hautes Monta- » gnes, dont on ne voyoit pas le bout. » La Côte étoit mauvaise, escarpée, » pleine de grosses sources d'eau, qui » se précipitoient en ravines dans la » Mer. Nous discernâmes, en appro- » chant, des jardins ou enclos semés, » & des Habitans, qui crioient de no- » tre côté, en nous montrant de rameaux » de palmiers. Les Insulaires, conti- » nuant de faire des signaux de paix, » par les fumées sur les Montagnes, & » s'approchant de nous sans armes, » dans leurs Batteaux, on envoya vers » eux un Officier, avec vingt Soldats,

QUIROS. 1606.

Peuple blanc.

Ile de la Luz, & Terre Australe du S. Esprit.

Description du Pays.

(8) Longitude 188 degrés.

QUIROS. 1606.

» armés de rondaches & de mousquets.
» Ils entrerent dans une grosse Riviere,
» qui couloit entre de belles roches
» vives, & dont la source paroissoit
» venir des Montagnes voisines. Nos
» gens virent, sur la plage, une quan-
» tité de Cochons semblables à ceux
» d'Espagne, & grand nombre d'Ha-
» bitans de trois couleurs; les uns tout
» noirs, les autres fort blancs, & che-
» veux & barbe rouges, les autres mu-
» lâtres, ce qui les étonna fort, & leur
» parut un indice de la grande étendue
» que cette Contrée devoit avoir. Ils
» furent encore plus étonnés, sur ces
» entrefaites, de voir, au milieu des
» signes de paix qu'on leur faisoit du
» rivage, un Indien sortir de derriere
» un rocher, se jetter dans la Mer avec
» impétuosité, & nager jusqu'à la Cha-
» loupe, où l'on se jetta sur lui, & on
» le fit prisonnier, dans la crainte que
» son intention ne fût de faire du mal à
» quelqu'un des nôtres : car il étoit
» brave & robuste; ses gestes des bras,
» & ses contorsions du visage, ne pro-
» mettoient rien de bon. Il avoit des
» bracelets de dents de Sanglier, raison
» pour laquelle on jugea que c'étoit un
» Cacique; & nous sûmes depuis, que

Nations de trois couleurs.

Quiros. 1606.

» nous ne nous étions pas trompés.
» D'un autre côté les gens de l'Esquif
» avoient engagé par leurs caresses, un
» Indien des Pirogues, à venir avec eux
» au Navire, où l'on vouloit le régaler,
» & lui faire des présens, afin qu'il
» nous servît d'entremetteur, pour traiter
» avec ses Compatriotes. On lui mit
» un fer au pié, de peur qu'il ne se
» sauvât; mais il rompit un chaînon
» avec ses mains, sans qu'on s'en apperçut,
» & sauta dans l'eau avec le
» cadenat & le reste de la chaîne pendue
» à son pié, nageant d'une grande
» vîtesse du côté de la rive. Nos gens,
» voyant que ce seroit tems perdu que
» de courir après lui, dans l'obscurité
» de la nuit, poursuivirent leur chemin.
» Cependant on avoit amené l'autre
» Indien au Capitaine, qui fit de son
» mieux pour le rassurer, & après l'avoir
» fait bien habiller, donna ordre
» qu'on le ramenât le lendemain matin
» vers les siens. On le tenoit néanmoins
» toujours aux ceps, de crainte qu'il
» ne s'échappât. Ceux de la proue, en
» faisant voile par un fort petit vent,
» entendirent une voix dans la Mer: on
» y courut. C'étoit l'Indien qui avoit
» rompu sa chaîne, & qui, dans l'im-

QUIROS. 1606.

» possibilité de gagner la terre, accablé » de lassitude, crioit au secours, aimant » encore mieux tomber entre les mains » de ses ennemis que de se noyer. On le » tira de l'eau; & on lui ôta la chaîne » du pié; on lui montra son Compa- » gnon pour le consoler. On leur donna » à manger, & on les laissa ensemble le » reste de la nuit. Le matin, notre Ca- » pitaine donna ordre qu'on leur cou- » pât la barbe & les cheveux, les fit » habiller de taffetas rouge, & leur re- » mit plusieurs pieces de même étoffe » pour échanger contre des vivres: » après quoi, les ayant embrassés fort » cordialement, il les fit conduire chez » eux. Le Cacique, en reconnoissance » du bon traitement qu'il avoit reçu, » donna à nos gens des Cochons, des » plantains, des figues d'une espece » bien différente de celles des Indes. » Celles-ci sont de belle couleur & » d'une odeur agréable. Il leur donna » aussi des patates & des racines d'igna- » mes, dont les Nationnaux font leur » nourriture habituelle.

Autre Nation.

» Ces bonnes gens ne nous virent » pas partir sans regret. Nous continuâ- » mes à courir le long de la Côte, dans » la Chaloupe, à la vue d'une autre

» Nation nombreuſe, de haute taille, QUIROS.
» plus griſâtre que la précédente. Ces 1606.
» gens nous parurent être des ruſtres
» de baſſe condition. Peu après qu'ils
» nous eurent fait des ſignes d'amitié,
» nous vîmes leurs Femmes fuir vers
» un bois, & auſſi-tôt ils nous déco-
» cherent une grêle de fleches, dont un
» de nos Eſpagnols fut légerement
» bleſſé au viſage. Notre mouſqueterie
» les fit repentir de leur malice; après
» quoi, la nuit s'approchant, la Cha-
» loupe revint à la Flotte raconter ce
» qui s'étoit paſſé.

» L'envie de connoître cette grande
» Terre, qu'on voyoit au Sud-Eſt,
» nous fit lever l'ancre. C'eux qu'on y
» envoya, le 30 Avril, rapporterent
» qu'ils avoient trouvé une bonne
» Baie, large, bien à l'abri, bon mouil-
» lage ſur trente braſſes, que la Côte
» s'étendoit fort au loin en retour; dé-
» clinant au Sud-Sud-Oueſt; qu'on
» leur avoit fait des ſignaux par des
» feux allumés ſur les Montagnes; que
» les Peuples de cette Côte étoient de
» haute ſtature; qu'ils les avoient abor-
» dés, dans une Pirogue, avec des
» marques d'amitié, quoique feintes,
» comme nous l'éprouvâmes enſuite,

QUIROS. 1606.

» & leur avoient fait présent d'une
» belle aigrette de plumes de Heron.
» Le rapport combla de joie l'Equi-
» page, qui se voyoit parvenu au but
» de ses desirs, par la découverte d'u-
» ne grande Terre & d'un bon Port.
» L'Escadre entra, le premier de Mai,
» dans la Baie, qu'elle nomma du nom
» de la fête *S. Jacques* & *S. Philippe*.
» L'ouverture, d'environ huit lieues de
» large, court Nord & Sud; la bande
» de l'Est peut en avoir douze & celle
» de l'Ouest quinze (9). Le 3, nous
» mouillâmes dans un bon Port, à
» l'embouchure de deux Rivieres, fond
» de sable net, depuis quarante jusqu'à
» six brasses. Les Indiens, qui nous
» entouroient dans leurs Canots, nous
» faisoient signe d'entrer plus avant.
» Mais nous ne jugeâmes pas à-propos
» de le faire. C'étoit le jour de l'In-
» vention de la Sainte Croix. Nous
» nommâmes le Port, *Vera Crux:* tout
» le Continent *Terre Australe du Saint-*
» *Esprit:* & les deux Rivieres, l'une
» *Jourdain*, & l'autre *S. Sauveur*. Les
» bords de ces deux Rivieres sont d'u-
» ne beauté enchantée, garnis de fleurs

Baie S. Jacques & S. Philippe.

Port Vera Crux. Riviere Jourdain. Riviere S. Sauveur. Terroir de la Terre Australe, & ses productions.

(9) Latitude 15 degrés 40 minutes, Longitude 187 degrés.

Quiros. 1606.

» & de verdure. La plage y est large & » plaine, si bien à l'abri, que quelque » vent qui souffle dans la Baie, la Mer » reste calme & tranquille dans le re- » tour ; le rivage, jusqu'à la pente des » Montagnes, est couvert d'arbres; les » Montagnes aussi vertes que la Plaine, » sont séparées par de larges Vallons, » plats, fertiles, arrosés de Rivieres; » en un mot, il n'y a point de Contrée » si belle en Amérique, & bien peu » qui l'égalent en Europe. La terre y » produit en abondance, & presque » sans culture, des fruits de bon goût, » des patates, des ignames, des papas, » des plantains, des oranges, des limes, » des amandes, des *obos*, & divers au- » tres fruits fort savoureux, que nous » ne connoissions pas. On y trouve de » l'aloës (10), des noix muscades, de » l'ébene, des Poules, des Cochons; » & plus avant dans le Pays, selon » qu'on nous le fit entendre par signes, » du gros bétail, des Oiseaux qui chan- » tent à merveille, des Ramiers, des » Perdrix, des Perroquets, des Abeil- » les. Les Habitans sont noirs; ils de- » meurent dans des cabanes basses, » couvertes de paille; le Pays est sujet

(10) Ou du *guayac*, *aluhaca*.

QUIROS. 1606.

Ce qui s'y passa.

» aux tremblemens de terre, signe d'un » Continent d'assez grande étendue.

» Ces gens ci parurent assez mécontens de notre arrivée. Quand nous » eûmes mis pied à terre, leur Chef » vint à nous, avec sa troupe, & nous » présenta quelques fruits, en nous faisant signe de nous en aller; comme » nous n'en tenions compte, le Chef » traça une raie sur la poussiere, en » nous faisant signe de ne la pas passer. » A peine Torrez se fut avancé au-delà, qu'ils nous décocherent quelques » fleches, ce qui nous obligea de faire » feu sur eux & d'en tuer quelques-uns, du nombre desquels fut leur » Chef; les autres s'enfuirent vers les » montagnes. Une seconde troupe des » nôtres étoit allée d'un autre côté » chercher des vivres, & tâcher de faire alliance avec les Nationaux; mais » ils sont d'un si mauvais caractere, » qu'il n'y eut pas moyen d'entrer en » conférence. Ils se mettoient toujours » aux aguets, sur notre passage, quoiqu'avec peu de succès; car les branches rompoient le coup de leurs fleches, au lieu qu'elles les paroient mal » de nos balles de mousquets. Nous » passâmes quelques jours en ce lieu à

» nous récréér, & à nous repoſer des » fatigues paſſées. On célébra le Service divin dans une cabane de verdure, précédée d'une belle allée d'arbres. On y fit la Proceſſion de la » Fête-Dieu. On éleva une Croix. On » prit poſſeſſion du Pays, au nom du » Roi Philippe III. Une troupe des nôtres étant un jour allée chercher des » fruits, découvrit, du haut d'une » montagne, un beau Vallon qu'elle » traverſa; puis, du ſommet d'une autre montagne, à deux lieues du Rivage, elle ouit un bruit de tambours, » qui lui donna la curioſité de s'approcher en grand ſilence. Les Eſpagnols » arriverent à une Habitation, où les » Sauvages paſſoient nonchalamment le » tems à danſer. Dès qu'ils ſe virent » ſurpris, ils prirent la fuite vers la » montagne, abandonnant leurs Femmes & leurs Enfans; mais on eut » bien-tôt lieu de juger qu'ils ne s'étoient ainſi ſauvés, que pour avoir » été ſurpris ſans armes. Nos gens, » reſtés maîtres de l'Habitation, entrerent dans une cabane, d'où ils enleverent trois Enfans & quatorze cochons, & s'en revinrent au plus vîte » de notre côté, avant le retour des

QUIROS. 1606.

QUIROS. 1606.

» Indiens, étant loin de tout secours » & accablés de lassitude. Ils repassoient » dans le Vallon, lorsqu'ils entendirent » de nouveau les cris des Barbares, ac- » compagnés du bruit de leurs tam- » bours, faits d'un tronc de bois creux. » Nos gens, prêts d'être assaillis, cou- » rurent de toute leur force jusqu'à la » pente de la montagne, dont ils ga- » gnerent le sommet, le plus vîte qu'il » leur fut possible, chargés comme ils » étoient. La nécessité de reprendre ha- » leine les obligea de s'y arrêter. Les » Barbares approcherent, & faisant » leurs cris ordinaires, lancerent aux » nôtres une grêle de fleches, qui par » bonheur n'atteignirent personne. On » leur répondit à coups de mousquets, » qui en blesserent quelques-uns, & » firent reculer leur troupe : mais elle » ne tarda pas à revenir à la charge, » poursuivant les nôtres à la descente » jusqu'auprès du Rivage ; de sorte » qu'ils étoient obligés de faire ferme » de tems en tems pour recharger leurs » mousquets & faire feu. Malgré ceci, » la crainte de nos armes ne faisoit pas » quitter prise aux Barbares, qui, lors- » qu'ils n'eurent plus de fleches, se » camperent sur des pointes de rochers,

» d'où ils nous lançoient, du haut en » bas, de grosses pierres. Un de nos Es» pagnols en eut le bras cassé. Ils n'eu» rent pas d'autre mal, dans cette re» traite dangereuse, qu'ils exécuterent » avec une bravoure extrême, sans » abandonner leur proie. Quand les » Indiens ouirent tirer le canon du Vais» seau, & qu'ils virent qu'on couroit » de toutes parts au secours des nôtres, » ils abandonnerent, pour le coup, la » partie, en fuyant vers la montagne.

» Après quelque séjour en cette » Baie, les Vaisseaux leverent l'ancre, » & nous en sortîmes : mais il y fallut » bientôt rentrer. Nos gens tomberent » tout-d'un-coup malades, en si grand » nombre qu'il ne restoit personne en » état de faire la manœuvre. On ne » pouvoit attribuer cet accident à la » nature même du poisson, dont nous » avions mangé en quantité durant no» tre séjour dans la Baie : mais on soup» çonna que le dernier, qu'on avoit » pêché, pouvoit avoir avalé quelque » poison, ou avoir été habillé & cou» pé en morceaux sur des herbes veni» meuses. En peu de tems les deux Vais» seux devinrent semblables à l'Hôpital » d'une Ville pestiférée. Nos gens fu-

QUIROS. 1606.

» rent ſi malades, que pas un d'eux ne
» crut en revenir : cependant nos Chirurgiens, quoique malades eux-mêmes, ſervirent les autres avec tant de zele & d'habileté, que les effets de cet accident furent bien-tôt paſſés, ſans que perſonne en mourût. Durant ce ſecond ſéjour, ou fit auſſi quelques deſcentes à terre; l'on relâcha les Enfans enlevés de l'habitation, dans l'eſpérance qu'ils ſeroient les inſtrumens d'un Traité de paix entre les Naturels & nous : mais ceci n'ayant aucun effet, nous levâmes l'ancre une ſeconde fois, le 5 Juin, preſſés d'aller reconnoître les Terres ſur le vent, d'en prendre poſſeſſion pour le Roi, & d'y bâtir une Ville, comme nous avions fait dans la Baie, où nous en fondâmes une, qu'on nomma *Jeruſalem la Neuve*, dans laquelle on établit des Alcades, des Corrégidors & autres Officiers du Roi (11) : nous trouvâmes au large, le vent contraire, & la Mer ſi agitée, que la proue des Navires étoit quelquefois ſous l'eau. On fut forcé de regagner la

Jéruſalem la neuve, Ville bâtie par les Eſpagnols.

(11) Les fonctions de ces Officiers n'ont pas été de longue durée, non plus que la Ville même, où ils les exerçoient. Ceci peut bien paſſer pour une rodomontade Eſpagnole.

» Baie. Les deux Vaiſſeaux & le petit » Bâtiment la coururent enſemble pendant deux jours, non ſans riſque. Le » trois, deux des trois gagnerent la Riviere, & mouillerent dans un bon » abri, plus avancé que celui où nous » avions fait notre premier débarquement. Mais la Capitane n'en put jamais venir à bout, & courut tant de » riſque, dans la Baie, qu'elle fut forcée d'en ſortir pour prendre le large, » où elle dériva ſi bien, qu'elle ne put » jamais regagner la Bouque. La ſaiſon » s'avançoit, & les vents d'aval regnoient depuis le mois d'Avril. Le » Capitaine & les Pilotes furent donc » d'avis de faire route, & d'aller par » la hauteur de dix degrés, chercher » l'Ile Ste. Croix, où étoit le rendez-vous des Vaiſſeaux, en cas de ſéparation. Le Navire apperçut peu après » une Voile, à laquelle on donna la » chaſſe : mais on la laiſſa, quand on eut » reconnu que c'étoit un Bâtiment de » ces Indiens des Iles voiſines. Nous » cherchâmes l'Ile Ste. Croix vers dix » degrés vingt minutes, ſans la trouver; » il y a grande apparence que nous laiſſâmes les Terres ſous le vent, & que » nous avions beaucoup dérivé en ſor-

QUIROS. 1606.

QUIROS. 1606.

» tant de la Baie St. Philippe. En cette
» occurence le Capitaine aſſembla tout
» le Monde, pour donner ſon avis ſur
» ce qu'il falloit faire. Nous étions tous
» fort triſtes : il nous reſtoit de côté &
» d'autre un long trajet de Mer, & un
» Vaiſſeau fort peu en état de le faire,
» ſoit qu'on voulût aller à la Chine ou
» au Mexique. On ſe détermina pour
» le Mexique. C'étoit tout au contraire
» de notre premier projet : mais dans
» l'incertitude ſi les deux autres Vaiſ-
» ſeaux regagneroient jamais les Pays
» de la Domination d'Eſpagne, on ne
» voulut pas riſquer de perdre toutes les
» nouvelles connoiſſances que nous ve-
» nions d'acquérir en ce Voyage. Je
» n'entrerai pas dans le détail de ce que
» les calmes, les vents, les chaleurs &
» la diſette d'eau nous firent ſouffrir,
» dans le trajet juſqu'au trois Octobre,
» où nous vîmes les Côtes de la Cali-
» fornie. Nous eûmes, pendant qua-
» torze jours de ſuite, la vûe de cette
» Terre, ſans pouvoir y toucher. Il
» arriva ici une choſe fort extraordi-
» naire : un des Matelots, Italien de
» naiſſance, jeune Homme fort vigou-
» reux, ſe jetta dans la Mer. Nous fû-
» mes peu après qu'il avoit rempli,
d'une

» d'une quantité de vivres suffisante » pour gagner la Terre, éloignée d'en- » viron quatre lieues, deux bouteilles » bien bouchées de cire, & amarrées à » une large planche, sur laquelle il es- » péroit de se tenir assis & gagner le » Rivage. Nous restâmes étonnés d'une » résolution si déterminée, laissant à » Dieu à juger de son intention, qui » nous est inconnue : car il pouvoit at- » tendre trois ou quatre jours que nous » fussions arrivés vers une Côte habitée » par des Chrétiens; au lieu que celle » où nous étions pour lors, n'étoit peu- » plée que de Sauvages Idolâtres. Au » sortir d'ici, le Vaisseau fut assailli d'u- » ne terrible tempête, qui, après avoir » cent fois mis l'Equipage au dernier » moment de sa vie, nous jetta enfin à » *Zalagua*, près du Port de la *Nativité* » au Mexique, où nous attendîmes le » moment de faire voile pour Acapul- » co «.

QUIROS. 1606.

Extrait du Mémoire présenté au Roi d'Espagne par Ferdinand de Quiros.

Description de la Terre

LA GRANDEUR des Terres nouvellement découvertes, autant que j'en puis

QUIROS. 1606.

Auſtrale du S. Eſprit.

juger par mes propres yeux, égale celle de l'Europe entiere & de l'Aſie Mineure juſqu'à la Mer Caſpienne. Elles ſont une cinquieme partie du Globe terreſtre, étendues ſous les Zones torride & temperée, dans les Latitudes correſpondantes à l'Europe & aux meilleures Contrées de l'Afrique & de l'Aſie; auxquelles elles ſont en quelque maniere antipodes. La Contrée que nous avons le mieux parcourue, ſous le quinzieme parallele, eſt préférable à l'Europe, par où l'on peut juger des autres.

Habitans.

Toute cette partie du monde eſt extrêmement peuplée d'hommes de diverſes couleurs, blancs, noirs, olivâtres, ou de couleurs mêlangées; il y en a de rougeâtres, peut-être pour avoir été brûlés de l'ardeur du Soleil. Les uns ont les cheveux noirs, longs & épars; d'autres les ont épais & crépus; d'autres auſſi les ont jaunes & luiſans : ce qui peut être un indice, qu'il y a eu, parmi eux, du mêlange dans les eſpeces. Ils ignorent les Arts, n'ont ni Villes, ni Fortereſſes, ni Loix, ni Souverains.

Leurs mœurs.

Dans cet état de pure Nature, ils ſont ſouvent diviſés entr'eux par de fréquentes querelles. Leurs armes ſont l'arc, & des fleches ſans venin, des bâtons, des

lances & des zagaies de bois. Ils ne les quittent pas même en navigeant dans leurs Canots, d'où l'on peut conjecturer qu'ils sont ordinairement en guerre avec leurs voisins. Ils ne se couvrent le corps que de la ceinture au milieu des cuisses; du reste ils ont assez de soin de se tenir propres; ils sont gais, accessibles & fort reconnoissans des marques d'amitié qu'on leur donne. J'en ai plus d'une fois fait l'épreuve, & j'ai reconnu, que lorsqu'on en usoit bien avec eux, on les trouvoit doux & traitables. On trouve parmi eux quelques sortes d'instrumens de musique. Ils aiment la danse, & leur humeur paroît portée à la joie & aux divertissemens. Ils ont des barques assez bien construites, dont ils se servent pour aller d'une Ile à l'autre. Quelques-unes ont des voiles d'un fil assez semblable au chanvre, mieux fabriquées que celles des Indes & de Java. Ils habitent des maisons de bois, couvertes de feuilles de palmite. Ils ont des cimetieres & des oratoires pour leur culte d'idolâtrie, auquel ils paroissent fort adonnés, des jardins potagers, divisés en planches & assez bien cultivés. Ils savent polir le marbre, fabriquer des pots de terre,

QUIROS. 1606.

QUIROS. 1606.

des cuilliers de bois & des tiſſus d'écorce. Ils ſont, ainſi que nous, dans l'uſage de châtrer les porcs & la volaille. La nacre eſt, de toutes les matieres, la plus utile pour eux ; ils en font des couteaux, des ciſeaux, des ſcies, des coûtres de charrues & autres uſtenſiles ; quant aux perles, ils les portent en colliers autour du cou. Leur pain ſe fait ſans aucun travail, de trois eſpeces de racines, que l'on ne fait que rôtir au feu, & qui ſont un aliment ſolide & d'aſſez bon goût. Il y a de ces racines longues de plus d'une coudée, & groſſes environ de la moitié. On trouve, dans le Pays, des plantains & des amandiers de pluſieurs eſpeces, des arbres, qu'ils nomment *Obis*, dont le fruit reſſemble au coin, des noyers, des citronniers, de l'ébene, & autres grands bois de conſtruction ; du miel, des cannes de ſucre, des herbes potageres, comme citrouilles, bettes, fêves, &c. des palmiers à dattes & à chou, propres à faire du vin ou du vinaigre ; mais ſur-tout un grand nombre de cocotiers, dont les uſages, pour toutes les néceſſités de la vie, ſont ſi connus, qu'il n'eſt pas beſoin de les décrire ici.

Leur nourriture.

Goudron de cocos.

Je dirai ſeulement que de l'huile de

cocos, ils font du beaume pour les plaies, & du goudron, qu'ils appellent *Galagalaa*, pour efpalmer les barques, indépendamment d'une autre réfine, fervant auffi au même ufage ; que de l'écorce, ils filent de fi bonnes cordes, qu'on pourroit s'en fervir à traîner des pieces d'artillerie, fans parler d'une efpece de chanvre, qu'ils ont affez femblable au nôtre ; & que les feuilles leur font fur-tout de grand ufage, pour couvrir les toîts & garnir en dedans les murailles des cabanes. Le Pays nourrit auffi du gros & menu bétail, du gibier & des oifeaux domeftiques, à-peu-près comme en Europe. La Mer abonde en toute forte de poiffon, tellement que les Vaiffeaux d'Europe trouveroient ici de quoi fe rafraîchir à merveille, & que toutes les productions de nos climats, qu'une Colonie y voudroit cultiver, y fructifieroient fort bien felon l'apparence.

QUIROS. 1606.

Les richeffes, que j'y ai vûes, font de l'argent & des perles. Notre Commandant m'affura, qu'il y avoit vu de l'or, un jour que j'étois allé plus loin reconnoître le Pays. Nous y avons tous deux vû des noix mufcades, du maftic, du gingembre, du poivre & de la ca-

Richeffes du Pays.

QUIROS. 1606.

nelle. Il eſt à croire que le clou de girofle n'y manque pas, puiſque la région n'eſt pas éloignée du parallele des Moluques. On y trouve auſſi de quoi faire des étoffes de ſoie. On ne peut douter qu'il n'y ait des cuirs & du ſuif, dès qu'il y a des vaches & des chevres. Les eſſains d'abeilles, que j'y ai apperçus, ſont une preuve qu'il y a de la cire & du miel. Voilà ce que j'y ai vû, ſans m'être beaucoup avancé dans les terres. Il n'eſt pas aiſé de tirer, des Habitans, quelque enſeignement ſur le ſurplus. Outre la difficulté de ſe faire entendre, ce ſont des gens ſimples, contens du peu qu'ils ont ſous leur main, qui ne ſongent qu'à vivre ſans travail, & ſans aucun ſouci des choſes pour leſquelles on ſe donne tant de peine parmi nous.

Température.

L'air y eſt ſalubre & tempéré, le terroir fertile & agréable, partie montueux, partie de plaine. Il y a de bonnes Rivieres, grandes & petites, ſur leſquelles on peut conſtruire des uſines de toutes eſpeces. On trouve au bord de quelques-unes, des roſeaux de cinq ou ſix palmes de tour. Le marbre, la pierre à bâtir, l'argile à pêtrir de la brique, le bois de charpente n'y man-

quent pas non plus ; enfin on y trouve des ſalines.

QUIROS. 1606.

Baie S. Jacques & Saint Philippe.

La Baie de *S. Jacques* & *S. Philippe* s'enfonce environ vingt lieues dans les terres ; les bords en ſont remplis d'habitations. Le Port, que nous avons appellé *Vera-Crux*, à quinze degrés quarante minutes de Latitude, & où je propoſe d'établir la Colonie, peut contenir mille Vaiſſeaux à l'ancre, ſur environ dix braſſes, bon fond de ſable noir. Il eſt formé par l'embouchure de deux Rivieres, l'une deſquelles égale le Guadalquivir, l'autre eſt navigable aux Chaloupes, & donne une aiguade. Le chant des petits oiſeaux eſt fort agréable ſur la rive, ainſi que l'odeur des fleurs, ſur-tout celles du citronnier & du baſilic. Ces Rivieres ne ſont infeſtées ni de ſerpens ni de crocodiles. Je n'ai vu, ſur les terres, ni fourmis, ni chenilles, ni moſquites, ni tant d'autres inſectes, qui déſolent certaines Contrées. Ce que j'ai dit ſur la ſalubrité, je le fonde ſur ce que la chair & le poiſſon s'y conſervoient deux jours ſans ſe corrompre ; ſur ce que les Naturels du Pays ne tiennent point leurs cabanes élevées de terre, ſur des pieux, comme en d'autres endroits de l'Ile ; ſur ce que

Port Vera-Crux.

QUIROS. 1606.

couchant souvent à terre, à la belle étoile, ils ne laissent pas de parvenir à un âge avancé; sur ce qu'aucun des gens de l'Equipage n'y fut malade, quoiqu'ils travaillassent beaucoup, & qu'ils bussent de l'eau fraîche à jeun & baignés de sueur, qu'ils mangeassent des fruits que la terre produit, & allassent également au serein & au soleil. La chaleur n'y est pas excessive, & ils avoient besoin, après minuit, d'une couverture de laine, à cause de la fraîcheur du matin.

J'ai donné, à toute cette région, le nom de *Terre Australe du Saint-Esprit*, & j'ai imposé divers noms à une vingtaine d'Iles nouvellement découvertes. J'ai pris possession de tout ce Pays au nom de Votre Majesté, en faisant ériger deux Colomnes, sur lesquelles on a gravé votre Devise *Plus ultrà*, qui convenoit si bien ici (1); on a aussi dressé une Croix sur le rivage, & un autel en l'honneur de Notre-Dame de Lorette, sur lequel le sacrifice de la Messe a été célébré plus d'une fois.

Au surplus, Sire, je suis prêt à don-

(1) La devise de Philippe II faisoit allusion au *nec plus ultrà* des Colomnes d'Hercule au Détroit de Gibraltar.

ner, ſur la Carte, de plus amples inſtructions en préſence des Mathématiciens de Votre Majeſté.

Quiros. 1606.

Extrait d'un autre Mémoire du même Quiros.

Ile Taumaco.

OUTRE LES PAYS ci-deſſus mentionnés, j'ai pris terre à l'Ile *Taumaco*, à la diſtance, ſelon notre eſtime, d'environ douze cens cinquante lieues du Mexique. J'y ſéjournai dix jours, Le Roi, nommé *Tamay*, fit fournir des vivres, dont l'Equipage avoit grand beſoin, & vint ſur mon bord. C'étoit un homme de haute taille, d'une corpulence robuſte; le teint plus qu'olivâtre, les yeux brillans, le nez aquilin, la barbe & les cheveux crépus : il paroiſſoit avoir de l'entendement & même de la ruſe : en un mot, c'étoit un homme préſentable. Je le reçus bien, & je lui fis voir le Navire avec tout ſon appareil. On devinoit aſſez, à ſon geſte & à ſon étonnement, qu'il n'avoit jamais rien vû de pareil. Nous nous entretînmes par ſignes. Un Secrétaire écrivoit à meſure ſes réponſes, autant qu'on les pouvoit deviner. Je lui demandai s'il

Conférence avec le Roi Tamay.

QUIROS. 1606.

y avoit des Iles habitées autour de celles-ci, ſoit dans le voiſinage, ſoit plus loin, & de quel côté. Il me répondit qu'il y en avoit en quantité, & même une grande région, qu'il appelloit *Manicolo*. Il traçoit des ronds avec ſon doigt ſur la pouſſiere, plus ou moins grands; à meſure que l'Ile, dont il parloit, étoit plus grande ou moindre. Pour ſignifier que c'étoit un grand Pays, il étendoit les bras tout de leur long. Il pointoit du doigt le Nord, le Sud, ou l'Eſt, ſelon le côté ou la région étoit placée. Il nous fit entendre que le Pays vers le Sud étoit ſous ſa domination. Ces Peuples, ſelon l'apparence, comptent le tems par nuits: car pour marquer la diſtance d'un lieu à un autre, il couchoit ſa tête ſur ſon bras, comme pour dormir, autant de fois qu'il y avoit de journées de chemin. Divers autres ſignes lui ſervirent à nous faire entendre quels Peuples étoient blancs ou noirs; quels autres étoient ſes Ennemis ou ſes Alliés. Quand ils étoient anthropophages, il mordoit ſon bras, ce qui ſignifioit auſſi qu'il leur vouloit du mal. Nous lui fîmes ſi longtems repéter ces ſortes de geſtes, qu'il en parut fatigué & demanda de s'en

Grande région appellée Manicolo.

aller. Ainsi nous le congédiâmes, après lui avoir fait des présens. J'allai le lendemain moi-même lui faire visite.

QUIROS. 1606.

J'ai touché depuis à ce Pays, qu'il appelle *Manicolo* (1), où l'on trouve des Bœufs, des Buffles, des Chiens qui aboient, des Poules, des Cochons, & des coquillages à perles. En partant, j'enlevai quatre des Naturels, dont trois s'échapperent à la nage, & le quatrieme, qui nous resta, fut baptisé & nommé *Pierre* (2).

Rapport d'un autre Indien.

Nous l'interrogeâmes depuis fort au long sur son Pays; il nous dit que sa profession étoit de faire des tissus & des fleches, qu'il étoit né dans l'Ile *Chicayna*, plus grande que *Taumaco*, dont elle est éloignée de quatre journées de navigation. Selon son rapport, le terroir y est très fertile & abondant en toutes sortes de fruits. Les Habitans sont, les uns noirs, à cheveux roux & crépus (3). Il y en a de taille de géant. Le

Ile Chicayna.

(1) Le Mémoire ne marque le gissement d'aucun de ces Pays d'une maniere satisfaisante. On l'a indiqué de la façon la plus probable, dans la Relation précédente.

(2) La Relation précédente explique que c'est à *Taumaco*, non à *Manicolo*, que les quatre Indiens furent enlevés.

(3) Remarquez cette circonstance extraordinaire & peu vraisemblable, ainsi que celle rapportée dans la Relation précédente, sur les hommes noirs à cheveux rouges.

QUIROS. 1606.

Perles.

rivage y eſt plein de coquillages à perles, de diverſes grandeurs, que l'on ramaſſe à la main dans une eau peu profonde: on jette les perles quand elles ſont petites, l'on mange la chair de l'huître, qu'il appelle *Canoſe*; & de la coquille, qu'il nomme *Totole*, on en fait des aſſiettes & des cuilliers. Il nous parla d'un autre coquillage, nommé *Taquila*, dont les perles ſont grandes & belles. Il nous diſoit tout ceci d'un air de vérité, & ſur ſon rapport, je n'ai pas lieu de douter qu'on ne pût faire, en ces Contrées, un commerce de perles fort avantageux. Il nous ajouta qu'en deux jours de trajet on paſſoit de

Ile Guantopo.

Chicayna à l'Ile *Guantopo*, où les Hommes ſont auſſi blancs que ceux d'Europe, à cheveux roux ou noirs, le corps peint en rouge juſqu'à la ceinture: les Femmes très belles & vêtues de ſoie de la tête aux piés: que les Habitans de celle-ci parlent la même langue, &

Ile Taucalo.

ſont alliés de ceux de l'Ile *Taucalo*: qu'à deux journées de Manicolo, & à cinq

Ils Tucopio.

de Taumaco, étoit l'Ile *Tucopio*, grande comme celle d'Acapulco ſur les Côtes du Mexique, habitée par une Nation negre & de petite taille, qui a un langage particulier, & qui néanmoins

est alliée de son Pays natal : que cette Ile a une grande Baie, où se jettent quatre Rivieres non guéables, & qu'on y trouve beaucoup de perles. Il nous racontoit à-peu-près la même chose des Iles *Pilen*, *Pupam*, *Fonfono*, & autres adjacentes. Cette derniere n'est qu'à deux ou trois journées de Taumaco. Les Habitans sont des Negres de haute taille, qui ont aussi leur langue particuliere. Il nous parla d'une grande région nommée *Pouro*, qu'il disoit n'avoir pas vûe, mais avoir appris, d'un Marinier expert, qu'elle étoit fort peuplée : que les Habitans étoient presque noirs, vigoureux, peu traitables & guerriers : que néanmoins les homicides y étoient punis de mort & pendus : qu'il avoit vû de ses propres yeux, une fleche telle que les fabriquent les gens du Pays, garnie d'une pointe d'argent, faite en lame de couteau : ce qu'il nous assura plusieurs fois. Pour moi je n'ai nulle peine à croire que la Nature produise de ce métal en ces Contrées ; car j'ai trouvé, dans le Golfe S. Jacques & S. Philippe, des pierres qui ressembloient fort à de la marcassite d'argent.

Iles Pilen, Pupam, Fonfono.

Pouro, grande région.

Marcassite d'argent.

Cet Indien, Pierre, nous racontoit encore, que dans son Pays, le Démon,

Croyance d'un Insulaire.

Quiros. 1606.

qu'il appelloit *Terva*, & dont il ne parloit qu'avec un grand air de frayeur, apparoiſſoit aux gens pendant la nuit, ou converſoit avec eux, quoiqu'inviſible, durant le jour : que lorſqu'on vouloit en approcher, on ne trouvoit qu'un air impalpable : qu'il avoit prédit l'arrivée d'une Nation éloignée, laquelle chercheroit à ſe rendre maîtreſſe de la vie & des biens des Inſulaires. Mais depuis que notre Sauvage eut reçu le Baptême, il fut peu-à-peu délivré de ces preſtiges. Il montroit un grand deſir de retourner vers ſes Compatriotes, pour leur faire embraſſer la Foi Chrétienne, & leur apprendre comment il avoit été bien traité par les Eſpagnols ; mais il mourut jeune à Mexico âgé de vingt-ſix ans.

Note de Hackluyt.

Terminons cet article par une note de Hackluyt. » Un nommé Simon *Fer-» nand*, Pilote Portugais, m'a dit, à » moi, Richard Hackluyt, ce jourd'hui » 15 Mars 1604, que tandis qu'il étoit » à Lima, vers l'an 1600, on avoit » fait partir une Flotte pour les Philip» pines, commandée par un Métif, fils » d'un Eſpagnol & d'une Indienne : » qu'un vent de Nord avoit jetté les » Vaiſſeaux bien loin au Sud de la li-

» gne, où ils avoient découvert des Iles » non moins belles que les *Iles Salomon.* » On nomma le lieu principal *Monte di* » *Plata*, (Mont d'argent,) à cause » qu'on y trouve beaucoup de ce mé- » tal. Les Espagnols virent deux cou- » ronnes de ce métal, qui valoient un » grand prix. Ils dirent aussi qu'ils » avoient vû un petit monceau de pou- » dre d'argent, d'environ deux poi- » gnées. Les Habitans estiment beau- » coup le fer, & l'échangeroient au » poids de l'argent. *Luis de Tribaido*, » Gentilhomme de l'Ambassadeur d'Es- » pagne en Angleterre, m'a dit aussi, » qu'il avoit vû, à Madrid, un Officier » de Marine, qui demandoit la permis- » sion de faire la conquête de ce Pays, » & qui, à ce qu'il croit, l'avoit ob- » tenue «.

QUIROS. 1606.

Ile Monte di Plata, riche en argent.

Voyage de Garcie de Nodal, en 1618.

LE MAUVAIS SUCCÈS de la derniere Expédition que Quiros, ralentit tout-à-coup l'ardeur de la Cour d'Espagne pour les nouvelles Colonies. Ce célébre Marin eut beau présenter divers Mémoires à cet effet; l'affaire, comme

Remarque préliminaire.

NODAL.

on l'a dit, fut traînée en longueur jusqu'à sa mort, qui fit entierement oublier ses projets. Il ne falloit pas moins que l'émulation d'une Nation rivale, pour réveiller le goût des Découvertes ; mais encore est-il resté impuissant dans ses derniers efforts.

Le Roi d'Espagne envoie deux Caravelles pour visiter le Détroit de le Maire.

A peine le Roi d'Espagne fut-il informé de la fameuse course de le Maire, dont on a donné ailleurs la Relation (1), que prenant plus de confiance aux nouvelles Découvertes de cet habile homme, que n'en avoient eu ses Compatriotes même (2), il attira, dans ses Etats, quelques bons Marins Hollandois, du nombre desquels étoient Jean de *Moore* & Jean *de Witte*. Il fit équiper deux Caravelles, dont il donna le commandement à Dom Garcie *de Nodal*, avec ordre de visiter le nouveau passage de communication d'une Mer à l'autre, & d'examiner s'il seroit possible de le garder en construisant des Forteresses sur les deux rivages.

1618. Départ de Lisbonne.

Les Caravelles partirent du Port de Lisbonne, Ville alors sous la domination d'Espagne, le 27 Septembre 1618,

(1) Voyez le Tome 39, pag. 157.

(2) On sait quel jugement Spilberg portoit de ces Découvertes, *ubi sup.* page 228. Tome 39 & Tome 41, page 43.

& ayant touché à *Rio Janeiro*, vinrent, par le travers de cinquante-trois degrés vingt minutes de Latitude, où elles découvrirent un nouveau Détroit, entre deux Caps (*Espiritu santo* & *Arenas*,) que l'on nomma le *Canal S. Sébastien*, & qui rentre, à ce que l'on conjectura, dans le grand Canal de Magellan : puis un peu plus loin vers le Sud-Est, près d'un Cap, qu'ils appellerent des *Pennas*, un autre nouveau Détroit, plein de rochers & de bas fonds. Toute cette Côte est en écore, garnie de hautes Montagnes, couvertes de neige jusqu'au cinquante-quatrieme degré. Mais un peu plus avant, du côté du Pôle, on la voit revêtue d'arbres & de verdure. Elle est toute découpée de Baies & de Promontoires, sur-tout vers le cinquante-cinquieme parallele, sous lequel il y a deux petites Iles, qui ne sont que des rochers blancs, rongés des vagues.

NODAL. 1618.

Canal Saint Sébastien.

Cap Pennas.

On prétend que Moore, commerçant sur ce rivage, avec les Naturels du Pays, qui sont plus hauts de toute la tête que nos Européens, avoit reçu d'eux, en échange de quelques outils de fer, un lingot d'or long de plus d'un demi pié, sans qu'ils aient pû lui faire entendre si ce métal venoit de leur pro-

Sauvages de grande taille.

On trouve de l'or sur la Côte Orientale de la Terre de feu.

NODAL. 1618.

pre terrein ou d'ailleurs, & ſans qu'on ait même pû ſavoir le poids du lingot, la choſe ayant été tenue ſecrete, par ce Capitaine Hollandois.

Côte inconnue.

Paſſage dans le Détroit de le Maire.

Mœurs des Habitans du Détroit.

Nodal, parvenu à l'entrée du Détroit: le trouva tel qu'il paroît repréſenté dans les Cartes de le Maire. Mais, quoiqu'aidé d'un vent favorable, il ne pût l'embouquer alors, tant les courans le repouſſoient avec force. Il paſſa trente lieues plus loin, vers le Sud-Eſt, le long d'une Côte, que l'on jugea faire partie de quelque grand Continent, qui pouvoit s'étendre vers le Sud de l'Afrique (3). Enfin, revenant ſur ſes pas, il entra dans le Détroit, dont la longueur eſt d'environ ſept milles, & ayant jetté l'ancre à un mille de l'embouchure, dans une Baie ſabloneuſe, il deſcendit ſur la Côte de l'Oueſt, près d'une Riviere d'eau douce, ombragée de beaux arbres, où l'Equipage eut toute la commodité poſſible pour faire du bois & de l'eau. Quinze Naturels du

(3) Si cette circonſtance eſt véritable, il faut que les Caravelles ſe ſoient alors plus avancées dans la Mer du Nord qu'on ne ſemble le dire ici, à l'Eſt des Patagons: car Brower a trouvé la Mer ouverte, à l'Orient de la Terre des Etats, & eſt entré, par-là, de la Mer du Nord, dans celle du Sud, ſans paſſer ni le Détroit de le Maire, ni celui de Magellan.

Pays s'approcherent de l'aiguade. Ils étoient nus, n'ayant, pour tout vêtement, ſur les épaules, qu'une peau de mouton, peinte en rouge, ainſi que tout leur corps, à l'exception du viſage, qu'ils avoient frotté de craie blanche. Deux d'entr'eux, plus grands que les autres, portoient des fourures brunes, d'un poil extrêmement doux, & ſur la tête des bonnets de peaux de Lares, ſorte d'Oiſeaux de Mer, écorchés, dont ils avoient arraché les groſſes plumes en laiſſant le duvet. Leurs armes étoient l'arc, des fleches, garnies de cailloux aiguiſés, & des couteaux de pierre: leurs ornemens, des ceintures de cuir, & des colliers de très jolies petites coquilles blanches & opales. Jamais les Eſpagnols ne purent rien comprendre à leur langage. Soit que ces Barbares fiſſent quelque demande ou quelque réponſe, ils ne faiſoient que répéter *hoo*, *hoo*, *hoo*. Ils témoignerent une grande averſion pour tout ce qu'on leur offrit à boire & à manger. On ne leur vit manger que d'une herbe un peu amere, & d'une certaine fleur jaune, aſſez ſemblable au ſouci, qui croît en abondance ſur cette rive. D'ailleurs ils ne ſe faiſoient aucune peine de voir là

NODAL. 1618.

NODAL. 1618.

des Espagnols, leur aidant même à puiser de l'eau, & à couper du bois, après avoir, sans défiance, posé leurs armes à terre. Ils avoient, de l'autre côté de la Baie, leur Habitation, composée d'une cinquantaine de cahutes en pieux couvertes de roseaux. Ces Sauvages sont assez dociles & paroissent capables d'instructions : car en fort peu de tems ils avoient déja appris à réciter l'Oraison Dominicale.

Terres des Etats.

Quant au côté de l'Est du Détroit, qu'on appelle *Terre des Etats*, où la force des courans repoussa les Caravelles, lorsqu'elles étoient déja dans la Mer du Sud, la Côte y a plus d'étendue, mais elle est inaccessible, n'offrant de toutes parts, à la vûe, que des précipices & des roches aiguës. L'aspect en est assez semblable à celui de la Norwege ; & la Mer y est sans fond près du rivage.

Les Caravelles, rentrées dans la Mer du Sud, examinerent, autant que les vents & les courans, dont elles étoient tourmentées, le purent permettre, s'il y avoit en ce parage, quelque autre endroit. Mais elles ne trouverent d'autre embouchure que celle-ci & celle de Magellan, plus anciennement connue,

quoique Spilberg eut raconté en Hollande qu'on en trouveroit une vers le Cap *Prouvaert* (4). Elles reconnurent les Iles *Barnevelt*, qui ne sont que de mauvais rochers sans herbes. Elles doublerent le Cap de *Hoorn*, derriere lequel on trouve un Port assez commode, si ce n'est que les Equipages y essuyerent un froid excessif, accompagné de neige & de grêle affreuses. Ils s'avancerent près du Pôle jusqu'à cinquante-six degrés & demi, d'où remontant un peu plus vers l'Equateur, & ne se trouvant pas assez de vivres pour s'arrêter au Chili, ils rentrerent dans le Détroit de Magellan; prirent, au *Port Famine*, de l'écorce aromatique de ces arbres à poivre, qu'ils vendirent seize réales la livre en Espagne, rentrerent dans la Mer du Nord; & ayant touché à *Pernambouc*, revinrent, sans avoir perdu un seul homme, à Séville, le 9 Juillet 1619, après neuf mois & demi de navigation. Le Roi d'Espagne fut si content de l'heureux &

NODAL. 1618.

Iles Barnevelt.

Cap Hoorn.

Nodal rentre dans le Détroit de Magellan par l'Ouest.

Poivre de Magellan vendu en Espagne.

Retour à Séville.

(4) C'est apparemment le Cap *Forward*. On trouve, en effet, presque vis-à-vis de ce Cap, un Détroit peu fréquenté, que les gens du Pays nomment *Jelouchete*; mais ce Canal, ainsi que celui de S. Isidore, & celui de S. Sébastien, rentrent tous les trois dans le grand Canal de Magellan.

NODAL. 1618.

Route commode pour aller aux Indes Orientales.

prompt ſuccès de ce Voyage, qu'il ordonna que la Flotte de huit Vaiſſeaux, préparée pour les Philippines, eut à prendre cette route. On comptoit alors que cette flotte ne devoit pas mettre plus de huit ou neuf mois à parvenir, par cette voie, au lieu de ſa deſtination, puiſque la traverſée de la Mer Pacifique, malgré ſon immenſité, n'exigeroit pas plus de deux mois, à cauſe qu'on y trouve toujours la Mer & les vents d'Eſt favorables : au lieu que par la route ordinaire, où il faut aller chercher les vents & s'aſſujettir aux mouſſons, le trajet ne ſe peut faire qu'en quatorze, quinze ou ſeize mois, & ſouvent avec perte de beaucoup de monde, par les maladies qu'une longue navigation rend inévitables (5).

Telle eſt l'utilité qu'on jugea d'abord pouvoir tirer de la découverte du Détroit de le Maire ; & peut-être avec

(5) On ne peut douter que la Relation de ce Voyage n'ait été écrite par un Eſpagnol, & par un Hollandois, chacun dans leur langue ; mais on ignore ſi ces Journaux ont jamais été imprimés. On trouve un Extrait de l'Hollandois dans les Recueils de *Barlay*, & un autre de l'Eſpagnol dans l'Amérique de *Laët*. Ces deux narrations, ſans ſe contrarier, ne ſe reſſemblent gueres. Ce n'eſt qu'en les confrontant avec ſoin, qu'on s'eſt aſſuré que c'étoit le même Voyage. Voyez auſſi *Ovalle*, dans ſon Hiſtoire d'Amérique.

raiſon. Car bien que l'uſage de ſuivre la route du Cap de Bonne Eſpérance ait continué de prévaloir, l'opinion de quelques habiles Navigateurs eſt, que l'on penſoit juſte alors, & qu'il ſeroit plus commode & plus expéditif d'aller en Orient par l'Occident, que de prendre le chemin le plus court.

NODAL. 1618.

Déccouvertes des Hollandois aux Terres Auſtrales.

1616-1644

LA DÉCOUVERTE de la plûpart des grandes Contrées de notre Hémiſphere, au Sud des Iles Moluques, eſt dûe aux Hollandois, qui y ont navigé à diverſes repriſes durant trente années, ſoit par un deſſein formel, ſoit au hazard, en faiſant voile vers leurs poſſeſſions des Indes Orientales. Les Journaux de ces premiers Navigateurs, quoiqu'ils n'aient preſque certainement viſité que les Côtes de ces Régions Auſtrales, nous préſenteroient ſans doute des éclairciſſemens déſirables ſur la Géographie, & pluſieurs autres objets de curioſité, ſi, par quelque raiſon que ce puiſſe être, ceux, entre les mains de qui ils ſont tombés, n'avoient juſqu'à

DECOUV. DES HOLLANDOIS.

présent évité de les rendre publics. Nous n'avons presque rien à cet égard qu'une Carte, que Melchisedec Thevenot fit graver, à la suite de la Relation de François Pelsart, dans le premier Volume de son excellent Recueil. On voit, dans sa Préface, qu'il a eu aussi entre les mains, quelques autres Journaux, relatifs au même objet. Voici comment il s'y exprime, sur tout ce grand Canton. » La Terre Australe, qui fait présentement une cinquieme Partie du Monde, a été découverte à plusieurs fois : la Partie nommée de *Wit-Landt*, en 1628 : la Côte, que les Hollandois appellent la Terre de *P. Nuyts*, le 16 Janvier 1627 : la Terre de *Diemen*, le 24 Novembre 1642 : celle qu'ils ont nommée la *Nouvelle Hollande*, en 1644 (1). Les Chinois en ont eu connoissance il y a long-tems ; car l'on voit que Marco-Polo marque de grandes Iles au Sud-Est de Java ; ce qu'il avoit apparemment appris des Chinois, avec ce qu'il dit de l'Ile de

Premieres Découvertes de la Nouvelle Hollande.

(1) Il y a apparence qu'elle reçut seulement ce nom général alors, car l'intérieur n'a jamais été découvert ; mais les Côtes étoient connues depuis long-tems sous les diverses dénominations que leurs parties conservent encore.

Madagascar,

» Madagascar ; ces Peuples ayant fait » autrefois ce que font maintenant les » Nations de l'Europe, & couru toutes » les Mers des Indes jusqu'au Cap de » Bonne - Espérance, pour le Com- » merce & pour faire de nouvelles Dé- » couvertes. Pelsart, dont on a mis » ici la Relation de la Terre Aus- » trale, y fut jetté, plutôt qu'il ne la » découvrit ; mais l'on donnera ensuite » les Voyages de *Carpentier* & de *Die-* » *men*, à qui l'on doit le principal hon- » neur de cette Découverte. Diemen » en rapporta de l'or, de la porcelaine, » & mille autres richesses, qui firent » croire d'abord que le Pays produisoit » toutes ces choses ; l'on a su depuis, » que ce qu'il en rapporta venoit d'une » Caraque, qui avoit échoué sur ces » Côtes. Le mystère, qu'en font les » Hollandois, & la difficulté de permet- » tre que l'on ne publie la connoissance » que l'on en a, fait croire que ce Pays » est riche. Comment auroient-ils cette » jalousie, pour un Pays qui ne produi- » roit rien de ce qui mérite qu'on l'aille » chercher si loin (2). L'on sait d'ail-

DECOUV. DES HOLLANDOIS.

Peuples guerriers & de grande taille.

(2) C'est un reproche qu'on a souvent fait aux Hollandois; mais la conséquence qu'on en tire est peu juste, & le tems a successivement détruit les

DECOUV. DES HOLLANDOIS.

» leurs qu'ils y envoyerent des Trou-
» pes pour s'y établir, & qu'ils trouve-
» rent des Peuples fort résolus, qui se
» présenterent aux Hollandois sur la
» greve où ils devoient débarquer, les
» vinrent recevoir jusques dans l'eau,
» & les attaquerent dans leurs Chalou-
» pes, nonobstant l'inégalité de leurs
» armes. Les Hollandois disent qu'ils
» trouverent des Hommes qui avoient
» huit pieds de haut; Pelsart ne mar-
» que point cette grandeur extraordi-
» naire; & peut-être que la peur qu'ils
» firent aux Hollandois, qui les obli-
» gea de se retirer, les fit paroître plus
» grands qu'ils ne sont en effet (3). Quoi
» qu'il en soit, presque toutes les Cô-
» tes de ce Pays-là ont été découver-
» tes, & la Carte que l'on en a mise ici,
» tire sa premiere origine de celle qu'on
» a fait tailler, de pieces rapportées,
» sur le pavé de la nouvelle Maison de
» Ville d'Amsterdam.

idées, qu'on se formoit autrefois de la richesse de ce Pays. Si les Hollandois craignent quelque chose, c'est la proximité des Colonies étrangeres.

(3) Cette plaisanterie pourroit être bonne pour une fois; mais les témoignages des Voyageurs sont si multipliés & si précis là-dessus, qu'il n'est presque plus permis de révoquer la chose en doute. On aura peut-être occasion d'examiner ce point plus particulierement dans la suite.

Par malheur, Thevenot n'a point exécuté la promesse qu'il fait ici sur la Carpentarie. Ce savant Collecteur préparoît, lorsqu'il mourut, un cinquieme Volume de son Recueil, dont quelques cahiers incomplets étoient déja imprimés, & qui contiennent entr'autres le Journal du Capitaine *Tasman*, qui découvrit la Terre Méridionale de *Van Diemen* & la *Nouvelle Zelande*; mais il ne s'y trouva rien sur la course des Généraux *Carpentier* & *Diemen*, supposé qu'ils aient fait eux-mêmes les Voyages qu'on leur attribue (4), ou du moins, si les Manuscrits étoient dans le Cabinet de Thevenot, on ne sait plus aujourd'hui ce qu'ils sont devenus. Ainsi, depuis 1616, jusqu'en 1642, nous n'avons rien, sur tout ce Canton des Terres Australes, qui soit un peu détaillé, si ce n'est les Routiers de Pelsart & d'Abel Tasman, qu'on va lire ci-dessous. On manque même d'une Notice exacte du tems des Découvertes précédentes, & de ceux qui les ont faites. Ce qu'on en peut dire de plus certain, a déja été exposé dans l'Introduction à ces Voyages pag. 1re. du T. 42.

DECOUV. DES HOLLANDOIS.

(4) On fixe communément la découverte de la Carpentarie, l'année d'après le retour du Gouverneur Général Carpentier en Hollande.

VINCK.

Voyage de Vinck à la nouvelle Guinée, en 1663.

Pour la page 44 du Tome 42.

1663.
Courſe de deux Chaloupes à la Nouvelle Guinée.

APRES un intervalle de vingt ans, pendant lequel il ne paroît pas que les Hollandois ſe ſoient fort éloignés de leurs Etabliſſemens, on fit partir, de Banda, le 5 Avril 1663, deux Chaloupes, pour reconnoître la Côte de la Nouvelle Guinée. On en eut la vûe deux jours après, & le lendemain on ne ſe trouvoit qu'à quatre lieues de l'Ile *Caras*, où l'on vint mouiller la nuit ſuivante. De-là continuant, le 10 au matin, à ranger la Côte, les Chaloupes jetterent l'ancre devant une Négrerie, nommée *Roumakay*, dont les Habitans ne vendirent, aux Hollandois, que trois Eſclaves, qu'ils payerent bien cher; mais en échange on leur apporta des vivres en abondance, à bord de plus de cent petits Bâtimens. Ils y prirent des informations touchant le Pays du Roi d'*Onin*, qu'on leur dit être éloigné de dix à douze lieues, rempli de fort hautes montagnes, & ne fourniſſant au Commerce, que de grandes

Ile Caras.

Négrerie Roumakay.

Martavanes, & de la vaisselle de terre, peinte en figures, qu'on y recevoit d'autres Peuples, qui habitoient plus haut en remontant la Riviere. On leur parla aussi d'une grande & profonde Baie, fermée par des terres marécageuses, où Vink ayant témoigné vouloir se rendre; ce dessein parut fort déplaire aux Habitans de Roumakay, qui y exerçoient la pyraterie.

VINCK. 1663.

Cependant les Chaloupes leverent l'ancre, & vinrent mouiller devant une autre Négrerie, nommée *Isera*, où les Hollandois furent attaqués par les Habitans, qui leur tuerent trois Hommes. On s'en vengea en brûlant leur Habitation, qui fourmilloit de monde. Ces Peuples étoient entierement nus, & la plûpart fort bien armés d'arcs, de fleches & de zagayes. Les Hollandois avoient été avertis, par l'Orancaie, ou Chef de Roumakay, des mauvaises intentions de ceux d'Isera; ce qui fit qu'ils se tinrent sur leurs gardes.

Négrerie Isera.

La Baie, dont les Chaloupes firent ensuite le tour, peut avoir, à son entrée, dix ou douze lieues de large, & sa longueur, comptée de Roumakay, est bien de quarante-cinq milles. Le Rivage, de côté & d'autre de la Baie, est

Grande Baie.

VINCK. 1663.

fort élevé; mais ſon enfoncement offre des Terres baſſes & noyées, avec une chaîne d'Ilots rompus, qui regne dans ſon étendue. La violence des courans, & les marées qui montoient & deſcendoient juſqu'à une braſſe & demie, parurent être les effets d'un grand nombre de Rivieres, plutôt que les ſignes d'un paſſage, dont on ne put découvrir aucune trace. Après avoir côtoyé la Baie, au Nord & à l'Eſt, Vinck voulut toucher auſſi le Rivage Méridional; mais les gens qu'il envoya à terre, y ayant été mal reçus, il continua ſa route à l'Oueſt, & fit bientôt rencontre de pluſieurs Barques Indiennes, près d'une Négrerie nommée *Schaar*, où le Roi d'Onin vint le trouver, & l'invita de ſe rendre à ſon Habitation; mais quelques défiances, qu'on crut fondées, empêcherent les Hollandois de déférer à ſes inſtances, d'autant plus, que le lendemain, il refuſa abſolument de paſſer à bord des Chaloupes.

Négrerie Schaar.

D'ici, faiſant route à l'Oueſt & à l'Oueſt-Quart-de-Sud, on mouilla, le 29, dans la Baie d'*Emelocrd*, où l'on ſe pourvut d'eau. Le ſoir, on vit arriver à bord le Fils du Roi d'Onin, accompagné d'un Orancaie, & d'en-

Baie d'Emelooid.

viron quarante Hommes, la plûpart Goramois & Ceramois. On apprit d'eux, que le Roi étoit allé aux Iles de Papous, pour y chercher des Esclaves. Vinck se laissa engager, le lendemain, à venir mouiller devant leur Négrerie. Le 3 Mai, le Roi étant de retour offrit des Otages, en invitant les Hollandois à terre, où ils furent fort bien reçus; mais le Commerce se réduisit à un petit nombre d'Esclaves. Le Roi les avertit, qu'il avoit découvert, à la Négrerie de *Piera*, un complot formé pour les massacrer, entre l'Orancaie de Roumakay & ceux d'Isera, qui avoient été prévenus, dans leurs desseins, par le départ des Chaloupes. Il ajoutoit que l'Orancaie avoit reçu, de ces derniers, la tête d'un des Hollandois tués, en récompense de ses peines; qu'ils avoient mangé celle des deux autres jusqu'aux os, au milieu des plus vives démonstrations de joie, & que, pour n'avoir point voulu tremper dans cette conspiration, il s'étoit attiré lui-même la guerre avec ceux d'Isera ses voisins.

VINCK. 1663.

Négrerie, Piera.

Vinck voulut s'assurer du fait, à l'égard de l'Orancaie de Roumakay, qu'il ne soupçonnoit gueres capable d'une

VINCK. 1663.

pareille perfidie, après le service qu'il lui avoit rendu, en l'avertissant des mauvaises intentions de ceux d'Isera, avec lesquels il paroissoit être en guerre. Les Chaloupes, étant revenues devant cette Négrerie, on ne tarda pas de vérifier l'avis du Roi d'Onin, & l'on se seroit vû dans une terrible crise, à l'apparition d'une multitude de Pirogues, remplies d'Hommes armés, si l'on n'eut levé l'ancre à tems pour s'éloigner de ce Rivage. En partant, on salua ces Bâtimens de quatre bordées, qui porterent au mieux. Les Chaloupes revinrent heureusement à Banda, après avoir essuyé bien des disgraces (1).

Retour à Banda.

Voyage de Keyts à la Nouvelle Guinée, en 1678.

1678. Autre Course a la Nouvelle Guinée.

CETTE COURSE s'étant faite encore aux mêmes lieux, servira à en donner une connoissance plus particuliere. Le 19 Juillet 1678, deux Yachts, & une Chaloupe, aux ordres du premier Commis, nommé Jean *Keyts*, mirent à la voile de Banda, pour la Côte de la Nouvelle Guinée. Après s'être arrêté

(1) *Valentyn*, Description de Banda.

quelques jours à *Keffing* & à *Goram*, pour y prendre un Interprête & un Guide, Keyts vint mouiller, le 31, à la vûe de la Pointe Occidentale du Pays d'*Onin*, éloignée, de Keffing, d'environ vingt-deux lieues au Nord Eft, & le lendemain, continuant à ranger la Côte d'Onin, on jetta l'ancre, le foir, dans une Baie au Nord d'une Pointe. Les deux principales Négreries de ce Pays font, *Fataga* & *Roumah-Bati*, à une lieue & demie l'une de l'autre. Le jour fuivant, Keyts paffa entre l'Ile *Pulo-Aas*, pour fe rendre à la premiere. Il y trouva quantité de Bâtimens du Pays, qui l'obligerent à fe tenir fur fes gardes. Les Chefs le reçurent bien; mais il n'y avoit pas grand Commerce à faire entre des gens qui étoient prévenus les uns contre les autres. Un des Yachts & la Chaloupe, qui avoient été à l'Ile *Caras*, en revinrent fans y avoir eu plus de fuccès.

KEYTS. 1678.

Négreries Fataga & Roumah-Bati.

Ile Pulo-Aas.

Keyts jugeoit que cette Pointe de la Nouvelle Guinée eft une Ile, féparée du Continent, quoiqu'il ne pût pas s'en affurer par lui-même. Il avoit vû, au Nord-Eft, une affez grande ouverture, & vis-à-vis, la Terre ferme, qu'on pouvoit auffi reconnoître du côté du

Defcription du Pays d'Onin.

KEYTS. 1678.

Sud. Entre la Pointe la plus Septentrionale de *Bacou-Pouteh*, & la Pointe Sud-Oueſt d'Onin, on trouva une grande Baie, qui a bien cinq lieues de profondeur ſur deux de large. On voulut y envoyer la Chaloupe, mais il fallut renoncer à ce deſſein, parcequ'on s'apperçut que les Habitans en concevoient de la défiance. Cette Côte offre par-tout de bons mouillages, à deux ou trois lieues en Mer. Le Pays, à en juger par ſon extérieur, eſt fort ſauvage, inculte, & rempli de montagnes & de rochers en pluſieurs endroits. Il produit peu d'arbres fruitiers. Les principaux qu'on y vit, ſont une eſpece de muſcadiers, dont on trouva les noix fort inférieures à celles de Banda; encore ne comptoit-on que deux ou trois de ces arbres dans les environs. L'arbre qui porte le *Maſſoy*, & le dattier des Indes ſont deux autres eſpeces. Les Bois étoient remplis de toute ſorte de volaille, dont le ramage étoit auſſi agréable qu'extraordinaire. Le Climat eſt ici fort tempéré, & les brouillards y ſont fréquens. Le matin, on y avoit ordinairement le beau tems, mais l'après midi, le Ciel ſe couvroit de gros nuages, qui ſe reſolvoient le ſoir en

pluies abondantes. Le Rivage fournit par tout assez d'eau douce, qui est fort bonne à boire.

KEYTS. 1678.

Le Pays d'Onin étoit alors soumis à deux souverains, nommés *Massalouva* & *Jeef*, dont le premier faisoit sa résidence à Roumah-Bati, & le second à Fataga. Le Pere du dernier, nommé *Radja Tabowan*, avoit été défait, dix ans auparavant, avec trois ou quatre cens Hommes, par les Peuples de l'Ile Caras, & la guerre duroit encore. Ces deux Chefs étant fort jeunes, l'autorité étoit partagée entre leurs premiers Orancaies; mais les Insulaires de Keffing les tenoient dans une espece de dépendance, sur-tout par rapport au Commerce, dont les deux principaux articles sont le Massoy & les Esclaves. Le Peuple vit de la pêche. Ces Habitans paroissent assez traitables; cependant on ne doit pas leur accorder trop de confiance. Leurs armes sont des sabres de différentes especes, auxquels ils joignent l'arc, les fleches, la lance, & des javelines dentelées.

Iles Caras.

Les Iles Caras, où Keyts se rendit ensuite, sont à douze lieues de Pulo Aas, où il avoit été d'abord quelques jours à l'ancre. Vis-à-vis, au Nord, la

KEYTS. 1678.

Côte forme une grande Baie, qu'il nomma la Baie de *Ryklof van Goens*. Les Terres, qui regnent autour de cette Baie, sont fort basses, à l'exception des deux Pointes au Sud & au Nord de son entrée. Le côté occidental de l'Ile du milieu, où il mouilla sur vingt-cinq brasses, bon fond de sable; offre une Rade sûre, qui pourroit bien contenir jusqu'à mille Navires. Sa situation est à trois degrés vingt-six minutes de Latitude Méridionale. La Jurisdiction d'Onin, que les Habitans nomment *Mengonan Soholot*, se termine à cette Pointe du Nord-Ouest, & celle des Insulaires s'étend sur le Golfe, jusqu'à *Coveay*, ou *Cubiay*, qui commence à la Pointe Sud-Est de la Baie.

Les Iles habitées, qu'on trouve dans cette Baie, sont, *Cani*, *Batour* & *Caras*, qui produisent diverses sortes de fruits, du riz & du poisson en abondance. Le bois de construction n'y est pas rare. L'on y respire un air assez sain, qui est rafraîchi par de petits vents de Mer & de Terre. Les Insulaires ressemblent en tout aux Habitans d'Onin; mais ils sont moins rusés & moins défians. On ne remarqua parmi eux aucun indice de culte, si ce n'est quelques

teraphims, ou criſtalines, rayées de verd & de rouge, ou d'un jaune luiſant, qui paroiſſoit être un mêlange de métaux. Leurs Voyages de Mer ſe bornent à Cubiay, & la pêche fournit le plus à leur ſubſiſtance.

KEYTS. 1678.

Le premier Septembre, Keyts partit de Batour, & ayant paſſé entre Caras & Cani, il vint, le lendemain, auprès d'une haute Pointe, d'où continuant à ſuivre la Côte, il découvrit, au Nord, une autre Baie fort profonde, de trois ou quatre lieues de largeur, où il entra pour donner le radoub à la Chaloupe, qui faiſoit eau de toutes parts. La Baie eſt à douze lieues au Sud & au Sud-Sud-Eſt de la premiere. On la nomma la Baie de *Speelman*. A ſon entrée, du côté gauche, eſt une cataracte des plus merveilleuſes, qui tombe des montagnes, & qu'on apperçoit comme une toile blanche, à deux lieues de diſtance. Il ne fut pas poſſible d'en approcher de près, à cauſe des goutes, qui rejailliſſant en l'air formoient une eſpece de nuage, ou de brouillard épais; mais on trouva dans les environs pluſieurs autres petites ſources d'eau, qui ſortoient du pied des rochers le long du Rivage. Tout

Baie de Speelman.

KEYTS. 1678.

au fond de la Baie eſt une Négrerie ; près d'une Riviere, & un peu plus loin à l'Eſt, derriere une montagne, une belle Lagune aſſez profonde pour ſervir d'abri à quantité de gros Vaiſſeaux. A l'Eſt de cette Baie ſe préſentoit un rocher, à côté duquel les Hollandois virent un grand nombre de têtes de morts, & une ſtatue à-peu-près de forme humaine juſqu'aux épaules, avec un bouclier & quelques autres inſtrumens. On y apperçut auſſi divers caracteres inconnus, qui ſembloient être tracés de craie rouge. Les Habitans de ces Contrées n'ont pas coutume d'enterrer leurs Morts ; mais il les expoſent ſur des rochers près du Rivage. La Baie eſt terminée par la haute Pointe Sud-Oueſt de Cubiay, derriere laquelle, dans la Baie, on remarqua un Canal, qui paroiſſoit avoir, de l'autre côté, ſa ſortie dans la Mer. On trouva ici quatre degrés ſeize minutes de variation au Nord-Eſt, & cela ſur quatre degrés deux minutes de Latitude Méridionale.

Ile Weſel.

De la Pointe Sud-Oueſt de Cubiay, à la Pointe Orientale, on compte ſix lieues, & cinq de l'Ile *Weſel*, où Keyts vint mouiller, ſans y trouver d'autres Habitans qu'un ſeul Homme, qui ſortit

brusquement de sa cabane & prit la fuite. En partant de cette Ile, Keyts passa entre le Continent & trois petites Iles, dont la plus Occidentale est à deux lieues de la Côte, & à trois de la Pointe Nord-Ouest de l'Ile Wesel. Plus loin, on vit encore trois autres Iles, & au Nord, une grande Anse à onze lieues de l'Ile de Wesel. Keyts mouilla à l'Ouest d'une Ile, éloignée d'environ une lieue d'une Pointe, nommé *Laewe*, derriere laquelle, selon les anciennes Cartes, il croyoit trouver la Riviere des *Meurtriers*; mais il eut bien-tôt occasion de reconnoître son erreur. A quatre degrés de Latitude Méridionale, il aborda à l'Ile *Namettotte*, où est une Négrerie, dont les Habitans, qui montoient une grande Caracore, l'avoient invité de s'y rendre. Pendant que ses gens étoient occupés à faire de l'eau, sans défiance, les Insulaires les attaquerent, & leur tuerent ou blesserent mortellement quelques Hommes. On en prit une prompte vengeance, en mettant le feu aux Bâtimens & aux Habitations de ces Meurtriers, tandis que, retirés dans les Bois, ils ne cesserent de décocher, de toutes parts, une infinité de fleches sur

KEYTS. 1678.

Ile Namettotte.

KEYTS. 1678.

Riviere des Meurtriers.

les Hollandois. Cette Ile Namettote est située à l'Ouest de la Riviere connue sous le nom des *Meurtriers*, assez élevée, & pourvue de bons mouillages, pouvant avoir huit lieues de circuit. C'est comme l'Etape principale du Commerce de massoy, que les Ceramois viennent chercher tous les ans, avec du bois d'ebène & des Esclaves, qu'ils échangent contre du riz & de gros coraux. Les Insulaires sont robustes, & d'une taille beaucoup plus avantageuse que les autres Habitans de ces Contrées. Outre la langue qui leur est particuliere, ils parlent fort bien celle des Ceramois. Ils vont entierement nus, à la réserve des parties naturelles, qu'ils couvrent d'écorce d'arbres. Ils se percent les narines de plusieurs brochettes pour l'ornement. Leurs armes sont l'arc, les fleches, les lances & les coutelas. Les Femmes portent au cou & à la ceinture, de gros tours de coraux, & elles se barbouillent tellement le visage de noir de charbon pilé, qu'elles ont moins la figure humaine que celle des plus sales animaux. La pudeur n'est pas une de leurs vertus; elles accouchent dans les Pirogues sur le Rivage, ou dans les Bois; & dès que l'Enfant est né;

elles le jettent dans un ſac qui leur pend ſur les épaules. En un mot, Keyts les compare à des brutes. Son retour à l'Ile Weſel, & de-la à Banda, termine cette Courſe, dont tout le fruit ſe réduiſit à des connoiſſances plus particulieres du Pays & de ſes Habitans. La Relation de Keyts, que nous avons en manuſcrit, eſt extrêmement détaillée. Valentyn en a donné l'eſſentiel, que nous abregeons encore.

KEYTS. 1678.

Retour à Banda.

Voyage de Vlaming aux Terres Auſtrales, en 1696.

L'OCCASION de ce Voyage fut la perte d'un Vaiſſeau de la Compagnie, qu'on ſuppoſoit pouvoir être échoué ſur les Côtes de la Nouvelle Hollande, depuis ſon départ du Cap de Bonne-Eſpérance pour Batavia. En 1696, trois Vaiſſeaux Hollandois, commandés par Guillaume *Vlaming*, mirent à la voile, du Texel, avec ordre d'aller à cette recherche. Après avoir doublé le Cap de Bonne-Eſpérance, ils ſe trouverent, le 28 Novembre, à trente-huit degrés quarante minutes de Latitude Méridionale, & quatre-vingt-quinze

1696.

Occaſion de ce Voyage.

LAMING 1696.

degrés quarante-quatre minutes de Longitude, près de l'Ile *St. Paul*, sur laquelle on peut porter sans inquiétude, pourvû que l'on évite le côté de l'Ouest, qui est garni d'un banc de rochers. On y trouva quantité de chiens marins, & une autre espece particuliere qui avoient bien dix-huit pieds de long; mais l'île n'offre aucune verdure, si ce n'est quelques roseaux, & par-ci par-là, entre les Rochers, une herbe assez semblable au persil. La volaille y est rare; en échange on y pêcha une quantité prodigieuse de gros poissons fort délicieux. Les Hollandois y chercherent inutilement du bois à brûler & de l'eau douce.

Ile Amsterdam.

Le lendemain du départ de cette Ile, on vint à celle d'Amsterdam, à treize lieues Sud & Nord de la premiere, par les trente-sept degrés quarante-huit minutes de Latitude, & quatre-vingt-quinze degrés quarante-quatre minutes de Longitude. Cette Ile est si remplie de broussailles, qu'on ne peut que difficilement s'y franchir un passage. On n'y trouva ni Hommes ni Bestiaux, mais seulement quelques Oiseaux, & des Chiens marins. Le terrein est marécageux à trois pieds de profondeur

ſur le roc, qui approche de la pierre ponce, ce qui fait que les arbres n'y peuvent croître, ni prendre de fortes racines.

VLAMING. 1696.

Le 25 Décembre, on découvrit la Nouvelle Hollande, à la hauteur de trente-un degrés cinquante-huit minutes, & à cent trente degrés dix-huit minutes de Longitude. Quatre jours après, on ſe trouva ſous l'Ile *Rottenest* (Nid de rats) huit minutes plus au Nord, & trois degrés ſept minutes plus à l'Eſt. On s'y pourvut de bois à brûler, qui y étoit en abondance.

Ile Rottenest.

1697. Nouvelle Hollande.

Le 5 Janvier 1697, Vlaming deſcendit ſur le Rivage de la Nouvelle Hollande, avec quatre-vingt-huit Hommes armés ; ils prirent d'abord leur route à l'Eſt, ſans rien trouver qui pût ſervir à la nourriture : mais ils virent quelques gros arbres, d'où découloit une eſpece de laque ou de gomme, & de petits Perroquets, qui étoient fort farouches. Après avoir marché environ trois heures, ils vinrent auprès d'une Lagune d'eau ſalée, où ils apperçurent dans le ſable, pluſieurs veſtiges d'Hommes & d'Enfans, ſans cependant rencontrer perſonne. Le lendemain matin, ils ſe diviſerent en trois troupes, pour

VLAMING. 1697.

visiter le Pays au Sud, au Nord & à l'Eſt, à une lieue de diſtance de l'endroit où ils avoient paſſé la nuit. Toutes leurs recherches ne leur firent découvrir que quelques cabanes renverſées, mais point d'eau douce; cependant ayant creuſé un puits, ils en trouverent d'aſſez bonne. A leur retour, ils remarquerent que celle du Lac étoit baiſſée de plus d'un pied; ce qui leur fit juger qu'elle devoit communiquer avec la Mer. En effet, ils ne tarderent pas de s'en convaincre, à la vûe d'un Canal au Sud, où ayant fait entrer leurs Bateaux, ils trouverent des Cygnes noirs, dont ils prirent quatre, deux deſquels furent apportés vivans à Batavia, & beaucoup de poiſſon; les jours ſuivans ne leur firent pas faire de plus grandes découvertes, quoiqu'ils euſſent remonté cette Lagune, ou Riviere d'eau ſalée, à dix ou douze lieues dans les terres. Une exacte obſervation leur donna trente-un degrés quarante-trois minutes de Latitude Méridionale. Un grand Banc regne ici dans l'étendue d'une lieue, à la moitié de cette diſtance du Rivage. On en découvrit un autre, parſemé de pointes de rochers, à la hauteur de trente degrés

Cygnes noirs.

fix-fept minutes. Treize minutes plus loin au Sud, l'Aiguille varioit, au Nord-Oueft, de neuf degrés vingt-une minutes.

Vlaming. 1697.

A vingt-huit degrés huit minutes, après avoir paffé quelques petites Iles, deux jours auparavant, on découvrit une Pointe haute & efcarpée. La Chaloupe, qui fut de nouveau envoyée à terre, fans pouvoir defcendre, à caufe des Brifans, rapporta qu'on avoit enfin vû des Hommes marcher fur les dunes; mais dans une grande diftance. C'étoient des Négres, nus, & de moyenne taille. Les jours fuivans, les Chaloupes étant retournées, diverfes fois au Rivage, y virent d'abord une eau interne fort falée, quelques cabanes & veftiges de pieds d'Hommes dans le fable, & quelques Oifeaux. A vingt-fix degrés feize minutes de Latitude, elles trouverent deux Anfes, dont la plus Méridionale a bien trois quarts de lieue de largeur; & trois jours après, deux Rivieres fort profondes, l'une venant du Sud & l'autre de l'Eft. Cette fois les Chaloupes pénétrerent bien huit lieues & demie dans une Anfe, qui communique de l'autre côté, au Nord-Nord-Oueft avec la Mer. Le lende-

VLAMING. 1697.

Monument trouvé dans la Baie de Hartog.

main, on trouva, à terre, une plaque d'étaim, qui avoit été attachée à un poteau avec deux cloux, dont l'un se distinguoit encore. Sur cette plaque étoit gravée une Inscription, portant: » que le 25 Octobre 1616, le Navire » *la Concorde*, d'Amsterdam, premier » Commis Gilles *Miebais* de Liege, » Capitaine Theodor *Hartog*, d'Amsterdam, avoit mouillé en cet endroit, » d'où il étoit reparti, pour Bantam, » le 27 du même mois «. Au bas on lisoit les noms de Jean *Stins*, Sous-Commis, de Pierre *Dookus van Bill*, premier Pilote, avec la date de l'année. Cette véritable Baie de *Hartog* est située par vingt-cinq degrés vingt-quatre minutes de Latitude, & la variation de l'Aiguille, au Nord-Ouest, y fut trouvée de huit degrés trente-quatre minutes.

Riviere Guillaume.

Le reste de la route n'offre plus rien de remarquable jusqu'à la Riviere *Guillaume*, à vingt-un degrés vingt-huit minutes. La résolution y fut prise d'abandonner cette Côte ingrate, le 21 Février; le 27 on vit l'Ile *Moni*, à neuf degrés cinquante minutes; & le 11 Mars, les trois Vaisseaux arriverent heureusement à Batavia. Selon le rap-

Ile Moni.

port de Vlaming (1), la Nouvelle Hollande eſt le plus miſérable Pays de l'Univers ; & Dampier, dont on va voir la Relation (2), n'a pas eu tort de dire que les Hottentots étoient des Seigneurs en comparaiſon des Auſtraliens de cette Contrée.

VLAMING. 1697.

Iles voiſines de Timor & de Solor.

Pour la page 157, du Tome 42.

DANS LA DESCRIPTION que Valentyn donne de ces deux Iles, il y joint celle de pluſieurs autres, qui en ſont voiſines, & dont il ſuffira de rapporter les noms, avec ce qu'elles ont de plus remarquable. Il commence cette Deſcription à l'Ile *Saleyer*, au devant de la Baie de Boni, dans l'Ile Celebes, d'où continuant, au Sud-Eſt, à environ trois lieues de diſtance, on trouve celle de *Calauro*, qui a ſept ou huit

(1) La Relation de ce Voyage a été imprimée à Amſterdam, en 1701.

(2) Ce Voyage de Dampier eſt le ſecond qu'il avoit fait à la Nouvelle Hollande. Le premier auroit dû précéder celui de Vlaming : mais comme il ſe trouve au Tome 42. dans le grand Voyage autour du Monde, on n'a pas cru devoir détacher ce morceau pour le répéter ici. Il ſuffit d'en avertir le Lecteur.

ILES VOISINES DE TIMOR ET DE SOLOR.

lieues de longueur ſur cinq de large. A ſon Nord-Eſt eſt l'*Ile Haute*, environnée d'un Banc de ſable, & au-delà, toujours du même côté, ſont une vingtaine d'Iles & de Bancs, qu'on nomme les *Iles des Tigres*, & qui occupent en quarré un eſpace de quinze à ſeize lieues. Quatorze lieues à l'Eſt de ces Iles, on a celles de *Groenewoud*, du *Lezard* & de *Batalaja*, dans une étendue d'environ ſix lieues. A pareille diſtance, au Sud des Iles des Tigres, eſt un Banc, nommé *Heilbot*, de trois ou quatre lieues de circonférence, & tout parſemé de pointes de rochers. Neuf lieues à l'Eſt de ce Banc, ſont les deux Iles de *Schiedam*, ſuivies, ſept ou huit lieues au Sud-Eſt, de celle de *Batou Pandjang*, & deux lieues Eſt-Quart-de-Nord, de celle de *Bata Carimau*, ſans compter deux autres petites, au Sud-Oueſt deſquelles on trouve celles du *Cheval de poſte*, & de *Roſſa Gouroc*, peu conſidérables. *Louſa Radja*, ſept ou huit lieues plus loin au Sud-Oueſt, en a auſſi quelques unes ſans noms. On vient enſuite à cette rangée de grandes Iles, connues par la Relation de Dampier, & dont la plus Occidentale eſt *Sumbawa*, qui a près de huit lieues de long

long ſur cinq de large. A l'Eſt ſe préſente l'Ile Ende, autrement nommée le *Pays de Flores.* Ces deux Iles ſont accompagnées de quantité de petites, dont la plûpart n'ont point de noms. On donne, à l'Ile Ende, quarante-trois lieues de longueur; ſa plus grande largeur eſt de treize lieues au milieu; mais elle diminue conſidérablement vers ſes extrémités. A cinq lieues de ſa Pointe Occidentale, on a l'Ile *Nomba*, de ſept lieues de long ſur deux de large. *Pulo Tsjindana*, ou l'*Ile du Bois de Sandal*, qui ſuit au Sud, s'étend à plus de trente lieues Eſt-Sud-Eſt, & de la moitié en largeur, mais ſe retreciſſant vers les deux bouts. On dit qu'il y a des Forêts entieres de Bois de ſandal. C'eſt l'Ile que Dampier décrit ſous le nom d'*Anabao*. Vis-à-vis de ſa Baie au Sud-Sud-Eſt, on voit la petite Ile *Sauvo*. A l'Eſt de la Pointe Sud-Eſt de l'Ile Ende, entre cette Ile & celle de Solor, on a l'Ile *Serbite*, fort haute, montagneuſe & chargée de bois, de ſept lieues de long, ſur trois ou quatre de large. Elle eſt ſéparée du Pays de Flores par un Canal d'environ deux lieues de large & trois de long, & l'on trouve un pareil Canal entre Solor & Ser-

ILES VOISINES DE TIMOR ET DE SOLOR.

ILES VOISINES DE TIMOR ET DE SOLOR.

bite. A l'Eſt de Solor on a l'Ile *Lombatta*, & quelques autres petites, comme *Batutoura*, *Pontare*, &c. Vis-à-vis de cette derniere Ile, à deux lieues de diſtance, à l'Eſt, ſe voit l'Ile *Ombo*, nommée auſſi *Emmer*, de quatorze lieues de long, ſur cinq ou ſix de large. Les Hollandois ont, dans l'Ile Solor, le Fort *Henri*, & les Portugais deux Places, nommées *Lefauw* & *Larentouke*. Timor eſt au Sud de ces Iles. Valentyn lui donne quatre-vingt lieues de longueur; mais ſa largeur eſt fort inégale.

On négocie, dans cette Ile, des eſclaves, de la cire, & du bois de ſandal, dont on peut tirer chaque année, environ deux mille bahars, à cinq cens ſoixante livres poids de Hollande le bahar; & c'eſt principalement pour ce bois, que la Compagnie conſerve cet Etabliſſement, à cauſe du grand débit qu'il a dans la Chine: la cire y eſt à bon compte. Le Commerce de Solor eſt encore moins conſidérable que celui de Timor; on en tire les mêmes choſes, & outre cela, ce qu'on appelle, en Médecine, la *Pierre Solor*, qui eſt une eſpece de bézoar, qu'on croit ſouverain contre les poiſons.

ILES DU RESSORT DE BANDA.

Iles du reſſort du Gouvernement de Banda.

LE GOUVERNEMENT de Banda s'étend à pluſieurs Iles au Sud-Eſt & au Sud-Oueſt, dont on s'eſt engagé de parler à l'occaſion des Terres Auſtrales. Les premieres commencent à l'Orient de la grande Ile Ceram. Telles ſont *Tenimbar*, *Goram*, *Salawakki*, *Manabokka*, *Mattebello*, *Coaſſevouy*, *Kourekoſe*, *Tewer*, remarquable par ſon Volcan, dont l'éruption ſe fit, en 1656, avec un terrible fracas. Cette derniere Ile eſt à trente-cinq lieues de Banda, & ſuivie de celle de *Boen*, de *Caudar*, de *Cauwer*, qui fournit beaucoup de potteries, de *Nouſſa Tello*, ou *les Trois Freres*, trois petites Iles ſituées en triangle, & enfin, d'un grand Banc de ſable, nommé *Tiando*, qui a bien quatorze lieues de circuit, & où ſe voient trois petites Iles. Deux lieues à l'Eſt de ce Banc on en trouve un autre, à-peu-près de la même grandeur.

Iles au Sud-Eſt.

On paſſe ici encore quelques Bancs & quelques petites Iles, de peu d'importance, pour venir à *Key Watela*,

Grand & Petit Key.

ILES DU RESSORT DE BANDA.

ou le *Petit Key*, qui peut avoir trente-quatre lieues de circuit, & dont le côté Septentrional offre une grande Baie ronde, de quatre lieues de long, ſur autant de profondeur. Au Sud-Oueſt on voit un Banc de dix à douze lieues de tour, ſurmonté de quelques Ilots. Le *Grand Key*, autre Ile, peu éloignée de celle-ci, a bien vingt lieues d'étendue. On donne, à ſa partie Septentrionale, quatre ou cinq lieues de largeur; mais elle diminue depuis le milieu, au Sud, juſqu'à trois. Sa diſtance, Eſt-Sud-Eſt de Banda, eſt comptée à cinquante lieues. Ces deux Iles, le Grand & le petit Key, ſont fort hautes, montagneuſes, & arroſées de quantité de Rivieres. Le Grand Key a environ quarante lieues de circuit. Les Habitans de ces Iles ſont en guerre continuelle entr'eux. Ils vendent leurs priſonniers pour eſclaves aux Bandanois, qui les achetent à vil prix. Toute la connoiſ-

Mœurs de leurs Habitans.

ſance que ces Sauvages ont de l'Etre ſuprême, c'eſt qu'ils ſavent par tradition qu'il a créé leur Pays. Dans leurs entrepriſes ils ont coutume d'implorer ſa protection, après avoir traité tout leur Village, & ſacrifié quelques Porcs & quelques Boucs à leur Idole, qui eſt

attachée à une perche. Ces prieres ſont accompagnées d'une infinité de grimaces, de contorſions & de ſingeries ridicules. Ces Inſulaires ſont fort bruns & de taille avantageuſe, avec de longs cheveux crépus. Ils ſont ſerviables, de bon naturel, & fideles. Chaque Habitation eſt partagée entre trois ou quatre Orancaies, qui y exercent toute l'autorité, ſans aucune marque qui les diſtingue des autres, ſi ce n'eſt que quelques-uns ont neuf ou dix anneaux d'or aux oreilles, & un habit d'écorce d'arbre ou même d'étoffe bleue. Ils ne tirent point de revenus, mais ſont obligés, comme le dernier de leurs Sujets, de chercher leur nourriture dans la pêche, la chaſſe, & le produit de leurs plantations. Leurs cabanes ſont élevées ſur des pieux, à trois ou quatre piés de terre, ou dreſſées ſur des rochers le long du rivage. En 1624, les Hollandois, que le Commerce avoit amenés, virent, ſur le rivage Oriental, ſept Habitations voiſines, qui pouvoient mettre enſemble quatre mille hommes en campagne. Ils étoient en guerre, depuis quatre ans, contre une quarantaine d'autres Villages au Sud de l'Ile, & dans cet eſpace de tems ils

ILES DU RESSORT DE BANDA.

ILES DU RESSORT DE BANDA.

avoient bien perdu quatre cens hommes. Cette guerre provenoit de l'infraction de quelques privileges particuliers sur la maniere de faire leur pêche. La justice est févere chez ces Peuples. L'assassinat y est puni de mort, de même que l'adultere, avec cette circonstance, que l'amant & la femme sont livrés à la vengeance du mari, qui, pour l'ordinaire, les poignarde l'un & l'autre. Il y a des peines proportionnées à la grandeur des vols; c'est d'avoir les quatre doigts de la main droite coupés, d'être privé d'une oreille, ou condamné à l'amende, qui est appliquée au profit de toute l'Habitation. Les Hommes prennent autant de Femmes qu'ils peuvent en nourrir, mais les liens du mariage ne durent qu'aussi long-tens qu'ils se trouvent bien ensemble; & après leur féparation, le mari & la femme sont libres de contracter de nouvelles alliances. Les parens, après être convenus de la dot pour leurs enfans, donnent un festin à tout le Village, & les Convives jugent ensuite qui des deux, de l'Epoux ou de l'Epouse, survivra à l'autre; on leur fait mâcher le bétel, & celui dont le marc est le plus pâle, doit, selon leur opi-

nion, mourir le premier. Cette cérémonie sert en même-tems de confirmation au mariage. Quand un homme de distinction meurt, on l'embaume avec des huiles & des aromates; ensuite on le pend dans un cercueil, au toît, sous lequel on fait du feu pendant six ou douze mois, selon la qualité du mort, jusqu'à ce que le cadavre soit entierement sec; après quoi ils le mettent en terre. Ils ont aussi coutume de donner dans ces occasions, un festin à tout le Village, & quelques présens à leurs amis, pour qu'ils assistent à pleurer le mort; & ces lamentations, où ils se relevent les uns les autres, durent souvent un mois; mais un homme du commun est enterré d'abord sans autre cérémonie. Pour marque de deuil, ils font couper leurs cheveux, & portent des anneaux aux bras & aux jambes, avec une ceinture de joncs autour des reins, qu'ils y laissent tant qu'elle tombe d'elle-même. Ils se sevrent aussi, pendant quelque-tems, de certains alimens, & se donnent garde de ne point rire, ou de prendre part à de vaines réjouissances. Ces Peuples vont presque nus, à l'exception des reins. Ils ont peu de meubles dans leurs maisons. Leur nour-

ILES DU RESSORT DE BANDA.

riture consiste principalement en sagu, pisang, & en racines. Leur boisson est le towak, qui se distile de l'arbre du sagu, & de l'eau de puits. L'or, les dents d'Eléphant, & quelques vêtemens sont leurs richesses. Le fils aîné succéde à son pere dans le Gouvernement; mais tous les enfans héritent par portions égales. Ils ont des Porcs & des Chevres; mais il ne s'y trouve de Chevaux, de Buffles, & de bêtes à corne, que depuis peu d'années; leurs armes sont le bouclier, le sabre, l'arc, les fleches, & les zagaies, dont ils se servent avec une merveilleuse adresse. Ils ont aussi quelques petites pieces de fonte sur leurs Coracorés (1).

Iles Arouw.

Quinze lieues à l'Est du Grand Key, on a les Iles d'*Arouw*, éloignées de soixante-cinq lieues de Banda, & de dix-huit à vingt de la nouvelle Guinee. Ces Iles sont basses, plates, & chargées de bois. Pour s'y rendre de Banda, la route est par les Iles de Tewer & de Cauwer. Les Iles d'Arouw sont fort habitées, &, depuis 1623, sous la dépendance de la Compagnie Hollandoise. On y comptoit autrefois

(1) Ces éclaircissemens sont tirés d'un Mémoire dressé à bord du Yacht *Goa*, qui fut envoyé aux Iles de Key, en 1624.

ſoixante-dix Négreries. La principale eſt *Wokam*, où les Hollandois ont un poſte fortifié de paliſſades. On n'y trouve point de Rivieres, & la mauvaiſe qualité de l'eau de puits, ou de quelques étangs, eſt une cauſe apparente des maladies auxquelles les Européens y ſont ſujets. Les Inſulaires reſſemblent beaucoup, par leurs mœurs, à ceux du Grand & du Petit Key. Valentyn a donné, de ces Iles, une Carte, qui ne s'accorde nullement avec celle que l'on fit, en 1703, de la Partie Orientale de la Mer des Indes. Mr. Danville les place aſſez bien dans ſa Carte d'Aſie, publiée en 1752, excepté qu'il n'en met que quatre au lieu de ſix. Leur principal produit eſt le ſagu, & des eſclaves, qu'ils enlevent dans la Nouvelle Guinée & ailleurs, pour venir les vendre à Banda. On trouve, près du Village *Ablinga*, un Banc où l'on pêche des perles, mais petites pour la plûpart; cependant Valentyn dit en avoir vû de plus groſſes que des pois, & de belle eau. On trouve auſſi, dans ces Iles, des Oiſeaux de paradis. En 1707, il y avoit, à Arouw, environ deux cens vingt Chrétiens & quatre-vingt-dix Ecoliers.

ILES DU RESSORT DE BANDA.

Revenons au Sud du petit Key, pour continuer l'énumération de plusieurs autres Iles, qu'on trouve encore dans cette Partie. Telles sont celles de *Ketember*, *Mose*, *Tenember* & *Larat*, éloignées d'environ deux lieues de *Timor Laout*, grande Ile, autour de laquelle on a les suivantes; *Cera*, *Sikevou*, *Bouto*, *Mese Kawouter*, *Namegang Teng*, *Masside*, *Babber*, qui a environ dix lieues de circuit, & où les Hollandois tiennent une garde pour en écarter les Etrangers. *Doutou*, *Kebet*, *Ijat*, sont d'autres petites Iles voisines de Babber, & situées au Sud-Est de Banda. On compte encore *Cerouva*, l'*Ile des Oiseaux*, & *Nila*, où commencent les Iles du Sud-Ouest. Elles n'ont presque rien de plus intéressant que leurs noms. *Teuw*, *Ceremattten*, *Nisemasse* & *Korsewelan*, sont environnées de quelques autres petites, de Bancs, & de Rochers. L'Ile *Damme*, qui a six lieues de long sur deux de large, se fait remarquer par son grand Volcan. Sa situation est à cinquante-six lieues de Banda. Les Hollandois y avoient bâti, en 1646, une Forteresse, qui portoit le nom de *Bourg Guillaume*, ou de *Nassau*, mais l'air mal sain, qu'on

ILES DU RESSORT DE BANDA.

Iles au Sud-Ouest de Banda.


ISLE BRULANTE.

y respire, l'a fait abandonner depuis, quoiqu'on y navige bien encore. Trente-six lieues au Nord de Damme & vingt-deux au Sud-Ouest de Banda, sont les deux Iles des *Tortues*. On a ensuite les Iles *Lokker*, *Moa*, *Leti*, *Kisser*, ou *Fetter*, *Etter*, *Teralta*, l'*Ile Brulante*, & les Iles de *Noussa Pinhos*, à seize lieues au Nord-Est de celles des Tortues. Ce sont-là toutes les Iles principales au Sud-Est & au Sud-Ouest de Banda. Une description exacte de leur position, de leur grandeur & de leur figure, seroit trop ennuyeuse; la vûe d'une bonne Carte peut suppléer le mieux aux particularités que nous avons cru devoir omettre.

ILES DU RESSORT DE BANDA

Iles des Papous, près de la Nouvelle Guinée.

DAMPIER conjecturoit juste, lorsqu'il a pensé que toute la Terre des *Papous*, qu'on représentoit comme une Peninsule tenant à la Nouvelle Guinée, n'étoit qu'un amas d'Iles, & ce qu'on prenoit pour des Rivieres étoit autant de Détroits. Le fait a été mieux vérifié depuis, qu'il ne lui fut possible de le

ILES DES PAPOUS.

faire alors. On a dressé, en 1722, une Carte exacte de ces Iles. Elles s'étendent dans la longueur de près de trois degrés de Latitude, depuis le Continent de Guinée, jusqu'à l'Ile Gilolo. La plus Septentrionale de toutes est *Waigeeuw*, dont la Côte Nord s'étend sur environ un degré de Latitude Nord, à vingt-six lieues de l'Ouest à l'Est, & dix dans sa plus grande largeur du Sud au Nord (1). A la Côte du Midi, un Golfe profond pénetre si avant dans les Terres, qu'il les sépare presque en deux parties. L'Ile *Mangin* est dans cette Baie. L'Ile Waigeeuw contient six Négreries. A son Midi sont les petites Iles *Sebiat*, *Toye*, *Bocke*, *Lama*, &c. avec un grand nombre de Rochers & d'Ilots; l'Ile *Gammen*, de neuf lieues d'Orient en Occident, & de quatre du Nord au Sud. Un Détroit fort courbe & fort serré la sépare de Waigeeuw. Elle est bornée, au Midi, par un autre Détroit plus large, qui a au moins quatre lieues. Dans ce Détroit, nommé *Neeuw*, par où Dampier a passé, est une Ile étroite de même nom, longue de trois lieues & demie

(1) Ce sont des lieues d'Allemagne de quinze au degré.

de l'Eſt à l'Oueſt. L'Ile *Patenta*, qu'on trouve au Sud du Détroit, eſt longue de dix-neuf lieues, du Nord-Eſt au Sud-Oueſt, & large de quatre. Elle ſe termine en Pointe vers l'Orient. Cette Pointe ſe nomme *Gagelola*; celle de l'Occident *Monkaite*. Il y a apparence que c'eſt cette derniere, qui eſt connue des Géographes ſous le nom de Cap *Maho*: c'eſt auſſi à l'Ile Patenta, que l'on a mal-à-propos fait commencer juſqu'à préſent la Partie Septentrionale du Continent de la nouvelle Guinée. En ſuivant au Sud, on a le Détroit *Sagewien*, dont la direction eſt du Sud-Oueſt au Nord-Eſt. A l'entrée eſt une Ile du même nom, près de la Pointe *Dandany*, dans l'Ile ſuivante, au Sud, qui ſe nomme *Sallawaty*, & qui a dix lieues de Côte dans une partie; le reſte forme un demi-ovale; le circuit du total eſt d'environ quarante lieues. On y compte deux Habitations. Le Sud de cette Ile eſt à trente lieues de l'Eſt de Ceram, qui lui reſte au Sud-Oueſt. Le Détroit *Gallowa*, qui vient enſuite, a environ une lieue de largeur au Nord-Eſt, mais au Sud-Oueſt près de quatre. Il ſépare Sallawaty de la Nouvelle Guinée proprement dite. En y entrant

ILES DES PAPOUS.

ILES DES PAPOUS.

par le côté du Sud-Oueſt, on apperçoit, à ſa droite, le Cap Occidental de la Nouvelle Guinée, appellé *Sabelo*, ou *Onny*, ſitué au moins à un degré & demi de Latitude Méridionale. Le Détroit eſt garni d'Ilots.

Revenons au Nord de Waigeeuw, que la Mer ſépare de Gilolo. Il y a vingt-deux lieues de ſa Pointe Occidentale à la Pointe Orientale de Gilolo, appellée *Pattany*, allant du Sud à l'Oueſt. Il y a cinquante-quatre lieues de la Pointe Pattany à la Pointe Sabelo; mais le terrein de Guinée s'étend juſques ſous la Ligne même en remontant au Nord, faiſant face au Nord-Oueſt; & depuis Sabelo la Côte retourne, faiſant face au Sud-Sud-Oueſt, juſqu'à la Baie de *Rycklof van Goens*, à deux degrés dix minutes de Latitude Méridionale. A ſix lieues à l'Eſt de Pattany eſt l'Ile *Gebey*, la plus Occidentale des Papous, longue de cinq lieues du Nord-Oueſt au Sud-Eſt. Quelques Navigateurs l'ont priſe pour la Nouvelle Guinée. Au Sud de Gebey, & au Sud-Oueſt des Iles de Papous, il y a auſſi deux autres Iles aſſez conſidérables, nommées *Popo* & *Mixoal*, entre Gebey & Ceram; Mixoal eſt environnée

de tous côtés de Bancs de rocs & d'Ilots. Iles des Papous.

Description Géographique d'une Côte de la Nouvelle Guinée.

EN 1705, on envoya un Yacht, nommé le *Pinson jaune*, à la découverte de la Côte Sud-Est de la Nouvelle Guinée, dont il trouva la situation bien différente de ce que l'on en voit sur les Cartes communes; la Relation de cette Course est trop seche pour qu'on en puisse supporter une lecture suivie. On prend le parti de la réduire en table, pour y mettre un peu plus de clarté. Il semble, par les termes qui commencent & finissent le Routier Hollandois, que ce soit le contour d'une grande Baie ouverte au large qu'on décrive ici, mais il est surprenant que la Latitude ni la Longitude n'y soient pas rapportées. 1705.

Grande Baie étendue, de l'Est à l'Ouest, de soixante lieues (1). Elle entre au Sud dans les Terres, d'environ trente-huit lieues; la Pointe Orien-

(1) Ce sont toujours des lieues d'Allemagne de quinze au degré.

COTE DE LA NOUVELLE GUINÉE. 1705.

tale eſt d'un degré & demi plus au Sud que l'autre Pointe. Ile *Brander*, (Brulôt) à l'entrée d'Oueſt de la grande Baie, longue d'une lieue, étroite, & environnée de Rochers. *Laagen ſtompen Hoek* & *Groene Boompjes Weſthoek*; (Pointe baſſe émouſſée & Pointe Occidentale des arbriſſeaux verds). Audevant, un Banc de ſable, d'environ une lieue de longueur : deux braſſes d'eau deſſus. *Boomjes Ooſtoek* (Pointe Orientale des arbriſſeaux); au Nord, un Banc de ſable au-deſſus de l'eau, d'une lieue & demie du Nord au Sud, entouré de rochers. *Boompjeshoek* (Pointe des arbriſſeaux) & *Roodenhoek* (Pointe rouge). Entre ces deux Pointes, une Négrerie. *Steilenhoek* (Pointe eſcarpée) *Vuile Bogt* (Baie ſale) & *Maſſoyhoek* (Pointe du Maſſoy). Deux Iles très petites environnées de rochers, & une Négrerie nommée *Waha*. Le Pays s'étend Sud & Nord : il eſt bordé de Bancs de ſable. Ile *Engano*, à trois lieues du rivage. Sa longueur, trois lieues & demie du Sud au Nord : ſa plus grande largeur, deux lieues. Au Sud, un Banc long de deux lieues. Golfe de treize lieues d'étendue du Sud-Eſt au Sud. Au côté du Sud, une petite Ile. Paſſé

la Pointe, suivant le rivage, à environ trois lieues de l'Ouest à l'Est, la Pointe *Bouseroun*, & au-devant quatre Iles, nommées *Gehrooken Eilanden* (Iles rompues). Iles *Boompjes*, huit lieues plus loin à l'Est-Nord-Est, toutes deux environnées de rochers. Banc de cinq à six lieues de long du Sud au Nord, deux de largeur : profondeur, deux brasses à basse marée. *Hoogen Zuidhoek* & *Munikshoeh* (Pointe Méridionale haute & Pointe du Moine) au Sud de la Pointe Bouseroun. Au côté Septentrional de la premiere, une Ile de deux lieues de long, un peu moins de large. Au fond de la Baie, les *Brabandshoedje*, *Enkhuizen*, *Vader Smit*, &c. Ce sont une douzaine d'Ilots ou Bancs, dont quelques-uns restent à sec à basse marée. *Laagen Zuidhoek* & *Groenen Vlakkenhoek* (Pointe Méridionale basse & Pointe plate verte). Près de-là, aiguade & mouillage. *Pinxter Bogt* (Baie de la Pentecôte). Au-devant, les Iles de *Haerlem*, dont les deux plus grandes peuvent avoir une lieuë de long sur un quart de large. Autre Baie allant jusqu'à la Pointe de *Kamp*, de sept lieues de large, & trois au moins de profondeur. Vis-à-vis sont les petites

COTE DE LA NOUVELLE GUINÉE. 1705.

COTE DE LA NOUVELLE GUINÉE. 1705.

Iles *Schellings*. On peut mouiller au côté Oriental de la plus grande, à une lieue du rivage; & à une lieue & demie de la Pointe Pentecôte, quatre Rivieres se jettent dans la Baie vers la Pointe de Kamp, qui est garnie d'écueils à près d'une lieue en Mer; autre Banc de rochers une lieue plus loin au Sud. Montagnes hautes & quatre Rivieres, en suivant la Côte au Nord-Est pendant six lieues. Mont *Doodkist* (Cercueil) Mont *Olifant* (Eléphant). Le Rivage est garni de sable & de vase; mais à une lieue l'eau est passablement profonde, & l'on peut ancrer en quelques endroits. *Geelvinks - hoek* (Pointe du Pinson jaune). Cette Pointe est le lieu le plus Oriental de la Côte parcourue. Il y a là trois Rivieres & de quoi faire de l'eau & du bois; *Kleine Kerkberg* (Petit Mont Eglise). C'est une chaîne de Montagnes, longue au moins de six lieues, au bout de laquelle il y a une Négrerie & un Banc. Cette Pointe est nommée *den Hoek met het Rif* (Pointe au Banc). Petite Baie de trois lieues de long, dont le bout Septentrional fut nommé *Valschen-hoek* (Fausse Pointe). Au-devant de la Baie est l'Ile *Dwars in de veg* (en travers du

chemin), d'une lieue & demie de long, à trois lieues du rivage. Autre Baie un peu plus grande, plantée d'arbres, & près de-là une Négrerie. La Montagne dans le Continent, nommée le *Groot Kerkberg* (Grand Mont Eglise), a deux sommets pointus. Il faut ancrer dans la Baie à cinq quarts de lieue du rivage, dans une telle position que l'on voie le milieu du grand Kerkberg, au-dessus de la Négrerie. Banc de sable d'une lieue & demie; au bout Septentrional de ce Banc se présente la Pointe Orientale de l'*Ile Longue*, au Nord-Est. Ici la Côte s'étend vingt-six lieues de l'Est à l'Ouest, & l'on trouve, à cinq lieues, une Négrerie, près de laquelle sont huit petites Iles. Cette habitation se nomme *Jobie*, ainsi que le Canal de cinq lieues & demie de large, qui coule le long de l'Ile Longue. Cette Ile a plus de cinq lieues de large au bout Occidental : elle est en pointe vers l'Est. *Verraders Eilanden* (Iles des Traitres). Il y en a dix-neuf, dans l'espace d'onze lieues plus loin que l'Habitation. A l'exception de trois du côté du Nord, elles paroissent toutes se joindre par le moyen des rochers. A leur bout Occidental, on voit, au Nord-Ouest, un

COTE DE LA NOUVELLE GUINÉE. 1705.

COTE DE LA NOUVELLE GUINÉE. 1705.

Pays bas & rompu, de cinq lieues d'étendue ; puis une Pointe, & ensuite une même étendue de Côtes pareilles, allant de l'Ouest au Nord. *Drie Gesusters* (les trois Sœurs) trois petites Iles à deux lieues & demie du bout Occidental de l'Ile Longue. Elles sont séparées par des Bancs de sable. Tout près de-là, *t'Bultig Eiland* (l'Ile Bossue) qui a plus de six lieues de l'Est à l'Ouest, & près de deux de large ; autre Ile élevée presque ronde, à cinq lieues de la précédente, & d'environ six ou sept lieues de circuit. Entre l'Occident de l'Ile Bossue & le Nord de l'Ile Engano, vers le milieu, un peu plus au Sud-Est, sont les Iles *Bouserouns*, au nombre de neuf, fort petites.

Naturels du Pays amenés à Batavia.

Ce Pays ne doit pas être fort peuplé, puisque dans le cours de plus de cent lieues de Côtes de toute cette grande Baie, on n'a trouvé qu'un si petit nombre de Négreries. Les Hollandois en avoient enlevé six Hommes, avec deux Femmes que l'on relâcha. Ces Sauvages furent conduits à Batavia, dont il s'en sauva deux, & les quatre autres resterent au service de la Compagnie, qui les envoya sur ses Vaisseaux, pour leur faire apprendre

la langue, & en tirer enſuite des lumieres par rapport à leur Pays, où l'on réſolut de les renvoyer, après avoir tiré d'eux ce que l'on ſouhaitoit de ſavoir, pour faire connoître l'humanité de la Compagnie à leurs Compatriotes, & tâcher d'entrer en commerce avec eux: car juſqu'alors ils n'avoient jamais permis aux Etrangers d'entrer dans leur Pays; & le Yacht le *Pinſon jaune* étoit le premier qui y eut abordé. C'eſt un de ces Sauvages que *le Bruyn*, célébre Peintre & Voyageur Hollandois, a deſſiné durant ſon ſéjour à Batavia, & dont on voit la figure dans ſon Voyage des Indes (2). Il eſt peint de profil, de la tête aux pieds, ayant en main ſon arc ſingulier & quelques fleches, qui ſont de canne, les unes plus groſſes que les autres, & à pluſieurs pointes, ce qui rend les bleſſures qu'elles font très dangereuſes, mais comme ces fleches ſont fort légeres, elles ne portent pas loin. La figure de cet Auſtralien eſt preſque entierenent ſemblable à celle des Négres Afriquains. Ces Peuples vont tout nus, avec une petite ceinture de toile qui couvre leur ſexe, & un pe-

COTE DE LA NOUVELLE GUINÉE. 1705.

(2) Tome II. pag. 338.

tit cercle d'ivoire autour de la jambe gauche.

COTE DE LA NOUVELLE GUINÉE. 1705.

La même année, 1705, on envoya, de Timor, trois Bâtimens Hollandois, avec ordre de mieux reconnoître le côté Septentrional de la Nouvelle Hollande. Ils examinerent soigneusement les Côtes, les Bancs de sable, les Ecueils. Ils ne trouverent, sur la route, aucune Terre, mais seulement quelques roches au-dessus de l'eau. A onze degrés cinquante-deux minutes de Latitude Méridionale, ils virent la Côte Occidentale de la Nouvelle Hollande, à quatre degrés au Levant de la Pointe Orientale de Timor. Ils continuerent de-là leur route vers le Nord, passerent une Pointe, devant laquelle il y avoit un Banc de sable au-dessus de l'eau, long de plus de cinq lieues d'Allemagne de quinze au degré : après quoi ils firent voile à l'Est, tout le long des Côtes de la Nouvelle Hollande, remarquant tout avec exactitude, jusqu'à un Golfe, au bout duquel ils n'allerent pas tout-à-fait. C'est dommage qu'on n'ait pas publié la Carte qui en a été dessinée.

1714.

Un Voyage Austral bien autrement curieux, s'il étoit aussi authentique, ce

feroit celui d'un Capitaine François, nommé Jean Michel *Mirlotte*, mort depuis peu d'années à Dunkerque. Ce Capitaine, felon fa Relation (3), parti des Iles Marianes, faifant voile au Sud, auroit doublé, au mois de Septembre 1714, la Pointe Méridionale de la Nouvelle Zelande, vûe par Abel Tafman, en 1642, d'où dirigeant fa courfe au Sud-Eft, jufqu'au foixante-feptieme degré de Latitude Auftrale, & enfuite au Nord-Eft, il feroit venu aborder fur les Côtes du Chili, après avoir découvert quantité d'Iles & de Terres nouvelles, abondantes en or & en perles, dans une route abfolument inconnue jufqu'ici à tous les Navigateurs. Mais pourroit-on bien faire fond fur ce Voyage? On y trouve du moins divers récits qui le rendent fort fufpect.

CODE DE LA NOUVELLE GUINÉE. 1705.

(3) Imprimée à Londres, chez *Betteswerth & Mears*, 1725, fous le titre de *New Voyage round the World, by a Courfe never failed before*. C'eft un Voyage, qu'on dit avoir été entrepris par quelques Marchands, qui fe propofoient d'établir enfuite une Compagnie des Indes Orientales en Flandres. L'Auteur Anglois de la Relation avertit, qu'il emprunte feulement le Nom du Capitaine François, avec fa permiffion, ayant des raifons de politique qui l'engagent à cacher le fien, de même que celui du Navire, dont l'Equipage étoit compofé d'Anglois, de François & de Flamands, dans la vûe d'exercer alternativement le Commerce, felon les occafions, à la faveur du

ROGGE-VEEN.

Voyage de Roggeveen, aux Terres Auſtrales, en 1722.

Occaſion de cette Expédition.

ON A VU, dans une de nos Remarques ſur l'Introduction générale, à quelle occaſion ce Voyage a été entrepris. C'eſt Valentyn, qui rapporte cette circonſtance; mais la Relation, qui a paru depuis, n'en parle pas (1). » Le » projet *pour faire la decouverte des Ter-* »*res Auſtrales*, (y eſt-il dit) avoit été » formé par le Pere de l'Amiral *Rogge-* » *veen*, dès l'année 1699. Son Mémoire » avoit été bien reçu par la Compa- » gnie des Indes Occidentales : elle » avoit dès lors ordonné l'équipement » d'une petite Flotte; mais les brouil- » leries, ſurvenues entre l'Eſpagne & » la Hollande, empêcherent l'exécu- » tion. Roggeveen le fils à qui ſon Pere » avoit recommandé, en mourant, de

pavillon de ces deux dernieres Nations, pendant la Guerre où la Grande Bretagne ſe trouvoit alors engagée avec les Couronnes de France & d'Eſpagne.

(1) Cette Relation a été écrite en Langue Françoiſe, par un Allemand, natif de Mecklenbourg, Sergent ou Commandant des Troupes embarquées ſur la Flotte de Roggenveen; imprimée à la Haye, 1739, deux Vol. in-12.

ne

» ne pas perdre de vue une chose si im- » portante, la proposa de nouveau, & » la fit adopter par la même Compa- » gnie Occidentale, à son retour de Ba- » tavia, où il avoit été Conseiller de la » Cour de Justice «. Suivant Valentyn, & Canter Vischer, qui prétendent en être bien informés, il étoit cependant moins question de la découverte des Terres Australes, que de la recherche de certaines Iles, nommées les *Iles d'Or*, situées sous le cinquante-sixieme degré de Latitude Méridionale (2), mais que Roggeveen n'avoit pû trouver, quoiqu'il eut été bien dix degrés plus loin que ne portoient ses ordres. Son Pere, ajoute Valentyn, devoit les avoir cherchées de même, avec aussi peu de succès.

ROGGEVEEN.

Quoi qu'il en soit, la Compagnie des Indes Occidentales fit équiper, en 1721, une petite Flotte de trois Vaisseaux, dont le commandement fut donné à l'Auteur du projet (3) La Flotte

1721. Départ du Texel.

(2) Une Relation Hollandoise, de la même Expédition, lui attribue ces deux objets. Cette Relation, imprimée à Dort, 1728, est grossie de quantité de Descriptions étrangeres au Voyage, dont elle ne nous apprend que peu de particularités, qui différent même beaucoup de la Relation Françoise.

(3) Ces Vaisseaux étoient l'*Aigle*, de 36 pieces de canon, & de 111 hommes, commandé par

ROGGEVEEN. 1721.

partie du Texel, le 21 Août, essuya, le 21 Décembre, à la hauteur de quarante degrés, une violente tempête, qui sépara le *Tienhoven* des deux autres Vaisseaux. Ceux-ci continuerent leur route, à l'aide des vents de terre, jusqu'à la hauteur du Détroit de Magellan, où ils virent, au mois de Décembre, les Iles neuves de *St. Louis*, ou *Malouines*, découvertes par la *Roche*, & par *Beauchêne Gouin*. Roggeveen crut reconnoître que cette Terre n'étoit qu'une grande Ile d'environ deux cens lieues de circuit, éloignée de quatre-vingt du Continent, vis-à-vis du Détroit de Magellan, sous le cinquante-deuxieme parallele. Il la côtoya du côté de l'Orient, donnant, au Cap le plus avancé, le nom de *Rosenthal*, Capitaine du Vaisseau la *Galere Africaine*, qui l'avoit apperçu le premier; & à la Contrée, celui de *Belgie Australe*, parcequ'elle se trouve dans une Latitude correspondante à celle des Pays Bas (4) On n'y apperçut ni feu

Iles Malouines.

le Capitaine Jean *Koster*, de Delfshaven; le *Tienhoven* de 28 pieces, & de 100 hommes d'Equipage, commandé par Jacques *Bauman*; & la *Galere Africaine*, de 14 pieces, avec 60 hommes, commandé par Henri *Rosenthal*.

(4) La Relation Hollandoise ne dit pas le mot de cette Ile.

ni Navire, ce qui fit juger qu'elle étoit inhabitée. Le Pays paroît fertile & beau ; il est entrecoupé de Montagnes & de Vallées chargées de beaux arbres ; la verdure étoit charmante par-tout, & comme on avoit alors la belle saison, on y auroit, selon l'apparence, trouvé d'excellens fruits ; mais la crainte de perdre le tems favorable pour doubler le Cap de Horn, fit que l'on remit au retour à la visiter ; ce qui ne s'exécuta point, puisque l'on revint par une autre route.

ROGGEVEEN. 1721.

Oiseaux & poissons extraordinaires.

» Nous dirigeâmes notre course, dit » l'Auteur, pour passer par le Détroit » de *le Maire*. Pendant cette route, nous » vîmes tous les jours quantité d'Oi» seaux aquatiques, dont la plûpart » étoient d'un plumage brun. Nous vî» mes aussi plusieurs monstres marins, » qui nous étoient tout-à-fait inconnus, » de même que des Baleines. Entre ces » monstres il y en avoit, dont la tête » étoit fort grosse, & sur laquelle on » appercevoit une ouverture. Quel» ques-uns de notre Equipage les pre» noient pour des Chevaux marins & » des Vaches marines. Un autre pois» son, que les Hollandois nomment » *Diable de Mer*, nous suivit pendant

ROGGEVEEN. 1721.

» quatre semaines entieres. Nous nous » donnâmes toutes les peines du monde » pour le prendre, mais sans succès. Il » avoit la gueule extrêmement large, » le corps large & court, & la queue » longue comme un Dragon.

» Enfin, nous arrivâmes à la hauteur » de cinquante-cinq degrés, où nous » présumâmes n'être pas fort éloignés » du Détroit de le Maire. Nous vîmes » d'abord le *Pays des Etats*, & entrâ- » mes ensuite dans ce Détroit. La fureur » des vagues & les courans des eaux » donnerent de terribles secousses à nos » deux Vaisseaux, & les jetterent de » côté & d'autre; ensorte que nous crai- » gnîmes beaucoup pour nos mâts & » nos vergues. Nous aurions bien sou- » haité de prendre terre, d'autant plus » qu'ayant jetté la sonde, nous trouvâ- » mes le fond de cet endroit de bon » ancrage; mais le gros tems ne le per- » mit pas; ainsi nous passâmes ce Dé- » troit, qui a environ dix lieues en » longueur d'un bout à l'autre, & six » dans sa plus grande largeur. Ce pas- » sage se fit, à cause du courant d'eau, » d'une vîtesse incroyable. Ces mêmes » courans au-delà du Détroit, joints » au vent d'Ouest, qui souffloit alors,

Détroit de le Maire.

1722.

» nous éloignerent beaucoup des Côtes » d'Amérique ; de ſorte que, pour être » ſûrs de pouvoir paſſer le Cap de » Horn, nous gouvernâmes vers la » hauteur de ſoixante-deux degrés & » demi. Ici nous eûmes, pendant trois » ſemaines de ſuite, des tempêtes ter- » ribles d'Oueſt, accompagnées de grê- » le, de neige & de froid. Nous appré- » hendâmes que la violence des tempê- » tes, pendant les brouillards, ne pouſ- » ſât nos Vaiſſeaux dans les glaces ; en » ce cas-là il eût été preſque impoſ- » ſible d'échapper au naufrage. Pen- » dant un tems clair & ſerein, nous » n'eûmes preſque pas de nuit, puiſque » nous étions ici au milieu du mois de » Janvier 1722, & par conſéquent » dans les plus longs jours d'Eté. Le » Capitaine *David*, Anglois, étant » obligé de naviger juſqu'à la hauteur » de ſoixante-trois degrés, ſon Vaiſ- » ſeau ſe trouva tellement engagé » dans ces Montagnes de glaces, qu'il » le crut perdu, ainſi que rapporte » Waffer dans ſa Deſcription du Dé- » troit de Darien «.

ROGGEVEEN. 1722.

Ces Montagnes de glaces, qu'on peut déja voir lorſqu'on eſt à la hau-

Glaces, indices des Terres.

ROGGEVEEN. 1722.

teur du Cap de Horn, prouvent que les Pays du Sud s'étendent aussi-bien jusques sous leur Pôle, que les Pays du Nord sous le nôtre; étant certain que ces glaces ne peuvent, pour ainsi dire, pas croître dans la Mer, ou s'y former par le froid ordinaire. Il faut donc dire qu'elles sont causées par la force des courans, & les vents froids qui soufflent des Golfes & des Rivieres. De l'autre côté, il n'est pas moins certain que les courans, qu'on voit dans l'Océan, viennent tous des embouchures des Rivieres, qui tombant d'un Continent un peu élévé, & se jettant dans la Mer avec violence, conservent ce cours impétueux. La grande quantité d'Oiseaux, qu'on vit ici, fournit une autre preuve de la proximité de quelque Terre.

Ile Mocha.

Roggeveen, entré dans la Mer du Sud, vint à l'Ile *Mocha* que les Habitans avoient tout-à-fait désertée depuis peu, pour se retirer sur le Continent; ensuite il toucha aux Côtes du Chili & à l'Ile *Juan Fernandez*, où il eut la satisfaction de retrouver le *Tienhoven*, dont on étoit séparé depuis trois semaines, & qui avoit passé

Ile Juan Fernandez.

le Détroit de Magellan, avec bien des peines & des dangers (5).

ROGGEVEEN. 1722.

Terre de David inutilement cherchée.

Après un séjour de trois semaines dans cette Ile, Roggeveen en partit pour aller chercher la Terre de David, à vingt-huit degrés de Latitude & deux cens cinquante-un de Longitude; mais, à son grand étonnement, il ne put jamais la trouver. L'Auteur s'imagine que le gissement de la plûpart des Côtes des Terres Australes est tel, que le vent de Nord-Ouest en détourne toujours, & empêche de les appercevoir, & c'est la raison pour laquelle elles restent si long-tems inconnues; mais si nos Cartes ne sont pas fautives, elles nous indiquent une cause plus

(5) La Relation Hollandoise conduit le *Tienhoven*, au sortir du Détroit, jusqu'à 64°. 58' de Latitude Australe, & 297. de Longitude, avant que de le ramener à l'île de Juan Fernandez. Valentyn fait aller cette petite Flotte jusqu'au 66e. parallele; mais il étoit sans doute mal informé. Quoi qu'il en soit, il est fort étonnant, que l'Auteur de la Relation Françoise ait négligé de faire mention d'une circonstance si remarquable. Il dit bien que les deux autres Vaisseaux, pour doubler le Cap de Horn, avoient gouverné vers la hauteur de 62 degrés & demi, tandis que la Carte, jointe à la Relation Hollandoise, les faisant passer aussi par le Détroit de Magellan, trace leur route de-là droit au Nord vers l'Ile de la Mocha. Outre Valentyn, Canter Vischer confirme le passage par le Détroit de le Maire. On ne comprend rien à ces contradictions.

ROGGEVEEN. 1722.

vraiſemblable de ſon erreur, en ce qu'il chercha la Terre trente degrés plus à l'Occident qu'elle n'eſt en effet. Au reſte, on verra, dans la ſuite, qu'il n'y a pas beaucoup de fond à faire ſur ſes Longitudes.

Deſcription de l'Ile de Pâque & de ſes Habitans.

Le 6 Avril, les Hollandois ayant navigé douze degrés de plus à l'Oueſt, trouverent une Terre; qu'ils nommerent l'Ile de *Pâque*, parceque c'étoit le jour de cette Fête. La Relation de Roggeveen la marque à vingt-huit degrés & demi de Latitude, & deux cent trente-neuf de Longitude (6). L'Ile a environ ſeize lieues de circuit. Lorſque l'on s'en fut approché, l'un des Habitans vint au-devant des Hollandois juſqu'à deux milles dans un Canot. Il ne fit aucune difficulté d'entrer dans le Vaiſſeau; on lui donna d'abord une piece de toile pour ſe couvrir; car il étoit tout nud. On lui offrit auſſi du corail & d'autres brinborions; il les

(6) Si cela eſt vrai, ce peut-être une des Iles autrefois vues par Fernand de Quiros; mais on ne ſait pourquoi cette Ile de Pâque, dans la Carte de M. Buache, ſe trouve à 31°. Lat. 278°. Longitude, ce qui fait près de 800 lieues de différence en Longitude Le Relation Hollandoiſe la met à 27°. Lat. & a 268°. Longitude. Auparavant elle dit qu'on avoit eu, le premier Avril, la vue de l'Ile du *Prince*.

pendit tous avec un Poiſſon ſec au cou ; ſon corps étoit peint de toutes ſortes de figures : il étoit brun ; ſes oreilles étoient extrêmement longues, & pendoient juſqu'aux épaules ; apparemment qu'il avoit porté des pendans d'oreilles, qui, par leur peſanteur, les avoient ainſi allongées, comme on voit pratiquer la même choſe parmi les Négres du Pays du Grand Mogol. Il étoit aſſez grand (7), fort & robuſte, d'une phyſionomie heureuſe, gai, vif & agréable en geſtes, & lorſqu'il parloit. On lui donna un verre de vin ; il le prit, mais, au lieu de le boire, il ſe le jetta aux yeux, ce qui ſurprit beaucoup les Hollandois. On l'habilla enſuite, & on lui mit un chapeau : mais on voyoit bien qu'il n'y étoit pas accoutumé ; il s'y prit fort lourdement : on lui donna auſſi à manger ; mais il ne ſut ſe ſervir ni de cuiller, ni de fourchette, ni de couteau. Après qu'il fut régalé, on ordonna aux Muſiciens de jouer de pluſieurs ſortes d'inſtrumens : la ſymphonie lui inſpira beaucoup de gaieté, & chaque fois qu'on le prit par la main, il com-

ROGGEVEEN. 1722.

(7) Suivant la Relation Hollandoiſe, c'étoit un Géant de douze pieds de haut, & l'on s'en étoit ſaiſi de force, tandis qu'il faiſoit tous ſes efforts pour éviter les Hollandois.

ROGGEVEEN. 1722.

mença à ſauter & à danſer. On le renvoya chez lui avec tous ſes petits préſens afin que les autres puſſent ſavoir de quelle maniere il avoir été reçu; mais il paroiſſoit quitter à regret les Hollandois. Il leva ſes deux mains, tourna les yeux vers l'Ile, & commença à crier de grande force, en proférant ces paroles : *odorroga ! odorroga !* Il eut bien de la peine à ſe réſoudre de rentrer dans ſon Canot, & il fit comprendre qu'il ſouhaitoit qu'on le laiſſât dans le Vaiſſeau, & qu'on le débarquât enſuite dans ſon Ile. Il y a de l'apparence, qu'en faiſant ces cris il invoquoit ſon Dieu, puiſqu'on vit quantité d'Idoles dreſſées ſur les Côtes. On demeura à la rade toute la nuit. Le lendemain, à la pointe du jour, on entra, au Sud-Eſt, dans un Golfe pour y mouiller. Pluſieur milliers de ces Inſulaires s'y rendirent; quelques-uns apporterent des poules avec quantité de racines; d'autres reſtoient ſur les Côtes, courant & revenant d'un endroit à l'autre, comme des bêtes ſauvages : ils vinrent auſſi en foule voir les Vaiſſeaux de plus près, allumerent des feux aux piés de leurs Idoles, pour y faire des offrandes, & pour les im-

plorer ; on ne put cependant y aborder ce jour-là. Le lendemain de grand matin, on vit qu'ils s'étoient prosternés le visage tourné vers le lever du Soleil, & qu'ils avoient allumé plusieurs feux, servant apparemment d'holocaustes du matin à l'honneur de leurs Idoles.

ROGGEVEEN. 1722.

Docilité des Insulaires.

» Nous fîmes aussi-tôt, continue l'Au- » teur, tous les préparatifs pour la des- » cente ; mais avant que de l'exécuter, » l'Insulaire, que nous avions reçu à » notre bord deux jours auparavant, » vint une seconde fois, accompagné » de plusieurs autres, nous apporter » une grande quantité de poules & de » racines apprêtées & accommodées à » leur maniere. Il y avoit parmi eux » un homme tout-à-fait blanc ; il por- » toit des pendans d'oreilles ronds & » blancs, de la grosseur du poing : il » avoit l'air extrêmement dévot, & il » y a de l'apparence que c'étoit un de » leurs Prêtres. Un de ces Insulaires, » qui étoit dans son Canot, fut tué d'un » coup de fusil, je ne sai comment : cet » accident malheureux répandit parmi » eux une consternation si grande, que » la plûpart se jetterent dans la Mer » pour gagner les Côte à la nage, d'au- » tres resterent dans leurs nacelles &

ROGGEVEEN. 1722.

» tâcherent de se sauver à force de rames. Enfin on fit la descente tant » désirée avec cent cinquante hommes, » Soldats & Matelots : notre Amiral » s'y trouva en personne, & me donna » le commandement d'une petite troupe ; je fus le premier qui mit pié à » terre. Les Habitans vinrent aussi-tôt » au-devant de nous en si grand nombre, que, pour avancer, il falloit » presser la foule & se faire jour par » force. Comme quelques-uns d'entr'eux oserent toucher à nos armes, » on fit feu sur eux, ce qui les effraya » & les dispersa tout-à-coup ; mais quelques momens après ils se rallierent : » cependant ils n'approcherent pas de » nous aussi près qu'auparavant ; ils demeurerent toujours éloignés de dix » pas, dans la persuasion d'être, à cette » distance, à couvert & à l'abri de l'effet de nos mousquets.

» Par malheur, le feu, que nous » avions fait sur eux, en avoit tué plusieurs, entre lesquels se trouvoit celui qui étoit allé le premier au-devant » de nous, ce qui nous chagrina beaucoup. Ces bonnes gens, pour avoir les » corps morts, nous apporterent de » nouveau toutes sortes de vivres ; leur

» consternation étoit au reste très gran- » de ; ils firent des cris & des lamenta- » tions lugubres. Tous, hommes, fem- » mes & enfans s'en allant au-devant » de nous, portoient des branches de » palme & une espece d'étendart rouge » & blanc. Leurs présens consistoient » en figues-d'inde, noix, cannes à sucre, » racines, poules ; ils se jetterent en- » suite à genoux, planterent leurs dra- » peaux devant nous, & nous présen- » terent leurs branches de palme en » signe de paix ; ils nous témoignerent, » par leurs postures les plus humiliées, » combien ils souhaitoient d'avoir no- » tre amitié ; enfin, ils nous montre- » rent leurs femmes, en nous faisant » connoître que nous pouvions dispo- » ser d'elles, & en emmener quelques- » unes dans nos Vaisseaux. Touchés de » toutes ces démonstrations d'humilité » & de soumissions, nous ne leur fîmes » aucun mal ; au contraire, on leur fit » présent d'une piece entiere de toile » peinte, longue de cinquante à soixan- » te aunes, du corail, de petits mi- » roirs, &c.

ROGGEVEEN. 1722.

» Comme ils virent par-là que notre » dessein étoit de les traiter en amis, » ils nous rapporterent, un peu après,

ROGGEVEEN. 1722.

» encore cinq cens poules toutes en vie : » ces poules ressemblent à celles de » l'Europe. Ils les avoient accompa- » gnées de racines rouges & blanches, » & d'une quantité de pommes de terre, » dont le goût est à-peu-près comme » celui du pain ; aussi ces Insulaires s'en » servent-ils à sa place. On nous donna » quelques centaines de cannes à sucre, » outre beaucoup de pisans. Nous ne » vîmes, dans cette Ile, d'autres Ani- » maux que des Oiseaux de toutes sor- » tes ; mais il se peut qu'au cœur du » Pays il y en ait d'autres ; puisque les » Habitans paroissoient avoir déja vû » des pourceaux, lorsqu'ils virent ceux » que nous avions dans nos Vaisseaux. » Pour apprêter leurs mêts, ils se ser- » vent, comme nous, de pots de terre.

Coutumes & caractere des Habitans.

» Il nous parut que chaque Famille » avoit son hameau pour elle, séparé » des autres. Leurs cabanes sont pro- » fondes de quarante à soixante pieds, » larges de six à huit, composées d'un » grand nombre de perches, cimen- » tées par une terre grasse ou espece de » limon, & couvertes de feuilles de » palmier. Ils tirent leur subsistance » entierement du produit de la Terre. » Tout y étoit planté, semé & labou-

ROGGEVEEN. 1722.

» ré ; les arpens étoient ſéparés les uns » des autres avec beaucoup d'exacti- » tude, & les limites tirées au cordeau. » Dans le tems que nous y fûmes, preſ- » que tous les fruits & les plantes étoient » dans leur maturité ; les Champs & » les Arbres en étoient chargés abon- » damment. Je ſuis perſuadé que ſi nous » avions pris la peine de parcourir le » Pays, nous y aurions trouvé encore » bien de bonnes choſes. Dans leur mai- » ſons il y avoit peu de meubles, & » tous ſans prix, excepté quelques cou- » vertures rouges & blanches, qui leur » ſervoient tantôt d'habits, & tantôt » de matelats ; l'étoffe en étoit douce à » toucher, comme de la ſoie, & il y a » de l'apparence qu'ils ont des métiers » pour les fabriquer. Ces Inſulaires ſont » en général vifs, bien faits, vigou- » reux, aſſez minces, & ſavent courir » avec beaucoup de vîteſſe ; ils ont l'air » doux, agréable, modeſte & ſoumis, » & ils ſont extrêmement peureux & » craintifs. Toutes les fois qu'ils nous » apportoient quelques proviſions, ſoit » poules, ſoit fruits, ou autres, ils les » jettoient à nos pieds avec précipita- » tion, & s'en retournoient dans le » moment auſſi vîte qu'ils pouvoient.

ROGGEVEEN. 1722.

» Ils ſont en général bruns comme les » Eſpagnols ; on en trouve cependant » qui ſont aſſez noirs, & d'autres, tout-» à-fait blancs. Il y en a encore, dont le » teint eſt rougeâtre , comme s'ils » étoient brûlés du ſoleil ; les oreilles » leur pendoient juſqu'aux épaules , & » quelques-uns y portoient deux bou-» les blanches comme une marque d'un » grand ornement. Ils ont le corps peint » de toutes ſortes de figures d'Oiſeaux » & d'autres Animaux , les uns plus » beaux que les autres. Leurs Femmes » ſont en général fardées d'un rouge » très vif, & qui ſurpaſſe de beaucoup » celui que nous connoiſſons : nous » n'avons pû découvrir de quoi ces In-» ſulaires compoſent une couleur ſi » belle. Elles ſe couvrent de couver-» tures rouges & blanches , & portent » un petit chapeau fait de roſeaux ou » de paille. Elles s'aſſirent ſouvent près » de nous , & ſe déſabillerent en ſou-» riant & nous agaçant par toutes ſortes » de geſtes ; d'autres , qui reſtoient dans » leurs maiſons , nous appelloient , & » nous firent ſigne de venir auprès d'el-» les. Les Habitans de cette Ile ne por-» tent point d'armes , du moins n'en » avons - nous vû aucune ; mais j'ai

Leurs Femmes ſe fardent.

» remarqué qu'en cas d'attaque, ces » pauvres gens ſe fioient entiérement » ſur l'aſſiſtance de leurs Idoles, éri- » gées en quantité ſur les Côtes. Ces » Statues étoient toutes de pierres, de » la figure d'homme, avec de grandes » oreilles; la tête étoit ornée d'une » couronne, le tout fait & proportion- » né ſelon les regles de l'Art, ce qui » nous étonna beaucoup : autour de » ces Idoles, de vingt à trente pas à » la ronde, il y avoit un parquet fait » des pierres blanches (8). Pluſieurs des » Habitans ſervoient les Idoles plus fré- » quemment & avec plus de dévotion » & de zele; ce qui nous fit croire que » c'étoient des Prêtres, d'autant plus » qu'on voyoit ſur eux des marques » diſtinctives : non-ſeulement de groſſes » boules pendoient à leurs oreilles, mais » ils avoient auſſi la tête toute raſée, » ils portoient un bonnet fait de plu-

ROGGEVEEN. 1722.

Leur Religion.

(8) L'Auteur de la Relation Hollandoiſe dit, qu'une de ces Idoles étoit taillée dans un roc, élevé ſur un autre, & d'une ſi prodigieuſe groſſeur, que ſept hommes, à bras étendus, n'auroient pu l'embraſſer dans ſa circonférence, tandis qu'il avoit encore la hauteur de trois hommes; de ſorte qu'il paroiſſoit impoſſible que l'entaſſement de ces énormes maſſes fût l'ouvrage des forces humaines. Dans leurs adorations, ces Inſulaires exprimoient ſouvent les mots de *Taurico* & de *Dago*, qui étoient apparemment les noms de leurs Idoles.

ROGGEVEEN. 1722.

Leur forme de gouvernement.

» mes blanches & noires, qui ressemblent parfaitement à celles de la Cicogne. Au reste, nous ne pûmes savoir si ces Insulaires étoient soumis » à un Chef, ou Prince; ils se voyoient » & se parloient sans distinction. Les » plus âgés d'entr'eux portoient, sur » la tête, des plumes ressemblantes à » celles d'Autruches, & un bâton à la » main. On pouvoit remarquer que dans » chaque Maison, ou Famille, le plus » ancien y gouvernoit & donnoit des » ordres (9).

» Cette Ile est fort commode à y relâcher & y chercher des rafraîchissemens : tout y est cultivé & labouré ; » elle est remplie de Bois & de Forêts. » Le terroir m'a paru propre pour la » semence des grains ; il y a même » des endroits élevés, où l'on pourroit » planter des vignes. Il nous fut impossible d'exécuter le dessein que nous » avions formé de parcourir l'Ile : il

(9) La Relation Hollandoise, quoique moins détaillée que celle-ci, y est assez conforme sur le caractere de ces Insulaires; seulement elle en fait un Peuple de Géans, dont les hommes ont douze pieds de haut, & gros à proportion ; mais leurs femmes sont plus petites, & ne passent gueres les dix pieds. Quoique la Relation Françoise n'en parle pas ici, on verra cependant, dans la suite, qu'elle confirme la chose; & ailleurs on y dit que les Habitans de l'Ile de Pâque étoient grands.

» s'éleva un vent d'Oueſt avec tant de » violence, que deux de nos ancres » furent détachées; de ſorte que nous » nous trouvâmes obligés de gagner la » haute Mer, ſi nous ne voulions cou- » rir riſque d'échouer.

ROGGEVEEN. 1722.

» Nous flottâmes d'abord, pendant » quelques jours, ſur la même hauteur, » & fîmes tout ce qui étoit poſſible, » en prenant différens cours, pour dé- » couvrir le Pays de Davis; mais tou- » tes nos peines étoient inutiles. Nous » fîmes donc voile vers *la mauvaiſe* » *Mer de Schouten*, gouvernant toujours » à l'Oueſt, dans l'eſpérance de décou- » vrir quelques Pays; mais il y a de » l'apparence que nous fîmes une gran- » de faute, & qu'il falloit prendre la » route au Sud, & non à l'Oueſt, par- » cequ'il s'éleva tout-à-coup un vent » aliſé du Sud-Eſt, qui ſouffla avec » impétuoſité, & que nous ne vîmes » plus aucun Oiſeau; marques certai- » nes, que nous étions éloignés de Ter- » re; ainſi je crois fermement que ſi » nous avions tourné au Sud-Oueſt, » nous n'aurions pas manqué de décou- » vrir du Pays «.

Mauvaiſes eaux de Schouten.

Après huit cens lieues de naviga- tion depuis l'Ile de Pâque, ſans faire

ROGGEVEEN. 1722.

rencontre d'aucune Terre, Roggeveen en vit une baſſe, à Côtes de ſable jaune. Comme on apperçut, au milieu, une eſpece de Lac, les Chefs la prirent pour l'*Ile des Chiens* de Schouten, qui doit avoir cette particularité, & c'eſt ce qui les empêcha d'y aborder; mais l'Auteur de la Relation, fondé ſur le rapport de Schouten, étant du ſentiment qu'il n'avoit jamais vû cette Ile, lui a donné le nom de *Carls-hof*, ou *Cour de Charles*. Sa ſituation eſt à quinze degrés quarante-cinq minutes de Latitude, & deux cens quatre-vingt degrés de Longitude. Son circuit eſt d'environ trois cens lieues (10).

Ile des Chiens.

Naufrage d'un des Vaiſſeaux.

Le vent aliſé commençant à changer & ſe rangeant au Sud-Oueſt, ce qui eſt ſigne de quelque Terre voiſine, les Vaiſſeaux furent pouſſés, la nuit ſuivante, entre pluſieurs Iles, où la *Galere Africaine* s'engagea ſi fort entre deux rochers, qu'il ne fut pas poſſible

(10) Schouten la met à 15 degrés de Latitude, ſans parler de la Longitude, qui eſt 242 degrés, dans ſa Carte. La Relation Hollandoiſe du Voyage de Roggeveen, ne dit pas le mot de cette Ile des Chiens, qui ne ſe trouve point non plus dans ſa Carte; mais elle parle de l'Ile de *Waterland*, la plus conſidérable d'un grand amas d'autres, à la hauteur de 14°. 41'. de Latitude Méridionale. Ce fut dans ce Labyrinthe d'Iles & de Rochers, qu'on perdit la *Galere Africaine*.

de l'en détacher ; mais on eut le bonheur de ſauver le monde dans une Ile, à la faveur des Chaloupes. » Les Inſulaires, continue l'Auteur, réveillés » à ce bruit, après avoir allumé des » feux en pluſieurs endroits, accoururent en foule ſur le rivage. On jugea » à propos de faire feu ſur eux, pour » les éloigner, dans la crainte de quelque mauvais deſſein (11). Le lendemain matin, nous vîmes toutes les » horreurs du danger, où les trois Vaiſſeaux avoient été la veille. On ſe trouvoit environné de quatre Iles, eſcarpées de rochers, & dans un tel embarras, qu'il ſe paſſa encore cinq jours » avant que nous pûmes gagner le large. Juſques-là ceux qui étoient reſtés, » dans le Vaiſſeau Amiral, ignoroient » le ſort de la *Galere Africaine*. Enfin, » la Chaloupe du *Tienhoven*, après » avoir fait le tour de ces Iles, vint » leur apprendre, que le monde étoit » ſauvé, à l'exception d'un ſeul Matelot, du dernier de ces Vaiſſeaux, » qui étoit tombé dans la Mer, en » voulant ſecourir ſes amis, qui avoient » fait naufrage.

ROGGEVEEN. 1722.

(11) La Relation Hollandoiſe dit au contraire que cette Ile n'eſt pas habitée.

ROGGEVEEN. 1722.

» Dès que nous nous trouvâmes en » fureté, l'Amiral envoya un Déta- » chement à l'Ile où le naufrage étoit » arrivé, pour y prendre les gens de » l'Equipage. La Chaloupe les ayant » reçus, on vit qu'il manquoit un Quar- » tier-Maître & quatre Matelots, qui » s'étant mutinés dans l'Ile jufqu'à tirer » le couteau, avoient pris le parti de fe » cacher pour éviter le châtiment dont » ils étoient menacés. On m'envoya à » eux, avec un autre Détachement, » pour les prendre; mais, à notre ap- » proche, ils firent feu fur nous, de » derriere des buiffons; ce qui nous » obligea de les laiffer, n'ayant pas » voulu fe fier aux affurances que nous » leur donnâmes, de la part de l'A- » miral, qu'il ne leur feroit fait aucun » mal (12); & nous allâmes chercher » des herbes, des fruits & des plantes » marines, que cette Ile fournit en » abondance.

Ile pernicieufe.

» Toutes ces Iles font fituées entre » le quinzieme & le feizieme degré de

(12) Suivant la Relation Hollandoife, ces cinq hommes avoient été pouffés, par le flot, dans cette Ile, où ils étoient volontairement reftés; & loin de dire que l'Equipage y fût defcendu, elle ajoute, que les Vaiffeaux n'en purent approcher, à caufe de la violence des brifans. Comment concilier de pareilles différences?

» Latitude Méridionale, à douze lieues » à l'Oueſt de Carls-hof ; & chacune » peut avoir quatre ou cinq lieues de » circuit. Celle contre laquelle la *Galere Africaine* avoit échoué, fut nommé l'*Ile pernicieuſe* ; nous appellâmes » deux autres *les deux Freres*, & une » quatrieme *la Sœur* (13), elles étoient » toutes garnies de beaux arbres, ſurtout de cocotiers, tapiſſées d'une » verdure charmante & d'herbes ſalutaires. Nous y trouvâmes auſſi beaucoup de moules, de nacres, de mereperles, & d'huîtres perlieres ; de ſorte » qu'il y a grande apparence qu'on » pourroit y établir une pêcherie de » perles très avantageuſe ; d'autant que » nous trouvâmes auſſi des perles dans » quelques huîtres que les Habitans » avoient arrachées des rochers. Ces » Iles ſont extrêmement baſſes, en » ſorte que quelques endroits étoient » inondés alors ; mais les Habitans y » navigeoient avec de bons Canots & » d'autres Navires, pourvus de cables » & de voiles. Il y avoit auſſi, dans » quelques endroits du rivage, des

ROGGEVEEN. 1722.

(13) Tous ces noms ne ſe trouvent point dans la Relation Hollandoiſe, qui ne parle que de l'*Ile des Mouches*, de Schouten, habitée par des Sauvages, d'une taille giganteſque, armés d'arcs & de fléches.

ROGGEVEEN. 1722.

Haute taille des Habitans.

» cordes, dont le fil ressembloit plutôt » au chanvre qu'au lin. Les Habitans » de l'Ile, où nous perdîmes notre » Vaisseau, sont plus grands que ceux » de l'Ile de Pâque, nous n'en avons » pas trouvé depuis de plus grands (14). » Quelques-uns de nos gens ont assuré » qu'ils avoient vu des vestiges du » pied de ces Insulaires, longs de vingt » pouces. Ils avoient tout le corps peint » de toutes sortes de couleurs. Leurs » cheveux sont fort longs, de couleur » noire & brune, tirant un peu sur le » roux. Ils portoient des piques de la » longueur de dix-huit jusqu'à vingt » pieds. Leur physionomie ne présage » pas un naturel doux & humain ; ils » l'ont tous fort cruelle & méchante. » Ils marchoient par troupes de cent » ou cent cinquante, nous faisant continuellement signe d'aller à eux, & » se retirant toujours à l'autre côté de » l'Ile, apparemment dans l'intention de » nous attirer dans quelque bois ou embuscade, pour nous charger avec » avantage, & se venger ainsi de ce » que nous avions tiré sur eux.

Leur méchante physionomie.

(14) Ceci confirme, en quelque façon, le rapport de la Relation Hollandoise, au sujet de la haute taille des Habitans de l'Ile de Pâque.

» Le

» Le lendemain nous vîmes, à huit » lieues de-là, vers l'Oueſt une Ile, » que nous appellâmes l'*Aurore*, par- » ceque nous la découvrîmes à la pointe » du jour. Elle eſt d'environ quatre » lieues de circuit, chargée de broſſail- » les & d'arbres, & tapiſſée d'une très » belle verdure. Comme nous n'y trou- » vâmes aucun endroit propre à mouil- » ler, nous la quittâmes auſſi-tôt (15). » Vers le ſoir du même jour, nous arri- » vâmes à la vue d'une autre, que nous » appellâmes, pour cette raiſon, la *Vê-* » *pre*. Son circuit eſt environ de douze » lieues ; elle eſt fort baſſe, au reſte » très belle & garnie d'arbres. Nous » continuâmes notre cours toujours à » l'Oueſt juſqu'à quinze à ſeize dégrés. » Le lendemain, nous découvrîmes tout » d'un coup d'autres Pays ; & comme » on vit par-ci par-là de la fumée, nous

ROGGIVEEN. 1722.

Ile Aurore.

Ile Veſpera.

(15) Ses Côtes ſont fort eſcarpées. Au point du jour le *Tienhoven* ne s'en trouvoit éloigné que de la portée d'un coup de canon. Ce péril & les peines qu'on eut à l'éviter, indiſpoſerent ſi fort les Matelots, qu'ils auroient forcé l'Amiral de retourner, s'il ne leur eut promis, par ſerment, que quelque malheur qu'il put arriver, tour leur ſeroit payé. L'Auteur remarque, à cette occaſion, que la coutume eſt, que ceux qui reviennent en Hollande, ſans Vaiſſeaux, ſoient privés de leurs gages.

ROGGEVEEN. 1722.

Iles labyrinthe habitées.

» jugeâmes qu'ils devoient être habi-
» tés (16).

» Nous y fîmes voile avec toute la » diligence possible ; & nous apperçûmes plusieurs des Habitans se promener, dans les Canots, le long de la » Côte. En y approchant de plus près, » nous vîmes que tout ce Pays étoit un » amas de plusieurs Iles, situées les » unes tout près des autres. Nous y entrâmes insensiblement si avant, que » nous commençâmes à craindre de ne » pouvoir nous dégager. On fit d'abord monter, au hant du mât, un des » Pilotes, pour qu'il avertît de l'endroit » par où on pût sortir. Un tems assez » calme, qui regna alors, fut notre » bonheur; la moindre tempête auroit » fait échouer nos Vaisseaux contre » les rochers, sans qu'on y eut pû apporter aucun secours. Nous sortîmes » donc sans accident fâcheux. Ces Iles » étoient au nombre de six, toutes fort » riantes, & qui, prises ensemble, pouvoient avoir une étendue de trente

(16) La Relation Hollandoise ne parle ni de l'*Aurore*, ni de la *Vêpre*, mais elle dit bien, que le 29 Mai, on passa entre plusieurs Rochers & Iles, d'où l'on vit par-ci par-là de la fumée, marque qu'elles étoient habitées. On se trouvoit par 15°. 17'. Lat. Merid. & 224°. Longitude.

» lieues ; elles sont situées à vingt-» cinq lieues à l'Ouest des Iles perni» cieuses : nous leur donnâmes le nom » de *Labyrinthe*, parceque, pour en » sortir, nous fûmes obligés de faire » plusieurs détours.

Descente à l'Ile Récréation. Description du terroir, & mœurs des Habitans.

» Navigeant toujours à l'Ouest, au » bout de quelque jours nous nous trou-» vâmes à la vue d'une Ile, qui parois-» soit belle & élevée : nous ne pûmes » pas trouver du fond d'ancrage, & » nous n'osâmes pas y approcher de » trop près ; c'est pourquoi l'on mit » les deux Chaloupes en Mer, chacune » avec vingt-cinq hommes, pour aller » à terre. Les Habitans ne s'apperçu-» rent pas si-tôt de notre dessein, qu'ils » vinrent en foule sur la Côte, pour » s'opposer à notre descente ; ils por-» toient de longues piques, & nous » montroient qu'ils les savoient bien » manier. Ces Chaloupes ne pouvant » assez approcher de l'Ile, à cause des » rochers, nous prîmes la résolution » de nous jetter dans l'eau, chacun » portant ses armes avec du plomb, de » la poudre & quelques bagatelles sur » la tête. Quelques-uns cependant y » resterent pour faire continuellement » feu sur les Habitans, afin de nettoyer

ROGGEVEEN. 1722.

» le rivage & faciliter ainſi la deſcente ;
» cet expédient nous réuſſit à ſouhait,
» & nous touchâmes à terre ſans trouver de la réſiſtance de la part des Inſulaires, qui, effrayés du feu de la mouſqueterie s'étoient retirés. Auſſitôt que nous fûmes dans une diſtance à pouvoir être vûs d'eux, nous leur montrâmes de petits miroirs, du corail, &c. ils approcherent alors de nous ſans héſiter, & ſans faire paroître la moindre crainte. Après qu'ils eurent reçu ces préſens, nous allâmes avec eux voir l'intérieur du Pays, & y chercher des herbes pour ſoulager nos malades : nous en trouvâmes à ſouhait, & en ſi grande quantité, que nous en remplîmes en peu de tems douze grands ſacs. Les Habitans eux-mêmes nous aiderent à les cueillir ; nous y trouvâmes différentes ſortes de racines, dont nous mangeâmes avec plaiſir, le goût en étant fort agréable : quelques-unes reſſemblent aux betteraves de l'Europe, tant pour la groſſeur que pour la couleur ; mais je ne ſaurois dire ſi ce ſont juſtement celles dont les Habitans font leur pain.
» J'y ai trouvé auſſi une ſorte de pommes de terre qui ont préciſément le

» même goût qu'une pâte faite de fa- » rine & d'eau, que les Allemands » nomment *Klose*. Quant aux cannes » de sucre, il est certain que presque » tous les Pays chauds en produisent : » ici il y en a beaucoup ; les Habitans » nous en apportoient tant, que nous » fûmes souvent obligés de les ren- » voyer : nous y vîmes aussi quantité » de fleurs de jasmin des plus belles, avec » des noix de cocos, des pisans ou figues- » d'inde, des pommes de grenade & » plusieurs autres fruits qui nous étoient » inconnus.

ROGGEVEEN. 1722.

» Le terroir de cette Ile est fertile ; » il y avoit une grande quantité d'ar- » bres, principalement des palmiers, » des cocos, & du bois de fer. Il est » fort vraisemblable qu'elle cache, dans » son sein, des métaux & des autres » choses précieuses ; mais comme on » ne l'a pas examinée, on n'en sauroit » rien dire de positif.

Beauté & fertilité du Pays.

» Le lendemain, nous retournâmes » dans l'Ile, en plus grand nombre que » le jour précédent, non-seulement » pour y cueillir des herbes, mais aussi » pour tâcher d'y faire quelqu'autre dé- » couverte avantageuse. La premiere » chose que nous fîmes, en arrivant,

ROGGEVEEN. 1722.

» fut de donner au Roi, ou Chef de » cette Ile, des miroirs, du corail, & » quelques autres quinquailleries. Il les » accepta, mais avec une eſpece d'in- » différence & de dédain, qui ne pré- » ſagea rien de bon. Il eſt vrai qu'en » échange il fit d'abord chercher des » noix de cocos, accommodées de » deux différentes façons, une partie » ſervant à boire, & l'autre à manger.

» Ce Chef étoit diſtingué, des autres » Inſulaires, par quelques ornemens » conſiſtant en nacre de perle, qu'il » portoit autour du corps & des bras, » de la valeur d'environ ſix cens florins.

Trahiſon des Femmes.

» Les Femmes admirerent beaucoup » notre teint blanc, nous regardant & » nous touchant, des piés juſqu'à la » tête, & nous faiſant mille careſſes. » Mais ces traîtreſſes ne nous cajoloient, » que pour nous endormir & nous » tromper plus ſûrement : de ſorte que » ſi ces Inſulaires euſſent pris autant » de précaution, en exécutant leurs » mauvais deſſeins, nous euſſions tous » perdu la vie. Voici ce qui arriva. » Auſſi-tôt que nous eûmes rempli » d'herbes une vingtaine de ſacs, nous » avançâmes dans le Pays, en montant » ſur des rochers eſcarpés, qui bor-

» doient une Vallée profonde. Les Insulaires nous précéderent, & nous les suivîmes sans avoir de soupçons. » Mais lorsqu'ils virent que nous avions » donné dans le panneau, ils nous quitterent brusquement. En même-tems » quelques milliers sortant des creux » des Montagnes, nous comprîmes qu'ils » avoient donné l'allarme pour nous » accabler. Nous fîmes cependant bonne » contenance. Leur Chef, jugeant qu'il » étoit tems de nous attaquer, nous fit » signe, avec son bâton de ne pas avancer; mais nous continuâmes toujours » notre chemin. Là-dessus il donna le » signal, & une grêle de pierres vint » fondre sur nous, sans pourtant nous » faire grand mal. Nous leur répondîmes de notre mousqueterie, qui leur » tua beaucoup de monde, & par la » premiere décharge nous vîmes tomber leur Chef. Ils ne prirent pas pour » cela la fuite; mais continuerent avec » plus de fureur à nous jetter des pierres; de sorte que nous fûmes presque » tous blessés & hors d'état de nous » défendre plus long-tems. Nous nous » retirâmes donc, pour nous mettre à » couvert des pierres, derriere un ro-

ROGGEVEEN. 1722.

ROGGEVEEN. 1722.

» cher, d'où nous tirâmes ſur eux, avec » tant de ſuccès, qu'un grand nombre » mordit la pouſſiere. L'opiniâtreté de » ces Sauvages étoit néanmoins ſi gran- » de, qu'il ne nous fut pas poſſible de » les faire reculer ; ainſi nous fûmes » obligés de nous retirer ſans avoir pû » éviter une nouvelle grêle de pierres, » qu'ils firent pleuvoir ſur nous. Nous » laiſsâmes quelques morts dans cette » action, & peu d'entre les bleſſés en » échapperent : ce qui fit tant d'impreſ- » ſion ſur nos gens, que, dans la ſuite, » toutes les fois qu'il s'agiſſoit d'entrer » dans quelque Ile, perſonne ne vou- » loit s'y hazarder.

» Ces Inſulaires étoient fort adroits, » d'une taille médiocre, robuſtes, vifs » & bien faits ; leurs cheveux étoient » longs, noirs & luiſans, engraiſſés » d'huile de cocos, ainſi que c'eſt la » coutume de pluſieurs Nations Indien- » nes. Ils avoient tous, le corps peint » comme ceux de l'Ile de Pâque. Les » Hommes ſe couvroient le milieu du » corps d'un rets qui leur paſſoit entre » les cuiſſes, mais les Femmes étoient » entierement couvertes d'une étoffe » auſſi douce au toucher que la ſoie,

» Elles portoient aussi, en marque » d'ornement, des nacres de perle, au- » tour du corps & des bras «.

ROGGEVEEN. 1722.

On nomma cette Ile *Récréation*, à cause des herbes salutaires qu'on y trouva pour les malades. Son circuit est d'environ douze lieues (17). Ici les Hollandois hésiterent s'ils iroient aux Iles Salomon, aux Terres de Quiros, vers le Sud, ou vers la Nouvelle Guinée. Le desir de se rapprocher des Etablissemens de leur Nation, détermina les Chefs à abandonner la recherche des Iles de Quiros & de Salomon, au grand regret de l'Auteur de cette Relation. Après avoir comparé le récit de Quiros avec le sien, & certifié, sur sa propre expérience, que ce Navigateur n'a rien dit que de vrai dans ses Mémoires, présentés à la Cour d'Espagne, il ajoute, en parlant de la grande éten-

Remarque sur le récit de Quiros, & sur l'utilité qu'on peut tirer d'un commerce en ce parage.

(17) L'Auteur la met à 16°. Lat. & 218°. Longitude; mais on ne comprend rien à sa maniere de compter les Longitudes par nombres progressifs, en allant de l'Est à l'Ouest au lieu qu'alors elles doivent être comptées en retrogradant depuis l'Ile de Fer, où passe le premier Méridien. La Relation Hollandoise fixe la position de cette Ile à 15°. 47'. Lat. & 224°. Longitude. Le récit, qu'elle en fait, est l'endroit le plus conforme des deux Relations. Seulement on y représente les Habitans aussi blancs que les Hollandois, & d'une taille fort avantageuse. Les Femmes portent, pour ornement des perles assez grosses aux oreilles.

ROGGEVEEN. 1722.

due que Quiros & Torrez donnent à cette vaſte partie des Terres Auſtrales, que ſi l'on fait quelque attention à tant de différens Peuples, & aux Pays qu'ils habitent, on verra que cette conjecture n'eſt pas ſans fondement.

» Il eſt certain, dit-il, que la diſ-» tance de la Pointe Occidentale de la » Nouvelle Guinée aux Bornes Orien-» tales du Pays de Hernando Gallego, » eſt pour le moins de deux mille lieues. » Pour moi, je crois que ce vaſte Pays » ne va pas ſeulement, au Sud, juſqu'à » cinquante-deux degrés; mais qu'il » s'étend même juſques ſous le Pôle » Auſtral, ainſi que les Pays à l'oppo-» ſite ſont vers le Pôle Septentrional. » Je ne ſuis pas non plus étonné de ce » que les deux Voyageurs rapportent » ſur les productions du Pays. Outre » certaines marques extérieures, que » ce Pays a de commun avec ceux où » ces richeſſes ſe trouvent, ſa ſituation » va par tous les climats, depuis les » plus chauds juſques aux plus froids; » de ſorte que l'on en doit conclure » que la Nature y a diſtribué des cho-» ſes précieuſes, chaque ſorte en ſon » endroit. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on » eût occaſion d'examiner ce Pays à

» fond, & que quelque curieux Voya-
» geur voulût entreprendre cette tâ-
» che. Je ſuis perſuadé que ceux qui
» ſe donneroient cette peine, s'en trou-
» veroient abondamment récompenſés.
» Mais il faudroit pour cela de la pa-
» tience ; & ne pas ſe rebuter d'abord :
» les choſes les plus précieuſes & les
» plus rares, ſont celles que la Nature
» cache le plus ; elle n'en favoriſe ordi-
» nairement que ceux qui les méritent
» par leur travail & leurs ſoins. Si les
» Voyageurs ont tant de fois échoué
» dans ces ſortes d'entrepriſes, il le
» faut uniquement imputer au peu de
» conſtance qu'ils ont eue dans leurs
» recherches.

ROGGEVEEN. 1722.

» En ſuivant notre route, au Nord-
» Oueſt, continue t-il, nous décou-
» vrîmes, trois jours après, trois Iles
» à la fois, ſous le douzieme dégré de
» Latitude Méridionale (18). Elles
» paroiſſoient très agréables à la vûe ;
» en effet, en y approchant nous les
» trouvâmes garnies de beaux arbres
» fruitiers, de toutes ſortes d'herbes,
» de légumes & de plantes. Les Habi-

Iles Bauman fort peuplées. Beau Pays. Bons Habitans.

(18) A 290°. de Longitude, ſuivant ſon calcul ; mais vers les 200°. ſelon la Relation Hollandoiſe.

ROGGEVEEN. 1722.

» tans venoient au-devant de nos Vaisseaux, & nous offroient toutes sortes » de poissons, de noix de cocos, des » pisans & d'autres fruits excellens. On » les accepta, & on leur donna en » échange, quelques quinquailleries. Il » falloit que ces Iles fussent bien peu» plées, puisqu'à notre arrivée le riva» ge étoit rempli de plusieurs milliers » d'hommes & de femmes. La plûpart » de ceux-là portoient des arcs avec » des fleches. Nous vîmes parmi eux » un homme respectable & distingué » par son extérieur, & nous jugeâmes, » par les honneurs qu'on lui rendit, » qu'il devoit être leur Chef. Il se mit » dans un Canot, accompagné d'une » Femme jeune & blanche, qui s'assit » à ses côtés. Plusieurs autres nacelles » les entouroient, avec beaucoup d'em» pressement, & leur servoient de gar» des. Tous ceux qui habitent ces Iles » sont blancs, & ne différent, à cet » égard, des Européens, qu'en ce que » quelques-uns ont la peau brûlée par » l'ardeur du Soleil. Ils paroissoient » bonnes gens, assez vifs & gais dans » leurs conversations, doux & humains » les uns envers les autres, & dans » leurs manieres on ne pouvoit rien

» appercevoir de ſauvage. Ils n'avoient
» pas non plus le corps peint, comme
» ceux des Iles que nous avions dé-
» couvertes auparavant. Ils étoient vê-
» tus, depuis la ceinture juſqu'aux
» talons, de franges, & d'une eſpece
» d'étoffe de ſoie artiſtement tiſſue. Ils
» avoient la tête couverte d'un chapeau
» pareil, très fin & fort large, pour ſe
» garantir de l'ardeur du Soleil. Autour
» du col, ils portoient des colliers de
» toutes ſortes de fleurs odoriférantes.
» Les Iles préſentoient de toutes parts
» des objets fort rians. Elles étoient
» entrecoupées de Montagnes & de
» Vallées très agréables. Quelques-uns
» avoient dix, quatorze juſqu'à vingt
» milles de circuit; nous les appellâ-
» mes les Iles de *Bauman*, nom du Ca-
» pitaine du *Tienhoven*, qui les avoit
» vues le premier. Il nous parut que
» chaque famille s'y gouvernoit à part.
» Les Contrées étoient, autant qu'on
» pouvoit voir, ſéparées les unes des
» autres, de la même maniere que nous
» l'avons remarqué dans l'Ile de Pâ-
» que. C'étoit la Nation la plus huma-
» niſée & la plus honnête que nous
» euſſions vûe dans les Iles de la Mer
» du Sud. Charmés de notre arrivée, ils

ROGGEVEEN. 1722.

ROGGEVEEN. 1722.

» nous reçurent comme des Dieux, & » témoignerent de grands regrets, lorſ» que nous nous préparâmes à partir. » Toutes les Côtes de ces Iles ſont de » bon ancrage; on y mouille ſur quinze » à vingt braſſes d'eau (19).

Iles des Cocos & des Traitres.

» Continuant à naviger au Nord-» Oueſt, nous vîmes deux autres Iles, » que nous prîmes pour l'Ile des *Cocos*, » & l'Ile des *Traîtres* de Schouten, » ſans pouvoir cependant rien en dire » de poſitif, parceque nous en étions » trop éloignés. L'Ile de Cocos eſt fort » élevée, & peut avoir huit lieues de » circuit. L'autre paroît baſſe, d'un » terrein rougeâtre, ſans arbres, & s'é-» tendant ſous le onzieme parallele. » Peu après on découvrit encore deux » Iles, extrêmement grandes; nous

Iles Tienhoven & Groningue.

» appellâmes l'une *Tienhoven* & l'autre » *Groningue*. Quelques-uns même juge-» rent que cette derniere étoit un vrai » Continent. L'Ile Tienhoven paroiſ-» ſoit de loin très riante, tapiſſée de

(19) La Relation Hollandoiſe ne donne le nom de *Bauman* qu'à une ſeule Ile, quoiqu'on en eut vû deux à la fois, & le lendemain, encore une de la longueur de ſix milles, à 13°, 41'. Lat. & 200°, 15'. Longitude. On parle avec admiration des Canots de ces Inſulaires, ornés d'ouvrages de ſculpture, auſſi beaux qu'on pourroit les faire en Europe.

» belles verdures, & garnie d'arbres. » Son élévation étoit médiocre; nous » la côtoyâmes pendant une journée » entiere, ſans en voir l'extrémite. Nous » remarquâmes pourtant qu'elle s'éten- » doit en demi-cercle vers l'Ile de Gro- » ningue; de ſorte qu'il eſt probable » que ces deux prétendues Iles ne ſont » qu'un Pays contigu, & une langue » de la Terre Auſtrale même. Cepen- » dant il s'y trouve des Iles voiſines, » qui ont juſqu'à cent cinquante milles » de circuit; & le Pays même de Qui- » ros doit être une île coupée par plu- » ſieurs canaux (20).

ROGGEVEEN. 1722.

Terre Auſtrale.

» Notre Equipage ſe trouvoit réduit » au dernier excès de miſere, par les » maladies & par la corruption des vi- » vres, lorſqu'enfin nous apperçûmes » les Côtes de la *Nouvelle Bretagne* de » Dampier. Les ſommets des Monta- » gnes ſe perdent dans les nuages; mais » les bords de la Mer forment une vûe

Nouvelle Bretagne.

(20) Sans parler des nouveaux noms impoſés à ces Iles, la Relation Hollandoiſe porte ſeulement, qu'on apperçut quantité d'Iles, & entr'autres la *Nouvelle Zelande*, qui, ſelon l'eſtime, peut avoir trois cens lieues de circuit, à 6°. Lat. Mer. & 166°. Longitude. Ce n'eſt point par erreur, qu'on donne ici ce nom à la *Nouvelle Bretagne*, puiſque la Carte les marque l'un & l'autre; mais on ne ſait pas trop ſur quoi elle ſe fonde.

ROGGEVEEN. 1722.

Descente qu'on y fait.

» des plus agréables, étant ornés de » beaux arbres & tapissés d'une verdure » riante. Plusieurs d'entre nous se mirent » dans une Chaloupe, & tenterent d'y » aborder pour chercher de l'eau douce » & d'autres refraîchissemens qui nous » manquoient. Les Habitans, apperce- » vant notre dessein, vinrent au-devant » de nous pour nous observer de près; » ils firent plusieurs contorsions, qui » marquoient le désespoir où ils étoient, » de nous voir si près d'eux. Ils se bat- » toient des mains & s'arrachoient les » cheveux, ensuite prenant leurs armes, » ils décocherent sur nous des fleches, » nous jetterent des javelots & fron- » doient enfin sur nous une grêle de » pierres. Aucun de nous cependant » n'en fut blessé. Nous ne manquâmes » pas de leur répondre de notre mous- » queterie, ce qui leur donna tant de » frayeur, que plusieurs d'entr'eux se » précipiterent dans l'eau & gagnerent » la terre à la nage. Ceux qui étoient » restés dans leurs Canots furent enfin » forcés d'en faire autant, parceque, » dans la confusion où ils étoient, ne » pouvant d'abord retrouver les en- » droits par où il falloit passer pour » prendre terre, leurs Canots, à cause

» du peu de profondeur de l'eau, s'arrê-
» toient tout-à-coup. La même diffi-
» culté nous empêcha de les pourſui-
» vre, à quoi ſe joignit un ouragan,
» qui manqua de faire périr la Cha-
» loupe. Cependant nous parvinmes,
» comme par miracle, à prendre terre
» à l'entrée de la nuit. A la lueur du
» feu, que nous allumâmes, nous dé-
» couvrîmes quelques cabanes; en ap-
» prochant, nous n'y trouvâmes que
» des rets, travaillés fort artiſtement.
» Nous vîmes auſſi pluſieurs arbres qui
» portoient des cocos; mais comme
» nous n'avions pas eu la précaution
» de prendre des haches, nous ne pû-
» mes en profiter. Quelques-tems après,
» nous entendîmes un grand bruit: les
» Habitans craignant notre arrivée,
» avoient quitté leurs cabanes & s'é-
» toient retirés dans les bois, où ils
» firent des hurlemens & des cris terri-
» bles. Le Pays eſt fort beau, & paroît
» très fertile, il eſt montagneux, rem-
» pli de quantité d'arbres. Les Habi-
» tans ſont d'une couleur jaunâtre, à-
» peu-près comme ceux qui ſont nés
» d'un pere blanc & d'une mere noire;
» ils ont la taille aſſez grande, mais

ROGGEVEEN. 1722.

Terroir & Habitans.

ROGGEVEEN. 1722.

» mince (21), leurs cheveux ſont noirs, » & leur deſcendent juſqu'à la ceinture. » Ils ſont extrêmement vifs & dégagés, » & manient leurs armes avec beaucoup » d'adreſſe. Cette circonſtance me fait » croire qu'ils ſe trouvent ſouvent en- » gagés en guerre les uns contre les » autres. Le Pays paroît exquis, rem- » pli de minéraux & d'autres précieux » tréſors. Ce qui me le fait préſumer, » c'eſt que les Montagnes ſont hautes » & le terroir fort fertile. D'ailleurs il » eſt ſitué ſous la Zone torride, & l'on » remarque que les Pays de ce climat » produiſent ordinairement des épice- » ries, de l'or, de l'argent & des pier- » reries «.

Les Hollandois, obligés de s'éloigner de-là, firent le tour de la Nouvelle Bretagne, par le Nord-Oueſt (22), & courant à la vûe de la Nouvelle Guinée, ſuivant la même direction, ils vinrent enfin jetter l'ancre à deux degrés au Sud de la Ligne, dans les Iles

(21) L'Auteur Hollandois en fait encore des Géans de 9 à dix pieds de haut, & de couleur fort noire.

(22) Dans ce trajet les deux Relations diſent qu'on trouva un ſi grand nombre d'Iles, qu'il ne fut pas poſſible de leur impoſer des noms.

de *Moa* & d'*Arimoa*, autrefois ainsi nommées par Schouten (23), près de celle qui porte le nom de *Schouten* lui-même; ce sont les mêmes que Dampier, dans sa Carte, appelle *Iles Brûlantes*. » Les Habitans, continue la Relation, » vinrent au-devant de nous dans une » infinité de petits Canots; ils étoient » tous armés d'arcs & de fleches, les » Femmes, les Enfans aussi-bien que » les Hommes. Nous leur montrâmes » d'abord des miroirs, du corail, des » couteaux, &c. pour avoir en échange » des fruits, comme des noix de cocos, » des figues-d'inde, des racines & des » herbes. Ils prirent nos présens avec » plaisir; & plusieurs d'entr'eux alle- » rent grimper sur les cocotiers, avec » une légereté incroyable, & nous en » rapporterent des noix, de même que » des figues, en nous accompagnant » jusqu'à nos Vaisseaux, sans témoi- » ner la moindre crainte. Nous leur » montrâmes plusieurs sortes de mar- » chandises, pour savoir si quelques- » unes leur plaisoient, afin de les tro- » quer contre des vivres & des rafraî- » chissemens. Ils ne prirent rien du tout,

ROGGEVEEN. 1722.

Moa & Arimoa.

Ile de Schouten.

Commerce avec les Insulaires.

(23) Schouten avoit appris leurs noms des Insulaires mêmes.

ROGGEVEEN. 1722.

» & s'en retournerent chez eux. Le » lendemain, ils revinrent en plus » grand nombre, nous apportant des » figues, des noix de cocos, des raci» nes & toutes sortes d'herbes. Nous » trouvâmes, parmi les racines, quel» ques-unes extrêmement ameres, mais » qui sont très saines. Ils nous amene» rent aussi trois Chiens, parceque la » veille nous leur avions expliqué, par » des signes, que nous souhaitions avoir » quelques Cochons; de sorte qu'ils » s'imaginerent que nous voulions des » Chiens. Les Insulaires nous prierent » instamment d'aller avec eux à terre, » mais nous n'osions nous y fier : nous » étions en trop petit nombre pour » nous défendre en cas d'attaque, & » quelques honnêtetés qu'ils purent » nous faire, il n'étoit pas difficile de » s'appercevoir, par leur physionomie, » que c'étoit une Nation traîtresse.

» L'Ile d'Arimoa étoit extrêmement » peuplée. Nous remarquâmes que quel» ques-uns de ses Habitans, lorsqu'ils » se mirent dans un Canot, porterent » chacun un bâton, au bout duquel » étoit attachée une espece de drapeau » blanc, apparemment en signe de » paix & de trêve à l'égard de leurs

ROGGEVEEN. 1722.

» ennemis, qui, ſelon toutes les apparences, étoient ceux de l'Ile Moa, puiſqu'ils n'oſerent jamais y aller, mais la paſſerent toujours. Cette découverte, jointe au petit nombre d'Habitans de cette derniere Ile, nous inſpira le deſſein d'y entrer & d'en enlever tout ce que nous pûmes y trouver de vivres. Pour cet effet, nous nous portâmes ſur le rivage en pluſieurs endroits, après être convenus qu'une partie de l'Equipage entreroit plus avant, pour s'emparer de ce dont nous avions beſoin, & qu'au premier ſignal nous nous rejoindrions tous. Ce projet fut exécuté aſſez heureuſement. Nos gens commencerent à abbatre des cocotiers, parcequ'ils ne pouvoient y monter pour en avoir les fruits. Les Habitans, cachés dans les buiſſons, s'appercevant du ravage qu'on alloit faire, firent pleuvoir ſur nous une grêle de fleches, ſans cependant nous faire le moindre mal. Nous tirâmes auſſi ſur eux & en couchâmes quelques-uns par terre. Les autres ſe ſauverent enſuite ſur leurs Canots, & firent des hurlemens lugubres, implorant le ſecours de leurs Compatriotes, mais inutilement.

ROGGEVEEN. 1722.

» Les dispositions que nous avions » faites étoient telles, que ces Sauvages ne pouvoient gueres nous attaquer sans s'exposer beaucoup; d'ailleurs la mort de quelques-uns de leurs » Camarades les avoit tellement saisis » de frayeur, qu'ils n'osoient pas trop » approcher. Ainsi nous eûmes le tems » de cueillir jusqu'à huit cens noix de » cocos: avec ce butin nous allâmes » nous mettre dans nos Chaloupes & » rejoindre ensuite nos Vaisseaux. Pendant qu'on étoit occupé à lever l'ancre, nous vîmes ces Insulaires venir » en toute diligence vers nous, avec » plus de deux cens Canots, chargés de » toutes sortes de vivres, pour les troquer contre les marchandises que nous » leur avions montrées auparavant. Ils » crurent sans doute détourner, par » cette démarche, une seconde descente. » Nous les reçûmes bien, mais nous » n'en laissâmes entrer que quelques-uns, dans nos Vaisseaux, de peur » d'être accablés par le grand nombre. » Nous fîmes même feu sur ceux qui » approchoient trop; & toutes les fois » qu'on tiroit un coup, ils se baissoient » tous & faisoient ensuite de grands » éclats de rire. Enfin, après avoir tout

» reglé à l'amiable avec ces Sauvages, » nous partîmes. Ceux d'entre nos ma- » lades, qui avoient encore quelque » vigueur, furent tous rétablis, les au- » tres moururent.

ROGGEVEEN. 1722.

» Quelque-tems après, nous navi- » geâmes dans une Mer remplie d'un » nombre innombrable d'Iles; nous » les appellâmes pour cette raison *les* » *mille Iles* (24). Les Habitans en sont » tout-à-fait noirs, & fort velus, courts, » ramassés, mais imprudens, sauvages » & d'un air méchant & traître. Ils » marchoient tout nus, Hommes, Fem- » mes & Enfans; ils avoient, pour tout » ornement, une espece de ceinture, » large de deux doigts, où on voyoit » entrelacées des dents de cochon; ils » en portoient autour du corps, des » bras & des jambes. Ils se couvroient » la tête d'un chapeau de paille, orné » du plumage de l'oiseau de paradis. » Une autre marque d'ornement de ces » Peuples, c'est qu'ils se percent la co- » lonne du nez, par où ils passent une » baguette longue d'un doigt, & grosse » d'un tuyau de pipe à tabac; avec » cette parure, ils sont aussi fiers & glo- » rieux que le sont ces guerriers Euro-

Les mille Iles & leurs Habitans.

(24) On les nomme autrement les *Iles des Papous*.

ROGGEVEEN. 1722.

» péens qui se laissent croître la moustache. Cette Nation est la plus mauvaise de toutes celles que nous ayons » vûes dans la Mer du Sud.

Aspect de la Nouvelle Guinée.

» A l'égard de la Nouvelle Guinée, » c'est un Pays extrêmement haut & » chargé de toutes sortes d'arbres & de » plantes. Nous fîmes, le long de ces » Côtes, un cours de quatre cens lieues, » pendant lequel je n'y ai pas vû un » seul endroit stérile : ce qui me fait » croire que ce Pays doit renfermer bien » des choses précieuses, comme des » minéraux & des épiceries, parcequ'il » est parallele avec ceux où l'on trouve » ces richesses. Des personnes dignes » de foi m'ont assuré, qu'il y a, dans » les Moluques, des Bourgeois libres, » qui vont régulierement à la Nouvelle » Guinée, y apportent des morceaux » de fer ; & les y échangent contre des » noix de muscade. Schouten & d'autres Voyageurs ont conçu une haute » idée de ce Pays ; mais on ne sauroit » y entrer ou s'y établir avec peu de » monde, les Habitans y étant toujours » bien armés «.

Enfin, le Voyage des Hollandois, dans ces parages, se termina par doubler le Cap Mabo, entrer dans l'Archipel des

des Moluques, & aborder à Batavia, où ils ne furent pas plutôt arrivés, que leurs Compatriotes, les Hollandois de la Compagnie des Indes Orientales, firent arrêter prisonniers l'Amiral Roggeveen avec tous ses Officiers & son Equipage, saisir ses Vaisseaux, confisquer leurs charges & vendre à l'encan tous leurs effets. La Compagnie d'Orient prétendit, qu'ayant le privilege exclusif de commercer dans ces Mers, celle d'Occident n'avoit aucun droit d'y naviger, sous quelque prétexte que ce fût : ce qui occasionna bien-tôt après un grand procès en Hollande, que perdirent ceux de Batavia, ayant été condamnés, par les Etats Généraux, à dédommager la Compagnie d'Occident, & à payer, à l'Amiral Roggeveen, tout ce qu'ils avoient confisqué sur lui. Cet Amiral, renvoyé en Europe, avec son Equipage, sur les Vaisseaux de la Compagnie, avoit pris terre au Texel, le 11 Juillet 1723, & cinq jours après il arriva devant Amsterdam ; ainsi précisément le même jour auquel on en étoit parti, deux ans auparavant, mais, à compter du Texel, seulement six cens quatre-vingt dix jours. On doute qu'aucun autre Navi-

ROGGEVEEN. 1722.

Arrivée à Batavia.

1723.

ROGGEVEEN. 1723.

gateur ait fait le tour du Monde en si peu de tems. Encore y comprend-on environ trois mois de séjour, tant à Japara qu'à Batavia, & au Cap de Bonne Espérance. L'Auteur de la Relation Hollandoise remarque, que de plus de six cens hommes, dont les Equipages des trois Vaisseaux étoient composés, à leur départ, il n'en revint que cinquante-trois, ce qui fait à peine la douzieme partie, & il prend de-là occasion de déclamer contre les vanités mondaines, auxquelles les hommes sacrifient si insensément leur repos, leur santé & leur vie.

Observations sur les Glaces des Mers voisines des Pôles.

Pour la page 178, du Tome 42.

MALGRÉ l'expérience du Capitaine Bouvet, tous les Physiciens ne regardent pas les glaces comme un obstacle insurmontable aux Navigations vers les Continens voisins des Pôles. En effet, il y a tout à présumer, que ces barrieres ne sont que locales, & qu'en nul endroit de l'Univers, il n'y a point de grande Contrée qui soit absolument

fermée par une pareille enceinte. » Si
» l'on y fait attention, dit M. de Buffon, loin de se décourager à la vûe des obstacles, on reconnoîtra aisément que les glaces ne doivent être que dans certains endroits particuliers; qu'il est presque impossible que dans le cercle entier que nous pouvons imaginer terminer les Terres Australes, il y ait par-tout de grands Fleuves, qui charient des glaces, & que par conséquent il y a grande apparence que l'on réussiroit en dirigeant sa route vers quelque autre point de ce cercle «. Si le Capitaine Bouvet eût eu la constance de continuer à longer les Côtes glacées de la Terre Australe, il auroit enfin presque certainement trouvé une entrée; du moins il est impossible que la barriere ne soit ouverte durant la belle saison, à la bouche des grands Fleuves qui ouvrent l'accès dans l'intérieur des Terres. Après tout, l'opinion, que plus l'on s'approchera du Pôle, plus on trouvera de glace, paroît n'être qu'un faux préjugé, démenti par l'expérience de divers Navigateurs. *Hudson* remarque, comme une chose qui le surprit fort, qu'après avoir essuyé un grand froid à soixante-trois

OBSERVATIONS SUR LES GLACES PRÉS DES PÔLES.

Observations sur les Glaces prés des Pôles.

degrés de Latitude Septentrionale, il trouva le tems fort beau & tempéré à ſoixante-treize degrés, le 21 Juin, ſur la Côte Orientale du Groenland; qu'à ſoixante-dix-huit degrés il étoit même plus chaud que tempéré, le 27 du même mois; mais que le 2 Juillet, à la même Latitude, le froid étoit violent. Il prit terre en Spitzberg, ou en Groenland, à quatre-vingt degrés & demi. Il s'approcha du Pôle juſqu'à quatre-vingt-deux, & vouloit tourner le Groenland par le Nord, pour revenir, par le Détroit de Davis; mais il trouva la Mer impraticable; peut-être à cauſe qu'il ſe tenoit trop près des Côtes. *Kok* étant allé juſqu'à ſoixante-dix-neuf degrés, plus de cent lieues au-delà de la Nouvelle Zemble vers l'Eſt, y découvrit une Mer exempte de glace, commode pour la Navigation. Gerard *de Veer* aſſure, qu'il a trouvé le froid moins fort ſous quatre-vingt degrés de Latitude que ſur les Côtes de la Nouvelle Zemble; qu'au mois de Juin il vit ſous le même degré, de l'herbe, des arbres verds, des Biches, des Chevreuils & d'autres bêtes ſauvages, & qu'il n'a rien apperçu de tout cela au mois d'Août ſous le ſoixante-ſeizieme

OBSERVATIONS SUR LES GLACES PRÉS DES PÔLES.

degré. *Martens*, qui a voyagé fort près de l'Arctique, témoigne, qu'il n'a remarqué aucune augmentation dans le froid, ni dans la variation de l'aiman, en faisant route par une plus grande Latitude. Le Capitaine *Goulden*, qui avoit fait trente Voyages en Groenland, rapportoit, au Roi d'Angleterre Charles II, que vers l'an 1650, deux Vaisseaux Hollandois, qui étoient à la pêche des Baleines, s'étoient avancés à un degré du Pôle Arctique jusqu'au quatre-vingt-neuvieme Parallele, & que les différens Journaux de ces Navires, qui attestoient la même chose, & s'accordoient à-peu-près sur les faits, rapportoient, qu'on n'y avoit point trouvé de glaces, mais une Mer libre, ouverte & fort profonde. Le Capitaine *Wood*, qui nous a transmis ce fait, le confirme par un autre, non moins positif. » Joseph *Moxons* m'a » certifié, dit-il, il y a plus de vingt » ans, qu'il avoit oui dire, à un Hol- » landois de sa connoissance, homme » digne de foi, qu'il avoit été jusques » sous le Pôle, & que la température, » en Eté, y étoit égale à celle d'Amsterdam «. Cette assertion si extraordinaire le paroîtra beaucoup moins, si

OBSERVATIONS SUR LES GLACES PRÉS DES PÔLES.

l'on fait attention, que le Soleil, quoique oblique vers le Pôle, restant toujours alors dans le Ciel, à la même hauteur, sans abandonner l'Horison, ni au Midi, ni au Nord, sans hausser ni baisser que fort peu dans le cercle qu'il parcourt, doit produire, à la continue, un degré de chaleur au moins aussi grand, qu'on l'éprouve dans les Régions, où, après s'être élevé dans le Ciel à une certaine hauteur pendant quelques heures, il s'abbaisse aussi-tôt, & se recache sous l'Horison.

Il est vrai que Wood, après avoir été l'un des plus grands partisans de l'opinion que le climat sous le Pôle est sans glace & d'une température supportable, changea d'avis dans la suite, depuis que le Voyage, qu'il fit pour trouver le passage du Nord-Est, lui eut mal réussi; mais les deux conséquences qu'il en tire, savoir que les glaces ne laissent ici aucun passage par Mer entre la Zemble & le Groenland, & que ces deux Terres se rejoignent en un même Continent près du Pôle, sont toutes deux également fausses. Wood navigea sans doute dans une année malheureuse. où la Mer se trouva plus embarrassée de glaces que dans les au-

tres ; car le contenu en la Relation de Guillaume *Barentz*, qu'il taxe mal-à-propos de fausseté, est un de ces faits moralement sûrs, dont on ne sauroit douter à moins que de vouloir douter de tout. Il est certain en fait, que Barentz, ainsi que *Heemskerk*, passerent, avec tout leur Equipage, à Mer ouverte entre le Groenland & la Zemble, par le Nord-Ouest, le Nord, & le Nord-Est, où ils furent pris par les glaces sur la Côte Orientale de Zemble, & contraints d'y passer l'Hyver au milieu de mille périls affreux. Barentz y mourut, & les autres revinrent l'année suivante en Hollande. Il suit nécessairement de ce fait. 1°. Que les glaces ne barrent pas toujours le Passage entre la Zemble & le Groenland. 2°. Que ces deux Contrées, loin de faire un même Continent, sont séparées par une vaste plage de Mer. Ainsi tout le raisonnement de Wood, quoique fondé sur sa propre expérience, & digne par-là d'une réfutation expresse, ne prouve rien pour la thèse qu'il veut soutenir, étant démenti par des faits certains, & par des expériences contraires.

OBSERVATIONS SUR LES GLACES PRÉS DES PÔLES.

OBSERVATIONS SUR LES GLACES PRÉS DES PÔLES.

Quoique les Navigateurs Auſtraux n'aient pas été ſi près de leur Pôle que ceux du Nord, leur récit ne s'accorde pas mal avec les précédens. On y voit que plus ils s'en ſont approchés, plus ils ont trouvé la Mer libre & la température ſupportable. *Cowley* ſe plaint, à la vérité, du froid exceſſif qu'il éprouva vers ſoixante-degrés & demi, mais ſans parler que les glaces lui euſſent fait obſtacle. On prétend que *David* en trouva vers ſoixante-trois degrés, ſans nous dire en quelle ſaiſon il s'engagea dans cette Mer Auſtrale. Mais *Drake*, qui a pénétré plus loin que perſonne, vers le Pôle Auſtral, ne ſe plaint ni de l'un ni de l'autre, quoiqu'il ſe ſoit diſertement expliqué, à cet égard, en parlant du Détroit de Magellan. *Brouwer*, *Sharp*, *Beauchêne* (1), &c. ont paſſé ſans difficulté à Mer ouverte au-delà du Cap de Horn. Ce dernier rapporte, que le tems étoit beau, la Mer calme & unie comme un Etang. Enfin, *le Hen-Brignon*, qui y a paſſé en 1747, & repaſſé dans la ſaiſon du Printems, le 22 Octobre 1748, dit que l'air étoit froid, à la

(1) Tome 41, pag. 180.

vérité, mais non pas à l'excès, & qu'on auroit eû peine à diſtinguer, ſi l'on étoit dans une Mer pacifique, ou au-delà du Cap de Horn, tant l'air étoit tempéré & la Mer unie.

Observations sur les Glaces prés des Pôles.

De tous les Cantons du Monde Auſtral, un de ceux que nous connoiſſons le moins, eſt la partie qui s'étend depuis l'embouchure Orientale du Détroit de Magellan, juſqu'à l'oppoſite du Cap de bonne eſpérance, & au-delà toujours en tirant à l'Eſt. Les Terres, qui ne s'éloignent que de cinquante à ſoixante lieues de la Côte d'Amérique, ont été ſouvent apperçues, rarement viſitées. Plus ſouvent encore les Navigateurs ont paſſé à Mer ouverte; preuve aſſez claire que ces Terres n'ont que peu d'étendue. Il ſemble en même-tems que ce n'eſt pas ſans fondement qu'on ſoupçonne de longue main, qu'il y a de vaſtes Côtes plus avancées vers l'Eſt. Perſonne, que l'on ſache, n'a couru ce parage ſi ce n'eſt Veſpuce, Halley & Bouvèt. De ces trois Navigateurs, deux y ont apperçu des Terres, ſans y prendre pié; le troiſieme, ſavoir M. Halley, n'a fait qu'un Voyage de Mer dans le grand Océan du Nord, où il a trouvé

OBSERVATIONS SUR LES GLACES PRÉS DES PÔLES.

des glaces vers cinquante-deux degrés de Latitude, & trois cens quarante-ſept de Longitude de l'Ile de Fer; lieu de la Mer qui ne nous eſt gueres connu par aucun autre Navigateur. Il eſt un peu plus Occidental que celui où Veſpuce apperçut la Terre Auſtrale, & à quelque diſtance plus grande au Sud-Sud-Oueſt de celui que nos Cartes déſignent ſous le nom de *Terre de Vue*, & de la Navigation de Bouvet. Il eſt très probable que les Terres n'étoient pas loin des glaces découvertes par Halley, qui, après les avoir vûes, remonta vers l'Equateur, pour continuer ailleurs ſes obſervations. Quant à Veſpuce, il dit que toute la Côte, durant l'eſpace de vingt lieues, étoit franche, ſans qu'il y ait vû de Port, ni apperçu d'Habitans. Il n'a pû ſe tromper, en prenant les glaces pour une Terre réelle, puiſqu'il ne dit pas même avoir alors vû de glaces; circonſtance qu'il n'auroit aſſurément pas omiſe, s'il en eut trouvé la Mer embarraſſée, quelque ſuccint que ſoit ſon récit; d'autant mieux qu'il s'explique diſertement ſur le froid exceſſif, & ſur la brume qui regne en ces parages, dont il parle du même ton que Bouvet.

Ainſi ſon rapport doit lever l'incertitude où eſt reſté ce dernier, ſi les Côtes, qu'il a apperçues, ſont une Terre réelle ou une Mer gelée; outre que les glaces ſont, par elles-mêmes, une marque ſuffiſamment certaine d'un grand Continent voiſin.

OBSERVATIONS SUR LES GLACES PRÉS DES PÔLES.

Examen de la Queſtion s'il y a des Géans aux Terres Auſtrales.

LA FORME des Habitans du Cercle Antarctique doit faire un objet intéreſſant de curioſité phyſique, & ſervir à la déciſion d'un grand problême ſur l'eſpece humaine. S'ils ſont en tout ſemblables au Lappons du Nord, ils fourniront une forte preuve, que le climat décide ſeul de la figure des Hommes; car aſſurément on ne peut ſuppoſer aucune migration d'un Pôle à l'autre. La haute ſtature que quelques Voyageurs attribuent au Peuple Patagon des Terres Magellaniques, ne favoriſe pas l'idée d'une telle conformité. Ceux même qui démentent le rapport des précédens n'en ſont pas plus favorables à l'opinion dont il s'agit, lorſqu'ils nous diſent que les Patagons ne

GÉANS DU CERCLE ANTARCTIQUE.

ſont pas plus grands que le commun des autres hommes, & que le plus haut de ceux qu'ils ont vûs, n'avoit pas ſix piés. Knivet eſt le ſeul qui dépeigne les Habitans du Détroit ſemblables aux Lappons, en ne leur donnant que cinq ou ſix empans de hauteur. Brunet dit qu'à la Terre de Feu ils ſont robuſtes, bien faits, blancs comme les Européens, & non pas gris comme les Lappons; mais auſſi la Laponie eſt bien plus voiſine de ſon Pôle que la Terre de Feu ne l'eſt du ſien. C'eſt une choſe bien étrange que cette totale contrariété de rapports de tant de témoins oculaires, ſur un point de fait ſi facile à connoître, & en même-tems ſi ſingulier, que l'eſt l'exiſtence de tout un Peuple de Géans. Pendant cent ans de ſuite, preſque tous les Navigateurs, de quelque Nation qu'ils ſoient, s'accordent pour atteſter la vérité de ce fait; & depuis un ſiecle auſſi, le plus grand nombre s'accorde à le nier; traitant de menſonge le récit des précédens, & attribuant ce qu'ils en diſent, ſoit à la frayeur, que leur inſpiroit la vûe de ces hommes féroces, ſoit au penchant naturel qu'ont les hommes à débiter des choſes extraordinaires. On ne peut

nier que les hommes n'aient un étrange amour pour le merveilleux, & que l'effet de la peur ne soit aussi de grossir les objets. On ne prétend pas dire que l'on n'ait pu exagérer sur cet article, & débiter plusieurs fables; examinons cependant si tous ceux qui affirment le fait l'ont vû dans un moment d'effroi, & comment il seroit possible, que des Nations, qui se haïssent & se contrarient, se fussent accordées sur un point d'une évidente fausseté.

Géans du Cercle Antarctique.

On ne s'arrête point à la vieille opinion répandue parmi les Peuples d'Amérique, aussi-bien que dans notre ancien Monde, qu'il y avoit eû autrefois, sur la Terre, une race de Géans, fameuse par ses violences & par ses crimes. Les os des Géans qu'on trouve quelquefois en Amérique, tels qu'on en montroit, en 1550, à Mexico & ailleurs, ne sont probablement que des os de grands animaux peu connus. Ce n'est qu'à la vûe même d'une telle race d'hommes, qu'on doit se décider sur leur existence, ou du moins qu'à celle d'un squelette entier; ainsi, quoique Turner rapporte qu'en 1610, il a fait voir, à la Cour de Londres, l'os de la cuisse d'un de ces hommes, à la vûe

GÉANS DU CERCLE ANTARCTIQUE.

duquel on connoiſſoit, par les proportions, que le Géant étoit d'une grandeur demeſurée, on veut regarder encore la preuve donnée, par ce Naturaliſte, comme inſuffiſante; malgré ce qu'il ajoute, qu'il a lui-même vû, ſur les Côtes du Breſil, près de la Riviere de la Plata, des Géans qui vont entierement nus, & dont le plus grand avoit bien douze pieds.

Mais faudra-t-il nier auſſi le témoignage de tant d'autres témoins oculaires: parmi les Eſpagnols, Magellan, ou Pigafetta, Auteur de la Relation de ſon Voyage, Loaiſe, Sarmiento, Nodal: parmi les Anglois, Candish, Hawkins, Knivet, Cowley; parmi les Hollandois, Sebald de Weert, de Noort, le Maire, Spilberg; parmi les François, les Equipages des Vaiſſeaux de Marſeille & de St. Malo? Ceux qui les démentent ſont Winter, qui, après avoir vû de ſes propres yeux ce qui en eſt, dit, ſans détour, que c'eſt un menſonge, inventé par les Eſpagnols; l'Hermite, Froger, & Narborough, dont il faut avouer que le témoignage en peut contrebalancer bien d'autres, étant celui de tous qui a le mieux vû la Magellanique. On doit mettre auſſi,

dans la même Classe, les Voyageurs qui gardent le silence sur ce point, comme l'Amiral Drake (quoique Nunno de Silva, Pilote Portugais, son prisonnier, fasse aussi mention des Géans), puisque c'est une marque que la stature de ces Peuples n'avoit rien de frappant pour eux. Mais observons que la plûpart de ceux qui tiennent pour l'affirmative, parlent des Peuples Patagons, Habitans de la Côte déserte à l'Est & à l'Ouest, & qu'au contraire la plûpart de ceux qui soutiennent la négative parlent des Habitans du Détroit à la Pointe de l'Amérique, sur les Côtes du Nord & du Sud. Les Nations de l'un & de l'autre Canton ne sont pas les mêmes; que si les premiers ont été vûs quelquefois dans le Détroit, cela n'a rien d'extraordinaire, à un si médiocre éloignement du Port St. Julien, où il paroît qu'est leur habitation ordinaire. L'Equipage de Magellan les y a vûs plusieurs fois, à commercé avec eux, tant à bord des Navires, que dans leurs propres cabanes; Magellan en amena deux prisonniers sur les Vaisseaux, l'un desquels fut baptisé avant sa mort, & enseigna plusieurs mots de sa langue à Piga-

GÉANS DU CERCLE ANTARCTIQUE.

GÉANS DU CERCLE ANTARCTIQUE.

fetta, dont celui-ci dreſſa un petit Dictionnaire. Rien de plus poſitif que tous ces faits (1), & de moins ſujet à l'illuſion.

» J'affirme, dit Knivet, qu'étant » au Port Deſiré, j'ai meſuré des cada- » vres trouvés dans des ſépultures, & » des traces des Habitans ſur le ſable, » dont la taille eſt de quatorze, quinze » & ſeize empans de hauteur. J'ai ſou- » vent vû, au Breſil, un de ces Pata- » gons, qu'on avoit pris au Port St. » Julien: quoique ce ne fût qu'un jeune » homme, il avoit déja treize empans » de haut. Nos Anglois, priſonniers » au Breſil, m'ont aſſuré qu'ils en avoient » vû de pareils ſur la Côte Magellani- » que «. Sebald de Weert raconte, qu'il a vû, dans le Détroit même, de ces Géans, qui arrachoient des arbres d'un empan de diamétre, ainſi que des Femmes de grande & de médiocre taille. Olivier de Noort apperçut, au Port Deſiré, des Sauvages de haute ſtature;

(1) Le récit de Pigafetta differe, à la vérité, de celui des Hiſtoriens Eſpagnols Herrera & Argenſola; mais il n'eſt pas queſtion ici des circonſtances; & ſuppoſé qu'ils euſſent écrit des fauſſetés, l'Hiſtorien Portugais de Barros n'auroit pas manqué de les contredire, comme il l'a fait ſur d'autres articles, au lieu qu'il confirme poſitivement la choſe, par rapport aux Géans.

il se battit, dans le Détroit, contre une troupe de Géans de taille médiocre, dont il fit six prisonniers, qu'il emmena à bord : l'un deux lui raconta, qu'il y avoit, dans le Pays, diverses Nations, & entr'autres un Peuple de Géans, nommé *Tiremenen*, qui venoit faire la Guerre aux autres races de grandeur ordinaire. Spilberg a vû, dans la Terre de Feu, un Homme de très-haute stature. Aris Claesz, Commis sur la Flotte de le Maire, homme très digne de foi, déclare, qu'ayant visité les sépulcres sur la Côte des Patagons, on y vit la vérité de ce que les précédens Navigateurs avoient raconté, & que les ossemens, renfermés dans ces tombeaux, étoient d'hommes de dix à onze piés de haut (2). C'est ici un examen fait de sang froid, où l'épouvante n'a pû grossir les objets. D'autres, comme Nodal & Hawkins, se sont contentés de dire, que ces Sauvages sont grands de toute la tête plus que

GÉANS DU CERCLE ANTARCTIQUE.

(2) Le fait est confirmé par le vieux le Maire, qui, fort mécontent de Schouten, a publié le Journal de son fils, dans lequel il rejette absolument, sur le premier, la mauvaise réussite de cette expédition, en le convaincant de plusieurs mensonges; ce qu'il n'auroit sur-tout point manqué de faire ici, au cas que la chose ne se fût réellement trouvée telle.

GÉANS DU CERCLE ANTARCTIQUE.

les Européens, & de si haute stature que les gens de l'Equipage les appelloient des Géans.

Tous ces témoignages sont anciens; en voici quelques autres du siecle même où nous vivons. En 1704, les Capitaines *Harington* & *Carman*, Commandans de deux Vaisseaux François, l'un de St. Malo, l'autre de Marseille, virent une fois sept de ces Géans dans la Baie de Possession; une autre fois six, & une troisieme fois une troupe de plus de deux cens hommes, mêlée de ceux ci & de gens d'une taille ordinaire. Les François eurent une entrevûe avec eux, & n'en reçurent aucun mal. Nous tenons ce fait de Mr. Frézier, Directeur des Fortifications de Bretagne, homme fort connu & fort estimé. Il n'a pas vû lui-même ces Sauvages; mais il raconte, qu'étant au Chili, Don Pedro de *Molina*, Gouverneur de l'Ile Chiloé, & plusieurs autres Témoins oculaires, lui ont dit, qu'il y avoit, dans l'intérieur des Terres, une Nation d'Indiens, nommés, par leurs Voisins, *Caucahues*, qui viennent quelquefois jusqu'aux Habitations Espagnoles, & qui ont neuf à dix pieds de haut. Ce sont, disoient-ils,

GÉANS DU CERCLE ANTARCTIQUE.

de ces Patagons qui habitent la Côte déserte de l'Eſt, dont les anciennes Relations ont parlé. » Les Eſpagnols, » qui habitent l'Amérique Méridionale » ſur les Côtes de la Mer du Sud, dit » *Raveneau de Luſſan* (3), ont pour » ennemis certains Indiens blancs, qui » habitent une partie du Chili; ce ſont » des Géans d'une grandeur & d'une » groſſeur prodigieuſes. Ils leur font » toujours la guerre, & quand ils en » prennent quelques-uns, ils leur levent » l'eſtomac comme on leve le plaſtron » d'une tortue, & ils leur arrachent le » cœur «. Cependant Narborough, en même-tems qu'il convient que les Montagnards, ennemis & voiſins des Eſpagnols du Chili, ſont de haute ſtature, nie formellement que leur taille ſoit giganteſque. Après avoir meſuré la piſte & les granes des Sauvages Magellans, qui ſe trouverent comme ceux des autres hommes, il rencontra, pluſieurs fois depuis, des Troupes d'Habitans dans le Détroit, même au Port St. Julien. Il les trouva tous bien faits de corps, mais de la taille ordinaire à l'eſpece humaine. Son témoignage, de la vérité duquel on ne peut douter,

(3) Voyage des Flibuſtiers, en 1685.

GÉANS DU CERCLE ANTARCTIQUE.

eſt précis à cet égard, ainſi que celui de Jacques l'Hermite ſur les Naturels de la Terre de Feu, qu'il dit être puiſſans, bien proportionnés, & à-peu-près de la même grandeur que les Européens. Enfin, parmi ceux que Froger vit au Port de Famine, aucun n'avoit ſix pieds de haut.

On a voulu raſſembler ici, ſous un même coup d'œil, les principales dépoſitions pour & contre, ſur un fait ſi curieux. En les voyant, on ne peut gueres ſe défendre de croire que tous ont dit vrai; c'eſt-à-dire, que chacun d'eux a rapporté les choſes telles qu'il les a vues; d'où il faut conclure que l'exiſtence de cette eſpece d'hommes particuliere eſt un fait réel, & que ce n'eſt pas aſſez, pour le traiter d'apocryphe, qu'une partie des Marins n'ait pas apperçu ce que les autres ont fort bien vu, & quelques-uns même les deux eſpeces à la fois. C'eſt auſſi l'opinion de M. Frézier, Ecrivain judicieux, qui a été à portée de raſſembler les témoignages ſur les lieux mêmes. On peut y ajouter quelques réflexions.

Il paroît conſtant que les Habitans des deux rives du Détroit ſont de la taille ordinaire, & que l'eſpece parti-

GÉANS DU CERCLE ANTARCTIQUE.

culiere faisoit, il y a deux siecles, sa demeure habituelle sur les Côtes désertes, soit dans quelques misérables cahutes, au fond des bois, soit dans des cavernes de rochers presqu'inaccessibles ; comme nous l'apprenons d'Olivier de Noort. Nous voyons, par son récit, que dès ce tems, où les Navires d'Europe commençoient à fréquenter ce Passage, ils s'y tenoient cachés tant qu'ils appercevoient des Vaisseaux en Mer ; raison pour laquelle on ne pouvoit les découvrir, quoiqu'on apperçut à tout moment des marques récentes de leur séjour, sur une Côte que l'on voyoit déserte. Probablement la trop fréquente arrivée des Vaisseaux, sur ce rivage, les a déterminés depuis à l'abandonner tout-à-fait, ou à n'y venir qu'en certains tems de l'année, & à faire, comme on nous le dit, leur résidence dans l'intérieur du Pays. Anson présume qu'ils habitent dans les Cordilieres, vers la Côte d'Occident, d'où ils ne viennent, sur le bord Oriental, que par intervalles peu fréquens : tellement que si les Vaisseaux, qui, depuis plus de cent ans, ont touché sur la Côte des Patagons, n'en ont vû que si rarement, la raison, selon

GÉANS DU CERCLE ANTARCTIQUE.

les apparences, eſt que ce Peuple farouche & timide s'eſt éloigné du rivage de la Mer, depuis qu'il y voit venir ſi fréquemment des Vaiſſeaux de l'Europe, & qu'il s'eſt, à l'exemple de tant d'autres Nations Indiennes, retiré dans les montagnes, pour ſe dérober à la vue des étrangers. Voici du moins en ce ſiecle ci, deux Vaiſſeaux d'Europe qui les ont encore vus pluſieurs fois, & même en groſſe troupe : ce qui doit diſſiper les ſoupçons qu'on avoit ſur la fidélité des Relations anciennes à cet égard. Les mêmes témoignages ſe retrouvent encore dans la Nouvelle Guinée, dans les Terres Auſtrales moins connues, & dans quelques Iles avancées de la Mer du Sud, nouvellement découvertes. Taſman & Roggeveen ont vu des Géans, & d'autres des Hommes de haute taille (4). Enfin, Valentyn rapporte, qu'un Bourgeois libre d'Amboine, ayant été jetté ſur les Côtes des Terres Auſtrales, y avoit trouvé quantité de Géans, & qu'un Capitaine de Vaiſſeau en étoit revenu, à Batavia, avec un ſquélette d'une grandeur extraordinaire.

Le meilleur moyen de mettre la

(4) Voyez les Relations ci-deſſus.

chose hors d'incertitude, auroit été d'apporter de même, en Europe, le corps ou le squélette entier d'un de ces Géans. Il est étonnant qu'on ne l'ait pas fait, puisque les Commandans des Vaisseaux en ont enlevé plusieurs fois, qui sont morts durant la traversée, en approchant des Pays chauds. Peut-être en faut-il attribuer la cause à l'opinion superstitieuse des Matelots, qui croyant que la boussole ne va pas bien, quand il y a un corps mort sur le Vaisseau, ne veulent point souffrir de cadavre à bord : mais il est aisé de se mettre au-dessus de ce préjugé puéril, si jamais l'Equipage d'un Vaisseau trouve moyen d'avoir, en son pouvoir, un homme de cette espece, & l'occasion mérite assurément d'être cherchée.

Géans du Cercle Antarctique.

Un autre objet bien aussi digne d'admiration, ce sont ces Négres à grosses lévres & à cheveux de laine crépus, qu'on trouve dans les Climats situés entre les deux Tropiques, & sur-tout dans les Iles, d'où l'on ne peut leur supposer aucune communication avec ceux d'Afrique, à qui ils sont cependant tout-à-fait semblables, jusques-là même que Dampier fait remarquer, qu'ils manquent tous des deux dents

Négres des Terres Australes.

GÉANS DU CERCLE ANTARCTIQUE.

du devant de la machoire ſupérieure, comme d'autres Voyageurs le rapportent de certains Peuples d'Afrique, ſoit qu'ils ſe les arrachent, ſoit que la Nature les leur ait refuſées. Si l'on ajoute, à cette conformité de figure, celle qu'on reconnoît dans leurs mœurs (5), on aura peine à ſe defendre de conjecturer, que ces Négres ſont les premiers Habitans de la Zone Torride; que c'eſt une eſpece d'hommes plus brutes & plus farouches que les autres; que d'autres eſpeces, profitant de l'avantage qu'une meilleure Nature leur donnoit ſur celle-ci, l'ont dès longtems chaſſée de ſes poſſeſſions dans l'Aſie, l'ont contraint de ſe reſſerrer dans des lieux inacceſſibles, & en ont peu-à-peu détruit la race qui a dû plutôt être éteinte dans le Continent que dans les Iles, où les Colonies étrangeres, venues de la Terre-ferme, n'ont pas la même facilité de pénétrer en aſſez grand nombre pour occuper tout le terrein; mais qu'on doit trouver conſervée preſque ſans mélange, en ſon entier, dans les Pays, dont l'exiſtence

(5) Ils ſe vendent pour Eſclaves, & ils adorent des pierres rondes, des troncs d'arbres, & pluſieurs autres eſpeces de *Fétiches*, ainſi que les Négres Africains.

eſt

est à peine connue, comme la Nouvelle Hollande & autres Terres Australes, où la grande distance n'a pas permis aux étrangers de les troubler ; au lieu que la Partie Australe, voisine des Moluques, telle que la Nouvelle Guinée & la Nouvelle Bretagne, paroît avoir été anciennement la proie de quelques nouveaux venus, puisque les Habitans de cette Contrée sont d'une figure bien moins brute, & d'un caractere bien moins stupide que ceux de la Nouvelle Hollande. La même conjecture peut s'appliquer aux Géans ; car on ne sauroit nier qu'il n'y ait eu des races de Géans, & l'Ecriture Sainte en fournit des preuves (6).

GÉANS DU CERCLE ANTARCTIQUE.

Supplément à la Description du Malabar.

Pour la Page 288, du Tome 43.

LA CÔTE de Malabar commence proprement à *Mangalor* (1), dèrniere Place du Royaume de Canara, qui est

Description particuliere de ses Etablissemens.

(6) Comme *Og*, Roi de Basan, *Goliath* ; & toute la race des Enfans d'*Enok*.

(1) A douze degrés trente minutes de Latitude du Nord.

SUPPL. A LA DESCRIPT. DU MALABAR.

ſéparé de celui de Cananor, par une muraille d'environ vingt lieues, dont une extrémité touche à la Mer, & l'autre à la fameuſe montagne de Gate. Les Hollandois y ont un Fort, & une Loge à *Barſalor*, qui en eſt à dix-huit lieues vers le Nord. Ces deux petites Bourgades ne méritent plus aucune conſidération ; mais elles ſont ſituées dans un terroir abondant en riz, ſurtout la premiere.

Cananor.

Cananor (2), qui eſt à dix ou douze lieues au Sud de Mangalor, offre une grande Ville ouverte, mais fort peuplée. On y voit pluſieurs Moſquées, & quelques Pagodes de Gentils. Les maiſons en ſont aſſez bien bâties. Les Portugais y ont conſervé, pendant plus d'un ſiecle & demi, le premier Fort qu'ils aient eu aux Indes; ils le perdirent en 1664; & depuis ce tems, les Hollandois, qui le prirent, ayant fait un nouveau Traité avec le Roi de Cananor, pour la ſûreté & l'avantage de la Compagnie, ſont demeurés, en quelque ſorte, les maîtres du Commerce de cette partie du Malabar, qui n'a pas moins de vingt-cinq lieues de

(2) A onze degrés cinquante-huit minutes de Latitude, ſuivant le P. Noël.


VUE DE CANANOR

Côtes. Leur Forteresse est munie de bons bastions & de fossés très profonds. Elle est plus de la moitié dans l'eau, mais sans aucun danger de la part des Vaisseaux, qui n'en peuvent point approcher, à cause des rochers dont elle est environnée. La Baye est au Sud de la Ville, où les Malabares ont un autre Fort sur le Rivage.

SUPPL. A LA DESCRIPT. DU MALABAR.

Le District de Cananor s'étend assez loin, au Nord, au Sud & à l'Est de cette Ville. Le Roi tient sa Cour à trois ou quatre milles de *Balipatnam* (3), dont on a fait ailleurs la description, ainsi que des autres lieux; où les Anglois & les François s'étoient établis (4). La puissance de ce Prince est aujourd'hui fort diminuée. Il est Souverain de quelques-unes des Iles Maldives. Son Royaume, sur le Continent, commence au Mont Dely, & finit à la Riviere de Bergera.

Calecut.

Calecut, ou *Calicout* (5), située à cinq milles, au Sud, de cette Riviere, est, comme on l'a dit, la Capitale des

(3) A onze degrés quarante minutes de Latitude.

(4) Voyez au Tome 36, le Voyage de Dellon, & l'Etablissement de Tilcery, qu'ils ont abandonné depuis.

(5) A onze degrés dix-sept minutes, suivant le P. *Noël*.

SUPPL. A LA DESCRIPT. DU MALABAR.

Etats du Samorin, Ville anciennement fort célébre, où les Portugais aborderent, la premiere fois qu'ils vinrent aux Indes. Ils y avoient fait bâtir une Forteresse, qu'ils raserent eux-mêmes, en 1525. Les Hollandois y tiennent ordinairement un Comptoir pour leur commerce. C'est aujourd'hui très peu de chose, & à peine y trouve-t-on les traces de ces magnifiques descriptions qu'on en a faites. Cependant la Ville est encore assez belle pour une Place Indienne. On y voit quelques beaux Edifices, dont le Palais du Roi est le principal, quoique ce Prince fasse sa résidence à *Panane*, Bourg, ou Village à huit milles plus loin vers le Sud. Le petit Royaume de *Tanor* qui tire son nom de sa Capitale (6), est enclavé dans ses Etats. La Mer gagne tous les jours du terrein sur cette Côte. On donne au Pays de Calecut le nom de *Malleami*, parmi les Indiens.

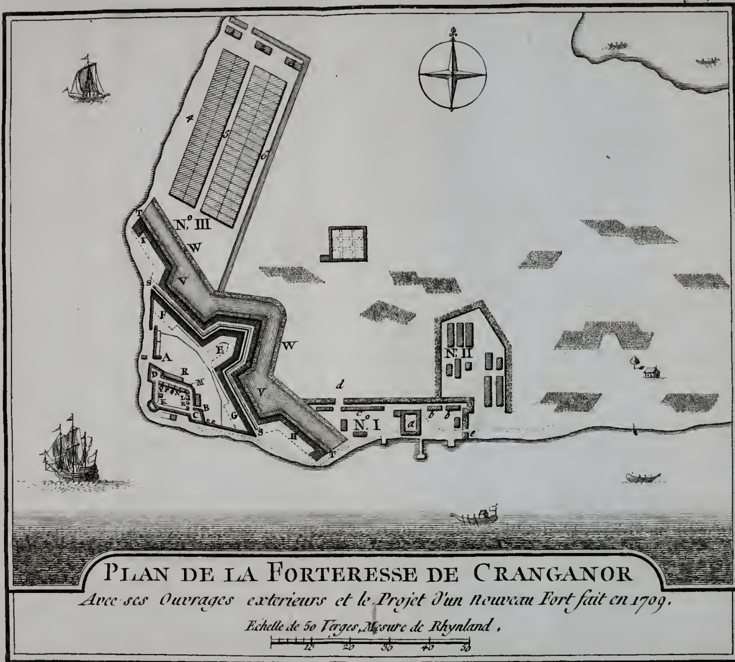
Tanor.

Cranganor.

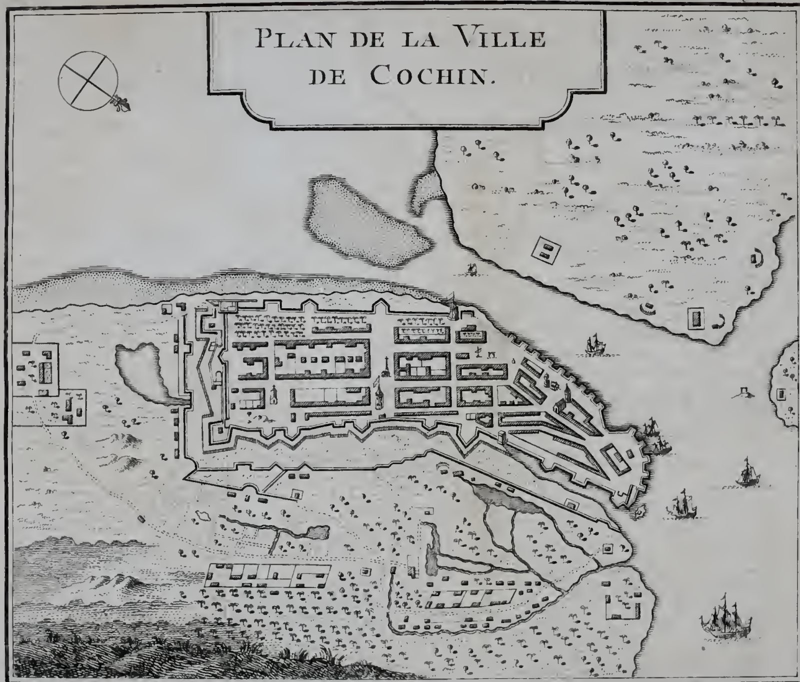
Cranganor, Capitale du Royaume de ce nom (7), à cinq milles, au Sud, de Panane, & environ à la même distance de Cochin, se divise en deux

(6) Le même Jésuite la met à onze degrés quatre minutes. C'est une Bourgade pleine de Chrétiens. Elle est à quatre lieues de Calecut.

(7) A dix degrés trente minutes de Latitude,


N.° III
W
W
V
V
N.° I
N.° II
A
B
C
D
E
F
G
R
M
S
S
T
T
d
a
b
b
e
4
5
6
PLAN DE LA FORTERESSE DE CRANGANOR
Avec ses Ouvrages exterieurs et le Projet d'un Nouveau Fort fait en 1709.
Echelle de 50 Verges, Mesure de Rhynland.
10
20
30
40
50




PLAN DE LA VILLE
DE COCHIN.

parties ; l'une occupée par les Hollandois, & l'autre par les Malabares. La Forteresse forme la premiere. On en donne ici le plan, dont on renvoie les explications dans une Note (8). Les Hollandois la prirent d'assaut sur les Portugais, en 1662. Elle est située sur une pointe de terre qui s'avance dans la Mer, à quatre milles, en remontant la Riviere de Cranganor, dont l'entrée est défendue par un petit Fort, nommé *Palipot*. La Ville, ou le Cranganor des Malabares, est bien peu de chose. Ce petit Etat n'a pas plus de trois ou quatre lieues de tour. Son Souverain releve du Samorin.

SUPPL. A LA DESCRIPT. DU MALABAR.

Cochin.

Cochin, autre Royaume, qui commence où finit celui de Cranganor, a aussi comme deux Capitales, qu'on distingue de même que celle de Cranganor. La Cochin des Portugais fut prise, au mois de Janvier 1667, par la Flote Hollandoise. Cette célebre Forteresse, est située dans une grande Ile, au Sud de celle de *Vaipin*, ou

(8) Renvois du Plan de Cranganor.
A. Porte du Fort extérieur.
B. Porte du Fort intérieur.
C. Bastion Amsterdam.
D. . . . . Rotterdam.
E. . . . Middelbourg.
F. Batterie Ryswick.
G. . . . . Westwout.
H. . . . . Hoorn.

SUPPL. A LA DESCRIPT. DU MALABAR.

Baipin, à cinq ou six lieues de Cranganor (9). Elle est défendue, d'un côté, par la Mer, & de l'autre, par une grande Riviere. Les Hollandois l'ont ruinée en partie, & ont fortifié, avec de bons bastions, ce qu'ils en ont conservé. Après Goa, c'est la meilleure Place de toute la Côte Occidentale de l'Inde. La largeur de la Ville n'est pas proportionnée à sa longueur. Elle bor-

I. . . . Overyssel.
K. Magasin à poudre.
L & M. Logement des Officiers.
N. Secrétairerie.
O. Magasin au riz.
P. Le Poids.
Q. Chambre des Munitions.
R. Deux Puits d'eau-douce.
S. Fausse Braye.
T. La Berme plantée d'épines au bas.
V. Le Fossé.
W. La Berme de l'autre côté.

OUVRAGES EXTERIEURS.

N°. I. *Le premier Pagger ou Fortin.*

a. Maison de la Compagnie.
b. Logement des Officiers.
c. Corps-de-Garde.
d. Porte & Passage pour aller au Jardin de la Compagnie.
e. Porte qui mene au Pagger extérieur.

N°. II. *Le Pagger extérieur.*

Entierement ruiné.

N°. III. *Projet du nouveau Fort.*

1. 2. 3. Trois Sarams.
4. 5. 6. Trois Rues, & entre-deux les emplacemens pour quatre-vingt maisons, avec leurs fonds.

C'est le Sr. Van der Duyn qui a fourni ce Plan, tel que nous le donnons.

(9) A dix degrés quelques minutes de Latitude; mais suivant le P. Noël, seulement neuf degrés cinquante-huit minutes.

de la Riviere environ une bonne demie lieue. Les maiſons y ſont belles, & les rues larges. Les Hollandois y tiennent leur principal Comptoir, dont dépendent tous les autres de cette Côte. La Cochin des Malabares, où le Roi fait ſa réſidence, eſt ſituée plus avant dans les terres, ſur le bord d'une grande Riviere. Ce Pays eſt extrêmement peuplé, ce qui n'empêche pas que les vivres n'y ſoient à très vil prix, à cauſe de leur abondance; mais l'air de Cochin eſt plus mal-ſain que celui du reſte de la Côte, parceque les terres en ſont fort baſſes & marécageuſes.

SUPPL. A LA DESCRIPT. DU MALABAR.

Porca.

Porca, ou *Percatti*, vient après. Son Bourg principal n'a rien de particulier que le Palais du Roi, qui mérite d'être vu. Les Hollandois & les Anglois y ont leurs Comptoirs, pour le commerce du poivre.

Calicoulang & Carnapoli.

Les premiers en ont auſſi un à *Calicoulang*, & un autre à *Carnapoli;* Bourg qui donne ſon nom à un petit Etat, qu'on trouve ſur cette Côte. Les Bourgs de Porca & de Calicoulang ſont ſitués dans deux Iles, à quatre milles l'un de l'autre (10).

(10) Porca eſt à environ dix degrés, & Calicoulang à neuf degrés de Latitude.

SUPPL. A LA DESCRIPT. DU MALABAR.

Coylan.

Coylan, ou *Coulang*, eſt le dernier Royaume de cette Côte. Il a environ quinze lieues de longueur. Sa Ville Capitale dont il tire ſon nom, eſt ſituée, ſur le Continent, près d'une belle Riviere qui coule au Nord. Son Diſtrict s'étend depuis Calicoulang juſqu'au Cap de Comorin, qui eſt à la même hauteur (11). Les Hollandois en ont fait une bonne Fortereſſe, dont on donne ici le Plan (12). Il y a auſſi un Coylan Malabare, Bourg ouvert, où l'on ne voit rien de remarquable, ſi ce n'eſt le Palais du Roi, & une aſſez belle Pagode. Le Pays eſt fort peuplé, & rempli de Villages.

(11) A huit degrés & demi de Latitude.

(12) Renvois du Plan de Coylan.

A. Entrée, ou Barriere extérieure.
B. Porte de la Fortereſſe.
C. Baſtion Madure.
D. . . . . Ceylon.
E. . . . . Malabar.
F. Batterie à fleur d'eau.
G. Verge de Pavillon.
H. Redoute.
I. Batterie à fleur d'eau, du côté de la Baie.
K. Fauſſe Braye fermée ſous les Baſtions.
L. Le Foſſé.
M. Canal au milieu du foſſé ſous le Baſtion Malabar.
N. Logement du Chef de Comptoir.
O. . . . des Officiers.
P. . . . du Teneur de Livres.
Q. Cabinet de plaiſance du Chef de Comptoir.
R & S. Magaſins de la Compagnie.
T. Corps-de-Garde.
V. Divers Puits.
W. La Baie.

Fin du Tome LXVIII.

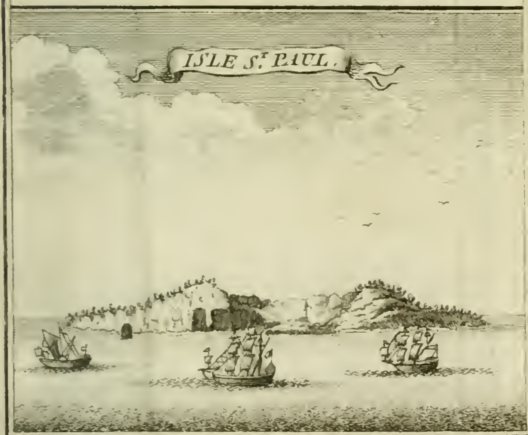
PLAN DE LA FORTERESSE DE COYLAN

Echelle de 50 Verges Mesure de Rhynland.



Tome LXVIII à la fin du Volume





Supplement aux Tomes 41 . 42 . 43 . 44 .

VUE DE LA POINTE DU NORD EST DE L'ISLE S.TE CATHERINE.

VUE DE L'ENTRÉE SEPTENTRIONALE DU PORT.



TABLE DES SUPPLEMENS A L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES.

SUPPLEMENS pour les Tomes XXIX, XXX, XXXI, XXXII, in-12, tirés du Tome X, in-4°. de l'Edition Hollandoise.

TABLE DES TITRES.

Contenus dans le Tome LXV.

PREFACE.

REMARQUES pour servir de liaison au progrès des Hollandois dans les Indes Orientales, (premiere remarque pour la page 433, du Tome XXX), Page 1

(Seconde remarque pour la page 440, du même Volume), 6

FONDATION *de Batavia* (pour la page 488, du Tome XXXI), 10

S v

PREMIER *siege de Batavia par l'Empereur de Java*, 104

SECOND *siege de Batavia par l'Empereur de Java*, 121

SUPPLÉMENT *pour la description des Iles Moluques*, (tiré du Tome XI, de l'Edition Hollandoise), 141

SUPPLÉMENT *pour la description de l'Ile d'Amboine*, 192

SUPPLÉMEMT *pour la description des Iles de Banda*, 326

SUPPLÉMENT *à la description de l'Ile de Ceylan*, (pour la page 210, du Tome 32), 346

Fin de la Table des Titres du LXV. Volume.

SUPPLÉMENS pour les Tom. XXXIII, XXXIV, XXXV, XXXVI, XXXVII, XXXVIII, XXXIX, XL, in-12, tirés des Tomes XII, & XIII, in-4°. de l'Edition Hollandoise.

TABLE DES TITRES

Contenus dans le Tome LXVI.

EXTRAIT *des Voyages du Comte de Forbin*, (pour la page 168, du Tome XXXIV), Page 1

RELATION *des révolutions arrivées à Siam, en* 1688, 120

SUPPLÉMENT *à la relation précédente*, 160

DERNIERS *éclaircissemens sur le sort des François de Siam*, 176

ROYAUME *de Laos & de Camboya*, 192

SUPPLÉMENT *au Voyage de Beaulieu*, 207

ROUTE *qu'on doit tenir pour passer les détroits de Malaca & de Gobernadour*, 224

SUPPLÉMENT *à la derniere révolution de Golkonde*, (tiré du Tome XIII, de l'Edition Hollandoise, pour la page 193, du Tome XXXVI. 229

LISTE *généalogique des Grands Mogols*, (pour la page 110, du Tome XXXVIII, 249

SUPPLÉMENT *à la relation du Carnate*, (pour la page 352, du même Volume XXXVIII, 254

Fin de la Table des Titres du Tome LXVI.

SUITE DES SUPPLÉMENS pour les Tomes XXXIII, XXXIV, XXXV, XXXVI, XXXVII, XXXVIII, XXXIX, XL, in-12, tirés des Tome XII & XIII, in-4°. de l'Edition Hollandoise.

TABLE DES TITRES.

Contenus dans le Tome LXVII.

SUPPLÉMENT *pour l'Etablissement François de Pondichéry*, (pour la page 397, du Tom XXXVI), Page 1
ETAT *des François dans l'Inde, jusqu'en 1755*, 142
PROGRÉS *de la Compagnie Françoise*, 180
DESCRIPTION *de la Côte de Coromandel*, (pour la page 252, du Tome XXXVIII), 190
DESCRIPTION *des Royaumes de Tanjour, de Marava, de Maduré, de Maissour, de Gingi & de Carnate*, 270
NOUVELLES *observations plus particulieres sur la culture du Caffé*, (pour

la page 328, du Tome XXXVIII, 309
SUPPLÉMENT *à la découverte des Iles Palaos ou nouvelles Philippines*, (pour la page 156, du Tome XXXIX), 324
NOUVEAUX *éclairciſſemens ſur les Iles Palaos*, 334
Seconde expédition contre l'Ile Célébes ou Macaſſar, (pour la page 296, du Tome XXXIX), 369
REMARQUES *géographiques ſur l'Ile Célébes*, 407
DESCRIPTION *de l'Ile de Borneo*, 421
COMMERCE *des Européens dans l'Ile de Borneo*, 436

Fin de la Table des Titres du Tome LXVII.

SUPPLÉMENS pour les Tomes XLI, XLII, XLIII, XLIV, in-12, tirés du Tome XV, in-4°. de l'Edition Hollandoise.

TABLE DES TITRES

Contenus dans le Tome LXVIII.

VOYAGE *du Capitaine Cowley, au tour du monde*, (pour la page 132, du Tome XLI), Page 1

SUPPLÉMENT *au Voyage de M. Anson à la mer du Sud*, (pour la page 550, du Tome XLI), 18

HISTOIRE *de l'Escadre Espagnole, commandée par Dom Joseph Pizarre*, 108

PREMIERE *vûe du monde Austral, par Americ Vespuce, en* 1502, (pour la page premiere du Tome XLII, tiré du Tom XVI, in-4°. de l'Edition Hollandoise), 133

PREMIERE *découverte du monde Austral, par Binot Paulmier de Gonneville, en* 1504, 140

VOYAGE *de D. Alvare de Savedra, en* 1526, 159

VOYAGE *de Juan Gaëtan & Bernard della Torre, en 1542,* 166
VOYAGE *de D. Alvare de Mendoce & D. Alvare de Mindana, en 1567,* 169
SECOND *Voyage de D. Alvare de Mindana, en 1595,* 177
VOYAGE *de Fernand Quiros, en 1606,* 223
EXTRAIT *du mémoire présenté au Roy d'Espagne, par Ferdinand de Quiros,* 265
EXTRAIT *d'un autre mémoire du même Quiros,* 273
VOYAGE *de Garcie de Nodal, en 1618,* 279
DÉCOUVERTE *des Hollandois aux Terres Australes,* 287
VOYAGE *de Vinck à la nouvelle Guinée, en* 1663, (pour la page 44, du Tome XLII), 292
VOYAGE *de Keyts à la nouvelle Guinée, en 1678,* 296
VOYAGE *de Vlaming aux Terres Australes, en 1696,* 305
ILES *voisines de Timor & de Solor,* (pour la page 157, du Tome XLII), 311

ILES *du Ressort du Gouvernement de Banda*, 315
ILES *des Papous, près de la nouvelle Guinée*, 323
DESCRIPTION *géographique d'une Côte de la nouvelle Guinée*, 327
VOYAGE *de Roggeveen, aux Terres Australes, en* 1722, 336
OBSERVATIONS *sur les glaces des mers voisines des Pôles*, (pour la page 178, du Tome XLII), 386
EXAMEN *de la question si il y a des Géans aux Terres Australes*, 395
SUPPLÉMENT *à la description du Malabar*, (pour la page 288, du Tome XLIII), 409

Fin de la Table des Titres du Tome LXVIII.

AVIS AUX RELIEURS.

Pour placer les Cartes & Figures des Tomes LXV, LXVI, LXVII, LXVIII.

Tome LXV.

N°.		*Pag.*
1	Nouvelle Carte de l'île de Java,	10
2	Vûe du château de Batavia,	104
3	Vûe de Ternate,	142
4	Carte particuliere de l'Ile d'Amboine,	192
5	Vûe de Pointe de Galle,	349
6	Plan & vûe de Jaffenapatam,	358
7	Carte de la Baye de Trinquemale,	360
8	Le Pic d'Adam,	370

Tome LXVI.

9	Eauweck, capitale de Camboye,	201
10	Malaca,	207
11	Vûe d'Achem,	208
12	Nouvelle Carte du Royaume de Bengale,	*à la fin du Vol.*
13	Vûe de Dabul,	*à la fin du Vol.*

Tome LXVII.

N°.		Pag.
14	Plan de Madras & du Fort St. Georges avec les environs,	34
15	Carte d'une partie de la presqu'Ile de l'Inde, contenant le théâtre de la guerre sur la côte de Coromandel,	63
16	Carte du district de Tranquebar,	206
17	Ruines de St. Thomé,	238
18	Cartes des Nouvelles Philippines,	324
19	Nouvelle Carte des Iles Carolines,	334
20	Vûe de Samboupo,	405

Tome LXVIII.

21	Vûe de la terre des Patagons, un peu au Nord, de la Baye de St. Julien. Vûe de la Baye de Saint-Julien,	18
22	Vûe de l'Entrée de Chaquetan ou Seguataneo. Vûe de l'entrée du Port d'Acapulco,	*même page.*
23	Vûe du côté du Sud-Ouest de l'Ile de Tiniam, Vûe de la Rade de Tiniam,	*même page.*

N°.		Pag.
24	Vûe de deux Iles des Larrons, Vûe de la Côte du Nord-Oueſt de Saypan,	203
25	Vûe d'une Ile brûlante,	323
26	Vûe de Cananor,	410
27	Vûe de la Fortereſſe de Cranganor,	412
28	Plan de la Ville de Cochin,	413
29	Plan de la Fortereſſe de Coylan,	416
30	Vûe de l'Ile d'Amſterdam, Vûe de l'Ile St. Paul,	*à la fin du Volume.*
31	Vûe de la Pointe du Nord-Eſt de l'Ile Ste. Catherine, Vûe de l'entrée Septentrionale du Port à l'Ile Ste. Catherine,	*à la fin du Vol.*

ERRATA
POUR LE TOME LXV.

Tome LXV, page 352, au bas de la page, derniere ligne de la note, *dans le Tome XI, de l'Edition de Paris*, lisez: *dans le Tome XLII, de l'Edition in-12.*

NOUVELLE CARTE DU ROYAUME DE BENGALE.

ROYAUME DE BEHAAR
Patna
Mongeer
PROV.CE DE MONGEER
ROY.ME DE MORANG
ROY.ME DE RAGIAWERRA
ROY.ME DE JESUAL
ROY.ME DE COS BHAAR
ROY.ME DE COS ASSAM
Chamdara
ROY.ME DE MEVAT
ROY.ME DE TIPERA
ROYAUME DE BENGALE
GANGE
Ragiamahol
PROV.CE DE PRIROP
ROY.ME DE NARVAR
PROV.CE D'ORDAPOUR
Terres labourables
Champs de Riz
Gorregaat
Barathella
Fleuve Barrampoeter
ROY.ME D'ASOE
ROY.ME D'UDESSE
ROY.ME DE CODAVASCAM
PROV.CE DE BOLLUA
Codavascam
Decca
Tropique du Cancer
ROY.ME DE MALVA
ROYAUME D'ORIXA
Balassor
Cattek
Spangernaat
Chatigam
Sandiva
Dianga
ROY.ME D'ARRACAN
Rio de Chatigam
Rio de Ramoné
Ponto del Rame
Dombak
Rio d'Arracan
Buntana
3 Forts dans la Riv.
Toute cette Côte est peu connue et fort dangereuse
LE GOLFE DE BENGALE



Supplement à la Page 245 du Tome XXXVII.





